

MÉMOIRES
DE LA COUR
D'AUGUSTE.

TOME TROISIEME.

MÉMOIRES
DE LA COUR
D'AUGUSTE,
TIRÉS DE L'ANGLOIS

Du Docteur THOMAS BLACKWELL, & de M. JEAN MILLS, Ecuyer, son Continuateur.

PAR M. FEUTRY, de la Société Philosophique de Philadelphie, &c.

SECONDE ÉDITION, *revue & corrigée.*

TOME TROISIEME.



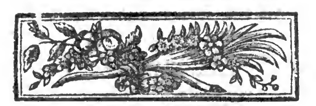
A PARIS, RUE DAUPHINE,
La seconde Porte-cochere à droite par le Pont-Neuf;
Chez L. CELLOT, Gendre & Successeur de CH. ANT. JOMBERT Pere, Libraire du Roi, pour l'Artillerie & le Génie,
AU FOND DE LA COUR.

1781.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

Quæ enim tanta gravitas ! quæ tanta constantia, magnitudo animi, probitas, fides ! quæ tam excellens in omni genere VIRTUS, in ullis fuit, ut sint cum majoribus nostris comparanda !

CICERO.



MÉMOIRES
DE LA COUR
D'AUGUSTE.

LIVRE DOUZIEME.

Révoltes de la Dalmatie. Siege de Métulo par Octavien. Catastrophe de cette place. Expédition contre la Pannonie & l'Illyrie. Réduction de Siskia & de Promona. Second projet d'Antoine contre les Parthes ; ravage de l'Arménie. Alliance avec la Médie, par l'entremise de Polémo, Roi du Pont. Divisions intestines des Parthes. Voyage d'Octavie à Athenes. Retour d'Antoine à Alexandrie ; ses débauches. Troubles de la famille d'Hérode. Mort tragique d'Aristobule. Départ du Triumvir pour Laodicée. Citation du Roi des Juifs au Tribunal d'Antoine. Sa justification.

Retour d'Hérode. Nouvelles dissentions dans sa famille. Mort funeste de Joseph son oncle. Arrivée de Cléopâtre en Judée ; dangers qu'elle y court sans le savoir. Son départ pour l'Egypte. Couronnement d'Artaxias, fils d'Artuasdes. Sa défaite. Nouveaux ravages de l'Arménie. Retour d'Antoine en Egypte. Son triomphe. Cérémonie ridicule à l'occasion des apanages donnés abusivement aux enfans naturels de Cléopâtre. Commencement de rupture entre Antoine & Octavien. Changement de mœurs d'Octavien. Marche d'Antoine. Départ de Cléopâtre pour le rejoindre en Cilicie. Nouvelles fêtes. Voyage de Samos & d'Athenes. Répudiation d'Octavie. Suite de cette rupture. Testament bizarre d'Antoine. Défection de plusieurs de ses partisans. Déclaration de guerre contre Cléopâtre. Marche d'Antoine & d'Octavien. Bataille d'Actium. Fuite de Cléopâtre & d'Antoine. Victoire d'Octavien. Défection de l'armée d'Antoine. Clémence politique d'Octavien. Aventure extraordinaire de Marcus & de Barbula.

LES malheurs des guerres civiles sembloient terminés. Déjà les specta-

cles & les fêtes particulieres régnoient à Rome; mais l'état des affaires publiques ne permettoient pas au jeune César de rester oisif. Son armée l'inquiétoit beaucoup. La paix l'avoit rendue exigeante & presque séditieuse; & Marc-Antoine, son collegue, lui donnoit encore plus de soucis. Octavien, par les soins des honnêtes gens, dont il avoit le bonheur d'être alors entouré, commençoit à sentir qu'à son âge il devoit s'efforcer de mériter une réputation militaire, par une voie plus noble que celle de répandre le sang de ses concitoyens.

L'ambition se joignit à ces motifs; & il trouva bientôt l'occasion d'établir sa puissance, en tenant ses troupes en haleine, sans trop s'éloigner de la capitale de l'empire, qui n'étoit pas encore bien affermie. La révolte de la Dalmatie, située au-delà du golfe Adriatique, lui parut une circonstance propre à seconder ses vues.

Sous le gouvernement consulaire, les Romains avoient acquis de la gloire dans cette contrée. Les Dalmatiens, vivant dans les bois & accoutumés aux brigandages, avoient attaqué les Illyriens, leurs voisins, qui s'étoient ren-

dus tributaires des Romains. Ceux-ci, selon leur maxime constante, ne manquerent pas de marcher au secours de leurs alliés. Le consul Marcius Figulus assiégea Delminium, ancienne capitale de la Dalmatie. Cette ville étoit située sur le haut d'un rocher, ce qui la rendoit inaccessible au belier ; l'escalade en étoit également impossible. Ces difficultés, loin de rebuter Figulus, échaufferent au contraire son génie, & il imagina de leur lancer, au moyen de grosses machines, combinées d'après l'arc, des traits enflammés qui produisirent l'effet de nos boulets rouges, & réduisirent la ville (1) en cendres.

Ce peuple, naturellement porté au pillage, avoit repris les armes pendant la guerre civile, & mis en déroute les recrues que Gabinius, qui avoit abandonné le parti du grand Pompée, menoit à Jules César. Après la mort du dictateur, les Dalmatiens tomberent

(1) Elle n'a jamais été rebâtie depuis. Salona, port de mer commodément situé pour le commerce d'Italie, se peupla de Marchands Romains, & fut regardée comme la nouvelle Capitale de ce pays. Ce fut dans cette derniere ville que Cécilius Métellus, ayant passé fort tranquillement un hiver, obtint, à son retour au printems suivant, l'honneur du triomphe ; ce qui lui attira de la part de ses compatriotes les railleries les plus piquantes.

ſur Caïus Vatinius, tuerent Bébius, ſon lieutenant, & le forcerent lui-même de ſe réfugier à Durazzo, où Marcus Brutus vint prendre le commandement des troupes. La Macédoine & l'Illyrie avoient joui d'une longue proſpérité dans les tems conſulaires. Les habitans de ſes provinces, attachés au bon parti, donnerent volontiers des ſecours à Brutus & à Caſſius qui vouloient rétablir la liberté publique. Mais Aſinius Pollio (1), lieutenant d'Antoine ſur la côte orientale de l'Italie, étant devenu conſul, ſe mit à la tête de l'armée qu'il commandoit, depuis cinq ans, pour ſubjuguer les Dalmatiens qui ravageoient le plat-pays aux environs de Durazzo, & diſſipa tous ceux qui oſerent ſe préſenter devant lui. Il aſſiégea enſuite Salone qu'il réduiſit, en déſarma les habitans, enleva tous leurs troupeaux & revint triomphant à Rome(2).

(1) C'étoit le protecteur & l'ami de Virgile & d'Horace ; il avoit des talens militaires & de l'expérience. Il cueillit des lauriers ſous Jules Céſar & Marc Antoine ; mais Sextus Pompée lui fit éprouver des revers en Eſpagne ; Salvidiénus ſous Milan, & Agrippa à Foligno ; enſorte qu'il ſe vit obligé de ſe tenir ſur la défenſive juſqu'à la paix de Brindes.

(2) A la naiſſance du fils de Pollio, Virgile lui dédia l'Eglogue qui commence par ces mots :

Ultima cumæi, &c.

Malgré leur défaite, ces peuples conſerverent leur caractere remuant & féroce. Ils ſe pourvurent inſenſiblement de nouvelles armes, & ſe reformerent par bandes pour piller les colonies Romaines. Ces brigands ſuffiſoient pour exercer & contenir les ſoldats vétérans qui, après avoir été le fléau de la patrie, étoient devenus, par leur inſolence, la terreur & le tourment de leur maître. Leurs demandes étoient exorbitantes & ſans fin; ils ſe ſoulevoient continuellement, & firent courir plus d'une fois, à leur chef, le danger de perdre la vie. Une guerre dans un pays ſi âpre, & contre des barbares tels que les Dalmatiens, les Croatiens & les Stiriens, étoit capable de donner de l'occupation aux vétérans, & de détourner leur fureur pour laiſſer un peu reſpirer leurs concitoyens. Le premier

. . . .

Teque adeo decus hoc ævi, te conſule, inibit,
Pollio, &c.

A l'occaſion de cette victoire, Horace dit, dans l'Ode premiere du ſecond livre :

Inſigne mæſtis præſidium reis,
Et conſulenti, Pollio, curiæ :
Cui laurus æternos honores
Dalmatico peperit triumpho.

projet d'Octavien avoit été de les mener en Afrique pour y mettre le bon ordre, & il s'étoit déjà même rendu en Sicile à cet effet : mais la révolte des Dalmatiens lui fit remettre cette expédition à un autre tems. Il ne fut d'ailleurs peut-être pas fâché de cette occasion, qui, secondant ses vues pour ramener les vétérans à leur ancienne discipline, ne l'éloignoit pas tant de l'Italie, où les événemens pouvoient exiger un prompt retour.

Il marcha donc aux rebelles. La campagne fut pénible, & même sanglante. Ces barbares avoient rendu presque impraticables les avenues de leur pays par des coupures, des retranchemens, & des abattis, de façon qu'à mesure qu'on avoit ouvert quelques routes, on rencontroit de nouveaux obstacles. On étoit d'ailleurs sans cesse harcelé de tous les côtés par des pelotons de ces brigands qui, sortant de leurs bois fourrés, ou descendant par les gorges de leurs montagnes, tuoient bien du monde, avant que de pouvoir être repoussés. Ce fut même avec beaucoup de peine qu'on put pénétrer jusqu'à Métulo, capitale des Japodiens, nation voisine & alliée de la Dalmatie.

Cette ville étoit située sur une montagne couverte de bois, & renfermoit deux hauteurs en pain de sucre, qui dominoient les approches, & qui étoient défendues par de grosses machines à lancer des dards & des pierres, que les habitans avoient trouvé abandonnées dans les champs de Philippes (1), après la défaite de Brutus & de Cassius. La garnison étoit composée de trois mille hommes, déterminés à vaincre ou à mourir. En effet, ils se battirent en furieux, & donnerent mille preuves du mépris qu'ils faisoient de la vie. Les Romains, dans leurs premieres attaques, furent repoussés avec perte : les assiégés, par leurs fréquentes sorties, arrêtoient les travaux, détruisoient ceux qu'on avoit faits, & mettoient le feu aux machines. Ils firent jouer les leurs avec tant de succès, qu'on fut obligé d'abandonner les ouvrages, & de s'éloigner hors de la portée des traits.

Octavien, surpris de cette résistance, redoubla de vigueur & d'activité. Il fit construire en bois une tour roulante, couverte de peaux fraîches pour la garantir de l'incendie, & il la remplit de

(1) Voyez le second vol. liv. VII.

ses meilleurs archers pour protéger les travailleurs. On éleva des terrasses à la hauteur du mur, & l'on jetta sur les remparts quatre ponts plians, qui pouvoient contenir plusieurs soldats de front. On avoit fait faire une fausse attaque de l'autre côté de la ville ; mais les Métuliens ne donnerent pas dans ce piege, & coururent où le danger étoit le plus pressant. Ils parvinrent même à renverser successivement trois de ces ponts mobiles, avec tous les Romains qui s'y trouverent. Le jeune César, irrité de tant d'obstacles, ordonna qu'on renouvellât l'assaut sur le quatrieme qui étoit encore en bon état ; mais ses troupes, rebutées par la vue des trois autres ponts culbutés avec leurs camarades, refuserent obstinément de recommencer le combat. Ce fut alors que, pour la premiere & peut-être pour la seule fois de sa vie, Octavien fit une action de la plus grande témérité (1). Il s'élança sur ce pont, suivi seulement d'Agrippa, de Lucéius & de deux de ses gardes, nommés

(1) Voilà sans doute l'origine du proverbe Espagnol, *il fut brave tel jour*. La témérité est nécessaire dans un moment décisif, ou lorsqu'on veut ravir l'estime du soldat.

Jolas & Hiéro; il alloit se jetter dans la ville sans autre arme que son épée, & qu'un bouclier qu'il avoit arraché à l'un de ses soldats, lorsque ses troupes, étonnées de son audace & du péril où il s'étoit exposé, volerent en foule pour soutenir leur maître. Le pont trop foible, pour supporter tant de poids, se rompit; il fut assez heureux dans cette chûte pour n'avoir pas été écrasé ou estropié comme tant d'autres. Il en fut quitte, ainsi qu'Agrippa, pour quelques foulures & quelques légeres contusions à la jambe droite & aux deux bras. Son premier soin, en se relevant, fut de se montrer au haut de la tour à toute l'armée qui le croyoit mort. Ce moment fut un des plus beaux de sa vie. L'air retentit de cris de joie, & ce trait lui valut l'amour, l'estime, & la confiance de ses troupes; il n'eut plus de peine à leur faire construire de nouveaux ponts qui furent achevés avec tant de promptitude, que les Métuliens, frappés de cette constance, & voyant que leur opiniâtreté seroit vaine, demanderent à capituler. Ils reçurent garnison Romaine dans les forts, & se retirerent dans la ville basse, après avoir livré cinq cens otages pour sûreté de leur

convention & de leur conduite. Mais le lendemain un tribun militaire leur signifia qu'il falloit mettre bas les armes. Cet ordre les consterna tellement, qu'après avoir pris conseil de leur seul désespoir, ils renfermerent les vieillards, les femmes, les enfans, & leurs richesses dans le vaste palais de leur gouverneur, en mandant au tribun qu'ils y mettroient le feu, ainsi qu'à toute la ville, sous les ruines de laquelle ils s'enseveliroient les armes à la main, plutôt que de souffrir la moindre injure. On méprisa leurs menaces, ne croyant pas sans doute qu'elles fussent sérieuses, & l'on persista à vouloir les désarmer. N'écoutant plus alors que leur fureur, les Métuliens surprirent cette même nuit la garnison Romaine, qu'ils taillerent en pieces; après quoi, ne pouvant plus s'attendre à aucune négociation, ils livrerent la ville aux flammes. La rage s'empara de tous les esprits : les femmes se poignardoient, & jettoient leurs enfans tout vifs dans le feu; les hommes se précipitoient sur la pointe de leurs épées; la fureur gagna les otages & les prisonniers qui étoient en sûreté dans le camp des Ro-

mains, & l'on ne put les empêcher de ſe tuer. Enfin cette ville, aſſez conſidérable, périt par la frénéſie de ſes propres habitans, & il n'en reſta aucun veſtige (1).

Le jeune Céſar, revenu de l'étonnement qu'une ſemblable cataſtrophe avoit néceſſairement dû cauſer, paſſa quelques jours à recevoir la ſoumiſſion de pluſieurs places voiſines, qui ne jugerent pas à propos de ſuivre le même exemple, & donna des ordres pour s'aſſurer de ces peuples qui n'avoient jamais ſubi le joug des Romains. Il marcha enſuite plus au nord, pour acquérir une nouvelle gloire, ou plutôt pour procurer à ſes vétérans d'autres occaſions de piller; car il n'étoit pas, non plus que la plupart de ſes prédéceſſeurs, trop ſcrupuleux ſur les motifs de ſes déclarations de guerre.

Sur la droite du Danube s'étend, du Couchant à l'Orient, une chaîne de montagnes, preſque paralleles au lit de ce fleuve. Ce ſont des branches des Alpes qui ſe prolongent depuis le fond de la mer Adriatique au travers de l'Au-

(1) C'eſt à peu près ainſi que périt la ville de *Xanthus*, Capitale de la Lycie, aſſiégée par Brutus. *Vid.* Tome II, liv. V.

triche, de la Hongrie, & de l'ancienne Thrace, jufqu'au Pont-Euxin. L'Epire, la Macédoine, *&c.* étoient au fud de ces montagnes, & au nord fe trouvoient l'Illyrie, la Pannonie, la Dardanie, & la Méfie. Les Daces, les Getes, & les Germains habitoient la rive gauche de ce fleuve, & n'étoient pas cenfés être dans les limites de l'Empire Romain, quoiqu'ils ne fuffent pas éloignés de l'Italie de plus de fept ou huit journées de marche. Les Pannoniens avoient donné des fecours aux Japodiens, nation moitié Celtique & moitié Illyrienne; Octavien réfolut de les en punir. Ces barbares vivoient prefque tous difperfés par tribus indépendantes, fans aucune police générale; & quoiqu'ils euffent pu mettre plus de cent mille hommes en campagne, ils étoient peu redoutables, faute d'avoir un point de réunion.

Octavien entra d'abord dans leur pays d'une maniere affez pacifique, efpérant de recevoir quelque députation de leur part pour prendre des arrangemens fur les contributions qu'il vouloit leur demander; mais ne voyant perfonne paroître, & apprenant au contraire, qu'après avoir abandonné

leurs hameaux, & s'être retirés dans les bois, ils tuoient tous les soldats qui s'écartoient du camp, il mit le feu à leurs habitations, & fit main basse sur tout ce qu'il rencontra dans sa marche jusqu'à la vue de Siskia (1) qu'il investit. Les habitans envoyerent alors leurs députés pour savoir ce que les Romains vouloient d'eux. On leur répondit qu'on ne cherchoit que leur alliance contre les Daces & les Germains au-delà du Danube, mais qu'on exigeoit un fort pour y mettre une garnison, & qu'on demandoit du bled pour la subsistance de l'armée Romaine, avec cent otages pour sûreté du tout. Les principaux de Siskia ne trouverent pas ces propositions déraisonnables. Déjà ils se préparoient à les accorder, lorsqu'à l'approche d'une légion qui alloit recevoir les otages & prendre possession du fort, la populace, saisie d'une fureur soudaine, ferma les portes, & parut en armes sur les remparts. La ville étoit bien fortifiée; outre la muraille d'enceinte, elle étoit défendue par des eaux qui l'environnoient de tous côtés, au moyen de

(1) Aujourd'hui *Sisaken*. Voyez l'histoire de Hongrie d'Antonio Bonfini.

différens fossés de jonction profonds & palissadés.

On ne tarda pas à commencer le siege, qui fut long & sanglant. On fut même obligé de faire remonter des bateaux du Danube dans la Save, & de-là dans la Colape qui en baignoit les murs, pour l'attaquer en même tems par eau. Les Romains éleverent des terrasses que les assiégés ne purent détruire. Ceux-ci n'avoient d'autre espoir que dans l'arrivée d'un gros corps de Pannoniens qui venoient à leur secours. Octavien marcha contre eux, les défit, & les dissipa. Malgré cette défaite, l'opiniâtreté des Siskiens leur fit tenir ferme encore un mois; enfin ils capitulerent, & se rendirent moyennant la vie sauve, qui leur fut accordée : on leur assigna même des quartiers avec des contributions assez modérées.

Marcus Agrippa, Statilius Taurus, Fusius Géminus, Cornélius Gallus, Pompeius Menas (1), & beaucoup

(1) Ce Romain est fameux par sa bravoure & par son inconstance. Il avoit été affranchi du grand Pompée, & Amiral de Sextus son fils; avoit passé au service d'Octavien, qu'il quitta deux fois pour retourner à Sextus, & revint enfin à Octavien, qu'il suivit à ce siege, où il périt.

coup d'autres perfonnages confidérables, fe trouverent à cette expédition, qui coûta la vie à la plupart d'entre eux.

On étoit vers la fin de l'automne. Octavien laiffa quinze mille hommes dans ce pofte, fous les ordres de Fufius Géminius, & reprit la route de l'Italie avec le refte de l'armée. Mais fur la fauffe nouvelle que les vaincus avoient repris les armes, & maffacré la garnifon, les Romains regagnerent bientôt les frontieres de la Pannonie : cependant on apprit que Géminius, attaqué à l'improvifte, avoit puni les rebelles, & fait rentrer la ville dans l'obéiffance. Octavien alors marcha en Illyrie, du côté d'Apollonie, où il avoit fait fes études. Il fut informé que douze mille Dalmatiens, qui habitoient les montagnes Candaviennes au-deffus d'Apollonie, s'étoient faifis de la ville de Promona, ayant pour chef un guerrier expérimenté, nommé Werfo, qui avoit ajouté de nouvelles fortifications à cette ville, déjà défendue par la nature, en plaçant des ouvrages avancés fur les avenues, pour conferver les communications, & d'où l'on pût obferver les mouvemens de l'ennemi dans



la plaine. Les Romains, voyant Werso dans cette position, eurent moins recours à la force qu'à la ruse. On fit mine de creuser une ligne immense de circonvallation autour de Promona & des postes, & les Dalmatiens se moquerent de cette entreprise ridicule; mais, tandis qu'ils croyoient qu'on y travailloit tout de bon, Octavien envoya des corps d'élite se glisser nuitamment dans les bois, avec ordre de gagner le sommet des montagnes qui dominoient les postes de Werso, & de les attaquer la deuxieme nuit, en les assurant qu'ils seroient bien soutenus. Il fut obéi ponctuellement, & les postes furent surpris & enlevés. Une terreur panique saisit alors les Dalmatiens, qui se réfugierent dans Promona, dont on se mit en devoir de faire le siege en regle, & qu'on espéroit de réduire par famine.

Dans ces entrefaites, un autre corps de Dalmatiens se mit en mouvement sous un chef nommé Teutin, pour aller au secours de Werso. Octavien ne voulant pas l'attendre, laissa dans son camp assez de monde pour contenir les assiégés, & alla au-devant de ce gros

de barbares qu'il dispersa dans les montagnes. Werso, comme on l'avoit prévu, fit une sortie vigoureuse pour opérer une diversion en faveur de Teutin, mais il fut repoussé avec tant de vivacité, que les Romains entrerent pêle-mêle avec lui dans la ville, qui fut prise d'emblée. Le tiers des assiégés périt dans cette rencontre, & le reste se sauva dans un fort, qui fut aussi-tôt investi.

Le jeune César vint se loger dans la ville avec une légion & la garde Prétorienne. Les Dalmatiens resterent deux nuits tranquilles; mais à la troisieme ils firent une sortie si furieuse, que les cohortes de la garde qu'on avoit placées vis-à-vis la porte du fort en furent épouvantées, & abandonnerent honteusement leurs postes. La légion accourut aussi-tôt, & fit bientôt rentrer en désordre la garnison, qui se rendit le lendemain. Cette lâcheté des soldats de la garde fut sévérement punie; & l'on décima non-seulement les soldats, mais même les officiers, comme plus coupables encore. Les autres ne vécurent le reste de la campagne que de pain d'orge, pour leur faire

ſentir plus long-tems toute leur ignominie (1).

Octavien revint triomphant en Italie ; mais ſa proſpérité, ſa gloire, & l'affection des troupes ne pouvoient calmer les inquiétudes que ſon collegue lui cauſoit. La vertu ſeule peut former des liens durables entre deux hommes qui partagent la ſuprême puiſſance. L'ambition & l'avarice formoient le foible nœud de leur union. Ils ſe connoiſſoient trop pour s'eſtimer, & ſans eſtime, il n'eſt point de confiance.

Antoine, replongé dans la débauche avec ſon infame Cléopâtre, n'avoit cependant pas oublié la perfidie d'Artuaſdes ; mais, déterminé à s'en venger, il voulut le faire par la même voie, c'eſt-à-dire, par la ruſe. Il chargea Quintus Dellius, homme très-propre à toutes ſortes de négociations, d'aller à la cour d'Arménie aſſurer ce prince de la continuation de ſon amitié ; de l'engager à venir le trouver, afin de prendre enſemble les meſures & les moyens né-

(1) Cet exemple de ſévérité devroit bien être imité de nos jours, où l'on récompenſe ſouvent au contraire ceux qui ont le plus mal fait dans une affaire. La jactance & la faveur l'emportent ſur le mérite modeſte & méconnu.

ceſſaires pour humilier le roi des Parthes, leur ennemi commun; enfin de tout mettre en uſage pour lui perſuader qu'il pouvoit compter ſur une réception honorable au camp d'Antoine, & ſur une reconnoiſſance dont les effets ſeroient dignes de tous les deux. Artuaſdes, ſe ſentant coupable, & jugeant par ſon cœur de celui du Triumvir, fut long-tems à ſe réſoudre. Enfin, à demi convaincu par l'éloquent Dellius, & ſur-tout apprenant qu'Antoine s'avançoit à la tête d'une puiſſante armée, il ſe confia en la généroſité Romaine, & vint au-devant du maître de l'Orient avec une ſuite vraiment royale. Il fut reçu avec les plus grands honneurs, & traité ſplendidement, avec toutes les apparences de la liberté la plus entiere de reſter ou de partir à ſa volonté.

Le prétexte de ſa marche, étoit de venger la mort de Craſſus, de reprendre les enſeignes Romaines, avec les priſonniers, & de châtier ceux qui avoient ſecouru Pompée, Caſſius ou Labiénus, contre Jules Céſar, & les Triumvirs. Mais le vrai motif de cette expédition, n'étoit qu'une ſoif inſatiable de l'or, jointe à l'envie de punir

la

la trahison d'Artuasdes. En effet; l'armée Romaine ne laissoit par-tout dans sa marche que des traces de désolation. On n'épargna pas même les temples; celui de Vénus *Anaïtis* (1) fut pillé, & un soldat (2) vétéran emporta la statue de la Déesse, qui étoit d'or massif.

Marc-Antoine ayant passé par la Syrie & la Cilicie supérieure, que ses troupes dévasterent par leurs rapines & leurs violences, entra dans l'Ar-

(1) Vénus l'impudique.

(2) Ce soldat, qui étoit de Boulogne en Italie, parvint à un rang très élevé, sans doute par le moyen de son vol sacrilege; car il est à présumer que cette statue d'or étoit pesante, puisque l'histoire dit que la fortune de cet homme fut si considérable, que, par la suite des tems, il eut l'honneur de donner à dîner à Octavien César, devenu Auguste; & sur ce que par hasard on raconta à table que le bruit couroit que celui qui avoit enlevé cette statue avoit été frappé d'aveuglement: cela est très faux, dit le vétéran; car j'ai encore de fort bons yeux; & César vient de dîner aux dépens de la derniere jambe de la Déesse. [*Plin. lib. XXXIII*, §. 5]. Son Temple étoit de la plus grande antiquité, & l'on croyoit communément que c'étoit la premiere statue d'or que l'on eût faite dans ce pays. Les peuples étoient persuadés que cette Déesse animoit & gouvernoit l'univers. On ne sauroit exprimer la vénération profonde qu'ils portoient à son Grand-Prêtre, qui, nageant dans l'opulence par le nombre prodigieux d'offrandes qu'il recevoit, se jouoit impunément de leur crédulité, en abusant de son ministere pour séduire les plus jeunes femmes & les plus belles filles. Tous les tems se ressemblent, ainsi que tous les hommes.

ménie, comme s'il n'eût eu d'autre dessein que de la traverser rapidement, pour retomber sur les Parthes, & se présenta comme ami aux portes de la ville qui renfermoit les trésors d'Artuasdes. Etonné d'en trouver les portes fermées, & les murs hérissés de soldats, il demanda au roi d'Arménie si c'étoit par ses ordres. On ignore sa réponse, ou si le commandant de cette place, s'étant douté du motif des Romains, avoit pris sur lui de mettre la famille du roi & ses trésors en sûreté. Quoi qu'il en soit, le Triumvir fit mettre Artuasdes aux fers, & ravagea l'Arménie, en publiant l'alliance que par l'entremise de Polémo, roi du Pont, il venoit de former avec celui de la Médie, l'ennemi d'Artuasdes.

Comme Polémo joua un assez grand rôle dans cette affaire, nous croyons devoir ici le faire connoître. Il étoit originaire de Grèce, & fils de Zénon, chef de Laodicée, ville libre. Son pere avoit embrassé le parti du Triumvir, & la valeur du fils avoit engagé Antoine, qui aimoit les gens courageux, à le faire roi du Pont après la mort de Mithridates, favori de Jules César. Le jeune Polémo, qui avoit accompa-

gné Antoine dans son expédition contre les Parthes, fut fait prisonnier par la cavalerie Médienne, ainsi que nous l'avons rapporté au livre précédent, à la défaite du corps de troupes qui gardoit les machines de guerre aux ordres d'Oppius.

Ce fut pendant son séjour à la cour de Médie, où il traitoit de sa rançon, que par les ordres secrets d'Antoine il négocia cette alliance. Une circonstance en facilita beaucoup le succès. Le roi Mede, piqué de n'avoir eu qu'une très-petite part du butin considérable que les Parthes firent à la retraite des Romains, au travers de l'Atropatene, se retira mécontent de l'injustice & de la hauteur du tyran des Parthes.

Polémo, d'ailleurs, avoit promis de la part du Triumvir des agrandissemens à ses états avec sa protection. Il lui avoit demandé de plus, pour sceller cette alliance, la main de la belle Jotapé sa fille, pour Ptolomée, héritier présomptif de l'Egypte, fils de Cléopâtre & du Triumvir. Ces propositions furent acceptées, & Polémo en avoit apporté la ratification, avec une autre nouvelle bien importante; car il assura

Antoine que les affaires des Parthes étoient dans le plus grand désordre ; que les grands avoient pris les armes contre le tyran Phraates ; qu'ils l'avoient même contraint de fuir de son royaume, où cependant il avoit encore un parti formé de gens qui déchiroient l'état par leurs brigandages.

L'occasion de ces troubles étoit bien favorable pour détruire l'unique puissance qui pouvoit résister aux Romains en Orient ; mais la mollesse avoit succédé au courage d'Antoine, qui, rebuté des fatigues & des dangers de sa premiere expédition, & entraîné plus que jamais par sa passion extravagante, devint sourd à la voix de la gloire, de l'honneur & de l'ambition.

Il avoit cependant reçu de Rome des nouvelles capables de ramener tout autre à son devoir ; on lui avoit mandé que la vertueuse Octavie, qui faisoit l'admiration de Rome par la régularité de sa conduite, par sa tendresse & ses soins inépuisables pour ses enfans (1), & l'ornement de toutes les

(1) Elle avoit de son premier mari deux filles & un fils, le jeune Marcellus. Elle avoit d'Antoine encore deux filles, & s'étoit chargée en même tems de deux autres filles qu'Antoine avoit eues de Fulvie. Elle ne mettoit de différence entre ses propres enfans & les au-

sociétés par ses charmes & son esprit, avoit obtenu de son frere deux mille hommes choisis pour recruter ses gardes, & un habillement pour ses troupes. On ajouta que l'on croyoit qu'elle vouloit lui mener elle-même ces secours, pour revoir un époux qu'elle chérissoit toujours. En effet, Domitius & Pallio ayant tout préparé, elle fit voile pour Athènes, afin de prévenir, par sa présence, les maux inévitables d'une rupture entre les deux maîtres du monde connu.

Ce voyage & son objet furent un coup de foudre pour Cléopâtre, qui n'ignoroit pas qu'Octavie étoit pour elle une rivale redoutable. Quel que soit notre amour-propre, on se rend toujours justice dans le fond du cœur. La beauté d'Octavie, sa fraîcheur, fruit de sa sagesse, sa douceur, sa modestie, sa belle ame, sa haute réputation, soutenue de toute la puissance

tres, qu'en traitant ces derniers avec encore plus de soin ; ce qui, contre ses intentions, nuisoit beaucoup à son mari. Eh ! quoi ! disoit-on, il faut être bien barbare pour abandonner une telle femme qui fait la gloire de son sexe, pour une autre qui en est l'opprobre. Combien d'hommes, hélas ! même du premier rang, ne voit-on pas encore, de nos jours, préférer de viles maîtresses à leurs respectables épouses !

de ſon frere, tout enfin épouvantoit la reine d'Egypte, qui ne doutoit pas que ſi Octavie revoyoit Antoine, elle ne fût la victime de leur entretien. Elle eut recours à la ruſe & aux feintes larmes. Elle parut devenir mélancolique, mangeant peu pour perdre ſon embonpoint & devenir pâle, & ſe privant du ſommeil pour ne paroître occupée que de ſon amant. Elle eut grand ſoin, comme on le ſent bien, de le faire inſtruire par pluſieurs de ces gens officieux qu'on ne trouve que trop dans les cours & auprès des grands, de ſon état pitoyable, de ſa langueur, en un mot, de ſon danger. Ce manege réuſſit. Le foible & crédule Antoine, comme enchaîné par un pouvoir magique, abandonna tout pour voler entre les bras d'une proſtituée (1), dans la crainte ridicule que ſa feinte triſteſſe ne la

(1) Que d'exemples ſemblables ne voyons-nous pas aujourd'hui! La vindicte publique devroit bien punir cet excès de dépravation. On a honte de faire le bien, & l'on ne ſe cache plus du mal. On dit tout haut que tel vit avec telle courtiſanne, ou avec telle autre femme perdue. Il faut ne pas connoître l'hiſtoire de tous les tems & de tous les pays, ne pas voir ſenſiblement où cela va bientôt nous mener. Il n'eſt qu'un ſeul moyen de corriger les mœurs, je le dirai encore, quoique tout le monde le ſache, & l'on ne peut trop le redire : c'eſt le bon exemple des Grands.

conduisît au tombeau, ou qu'elle ne se tuât de désespoir.

Il écrivit à Octavie de ne point passer Athènes, où il enverroit chercher ce qu'elle avoit bien voulu lui amener, parce qu'il alloit retourner dans l'Arménie pour subjuguer les Parthes; mais elle étoit trop instruite de l'état des choses, pour ne pas sentir que ses malheurs étoient enfin sans remede, & elle s'en retourna tristement à Rome sans se plaindre.

Son retour précipité & inattendu, indigna tous les honnêtes gens. L'aveuglement d'Antoine & ses écarts, comparés avec les mœurs de sa respectable épouse, révolterent Octavien, qui offrit à sa sœur un appartement dans son palais. Mais, dévorant ses chagrins, elle ne voulut point quitter la maison d'Antoine, & continua de veiller aux intérêts de son mari, à ceux des enfans, & à protéger ses cliens & ses créatures, comme si elle n'avoit eu aucun sujet de plaintes de sa part.

Les débauches inconcevables d'Antoine ne lui avoient pas laissé un seul ami fidele qui eût le courage de l'informer que ses désordres lui attiroient

la haine publique. Sans ceſſe entouré de gens infames qui l'empêchoient de voir aucun exemple de vertu, il ne pouvoit ſentir ſa propre infamie. Enivré & blazé d'excès de tous genres, il perdit tout ſentiment d'honnêteté, & mépriſa d'avance les reproches de Rome & les menaces d'Octavien. Il parvint même à les oublier l'un & l'autre.

Cléopâtre & lui s'entre-diſputoient à qui inventeroit de nouveaux plaiſirs, & qui renchériroit le plus ſur leurs profuſions. La Reine, plaiſantant un jour ſur le peu de délicateſſe des feſtins d'Antoine, paria qu'elle lui donneroit le lendemain un dîner où elle dépenſeroit la valeur de deux de nos millions, ce qui ſembloit demander de plus longs préparatifs. Plancus, l'un des favoris d'Antoine, s'établit juge de cette gageure. Ce fut à cette occaſion qu'elle fit ce trait que perſonne n'ignore, d'avaler une perle diſſoute dans une préparation de vinaigre (1). Comme elle en alloit prendre une autre pour la faire également diſſoudre, Plancus jugea

(1) Cléopâtre avoit eu des talens; elle s'étoit adonnée à la chymie, & avoit réuſſi à faire quelques coſmétiques précieux. Elle écrivit même ſur cet art. Voyez le ſecond vol. liv. VIII.

Antoine vaincu, ce qui fut pris à mauvais augure, & sauva ce second bijou qui passoit pour une des merveilles du monde. En effet, on assure que jamais on ne put en trouver de semblable au premier pour le remplacer; on fut donc obligé de partager en deux celle qui restoit, &, dans la suite, elle servit d'ornement à la statue de la Vénus du Panthéon.

Cléopâtre, qui, comme toutes les petites ames, n'oublioit jamais les injures qu'elle croyoit avoir reçues, cherchoit depuis long-tems les occasions de se venger d'Hérode. Une brouillerie entre Salomé, sœur de ce prince, & la belle Mariamne, sa femme, contre laquelle Alexandra, mere de cette derniere, prit parti, parce qu'elle haïssoit son gendre, servit de prétexte aux plaintes qu'elle vouloit porter à Antoine contre le Roi de la Judée. Alexandra s'étoit adressée à la Reine d'Egypte pour l'appuyer dans sa querelle.

Hérode le Grand étoit encore dans la fleur de son âge, & sa femme passoit pour être une des belles femmes du monde. Cypris, mere d'Hérode, Salomé & Alexandra, étoient aussi très-

aimables; & le jeune Ariſtobule, frere d'Hérode, les ſurpaſſoit en beauté. Leur cour paroiſſoit aſſez brillante. Hircan, pere d'Alexandra, étoit de retour de la Parthie avec toute ſa ſuite. Il y régnoit un air de grandeur, d'élégance & de gaieté, par le concours de monde que le charme des princeſſes y attiroit; mais tout cet éclat étoit faux, & leurs chagrins domeſtiques étoient réels. Le diadême ceint quelquefois une tête pleine de ſoucis, & la pourpre couvre ſouvent un cœur rempli de triſteſſe.

Alexandra, de race Aſmonéenne, que les Juifs chériſſoient, avoit épouſé l'ainé de cet Ariſtobule que Pompée avoit dépoſé. Cette princeſſe avoit une ambition égale à ſa naiſſance, & au-deſſus de ſon état actuel. Elle mépriſoit en ſecret Hérode, ſon gendre, à cauſe de ſa baſſe extraction, & le regardoit comme l'uſurpateur des droits de ſes enfans. Elle eut même l'indiſcrétion de leur inſpirer ſes ſentimens; de façon que Mariamne voyant un jour que Salomé, ſa belle-ſœur, le prenoit ſur un ton trop haut, eut l'imprudence de lui reprocher la baſſeſſe de ſon origine. La ſœur d'Hérode s'en plaignit

amérement ; cette tracasserie dégénéra en haine, & la division se mit dans la famille Royale. Hérode, fatigué de ces démêlés, & soupçonnant les intentions de sa belle-mere, la fit observer de près par des personnes qui lui rendoient compte de ses moindres démarches. Mais il dissimula son ressentiment, pour ne pas faire de peine à Mariamne qu'il adoroit.

Dans ces circonstances, Dellius vint à la cour d'Hérode, qui le reçut avec les plus grands honneurs (1). Il n'ignoroit pas le crédit que Dellius avoit sur l'esprit d'Antoine. Comme ce favori étoit un homme de plaisirs, il fut vivement frappé de la beauté de Mariamne & du jeune Aristobule ; il les regardoit comme les chefs-d'œuvre de la nature. Il gagna la confiance d'Alexandra, en écoutant ses griefs contre Hérode, & promit de la servir auprès du Triumvir, si elle vouloit lui donner les portraits de ses deux enfans, afin, qu'enchanté de leurs figures, Antoine ne pût rien lui refuser. En effet, au retour de Dellius, le Triumvir, frappé de la régularité de leurs traits, ne put s'empê-

(1) An de Rome 718, vers la fin de l'été.

cher d'en marquer son admiration. Ce favori, qui avoit ses vues & qui vouloit sans doute faire remplacer Cléopâtre par la belle Mariamne, ne manqua pas d'exalter ses charmes, & de vanter ses perfections, en disant que ces portraits étoient cent fois au-dessous des originaux, & qu'Aristobule & Mariamne paroissoient des dieux quant à la figure. Quoiqu'Antoine s'abandonnât à tous ses desirs, il n'osa cependant point ordonner à Hérode, qu'il avoit toujours traité en ami, de lui envoyer sa femme; il se contenta de lui faire dire qu'il seroit fort aise de voir son beau-frere à Alexandrie. Hérode, qui connoissoit la perversité des mœurs du Triumvir, n'eut garde de lui confier le jeune & charmant Aristobule, & lui écrivit pour excuse, que les Juifs étoient si portés à la révolte, qu'il craignoit de nouveaux désordres, si son frere quittoit le pays. Quelque observée que fût Alexandra, elle trouva moyen de mander ses chagrins à Cléopâtre, en exagérant les mauvais traitemens d'Hérode, jusqu'au point de dire, qu'elle étoit sa prisonniere d'état, ne pouvant ni n'osant faire un pas sans sa permission. Cléopâtre, tou-

jours portée à nuire, lui répondit de faire tout son possible pour s'échapper avec Aristobule, & qu'elle lui offroit un asyle chez elle, avec la protection d'Antoine. Elle ne perdit pas de tems à former un projet pour fuir avec son fils ; ils imaginerent de se faire porter dans une biere hors de la ville, où des chevaux les attendoient pour les conduire au port le plus voisin. Un vaisseau étoit déjà préparé pour les mener à Alexandrie. Hérode, instruit de toute cette trame par un nommé Sabbio (1), fit semblant de l'ignorer, résolu de les prendre sur le fait, pour les convaincre de leurs torts. Il les laissa même descendre le grand escalier, ainsi renfermés, & ce ne fut qu'en traversant la cour, que les gardes du roi ouvrirent les bieres en sa présence. Qu'on juge de la situation d'Alexandra & de son fils ; la honte, le trouble & la rage se peignirent dans les traits de la reine mere. Hérode affecta un ton de bonté

(1) On croit qu'il avoit été l'un des conspirateurs contre Antipater, pere d'Hérode, que Malichus empoisonna ; c'est pourquoi le fils l'avoit toujours vu de mauvais œil. Sabbio, instruit de ce complot par un nommé Esop, fut fort aise de trouver cette occasion de faire sa cour à son maître, pour effacer les impressions désagréables que ce soupçon avoit fait naître sur son compte.

& de douceur, en traitant cette aventure de caprice d'une femme inquiete & turbulente, & il n'osa en paroître irrité, par la frayeur qu'il eut que Cléopâtre ne lui eût suggéré cet étrange moyen.

Cet événement, qui n'auroit dû avoir aucune suite, en eut cependant une très-funeste. Le soupçonneux Hérode crut alors qu'il ne seroit pas bien affermi sur le trône tant qu'Aristobule seroit en vie. Il le fit d'abord déclarer Grand-Prêtre, pour mieux cacher son dessein, & il eut ensuite la cruauté d'ordonner à quelques-uns de ses gardes Gaulois de saisir le moment où Aristobule, qui aimoit à se baigner, iroit se jetter dans l'étang, & de le suffoquer dans l'eau, afin qu'on ne vît aucune marque de mort violente (1). Cet ordre inhumain fut bientôt exécuté. Hérode joua le désespoir; il versa des larmes & déchira ses vêtemens. Mais ni ses pleurs, ni les obseques magnifiques qu'il fit faire à ce jeune prince, n'en imposerent point à Alexandra; elle reconnut la main qui avoit frappé le coup. Forcée cependant de cacher son indignation, elle s'abandonna à sa

(1) Josephe, *de bello Judaico.*

douleur, & fit retentir le palais de ses gémissemens. Elle eut aussi grand soin de ne rien laisser échapper qui pût faire croire à son gendre qu'elle n'avoit pu méconnoître l'auteur de la mort de son cher fils.

Quoiqu'elle fût observée de très-près, elle réussit encore à faire passer à Cléopâtre, sa protectrice, le détail de cette histoire tragique, en la conjurant d'engager Antoine à la venger. La reine d'Egypte prit cette affaire à cœur, comme si elle lui eût été personnelle. Elle ne cessoit d'en importuner son amant, en demandant la tête d'un traître qui possédoit un royaume appartenant de droit à celui qu'il venoit d'assassiner. A force de plaintes & de clameurs, le Triumvir, qui alloit marcher pour la troisieme fois vers l'Arménie, envoya dire à Hérode de le joindre à Laodicée, pour se laver du meurtre d'Aristobule, dont on l'accusoit. Antoine prit cette route avec Cléopâtre, de préférence à celle de terre, qui étoit trop fatiguante; & d'ailleurs l'excellence des vins (1) de cette côte y entroit aussi pour quelque chose.

(1) Les vins du Mont-Cassi.

Une armée formidable qui eût menacé d'envahir la Judée, auroit moins étonné Hérode que cet ordre d'Antoine. Cependant il falloit obéir & quitter sa chere Mariamne. Il laissa le soin du royaume à son oncle Joseph, en exigeant de lui, par un serment affreux, de trancher la tête à sa jeune épouse, s'il devenoit la victime de la haine de Cléopâtre. Il savoit que Dellius avoit porté au Triumvir le portrait de Mariamne, en lui exagérant même encore ses charmes, & qu'il en avoit été frappé. Il ne doutoit pas qu'elle ne devînt sa proie, s'il succomboit sous les traits de la reine d'Egypte, & ne pouvant seulement supporter l'idée que sa femme passât en d'autres mains, il avoit ordonné sa mort. Il savoit également que Cléopâtre devoit accompagner Antoine jusques vers l'Arménie, & il avoit tout à craindre de sa fureur & de son crédit sur son amant, qui pouvoit l'immoler à sa vengeance. Aussi mit-elle tout en usage pour le perdre. Mais la présence d'Hérode, qui appuya sa justification par les présens les plus magnifiques, en donnant des couleurs favorables à son affaire, émoussa les traits de sa délatrice, & le rendit innocent aux yeux de son juge.

Antoine, prévenu depuis long-tems en faveur d'Hérode, trouva ses défenses très-bonnes, le fit asseoir à ses côtés sur son tribunal, & le mit de toutes ses parties de plaisir. Ce prince, ainsi qu'on l'a remarqué, avoit de l'esprit & du courage. Il savoit donner à propos, & comme il étoit fort bel homme, Cléopâtre, qu'il sut amuser, perdit insensiblemen de sa haine; &, soit caprice, soit goût ou débauche, on prétend même qu'elle chercha à le séduire. Le roi des Juifs retourna bientôt chez lui comblé d'honneurs, & plus assuré que jamais de la paisible possession de ses états. Mais sa prospérité apparente fut troublée de nouveau par des chagrins domestiques: tel est le sort des souverains; l'apparence du bonheur cache souvent l'amertume de leur condition. Josephe, son oncle, qu'il avoit laissé le maître du gouvernement en son absence, & le gardien de sa famille, n'étoit pas assez rusé pour éviter les pieges que les princesses lui tendirent. Mariamne, à l'instigation de sa mere, le combla de caresses, en lui tenant les discours les plus flatteurs. Elle lui disoit qu'elle ne croyoit pas qu'Hérode l'aimât autant qu'il vouloit

le faire paroître, & lui faisoit à ce sujet cent contes absurdes. Le bonhomme, pour lui prouver l'amour de son neveu pour elle, eut la foiblesse de lui confier l'horrible secret de l'ordre sanglant qu'il avoit reçu de la faire mourir, si Hérode succomboit dans l'accusation dont il étoit chargé. On peut juger des sentimens que cette triste découverte fit naître dans le cœur de Mariamne & d'Alexandra. Sur le faux bruit qui courut dans le moment que le roi des Juifs avoit été condamné à Laodicée, elles déterminerent Josephe à fuir avec elles & à chercher un asyle vers la Légion, dans la crainte sans doute qu'un second ordre de cette nature n'eût été donné au défaut d'exécution du premier. Tout étoit arrangé pour leur départ, lorsqu'elles reçurent l'avis du retour d'Hérode & de sa nouvelle faveur, ce qui les fit rester dans une apparence de tranquillité, comme si elles n'eussent rien projetté. Le roi ne fut pas plutôt arrivé, que Cypris, sa mere, eut soin de l'informer des démarches d'Alexandra & de sa fille, pour se mettre sous la protection du tribun *Julius*; & Salomé, jalouse de la beauté de Mariamne, avec qui elle

avoit sovent des altercations, eut la noirceur d'accuser Josephe d'une liaison criminelle avec la reine.

Hérode consterné ne pouvoit croire cette infamie; son amour pour Mariamne l'eût d'abord justifiée dans son cœur, si elle ne lui eût aussi amérement qu'indiscrétement reproché l'ordre cruel de la tuer. Le roi, furieux de voir son secret divulgué, crut son malheureux oncle doublement coupable, & sans autre preuve, & même sans l'entendre, il le fit mourir sur le champ. Alexandra fut mise aux fers; jamais homme ne porta plus loin les marques de sa rage; il frappoit du pied la terre, &, se roulant ensuite comme une bête féroce, il remplissoit l'air de ses mugissemens. Vingt fois il fut sur le point de donner l'ordre qu'on égorgeât sa femme. L'arrivée inattendue de Cléopâtre, qui voulut passer par la Judée, dans la seule vue de revoir Hérode, suspendit heureusement sa fureur, & remit insensiblement le calme dans son ame. Alexandra eut sa liberté, & le roi ne pensa plus qu'à ce qu'il avoit à faire dans la conjoncture présente.

La reine d'Egypte, après le départ d'Hérode de Laodicée, fit une course

avec Antoine vers l'Euphrate, & voulant profiter des circonſtances & de la foibleſſe du Triumvir, pour ſatisfaire ſon avarice, elle forma différentes accuſations contre les petits Princes de Syrie, dans l'eſpoir que, les ayant fait dépoſer ou mettre à mort, elle profiteroit de leurs dépouilles. Elle réuſſit à perdre Lyſanias, prince de Chalcidene, près du Mont Liban, ſous prétexte qu'il étoit l'ami des Parthes, & elle obtint ſes états qu'elle joignit à ſes autres domaines de la Syrie; en ſorte qu'elle eut tout le pays depuis l'Euphrate juſqu'à l'Eleuthérus (1), qui ſépare la Phénicie de la Célocyrie, à l'exception d'Aradus, ville libre, &, comme on l'a déjà dit, de celles de Tyr & de Sydon.

A ſon retour de cette courſe fructueuſe, elle traverſa ſes nouveaux domaines, & prit poſſeſſion des belles villes d'Apamée & de Damas. Elle ſe rendit enſuite en Judée, où, ſans le ſavoir, elle courut riſque de la vie. Maîtreſſe de l'eſprit & du cœur du ſouverain de l'Orient, elle traitoit avec hauteur les rois vaſſaux d'Antoine; &

(1) Aujourd'hui *Velana*, qui ſe jette dans la Méditerranée, un peu au-deſſus de *Tripoli*.

quoiqu'elle eût dû, sur le pied où elle étoit avec Hérode, user au moins de politique avec lui, elle entra en souveraine dans les états de ce prince, qui la reçut avec autant de respect que de magnificence. Cléopâtre, sans s'amuser à perdre du tems avec les princesses, & toujours entêtée de son caprice pour Hérode, perdit toute honte, & lui fit, pour ainsi dire, des propositions ouvertes. L'ombrageux roi des Juifs crut entrevoir, dans cette démarche hardie, un piege pour le ruiner entiérement auprès de son protecteur. Il projetta de se défaire secrétement de Cléopâtre, & de délivrer le monde de cette peste publique. Il consulta ses confidens. Son intérêt personnel, & même le bonheur d'Antoine sembloient attachés à cette mort; mais ses amis l'en dissuaderent, & l'engagerent au contraire à la traiter avec décence, & à la combler de présens, pour hâter son départ. Il suivit ce conseil; &, au lieu de poison, il lui donna une fête somptueuse, & la reconduisit avec une suite brillante, jusqu'à Pélusium, ville frontiere de l'Egypte.

Antoine, apprenant la réception magnifique que le roi des Juifs avoit fai-

te à sa maîtresse, lui en sut bon gré; mais il ignora toujours l'anecdote de son projet d'en purger la terre. Occupé à ravager l'Arménie, dont le roi étoit en sa puissance, il ne crut pas trouver tant de difficultés à subjuguer ces peuples. Les Arméniens couronnerent Artaxias, fils d'Artuasdes. Ce jeune prince, âgé de dix-sept ans, se mit à la tête de ses sujets, & livra bataille aux Romains. Mais il fut vaincu, & forcé même de fuir chez les Parthes. Rien alors ne résistant au triumvir, il pilla ce rouyaume tout à son aise. En vain le roi de Médie lui représenta-t-il la situation & les troubles des Parthes, & combien le moment étoit favorable pour les vaincre, il ne voulut entendre à rien, & s'excusa sur les fatigues de son armée, qui avoit besoin de repos. Mais son vrai motif étoit sans doute de revoir promptement Cléopâtre, après avoir achevé de ruiner l'Arménie.

En effet, il ne tarda pas à prendre la route d'Alexandrie, où il entra en triomphe, comme s'il eût été de retour à Rome. Le spectacle de son entrée ressemble à ceux que décrivent les Romans de chevalerie. Antoine étoit dans un char magnifique, où le

roi, la reine d'Arménie & leurs plus jeunes enfans, étoient attachés par de longues chaînes d'argent. Tout le cortege se rendit sur la place publique, où Cléopâtre avoit eu soin de faire préparer un grand & superbe théâtre, avec un trône d'or pour son amant & elle. Les illustres prisonniers parurent; mais loin d'être abattus par l'infortune, & de s'avilir par l'hommage forcé qu'on vouloit qu'ils rendissent aux tyrans de l'Egypte, ils traverserent le théâtre avec autant de noblesse que de modestie, & regardant le peuple avec cet air intéressant que donne le malheur, ils dédaignerent d'implorer les faveurs de Cléopâtre, & même de jetter les yeux sur son trône. La multitude, touchée de tant de grandeur d'ame au sein des revers, ne put retenir ses larmes, & fit sentir au triumvir qu'il n'avoit pas joué le plus beau rôle dans cette farce pompeuse & tragique.

Cléopâtre engagea ensuite Antoine à lui donner les derniers gages de sa passion, & les plus éclatantes marques de l'ascendant inoui qu'elle avoit pris sur son ame. Elle exigea de lui qu'il fît à ses enfans (1) un sort digne des plus

(1) Depuis huit ans qu'ils vivoient ensemble, la

grands rois.

Antoine fit donc publier une fête à Alexandrie, pour solemniser l'époque de l'arrangement des apanages des enfans de Cléopâtre. On éleva un autre théatre d'une magnificence extraordinaire, & l'on y posa deux trônes de la plus grande richesse, avec quatre fauteuils non moins brillans. Le jour indiqué, on se rendit du palais au forum, où cette cérémonie avoit attiré une foule innombrable de peuples de différentes nations, pour voir une fete aussi nouvelle que singuliere. Le triumvir alors se leva, & se croyant sans doute au capitole & parler à des Romains, il harangua les Egyptiens. Il falloit qu'il fut ivre, ou qu'il fût bien convaincu

---

Reine d'Egypte avoit eu deux fils & une fille, dont l'aveugle Triumvir se croyoit le pere; elle avoit encore de Jules César un autre fils que l'on nomme *Ptolomée Césarion*, qui étoit alors âgé d'environ quatorze ans. Les enfans d'Antoine avec cette maîtresse, dont les deux premiers étoient jumeaux, furent appellés *Ptolomée & Cléopâtre*, & l'on nommoit le cadet, *Alexandre*, tous noms communs à la famille royale Lagéenne. Quoique Jules César, Antoine & Cléopâtre se fussent mis au dessus de toutes loix, par l'infamie de leur conduite, le premier ne voulut jamais consentir de donner le nom de Jules, ni aucun nom Romain, à son fils naturel; le second suivit son exemple, & ajouta aux noms de ses jumeaux ceux *du Soleil & de la Lune*, à l'imitation des Dieux Egyptiens, *Isis & Osiris*.

de

de l'imbécillité de la multitude. Le but de son discours étoit de persuader que Cléopâtre étoit l'épouse légitime de Jules César ; qu'ainsi Ptolomée Césarion étoit son fils & son véritable héritier, en l'opposant à l'étranger adoptif qu'il ne nomma point (1). Se tournant ensuite vers sa maîtresse, il la salua *reine des rois*; & son fils ainé Césarion, *roi des rois*, en leur assignant l'Egypte, l'isle de Chypre, & les anciens domaines de la race Lagéenne. Quant à ses propres enfans avec la reine, il déclara Ptolomée roi de Syrie & de l'Asie, depuis l'Euphrate jusqu'à l'Hellespont; la jeune Cléopâtre devoit avoir le royaume de Cyrene en Afrique, & Alexandre les royaumes d'Arménie & de Parthie, jusqu'aux Indes, après que son pere en auroit fait la conquête. Il ne fit aucune mention des enfans légitimes qu'il avoit à Rome, dont deux garçons de Fulvie sa premiere femme, & deux d'Octavie; ainsi cette disposition extravagante sembloit les déshériter tous quatre. Cette parade fastueuse achevée, il n'eut pas honte d'envoyer à Rome une copie authentique de cet

(1) Il n'étoit pas difficile de voir que, par ces traits, il vouloit désigner Octavien son collegue.

abſurde & ridicule partage de l'empire d'Orient, pour le faire ratifier par un décret du ſénat & du peuple. C'eſt à ce point d'aveuglement & d'inconſéquence que la molleſſe, ou plutôt la crapule & l'abrutiſſement, porterent Marc-Antoine, qu'une bonne conduite, même ordinaire, eût mis ſur le trône du monde. Ses amis de Rome, tels que Domitius, Pollio, Capito, Coccéius, &c. furent aſſez prudens pour empêcher que cette folle diſpoſition ne parût dans aucun tribunal. Mais les partiſans d'Octavien ne manquerent pas d'en répandre des copies, avec la relation de ſon triomphe d'Egypte. Ces extravagances, jointes au mépris d'Octavie, acheverent de détruire ſon crédit à Rome, & de perſuader aux citoyens qu'il n'avoit plus le cœur d'un Romain; qu'enfin il étoit devenu barbare & tyran comme les ſouverains orientaux, qui paſſoient tous indiſtinctement pour tels. Le peuple Romain, grand amateur de ſpectacles, ſe trouvoit très-choqué de ce qu'il avoit triomphé à Alexandrie, en y portant les dépouilles & les honneurs achetés au prix de leur ſang, au lieu de les apporter dans la capitale de l'empire. On

disoit même tout haut qu'on ne reconnoissoit plus Antoine, & qu'il falloit certainement que Cléopâtre lui eût dérangé la tête par quelque philtre. Ces sortes de murmures, avant-coureurs du mépris, sont toujours de mauvais augure, & même fort dangereux, surtout s'ils tombent sur un souverain.

Antoine passa l'hiver à Alexandrie, dans de nouvelles débauches. Il poussa la démence jusqu'à se faire gloire de vuider un grand nombre de flacons de vin; il eut même la turpitude d'écrire l'éloge de l'ivrognerie (1), où il se vante des exploits que le vin lui a fait faire. Les Asiatiques l'appelloient le Dieu Bacchus; il prenoit en effet de tems en tems les vêtemens & les attributs de cette divinité, se faisant traîner dans un char par des tigres. Il s'habilloit aussi fort souvent, même en public, à la mode des Orientaux, ayant un sceptre d'or à la main, & le front ceint d'un diadême, pour que Cléopâtre pût porter le titre de la maîtresse d'un roi, comme si l'état de cette derniere n'é-

(1) *Exiguo tempore antè prælium Actiacum id volumen evomuit, quo facile intelligatur ebrius jam sanguine civium, & tanto magis cum sitiens*, &c. . . . Plin. lib. XIV, §. 22.

toit pas aussi vil que celui de la concubine du dernier des sujets. Le printems reparoissant, il partit pour aller achever de ruiner l'Arménie, en faisant courir le bruit qu'il alloit attaquer les Parthes, avec son allié le roi des Medes. Peut-être l'eût-il fait avec succès s'il eût été libre de tout autre soin; mais les nouvelles qu'Antoine reçut de l'Italie, l'obligerent d'abandonner ses expéditions projettées, & de se préparer à d'autres événemens.

Octavien son collegue, indigné de la conduite d'Antoine & de son mépris pour Octavie, cherchoit l'occasion de rompre avec lui, pour pouvoir s'approprier la suprême puissance; il s'efforçoit, par une conduite contraire, par sa modération & par sa tempérance, à s'attirer les cœurs qui s'éloignoient de son rival. Comme toute correspondance n'étoit pas encore détruite entr'eux, il dressa un mémoire de ses plaintes, & l'envoya à Alexandrie par des ambassadeurs bien instruits de ses griefs. C'est ainsi que l'orage se formoit avant que d'éclater. Cette affaire fut traitée d'abord, comme une procédure civile, par plaintes, ré-

pliques (1), &c. que l'on soumit au jugement du peuple Romain, en les publiant toutes. On ne connoît pas précisément la cause immédiate de leur rupture; on ne peut d'abord l'at-

(1) Antoine se plaignoit que, dans la division des terres de l'Italie qu'on avoit données aux vétérans pour récompense de leurs services, Octavien avoit donné la préférence aux siens, & frustré les autres de la portion qui leur étoit due; qu'ayant chassé Sextus Pompée de la Sicile & de la Sardaigne, il s'étoit approprié ces deux isles; qu'ayant dépouillé Lépidus de la puissance triumvirale de sa propre autorité, sans le consentement de son collegue, il avoit envoyé Statilius-Taurus en Afrique pour prendre possession de ses provinces & de ses troupes, sans aucun partage; qu'enfin Octavien lui devoit plusieurs escadres qu'il lui avoit prêtées, & la moitié des nouvelles légions qu'on venoit de lever en Italie: il demandoit donc satisfaction sur tous ces points. Octavien répondit ironiquement, que les vétérans d'Antoine avoient fait de trop vastes conquêtes en Orient par la valeur, & sous les ordres de leur fameux Général, pour avoir encore besoin de terres en Italie; qu'ayant vaincu Sextus Pompée, & privé Lépidus d'un commandement dont il abusoit avec insolence, il pouvoit jouir seul de leurs dépouilles, à titre de conquête; qu'au reste, il étoit prêt de partager le tout avec Antoine, aussi-tôt qu'il lui céderoit la moitié de l'Egypte, de l'Arménie, *&c.*; qu'enfin, il lui avoit renvoyé soixante-dix vaisseaux qui avoient pris terre fort à propos à Pronnésus [aujourd'hui Marmora], pour donner la facilité à Titius, Lieutenant d'Antoine, de se saisir de Sextus Pompée, & de lui trancher la tête; qu'au surplus, c'étoit sa faute, à lui Antoine, s'il ne faisoit pas faire des recrues en Italie, qui étoit ouverte à tous deux; que, d'ailleurs, il lui avoit plusieurs fois envoyé de gros corps de troupes & des munitions, ce qui devoit plus que compenser les vaisseaux qui avoient péri dans la guerre de Sicile, &c.

tribuer qu'à la différence de leurs caracteres. Antoine avançoit dans la route des vices dont Octavien s'éloignoit de plus en plus. Le premier étoit devenu hautin, insatiable, & voulant toujours dominer, même dans les pays échus au second. Quand deux puissances sont déterminées à se faire la guerre, elles ne manquent jamais de prétextes pour en imposer au peuple, qui n'en est pas la dupe. La prophétie de Brutus alloit s'accomplir ; il avoit dit que les mêmes passions qui porteroient Antoine & Octavien à renverser la république, les exciteroient un jour à se détruire mutuellement avec encore plus de fureur.

Soit qu'Antoine eût eu réellement envie d'aller attaquer les Parthes, soit tout autre motif, il étoit sur les bords de l'Araxe avec le roi des Medes, lorsqu'il apprit que son collegue cherchoit à rompre avec lui, & se préparoit à lui disputer la souveraine puissance. Il ordonna sur le champ à son lieutenant général, Canidius Gallus, de prendre seize légions (environ quatre-vingt mille hommes), & de marcher rapidement au travavers de l'Asie, vers les côtes. Il y joignit un corps de cavale-

rie Médienne qu'il obtint de son allié, ayant ensuite ajouté la petite Arménie aux états de Polémo, & reçu la belle Jotapé des mains de son pere, pour l'unir à son fils Alexandre, il se hâta de se rendre à sa grande armée, qui marchoit sous Canidius.

Pour donner un air de modération à sa conduite, & pour que ses plaintes produisissent plus d'effet à Rome, il déclara formellement que, comme les cinq dernieres années du triumvirat étoient prêtes d'expirer, il remettroit cette puissance extraordinaire au sénat & au peuple Romain, pourvu toutefois que son collegue en fît de même. Cette déclaration, à la tête d'une armée formidable, & dans une province éloignée, n'étoit qu'adroite, ou plutôt qu'illusoire. Elle ne devoit pas plus lui coûter que la forme d'entrer dans le consulat le premier jour de l'an 719, pour le résigner le lendemain en faveur de son ami Sempronius Atratinus. Mais Octavien, qui étoit à Rome, ne pouvoit pas faire la même déclaration sans désarmer en effet, ou il eût paru se jouer du sénat. Tout ce qu'il pouvoit faire en cette occasion, c'étoit d'imiter la seconde partie de cette

scene politique, & de se constituer candidat pour une magistrature légale. En effet, il se fit nommer consul avec toutes les formalités ordinaires, & alla au capitole, précédé des haches & des faisceaux pour y sacrifier aux dieux, accompagné de son obscur collegue, Volcatius Tullus, vieux soldat de Jules César; &, après s'être assis quelques momens dans la chaire curule, il abdiqua cette haute dignité, dont les soins furent confiés à Lucius Autronius Pétus.

La crainte d'une rupture absolue & très-prochaine entre Octavien & Antoine (qui n'étoit alors que trop bien fondée), produisit deux effets contraires. Elle fit prendre au premier tous les moyens possibles pour gagner l'affection des sénateurs & du peuple Romain. Il lui étoit également de la derniere importance d'avoir les plus grandes attentions pour son armée, & de songer à l'augmenter & à l'exercer. Il retourna donc dans la Dalmatie, qu'il commençoit à connoître; & qui étoit presque entiérement subjuguée. Cependant quelques tribus écartées & habitant un pays rude & montueux, n'étoient pas encore soumises; & cela

lui donna les moyens d'exercer, de discipliner & d'aguerrir ses recrues. Il recommença le siege de Sétovia, qu'il avoit investie à la fin de la campagne précédente, & qu'il fut contraint d'abandonner encore par un violent coup de pierre qu'il reçut au genou droit. Il laissa la conduite de ce siege à son second lieutenant, Statilius Taurus, qui se contenta de former un blocus jusqu'au retour d'Octavien. Les assiégés se voyant alors pressés par la famine, & exactement environnés par les camps des Romains, qui ressembloient à de petites villes fortes, se rendirent à César en personne. Il reçut pour otages sept cents jeunes gens des plus distingués, qu'il traita honorablement, & recouvra les enseignes Romaines qui avoient été prises à la défaite de Gabinius.

Après avoir conquis des peuples aussi guerriers que les Dalmatiens, les Pannoniens & les Illyriens sur les confins de l'Italie, pour ainsi dire, il apprit que le sénat lui décernoit les honneurs du triomphe (1). Il lui étoit justement

(1) Le vieux Norbanus avoit triomphé à son retour d'Espagne, où il avoit été Proconsul. Statilius Taurus avoit eu le même honneur, pour avoir pris pos-

dû dans cette occasion ; mais son esprit commençoit à se porter alors à de plus grandes choses qu'un vain spectacle d'une cérémonie triomphante. Il remit cette fête à un autre tems, pour ne pas la refuser, & avec sa part du butin & des dépouilles de l'ennemi, il érigea, près du champ de Mars, dans le voisinage de Rome, un monument magnifique & durable. C'étoit une colonnade quadruple qui renfermoit un quarré oblong d'une autre double rangée de colonnes, dont les intervalles étoient ornés de statues & de tableaux des plus grands maîtres de la Grece.

Ce célebre édifice étoit ouvert par bas ; ce qui lui fit donner le nom de *Portique Octavien.* La partie supérieure contenoit une vaste & précieuse bibliotheque, avec des cabinets d'étude, des salles spacieuses pour déclamer, pour enseigner, & toutes décorées avec autant de goût que de richesse. La beauté du portique, l'aisance & la tranquillité dont on y jouissoit, tout sembloit y inviter à cultiver les muses. Ce

session de l'Afrique au nom d'Octavien César, & sans coup férir. Après la déposition de Lépidus, on accorda aussi cette faveur à Caius Sossius, en revenant de son expédition de la Judée. *Tabulæ capitolinæ.*

bâtiment étoit si prodigieux, que son enceinte en contenoit six autres de la plus grande élégance (1), & qui se joignoient par des avenues d'arbres de toute espece, les unes formées en berceaux, les autres ouvertes pour s'y promener dans toutes saisons, & selon les tems. Ces divers édifices formoient des temples, des tribunaux, des écoles, &c. C'est-là qu'il fit suspendre les enseignes Romaines des cohortes taillées en pieces sous Gabinus par les Dalmatiens, & qu'il venoit de recouvrer.

Octavien César, comme on l'a remarqué, changeoit insensiblement de caractere; & de tyran qu'il avoit été, il promettoit de devenir le pere du peuple. Cet heureux changement n'étoit dû d'abord qu'aux soins de Mécene & d'Agrippa, & des gens de lettres qu'ils introduisirent dans sa familiarité. Ils lui firent sentir que son intérêt, sa gloire, sa prospérité dépendoient absolument de sa bonne conduite, de sa tempérance, de son application; ce qui acheva par la suite de lui mériter

(1) *Plin. lib. XXXVI, cap.* 5.
Voyez aussi la description des ruines de Rome; & le quatrieme vol. du P. Mabillon, pag. 502 de ses Analectes, &c.

l'amour du monde, & le beau titre d'Auguste. Quelques auteurs l'ont accusé d'hypocrisie politique. Cependant, en général, un homme absolument faux est sans retour, & le changement d'Octavien parut sincere; du moins témoigna-t-il se repentir de ses cruautés par la faveur dont il combla les partisans de la bonne cause, autrefois ses plus grands ennemis. Il fit édile & préteur le jeune Cicéron, qui, à la bataille de Philippes, l'avoit culbuté dans le marais; il témoigna également beaucoup d'amitié à Messala Corvinus, qui avoit ravagé son camp à cette même bataille. Il lui avoit donné le commandement des Gaules, pour subjuguer les Savoyards, qui, de leurs montagnes, descendoient par pelotons dans la plaine où ils pilloient tout ce qu'ils rencontroient. C'étoit dès-lors un peuple aussi féroce que rusé, & qui connoissoit bien les avantages de sa situation; mais il poussoit l'avarice au point de vendre à Messala, forcé d'hiverner à leur portée, des bois de chauffage & de construction, pour réparer les machines de guerre. Il les soumit enfin au printems suivant, & y établit une colonie favorite des vétérans de sa gar-

de que l'on a nommée *Augusta Prætoria* (1).

Cette conquête méritoit l'honneur du triomphe ; mais Messala étoit au-dessus de cette ostentation ; il refusoit ce que tant d'autres desiroient avec ardeur, & que l'on accordoit souvent à ceux qui n'avoient aucun talent militaire. Octavien rendit justice à ce grand homme, en lui confiant, à son retour, le gouvernement de la capitale, en son absence, & en le faisant gardien du bonheur public. Il fut créé préfet de Rome, avec la puissance civile & militaire. Mais ayant réfléchi, quelques jours après, sur la nature de son pouvoir, qu'il ne crut pas légal, il remit sa commission au triumvir, en lui disant qu'elle étoit contraire aux constitutions de la république (2). Mécene le remplaça. Il n'étoit pas si scrupuleux ; mais ce qui fait son excuse dans l'acceptation d'un pouvoir illégal, c'est la droiture & l'humanité avec laquelle il l'exerça près de dix ans. Le jeune César, traitant également bien tous les amis de Brutus, échappés au glaive,

(1) Aujourd'hui *Aouste* ou *Aoste* par corruption du mot *Auguste*. C'est le passage au travers des Alpes, de France en Piémont.

(2) Eusel. César Chronic.

& qui s'étoient mis ſous la protection d'Enobarbus, de Cicéron le fils & de Meſſala, acheva de confirmer ſon heureux changement. Straton, homme ſavant & doué de vertus, qui avoit été attaché à Brutus en qualité de ſon profeſſeur de langue Grecque, le même qui tint l'épée avec laquelle Brutus ſe tua après ſa défaite aux champs de Philippes (1), étoit particuliérement aimé de Meſſala. Celui-ci le préſenta à Octavien, qui l'embraſſa, en mêlant ſes larmes à celles que le ſouvenir de Brutus fit répandre dans ce moment à Straton, & lui donna le commandement d'une eſcadre.

Il fit plus : quoiqu'il eût été ordonné dans le tems de l'horrible proſcription de dénoncer ceux qui avoient été condamnés, & qu'on eût même promis de récompenſer les eſclaves qui découvriroient leurs maîtres, avec menaces de les faire mourir s'ils avoient contribué à les cacher, un Grec, affranchi de la noble famille Junienne, & qui, par cette raiſon, portoit le nom de Titius Junius Philopémen, avoit réuſſi à mettre le ſien à couvert de toute pourſuite, & lui avoit donné toutes

(1) Voyez le ſecond vol. liv. V.

les choſes néceſſaires à la vie. Octavien, inſtruit de tant d'attachement & de fidélité, voulut voir ce Grec, lui fit un beau préſent, & le créa chevalier Romain. Enfin, tous les amis de la liberté, & les enfans de ceux qui périrent pour elle, tels que Caïus Flavius, Publius Sextius, Antiſtius Vétus, Pompéius Sabinus, & beaucoup d'autres eurent part au gouvernement, & ſe reſſentirent des vertus naiſſantes du jeune Céſar.

De tels hommes devoient donner un grand poids à la cauſe d'Octavien contre Antoine, malgré l'inclination que les troupes avoient pour le dernier (1). Auſſi la marche d'Antoine au

---

(1) Quoiqu'Antoine ſemblât s'oublier dans le luxe Aſiatique & le faſte oriental, la vue de l'armée lui rendoit une partie de ſon caractere. Il vivoit familiérement avec les ſoldats, cauſoit, buvoit, badinoit même quelquefois avec eux. Ils étoient enchantés de ſes bons mots, de ſes plaiſanteries, & ſur tout de ſon air martial; ils étoient prêts à faire tout pour lui. Ce fut dans les ſables brûlans d'Adiabene que l'on vit l'excès du dévouement de ces troupes. L'armée, dépourvue de tout, ſe vit environnée, dans ce vaſte déſert, par une nombreuſe cavalerie Parthienne. Trois mille hommes d'élite périrent dans cette occaſion, & cinq mille autres furent bleſſés; ſon Lieutenant Fabius Gallus lui fut préſenté percé de quatre fleches dans la poitrine. Antoine pleura, & voulut prendre le deuil. Ses ſoldats le conjurerent de ſe conſerver, en l'aſſurant qu'ils ſe tireroient de ce mauvais pas, s'il avoit

travers de la Cilicie, à la tête de ſeize légions, donna-t-elle de vives inquiétudes à Octavien, qui croyoit avoir encore près d'un an pour ſe préparer à le combattre. Il ſavoit combien Antoine, une fois ſorti de ſon aſſoupiſſement, ſeroit redoutable à la tête d'une armée nombreuſe, où il déploieroit ſon habileté & ſon expérience. Il n'ignoroit pas que Jules Céſar, qui ſe connoiſſoit en talens & en valeur, lui avoit confié le commandement de l'aîle droite à Pharſale, & que depuis quatorze années, preſque toujours en guerre, il avoit néceſſairement dû acquérir encore de nouvelles connoiſſances dans ſon métier. Octavien avoit encore d'autres ſujets de crainte. Tous les Italiens, excepté les vétérans auxquels il avoit diſtribué des terres, étoient fort indiſpoſés contre lui, & redoutoient une nouvelle guerre civile. Le mécontentement étoit ſi grand à Rome dans ce moment, qu'on y craignoit une ſédition. Les grands monumens qu'il avoit élevés, les ſpectacles ſuperbes qu'il avoit donnés au peuple, & ſur-tout

ſoin de lui-même; mais que tout ſeroit perdu, s'il venoit à leur manquer. On peut juger par ce trait de leur attachement pour ſa perſonne.

les demandes insatiables de son armée avoient vuidé ses coffres, & épuisé ses finances. Il falloit donc, pour se mettre en état de s'opposer à l'orage qui le menaçoit, avoir recours aux moyens odieux que l'on avoit employés au tems de la proscription, c'est-à-dire, faire payer le quart de tout ce que les terres de l'Italie rendoient par année, ou cinq vingtiemes; mais les affranchis devoient donner une fois la huitieme partie de leurs fonds capitaux.

Les guerres civiles suscitées par Jules César, & continuées presque sans interruption pendant près de 15 ans, avoient fait périr la plus grande partie des anciens citoyens Romains. Le gros des habitans de Rome n'étoit alors composé que d'affranchis & de leurs descendans qui ne prenoient aucun intérêt à cette nouvelle querelle, qui, se voyant opprimés par cette imposition accablante, étoient prêts de saisir les moyens les plus violens pour s'en délivrer. Ils tinrent des assemblées; ils cabalerent avec les propriétaires de fonds, & finirent (pour augmenter la confusion & le trouble) par mettre le feu à la ville. Mécene, qui en étoit préfet, fit un acte de vigueur; &,

ufant de tout fon pouvoir, quoiqu'irrégulier, il tomba fur les mutins avec quelques cohortes, & les difperfa, après avoir verfé un peu de fang. C'eft ainfi que cette fédition s'appaifa. Les complices du dehors, qui devoient s'emparer des fortereffes, ayant appris cet échec, fe tinrent tranquilles, & payerent, malgré eux, les taxes impofées fur leurs biens, quelque exorbitantes qu'elles fuffent.

Si dans ce moment de fermentation Antoine eût paru avec fes vaiffeaux fur les parages de l'Italie, & fait une defcente non loin de la capitale, il eft certain qu'il fût devenu le maître de l'univers. On doit préfumer qu'Octavien ne pouvoit y penfer fans frayeur; mais la foibleffe inexprimable de fon rival remit bientôt le calme dans fon efprit.

Ce qui acheva de le tranquillifer, & ce qui lui donna en effet le tems de fe préparer à la guerre, dont fon redoutable rival le menaçoit, ce fut l'ordre qu'Antoine envoya à Cléopâtre de venir le trouver fur la côte de la Cilicie. La reine d'Egypte obéit fur le champ à cet ordre, & marcha avec une pompe plus que royale.

Jamais voyage ne fut plus de son goût, non qu'elle aimât sincérement Antoine, car une femme, esclave de toutes ses passions, est incapable d'un attachement délicat. Son but étoit de se voir bientôt la souveraine du monde, & de ne rien négliger pour y parvenir. Elle vint donc étaler, pour séduire toute l'armée d'Antoine, encore plus de magnificence qu'elle n'en avoit montré dans toute sa vie. Il sembloit qu'elle traînât après elle les richesses de cent nations opulentes. A son arrivée en Cilicie, elle invita le Triumvir à dîner avec ses courtisans, ses généraux, & une suite nombreuse. Douze tentes vastes & superbement décorées attendoient les convives, qui trouverent des tables abondamment couvertes de mets les plus recherchés, & servis dans de la vaisselle d'or. Antoine étonné de tant de profusion, ne put s'empêcher, malgré son excessive prodigalité, de lui en marquer son étonnement. La reine sourit, en lui disant :
« Je ne vois rien là d'extraordinaire ;
» mais puisque vous le trouvez tel, je
» vous donne tout ce que vous voyez,
» si vous voulez me promettre de re-
» venir dîner demain avec moi à la

» même heure, & accompagné du » même cortege ». On fut d'abord aussi surpris de cet excès de libéralité, qu'incertain de la maniere dont Cléopâtre pourroit faire les honneurs du lendemain, sur-tout après avoir fait un présent aussi considérable au Triumvir. En effet, dès le même soir tout fut détendu & transporté au prétoire de l'armée d'Antoine.

Personne, comme on peut bien le penser, ne manqua au rendez-vous. Ce fut un spectacle difficile à peindre. De nouvelles tapisseries de soie pourpre, brodées en or & rehaussées de perles, furent tendues pendant la nuit à la place de celles de la veille. On dressa des tables d'or massif; toute la vaisselle étoit de même nature, & travaillée avec tant d'art, que chaque piece pouvoit passer pour un chef-d'œuvre. La plupart des vases étoient enrichis de pierres précieuses; les mets les plus rares, les vins les plus exquis, les parfums les plus précieux, furent prodigués avec une somptuosité qui n'eut jamais d'exemple; enfin toute description qu'on pourroit en faire, paroîtroit romanesque & sembleroit une féerie. Mais ce qui mit le comble

à la rareté de cette ſuperbe fête, ce fut le don que, dans la gaieté du feſtin, Cléopâtre fit à chaque convive, non-ſeulement de ſon couvert & de ſon gobelet d'or, mais encore du ſiege de même métal, ſur lequel il étoit aſſis à table; elle leur donna encore à chacun, en pur don, une belle chaiſe à porteur, un cheval choiſi, richement caparaçonné, & une jeune eſclave negre (1).

Après ce qu'on vient de lire, on croira ſans peine ce que Meſſala (2) diſoit de la molleſſe & du luxe d'Antoine, qui, à l'âge de dix-ſept ans, étoit devenu inſolvable par la diſſipation, inouie à cet âge, de ſon immenſe patrimoine. Sa prodigalité naturelle, jointe aux faveurs dont la fortune l'avoit comblé, & ſa longue & criminelle habitude avec Cléopâtre, la perſonne de ſon ſexe la plus portée à la rapine, pour pouvoir ſoutenir ſa profuſion, avoit effacé en lui juſqu'aux traces des mœurs Romaines. On peut donc ſup-

(1) Αθην Δειπνοσοφ. *Bib. E.*

(2) Dans ſes mémoires, dont on regrette la perte; il parloit des guerres de Philippes, de la Sicile, & du combat d'Actium. Voyez *Frag. Salluſt. M. Antonius vir perdundæ pecuniæ deditus, vacuuſque curis, niſi inſtantibus, &c. . . . ibid.*

poſer, avec beaucoup de vraiſemblance, qu'il ne fit point de marches forcées après que Cléopâtre l'eut rejoint. Il paroiſſoit que c'étoit moins une opération de guerre qu'un voyage de plaiſir, au travers des villes de l'Aſie, juſqu'à Ephèſe, la plus opulente de toutes, & la plus livrée à la débauche. C'étoit là le rendez-vous des différentes colonnes de l'armée de terre, ainſi que des troupes auxiliaires des rois tributaires du Triumvir, & de toutes les forces navales, qui conſiſtoient en huit cents vaiſſeaux (1), avec leurs alleges.

Arrivés à Ephèſe, ce furent de nouvelles fêtes. Mais Domitius Œnobarbus, qui jouiſſoit dans le parti d'Antoine de la même réputation que Meſſala dans celui d'Auguſte, & qui avoit auſſi un caractere à peu près ſemblable, preſſa Antoine de ſonger aux affaires; l'on aſſembla donc le Conſeil, pour délibérer ſur les objets les plus importans. Œnobarbus, au ſein de cette armée livrée aux plaiſirs, avoit conſervé dans ſon cœur l'auſtérité des anciens Romains; quoique dans une haute faveur auprès du Triumvir, il ne trait_a_

(1) Cléopâtre en avoit fourni 200.

jamais sa maîtresse en souveraine, &, parlant à elle-même, il ne lui donna jamais d'autre nom que Cléopâtre. Ce grave personnage, secondé par quelques amis de même trempe, qui tous gémissoient sur la conduite de leur chef, lui persuada enfin qu'il falloit d'abord la renvoyer en Egypte, & penser sérieusement ensuite à la situation où l'on se trouvoit. Le Triumvir sentit bientôt combien ces avis étoient utiles à ses intérêts, & ne balança pas de faire annoncer à Cléopâtre qu'elle eût à se préparer à partir pour Alexandrie, & à y attendre les événemens.

La reine d'Egypte reçut ce message comme une sentence d'exil. Elle prévoyoit que si d'honnêtes gens, tels qu'Œnobarbus, Furnius, & Coccéius, dont Octavien même faisoit grand cas, quoique dans le parti d'Antoine, continuoient à lui donner des conseils, ils s'efforceroient de le porter à la paix, de le déterminer à rappeller sa légitime & vertueuse épouse, & de l'engager à partager tranquillement la suprême puissance avec son collegue, ou plutôt à faire revivre la liberté & la gloire des Romains. Ces réflexions tourmentoient Cléopâtre, & sem-

bloient la précipiter du faîte de la souveraineté où son imagination ardente l'avoit déjà placée. Comme cette notification venoit directement d'Antoine, elle n'osa répliquer; mais en paroissant faire les préparatifs de son départ, elle ne perdit pas un moment pour chercher quelqu'un parmi les favoris du Triumvir, afin de pouvoir détourner le coup. Elle n'eut pas de peine à gagner le vieux général Canidius Gallus, dont elle connoissoit l'avarice. Elle réussit encore à mettre plusieurs autres courtisans dans son parti, de façon qu'au premier conseil, le rusé Canidius remit le départ de la reine en délibération. Œnobarbus & Coccéius Nerva soutinrent leur avis pour l'éloignement de la princesse, par les raisonnemens les plus solides. Canidius alors déclara qu'il étoit d'un sentiment contraire, « parce qu'il lui paroissoit aussi imprudent qu'injuste » d'éloigner une souveraine, dont les » secours surpassoient ceux de plusieurs » rois tributaires; que d'ailleurs, ce » seroit mépriser les Egyptiens, les » plus riches, les plus nombreux, & » les plus zélés de leurs alliés, dont la » flotte étoit la fleur de leur armée na» vale,

» vale, que de renvoyer ainſi leur
» reine, dont l'eſprit, les talens,
» & l'expérience dans l'art de gouver-
» ner, pouvoient leur être très-utiles
» dans la paix & dans la guerre » (1).

Canidius, ſoutenu des membres de ſon parti, qui aſſiſterent à ce conſeil, gagna ſa cauſe, parce que, dit le ſuperſtitieux Plutarque (1), les deſtins avoïent ordonné que Céſar Auguſte devînt ſeul maître de l'empire Romain. Il ne fut donc plus queſtion de ce renvoi; au contraire, Antoine emmena ſon illuſtre concubine dans l'iſle de Samos, pour y chercher de nouveaux plaiſirs, tandis que les troupes de tous les princes de l'Orient, depuis l'Egypte juſqu'au Pont-Euxin, & depuis l'Arménie juſqu'à l'Illyrie, s'aſſembloient

(1) Ici finit l'ouvrage du Docteur Blackewell, & commence celui de M. Mills. Il nous paroît convenable de parler un moment de ce continuateur. On croit qu'il ſuffit d'annoncer qu'on l'a jugé digne de ſon devancier; & l'on penſe qu'il doit être ſatisfait de cet éloge : on ne ſait pas s'il le ſera autant de cette refonte. Nous avons toujours ſuivi notre premier plan, c'eſt-à-dire, que nous avons pris les mêmes libertés. Le goût de la Nation Françoiſe differe un peu de celui de nos voiſins; &, comme ce n'eſt que pour elle que nous publions ces Mémoires, il étoit tout ſimple de chercher à lui plaire, ſans néanmoins trop altérer l'énergie Angloiſe.

(2) *In Anton.*

à Ephèfe, où, pour fe préparer au combat, elles s'exerçoient & fe livroient à toutes fortes de débauches. Voilà le fruit de l'exemple du chef qui avoit ordonné, par un édit public, aux hiftrions de tous genres de fe rendre à Samos. On doit bien penfer qu'avec cette précaution, on n'y manquoit pas, dans les intervalles des feftins, d'amufemens & de fpectacles de toute efpece. Samos retentiffoit des folles clameurs des bouffons, & le refte de la terre gémiffoit dans la douleur, à l'approche des calamités inféparables d'une guerre civile. Chaque ville du gouvernement eut ordre d'y envoyer un bœuf pour y être facrifié. Les rois tributaires s'étoient rendus auprès du Triumvir; ils s'efforcerent de s'entre-furpaffer en magnificence & en galanterie, pour faire leur cour à la favorite. Tel étoit le luxe extravagant qui parut alors à Samos, que quelques fpectateurs fenfés s'entre-demandoient quels jeux Antoine pourroit ordonner à fon triomphe, fi la victoire fe déclaroit pour lui, après de fi grandes réjouiffances à l'ouverture de la guerre (1). Au fortir de l'ifle de Samos, Antoine envoya fes

(1) *Plut. in Anton.*

farceurs à Priene pour y attendre ses ordres, & se rendit à Athènes. Cléopâtre, qui n'ignoroit pas les honneurs extraordinaires que les Athéniens avoient rendus à Octavie, dont les vertus, pendant son séjour dans cette ville, avoient fait l'admiration de la Grece, étoit fort inquiete de ceux qu'on lui rendroit, sentant bien qu'elle n'en méritoit aucuns au même titre. Mais peu lui importoit le motif des hommages dont elle étoit avide; elle fit donc pour cet objet séduire sous main les principaux citoyens, en comblant d'honnêtetés tous ceux d'entre eux qui paroissoient à sa cour. Si elle eût mieux connu le caractere des Grecs de son tems, elle n'eût pas eu un seul moment d'incertitude à cet égard. Dans les tems de corruption, l'excès du vice en faveur reçoit, à la honte de la raison humaine, les mêmes marques de considération, au moins extérieurement, que la vertu la plus sublime. On lui décerna donc, par une députation solemnelle, des honneurs qui n'étoient dus qu'aux dieux. Antoine, comme décoré du droit de bourgeoisie à Athenes, se mit à la tête des députés, & porta la parole. Quelles que furent les

fadeurs & les bassesses dont il remplit sa harangue, elle ne fut pas plus ridicule que celle qu'il lui avoit adressée à Alexandrie.

Toutes ces extravagances, comme on l'a déjà fait remarquer, aliénoient de plus en plus le cœur des Romains; mais ce qui acheva de le perdre dans leur esprit, ce fut la répudiation publique, qu'il fit à Athenes, de l'infortunée Octavie, en envoyant sur le champ à Rome des officiers pour la chasser de sa maison. Cette femme vertueuse obéit sans se plaindre, & se retira chez elle, avec les enfans qu'elle avoit eus d'Antoine. Les Romains spectateurs de cette scene touchante, déploroient hautement ses malheurs, en blâmant l'infame conduite de ce triumvir. Ceux d'entr'eux qui avoient vu Cléopâtre, ne pouvoient comprendre l'ascendant de cette enchanteresse qui, de tout point, & sur-tout par l'âge & la beauté, étoit si inférieure à Octavie. Antoine fit une grande faute politique en répudiant sa femme; il en fit une plus grande encore, lorsqu'il épousa Cléopâtre en Egypte. Quoique ses amis aient toujours cru que ce mariage n'étoit qu'une farce, ce n'en étoit pas

moins un acte de renonciation à la qualité de Romain. La loi étoit expresse. Elle ne reconnoissoit d'autre union légitime qu'entre compatriotes (1), & défendoit toute alliance avec une étrangere ou une esclave (2).

Auguste saisit ces circonstances pour publier ses griefs contre son rival, qui, de son côté, ne l'épargna point. Antoine fit répandre une sorte de manifeste où il lui reprocha sa lâcheté & sa scélératesse, en lui disant qu'il lui convenoit peu de blâmer sa conduite, lui qui avoit si cruellement répudié sa premiere épouse, la fidelle & tendre Scribonia; lui qui avoit arraché Livia Drusilla des bras de son époux; lui enfin qui avoit violé tant de vierges, &c. Il acheva par offrir d'abdiquer le triumvirat, comme une magistrature trop puissante, & contraire aux loix d'une vraie république, si Octavien vouloit également y renoncer. Auguste, persuadé qu'Antoine ne faisoit que des offres illusoires, accepta la proposition, pourvu qu'il vînt en personne à Ro-

(1) *Legitimæ sunt nuptiæ, si Romanus Romanam; nuptiis intervenientibus, vel consensu, ducat uxorem. . . . . . Caii. instit. lib. I, tit. 4, De matrimon.*

(2) *Cùm peregrinis & servis connubium ne esto.*

me, le siege de l'empire, pour faire ensemble l'abdication la plus solemnell (1).

Personne ne fut la dupe de leurs protestations réciproques, & l'on vit clairement que c'étoit se jouer de part & d'autre, ainsi que de la bonne foi publique.

Cette situation des affaires occasionna de longues & vives discussions dans le sénat. Antoine y avoit encore un parti assez considérable. Les consuls actuels, Domitius & Sossius, lui étoient entiérement dévoués, avec cette différence, que le premier se comportoit avec beaucoup de modération, & que le second s'opposoit ouvertement à tout ce qu'Auguste proposoit. C'est pourquoi il crut devoir s'éloigner quelque tems du sénat, pour paroître ne pas empêcher la liberté des délibérations, ou plutôt pour ne pas souffrir en face les insultes de Sossius. Ce violent consul, profitant de cette absence, voulut faire un décret préjudiciable aux intérêts d'Octavien, & il seroit certainement venu à bout de son entreprise, si le tribun Balbus n'eût paré le coup.

(1) *Liv. Epist.* 131.

Auguſte alors, craignant qu'on n'attribuât ſon éloignement à la foibleſſe ou à la timidité, reparut dans le ſénat, & prit fiérement ſa place entre les deux conſuls, avec la précaution cependant de ſe faire accompagner par un grand nombre d'amis, qui tous avoient des poignards cachés ſous leurs robes. Il harangua l'aſſemblée, fit ſon apologie, déclama contre Antoine & contre le conſul Soſſius, qui, ne pouvant plus tenir aux traits d'Octavien, & n'oſant y répondre en ce moment, le voyant ſi bien ſoutenu, quitta le ſénat, & alla ſecrétement rejoindre Antoine, avec pluſieurs ſénateurs de ſa faction.

Octavien, ravi de leur départ, & voulant d'ailleurs ſe débarraſſer du reſte des amis d'Antoine, qui pouvoient lui nuire bien plus en Italie, par leurs diſcours, que dans l'armée de ſon ennemi, par leurs faits d'armes, ſaiſit adroitement cette conjoncture pour faire parade de ſa modération, en déclarant hautement qu'il ne vouloit retenir perſonne du parti contraire; il fut pris au mot, & pluſieurs encore firent ſur le champ voile pour la Grece. Pol-

lion (1) resta neutre, & dit à Auguste, qui lui proposa de le suivre, qu'il attendoit dans le repos les événemens de cette guerre, dût-il devenir la proie du vainqueur (2).

Dans cet intervalle, on apprit à Rome la mort tragique du roi des Medes, le nouvel allié d'Antoine, à qui il avoit envoyé un beau corps de cavalerie de sa nation. Ce prince, appuyé d'un gros de légionnaires Romains, avoit défait les Parthes, & son rival Artaxias; mais le triumvir ayant rappellé ses troupes, Artuasdes fut à son tour vaincu & fait prisonnier par Artaxias, qui recouvra l'Arménie. Les Parthes se saisirent de la Médie. Antoine fit égorger Artuasdes à Alexandrie, où il l'avoit renvoyé, le soupçonnant, avec assez de fondement, d'entretenir des correspondances avec Auguste. Telle fut l'issue des vastes projets d'Antoine dans l'Asie supérieure.

Si quelques personnages quitterent Rome, pour s'attacher à la fortune d'Antoine, quelques autres abandon-

(1) Il avoit été Plénipotentiaire d'Antoine au traité de Brindes. Il eut quelque sujet de mécontentement de sa part; il ne vouloit pas d'ailleurs faire une cour servile à une prostituée, de quelque rang qu'elle fût.

(2) *Vell. Paterc. lib. II*, §. 86.

nerent ce dernier, pour retourner vers Octavien. De ce nombre furent Plancus (1), & son neveu Titius (2), tous

(1) C'étoit un de ces courtisans capable de tout entreprendre pour plaire. Il avoit été Consul, Commandant d'une armée, & Gouverneur d'une Province. Il ne rougit point de faire le bouffon à la Cour d'Egypte. Il se mêla aux histions dans une fête, joua le rôle de Glaucus, & dansa nud, le corps peint en verd, avec une couronne de roseaux sur la tête, &c.* Cette scene indécente, pour un homme de son état & de son âge, le rendit méprisable aux yeux mêmes des Egyptiens. Ce mépris & les reproches que lui fit un jour Antoine, au sujet de certaines concussions dont il étoit coupable, & pour lesquelles il craignoit d'être puni, l'engagerent de se réfugier auprès d'Auguste. Tels furent les motifs de sa défection, dit *Vell. Paterc. lib. II*, §. 38. L'amour du bien public n'y eut aucune part. Plutarque cependant assure qu'Antoine ne fut irrité contre Plancus, que parce qu'il insista trop longtems sur le renvoi de Cléopâtre. Pour concilier ces deux Auteurs, on peut croire qu'il étoit alors brouillé avec elle pour des causes que l'on ignore.

(2) Titius avoitété Lieutenant du pervers Dolabella, ensuite Tribun du peuple. Il promulgua la loi ridicule qui autorisoit le Triumvirat. Il étoit d'une famille de factieux. Son grand-pere affectoit de suivre les traces du furieux Tribun Saturninus, & publia une loi agraire qui ne put être supprimée que par toute l'éloquence de Caius Antonius, l'un des plus grands Orateurs de Rome, & que par tout le poids de la puissance

* *On assure que, de nos jours, un homme de condition, beau danseur, s'étoit oublié au point de gager qu'il danseroit un pas de deux avec le maitre de ballets, sur le théâtre de l'Opéra. Il étoit déjà dans la coulisse, couvert d'oripeaux, le masque sur le visage, lorsqu'un de ses amis, homme sensé, vint l'arracher à l'infamie. Cette ressemblance de nos mœurs avec celles du tems de Marc-Antoine, n'en fait pas l'éloge.*

deux dégoûtés de la cour de Cléopâtre, à qui ils avoient déplu pour avoir été dans le conseil de l'avis de ceux qui demandoient son renvoi en Egypte. L'arrivée de ces deux hommes, ne fut agréable à Octavien que parce qu'ils connoissoient tous les secrets du parti d'Antoine.

De tous les rapports que ces transfuges firent à leur nouveau maître, aucun ne lui donna plus de satisfaction

---

consulaire. Son pere, Marcus Titius, éleve sous Jules César, devint le complice de tous ses crimes. Né de tels hommes, il hérita de leurs caracteres. Il fut accusé de la plus affreuse ingratitude envers Sextus Pompée son bienfaiteur, qui lui avoit sauvé la vie, & à qui il l'ôta impitoyablement, & sans ordre, après sa défaite. Voyez le second vol. liv. IX. Aussi, quand il voulut à Rome faire parade de ses richesses accumulées à force de vexations, & donner un spectacle au peuple, il fut sifflé & contraint de se retirer, tant l'indignation publique fut grande de le voir assez impudent pour oser donner des jeux dans le théâtre érigé par le grand Pompée, pere de celui dont il avoit été l'assassin. Cependant, comme Auguste savoit qu'il étoit instruit des affaires de l'Orient, il lui donna la préfecture de Syrie. On ne sait pas bien précisément si ce Titius est le Poëte pindarique dont Horace entend parler, en décrivant les difficultés de ce genre de poésie dans sa belle Ode à l'un des fils d'Antoine; car la famille Titienne étoit fort nombreuse: on croit plutôt le poëte en question petit-fils du fameux Orateur Titius dont Cicéron [*in Bruto*] vanta l'éloquence naturelle, en assurant qu'il n'avoit fait aucune étude de la Littérature Grecque; ce qui est à peu près semblable à ce que, dans le siecle dernier, l'on a dit de Boursault, qu'il n'avoit pas fait de cours de latinité.

que l'hiſtoire du teſtament d'Antoine. Ce fut pour lui l'occaſion d'une ſorte de triomphe. Plancus & Titius avoient ſigné cet acte bizarre comme témoins, & Antoine fut aſſez peu ſenſé pour l'envoyer ſecrétement mettre en dépôt chez les veſtales. Auguſte en demanda l'exhibition. Ces vierges répondirent qu'elles ne pouvoient le lui livrer, ſans violer la loi, mais qu'il pouvoit venir l'enlever lui-même ; ce qu'il fit ſur le champ. Après l'avoir lu en particulier, en notant les endroits les plus remarquables, il le lut en plein ſénat, & enſuite devant le peuple. Antoine y déclaroit que Céſarion, fils de Cléopâtre & de Jules Céſar, étoit né en légitime mariage, & qu'il étoit par conſéquent le véritable héritier du dictateur ; que lui-même (Antoine) avoit épouſé la reine d'Egypte ſa veuve, & qu'il en avoit des enfans, à qui il léguoit des royaumes & des provinces entieres, dépendans de l'empire Romain, outre une quantité énorme de bijoux précieux, avec des ſommes immenſes en argent. Il finiſſoit par ordonner qu'après ſa mort (quand bien même elle arriveroit à Rome), ſon corps ſeroit renvoyé à Cléopâtre,

pour qu'elle lui rendît les honneurs de la ſépulture en Egypte.

Le premier article affecta ſenſiblement Octavien, en ce qu'on vouloit lui ravir l'héritage qu'il poſſédoit comme fils adoptif de Jules Céſar; mais le dernier choqua tous les Romains juſtement indignés qu'Antoine, après avoir épouſé & enrichi une princeſſe étrangere, & démembré l'empire pour elle & ſes enfans, voulût encore être enterré dans ſes états. Quelques-uns de ſes amis voulurent parler en ſa faveur, en diſant qu'il leur paroiſſoit fort extraordinaire de condamner & de vouloir punir un homme pendant ſa vie, pour ce qui ne devoit être qu'après ſa mort. Comme ils s'apperçurent facilement que le peuple commençoit à pencher pour Auguſte, ils députerent Géminius vers Antoine, pour lui annoncer que, s'il ne changeoit de conduite, il couroit riſque d'être privé du conſulat, auquel il avoit été nommé pour l'année ſuivante, d'être dépouillé de tous ſes gouvernemens, & d'être déclaré ennemi public.

L'arrivée de Géminius à Athenes inquiéta vivement Cléopâtre, qui, le prenant pour un eſpion d'Octavien,

l'humilia à chaque inſtant, & le faiſoit toujours placer au bas bout de la table, en ſaiſiſſant toutes les occaſions de le railler impitoyablement. Géminius ſouffroit avec patience dans l'eſpoir de trouver le moment favorable d'avoir un entretien ſecret avec Antoine ; mais enfin, ne pouvant plus tenir aux ſarcaſmes, & interrogé au milieu d'un feſtin, par Antoine même, ſur l'objet de ſon voyage, il lui dit franchement que, quoique le ſujet de ſa miſſion ne fût pas de nature à être traité à table en ſi nombreuſe compagnie, il ſe voyoit forcé de lui dire de la part du peu d'amis qui lui reſtoit encore à Rome, que, s'il ne renvoyoit bientôt Cléopâtre chez elle, & n'avoit pas plus de ſoin de ſes propres affaires, il devoit s'attendre aux plus grands malheurs. Antoine, qui ne s'attendoit pas à une réponſe auſſi franche, ſe mit dans la plus vive colere ; on doit bien juger de celle de Cléopâtre, qui étoit préſente à ce diſcours : elle répliqua avec un froid affecté, mêlé d'un ſourire amer, que Géminius avoit révélé avec autant de ſageſſe que de prudence ce ſecret important que les tortures lui auroient ſans doute ar-

raché. Géminius ne perdit pas un moment pour fuir la vengeance de Cléopâtre, & fut suivi par un grand nombre de partisans d'Antoine, qui tous éoient rebutés des hauteurs & des caprices de l'insolente Egyptienne.

De ce nombre furent Marcus Silanus (1), qui devint dans la suite collegue d'Octavien, dans le consulat, & Quintus Dellius, surnommé l'Historien, mais plus connu sous le titre de *Voltigeur* (2) *des guerres civiles*, parce qu'il avoit quitté Dolabella pour Cassius, celui-ci pour Antoine, & ce dernier pour Auguste. Dellius s'étoit brouillé avec Cléopâtre, pour avoir fait une mauvaise plaisanterie à table, sur la qualité du vin, en disant que les amis d'Antoine ne buvoient chez elle que du vinaigre, tandis que Sarmentus, l'un des bouffons d'Octavien, dont Horace (3) fait mention, ne buvoit à Rome que du Falerne. Cléopâtre fut si piquée de ce reproche, qu'elle donna ordre d'assassiner Dellius, qui,

(1) *Plut. in Anton.*

(2) *Desultor bellorum civilium. Senec. Suasor.* 1. C'est ce même Dellius dont Antoine se servit comme premier entremetteur auprès de Cléopâtre. Voyez le 2. vol. liv. VIII.

(3) *Sat.* 5, *lib. I.*

averti de ce deſſein par Glaucus, médecin de la reine, ſe mit à l'abri de toute inſulte par la fuite (1).

Il ſembloit qu'Antoine, dans toutes ſes démarches, n'eût d'autre but que de déplaire aux Romains, & de s'en faire haïr. Il étoit, comme nous l'avons déjà obſervé, toujours vêtu à l'orientale, & paroiſſoit ſouvent en public, aſſis ſur un trône d'or, un diadême ſur la tête (2), un ſceptre à la main, un ſabre Médien au côté, & couvert depuis les pieds juſqu'à la tête de pierres précieuſes. Il avoit même changé le nom latin *prætorium* (prétoire), qu'on donnoit à la tente du général, pour y ſubſtituer le mot étranger *baſilicon* (baſilique), qui ſignifie tente du roi. En un mot, eſclave en tout de Cléopâtre, qui s'étoit fait repréſenter en Iſis dans différens tableaux, buſtes ou ſtatues, avec les attributs de cette déeſſe, il ſe fit également peindre & modeler en Oſiris, avec les ſymboles qui caractériſent cette divinité.

Cependant Auguſte obtint un décret qui déclaroit Antoine incapable d'exercer le conſulat, & de gouverner des

(1) *Suidas.* (2) *Florus.*

provinces, puiſqu'il étoit aux ordres d'une femme. Mais il ne voulut pas qu'il fût proprement nommé l'ennemi public de l'empire, ſoit par politique, ſoit qu'il n'oſât pas encore pouſſer les choſes ſi loin.

Il eſt naturel de penſer qu'Octavien, cherchant à ſe faire des partiſans, avoit préféré la modération, d'autant plus, qu'en prenant le parti contraire, il auroit enveloppé toutes les créatures d'Antoine dans ſa condamnation, & il vouloit leur laiſſer une porte ouverte pour venir ſe ranger de ſon côté.

On déclara donc la guerre à Cléopâtre ſeule ; on la publia avec toutes les cérémonies accoutumées, & les Romains prirent l'habit militaire, comme ils faiſoient lorſqu'il y avoit du danger pour la ſûreté publique. Le jeune Céſar fit enſuite un diſcours au peuple, & leur dit que Cléopâtre, connue par ſes enchantemens, avoit altéré la raiſon d'Antoine par des philtres empoiſonnées, enſorte qu'ils n'auroient à combattre que de lâches Egyptiens, dont les généraux ſeroient l'eunuque Mardion & le vil Pothinus, & les deux femmes de chambre de Cléopâtre, Charmion & Iras, qui tous

quatre formoient le conseil d'Antoine. Cette déclaration de guerre, où Marc-Antoine n'étoit pas seulement nommé, porta le coup que le politique Octavien s'étoit promis. Elle rendit son rival odieux & méprisable, puisque, sans être personnellement attaqué, il avoit à combattre sa patrie & ses concitoyens, pour soutenir une femme étrangere. Antoine fut tellement irrité de ce silence & du mépris qu'il jettoit sur toute sa personne, qu'il exigea un nouveau serment de ses troupes, & jura solemnellement à la tête de son armée de ne jamais faire ni paix ni treve avec Octavien son ennemi irréconciliable; en ajoutant, sans, toutefois, avoir sérieusement aucune envie de tenir sa parole, qu'il abdiqueroit le triumvirat deux ans après la victoire. Ses troupes le presserent vivement d'en prendre six, ce qu'il sembla refuser; mais enfin il y consentit avec une répugnance apparente qui les satisfit.

Cette année, la seconde après la fin de la guerre de Sicile, se passa en grands préparatifs de part & d'autre, & sans la moindre hostilité. Mais la guerre de plume devint très-vive entre les deux

triumvirs, qui s'écrivoient les lettres les plus piquantes. Octavien lui reprochoit toute sa conduite depuis sa jeunesse, & toutes ses extravagances pour Cléopâtre. Antoine, à son tour, le faisoit souvenir de son festin des douze divinités (1); scene plus scandaleuse, disoit-il, que tout ce qu'il avoit jamais pu faire. Il l'accusoit de lâcheté dans plusieurs batailles, sur-tout à celle de Philippes, & cela étoit vrai. Octavien, outré de ce dernier reproche, répliqua qu'il lui prouveroit bientôt le contraire, s'il vouloit quitter ce genre d'escrime (la plume) & se rapprocher de l'Italie, où il le laisseroit tranquillement débarquer avec toutes ses forces, en lui donnant même le terrein nécessaire pour ranger son armée en bataille.

(1) Voyez le second vol. liv. VIII Une personne digne de foi nous a certifié qu'un homme de *haut parage* donna un souper plus bizarre encore dans une petite maison près de Paris, où il avoit rassemblé, à l'insu les uns des autres, un vieux hussard, un jeune Jésuite, un Carme, un Cordelier, deux *manieres* de religieuses nommées *Hyrondelles de Carême*, une danseuse de la comédie Italienne, & une chanteuse des chœurs de l'Opéra, avec d'autres especes de gens aussi disparates, &c. Si cela est vrai, comme on le prétend, je laisse aux ames honnêtes le soin de qualifier cette scene que nos *agréables* & nos *merveilleux* ont trouvé *bien plaisante*, *admirable*, *délicieuse*, & *valant de l'or*.

Antoine répondit à cette bravade par un défi corps à corps, pour terminer leur querelle, en lui assignant, s'il le refusoit, les champs de Pharsale où César & Pompée avoient décidé leur différend.

Il est à présumer qu'Octavien ne cherchoit qu'à prolonger encore la lenteur d'Antoine, qui perdoit un tems précieux. En effet, le premier en profita pour renforcer sa flotte & son armée de terre, & pour parer les coups que son adversaire pourroit lui porter en Italie, pendant son absence, par les sommes énormes que les trésors de l'Orient lui permettoient d'y faire passer pour ranimer le courage de ses anciens amis, & lui en acquérir de nouveaux. Octavien distribua donc beaucoup de gratifications à ses troupes, pour s'assurer de leur fidélité, & les empêcher de se laisser corrompre par l'argent d'Antoine. Il plaça des détachemens dans les endroits soupçonnés de trahison, & dans ceux qui pouvoient être exposés aux insultes de l'ennemi. Le gros de son armée étoit assemblé à Brindes. Vers l'automne, Antoine arriva à l'isle de Corcyre, où il manqua une belle occasion de har-

celer Auguſte, en débarquant alors promptement en Italie. Mais, ayant vu quelques vaiſſeaux de ſon rival, qui venoient uniquement pour le reconnoître, il crut que c'étoit toute la flotte ennemie, ſe retira vers le Péloponneſe, y pris des quartiers d'hiver & paſſa lui-même cette ſaiſon à Patras.

Telle étoit la ſituation des affaires, lorſqu'Octavien (1) prit poſſeſſion de ſon troiſieme conſulat, ayant pour collegue Meſſala Corvinus, qui fut ſubſtitué à Marc-Antoine.

Au retour du printems, les armées reſpectives commencerent à ſe mettre en mouvement, & les mers furent bientôt couvertes de vaiſſeaux. Les préparatifs d'Antoine étoient grands, pompeux, & répondoient à la puiſſance d'un homme qui poſſédoit la plus étendue & la plus riche partie de l'empire Romain. Il avoit plus de cent mille hommes d'excellente infanterie, & douze mille chevaux, ſans de nombreuſes troupes auxiliaires & choiſies que conduiſoient pluſieurs rois tributaires. Parmi eux ſe trouvoient Tarcondemus (2), roi de la Cilicie ſupé-

(1) An de Rome 721.
(2) D'autres le nomment *Tarcondimotus*.

rieure, avec Philopater, son fils; Rhymetalces, roi de Thrace; Mitridate, de Commagene; Bogud (1), de Mauritanie; Dejoratus, surnommé Philadelphe, de Galatie; Jamblicus, d'Arabie; le brave Amintas, de Pamphilie & de Lycaonie, & sur-tout Archélaüs, de Cappadoce, qui devoit son élévation à la famille Antonienne. Ces princes vinrent en personne au secours du Triumvir, dont ils tenoient leurs couronnes. Polémo, roi de Pont; Hérode (2), de Judée, & l'Arabe Malchus se contenterent d'envoyer leur contingent.

Les Athéniens même s'intéressoient vivement au succès de cette querelle. Le séjour qu'Antoine avoit fait parmi eux, leur haine pour le nom de César, tout les portoit à faire des vœux pour ce Triumvir, qui avoit dans son camp plusieurs vieux Pompéïens de considération, tels que Cassius de Parme & Domitius Énobarbus. Cléopâtre, comme la plus intéressée dans cette entreprise, se chargea de la dépense princi-

(1) Ou *Bocchus*.

(2) Hérode fournit quelques troupes de plus, avec 12500 boisseaux de bled.

pale de cette armée (1) pendant toute la guerre. Elle aidoit d'ailleurs Antoine de ses conseils, & l'on est forcé de convenir que, si son génie & ses talens n'eussent pas été étouffés par ses passions, ou qu'elle n'eût pas été maîtresse d'Antoine, ses secours d'argent & sa politique eussent pu faire pencher la balance de son côté.

Les forces d'Auguste étoient rassemblées à Brindes & à Tarente; quoique moins nombreuses que celles de son ennemi, puisqu'il n'avoit que 80 mille hommes d'infanterie & douze mille de cavalerie, son armée sembloit cependant plus redoutable par la consistance que lui donnoient les personnages distingués qui s'y trouvoient.

Le nombre de ses vaisseaux ne montoit qu'à deux cents cinquante; ils étoient plus petits que ceux d'Antoine, mais ils leur étoient supérieurs par la construction, par l'agilité, & sur-tout par l'habileté & l'expérience des rameurs & des matelots. La flotte ennemie n'étoit composée, pour ainsi dire, que de bâtimens de parade: leur

(1) Quant aux troupes Egyptiennes, les Romains en faisoient à peu près le même cas que nous faisons aujourd'hui de celles du Pape.

grosseur les rendoit pesans & difficiles à manœuvrer ; ils n'avoient pour équipages que de jeunes gens ramassés à la hâte, & la plupart arrachés de force à la culture des terres, ou aux atteliers des artisans ; presque tous n'avoient même jamais vu la mer, & leur nombre encore n'étoit-il pas à beaucoup près suffisant pour en compléter les deux tiers.

Tout fut en mouvement dans l'empire Romain ; l'Orient & l'Occident s'ébranlerent. Les états d'Antoine s'étendoient depuis l'Euphrate jusqu'à la mer Ionienne. A cette vaste domination il faut ajouter l'Egypte & la Cyrénaïque. Ceux d'Auguste comprenoient l'Afrique depuis Cyrene jusqu'à la mer occidentale, l'Espagne, l'Illyrie, & les Gaules. Mais l'Italie seule étoit l'ornement & la fleur de son parti ; c'est ce que Virgile ne manque pas d'observer, lorsque, faisant la description de la bataille d'Actium, tant célébrée par les poëtes (1), il représente Auguste conduisant l'Italie au combat, suivi du sénat & du peuple ; & des dieux tutélaires de l'empire ; Antoine entouré

(1) *Horat. Epod. 9. . . . Ovid. Metamorph. lib. XV ; Propert. lib. IV, eleg. 6, &c.*

de barbares, diverſement armés, venus du fond de l'Egypte, de la Bactriane, enfin de toutes les parties de l'Orient, & avili par une femme Egyptienne qui le maîtriſoit ſouverainement (1).

Avant l'embarquement de ſes troupes, Auguſte, par une loi ſomptuaire, régla le nombre d'eſclaves que chaque officier pouvoit prendre avec lui, fit renvoyer les gens inutiles & les équipages ſuperflus, en un mot, fixa la quantité de vivres néceſſaires à leur ſubſiſtance : perſuadé, avec raiſon, que la diſcipline & l'ordre, qui ſont la baſe des ſuccès d'une armée, dépendent ordinairement de la frugalité, de la ſobriété & du travail, & que le luxe, au contraire, eſt le principe de ſa deſtruction. Il n'eſt pas inutile d'obſerver, qu'Octavien n'avoit attiré à ſa ſuite tant de ſénateurs & de chevaliers Romains, que pour montrer à l'univers que les chefs, & le corps même de l'empire,

(1) *Hinc Auguſtus agens Italos in prælia Cæſar,*
Cum patribus, populoque, penatibus & magnis Dis.
Hinc ope barbaricâ, variiſque Antonius armis,
Victor ab auroræ populis & littore rubro
Ægyptum vireſque Orientis & ultima ſecum,
Bactra vehit : ſequiturque, nefas! Ægyptia conjux.
Æneid. lib. VIII, vers 678 & 685.

l'empire, ne s'étoient joints à lui que parce qu'il soutenoit la cause de la république.

Lorsque tout fut prêt, le jeune César, pour harceler l'ennemi, détacha le brave Agrippa, l'un de ses principaux chefs d'escadre, qui eut des succès dans cette expédition. Il descendit dans plusieurs plages de la Grece, & s'empara de quelques villes, entre autres de Méthone (1), place importante du Péloponnese, dans la défense de laquelle Bogud perdit la vie; mais le succès le plus marqué de sa course, fut l'enlevement d'un grand convoi de munitions & de vivres qu'on envoyoit à Antoine, de l'Egypte & de la Syrie. Après cette heureuse ouverture de campagne, Agrippa vint rejoindre Auguste, qui fit voile avec toutes ses forces pour aller chercher son ennemi, & débarqua ses troupes au pied des monts Acérauniens (2), en leur ordonnant de marcher le long de la côte jusqu'auprès de la baye d'Ambracie (3), tan-

(1) Aujourd'hui Modon.

(2) Monts de la Chimere.

(3) Golfe de Larta, à soixante milles de celui de Lépante, où dom Juan d'Autriche remporta une célebre victoire en 1571 sur la flotte des Turcs.

dis qu'il iroit bientôt les rejoindre avec sa flotte pour la mettre à l'abri des tempêtes. Il s'étoit emparé, chemin faisant, de Corcyre, que l'ennemi avoit évacuée. Cette baye, qui est très-sûre, offroit quantité de ports excellens, & un pays fertile des deux côtés; l'une des pointes (1) qui forment ce golfe, & qui est au sud, se nommoit le promontoire d'Actium, & il y avoit une ville du même nom, remarquable par son temple d'Apollon Actien.

La flotte d'Antoine étoit à l'ancre devant Actium, & son armée de terre n'étoit pas éloignée de ses vaisseaux. Il étoit le maître des deux pointes du golfe, ensorte qu'il pouvoit y entrer & en sortir quand il vouloit. Son camp s'étendoit dans la plaine sous Actium, & n'étoit séparé de celui d'Octavien que par la largeur de la baie. Ce dernier, en traversant la mer Ionienne, emporta l'épée à la main un fort de l'empire, nommé Toryne, qui lui donnoit une retraite sur la côte orientale, & qui fournissoit de l'eau douce

(1) L'autre pointe, éloignée de la premiere d'environ un mille, est aujourd'hui le cap *Figalo*.

à ses vaisseaux (1). Le jeune César parut ensuite en ordre de bataille devant Actium avec tous ses vaisseaux, & manqua à son tour le moment de défaire alors son ennemi. Les troupes de ce dernier, découragées par la perte de Toryne, furent au point de tout abandonner, & l'on eut bien de la peine à les empêcher de se révolter, quoique Cléopâtre s'efforçât de les rassurer, en plaisantant sur la prise d'une place qu'elle traitoit de bicoque. Toutes les légions Antoniennes, sur-tout celles qui étoient aux ordres de Canidius, n'étoient pas encore arrivées, & il n'y avoit que très-peu de soldats sur sa flotte; mais Antoine se retira de ce péril par son adresse & son habileté. Il donna ordre qu'on élevât le bout de toutes les rames en les faisant fixer dans cette situation, & que l'on armât les rameurs & les matelots en les ran-

(1) On peut voir dans M. Crévier, continuateur de M. Rollin, vol. XVI, édition de Paris, 1754, pag. 53, 54, 55, &c. ce qu'il dit de ce fort, ainsi que du mot cruel d'Antoine, & de la froide plaisanterie de Cléopâtre sur le nom de Toryne, que nous ne nous donnerons pas la peine de copier ici; cet ouvrage étant dans les mains de tout le monde. Nous observerons seulement que M. Mills, qui paroît avoir profité des recherches de M. Crévier, a eu tort de ne le pas citer.

geant sur le tillac, comme des troupes prêtes à combattre. Il se présenta alors à l'embouchure de la baie, où, par la fierté de sa contenance, il parut accepter le combat. Octavien, trompé par cette ruse, prit le parti de se retirer & de faire fortifier son camp, qui étoit assis sur la côte septentrionale de ce golfe, & tira trois lignes de communication jusqu'au port de Comarus, sur la mer Ionienne.

L'occasion favorable de ruiner la flotte d'Antoine, sans grands efforts, & sans répandre beaucoup de sang, étoit perdue pour Octavien, qui sans doute mal servi en espions, fut la dupe du stratagême de son rival, ou qui peut-être aussi n'étoit pas alors dans son moment de bravoure; car on ne peut nier qu'il n'ait été très-inconstant à cet égard. Instruit, quelques jours après, de la vérité des faits, il mit autant d'ardeur à attirer Antoine au combat, que celui-ci prit de soins de l'éviter, jusqu'à ce que toutes ses forces fussent rassemblées; mais, après leur jonction, il devint plus hardi, & l'autre moins ardent. Antoine vint même camper avec une partie de ses troupes sur la côte où étoit Octavien, en laiſ-

ſant néanmoins le gros de ſon armée dans ſon camp près d'Actium.

Auguſte alors, pour inquiéter ſon ennemi & le forcer, s'il étoit poſſible, à quitter ſa poſition, qui étoit très-avantageuſe, fit faire des incurſions par de gros détachemens, tant ſur terre, que ſur mer. Agrippa, ſous les yeux même de la flotte d'Antoine, s'empara de Leucaſte (1), poſte fameux par le ſaut des amoureux (2); il prit auſſi, quelque tems après, Patras & Corinthe. Titius, qui commandoit ſous Statilius Taurus, général d'Octavien, demanda un gros de cavalerie pour faire un coup de main.

Il développa ſi bien ſon projet à Statilius, que ce général même voulut être du détachement, & partager la gloire de Titius. Ils tomberent donc tous deux à l'improviſte ſur la cavalerie ennemie, la mirent en déroute, & ramenerent avec eux Philadelphe,

(1) Aujourd'hui *l'Iſle de Sainte-Maure.*

(2) Il y avoit un rocher fort haut & fort eſcarpé, d'où, pour être guéri d'une trop forte paſſion, on ſe précipitoit dans la mer. Sapho, pour éteindre l'amour violent dont elle étoit embraſée pour le beau Phaon, tenta le ſaut de Leucade ou Leucate; mais d'autres diſent que, pour s'en délivrer, elle ſe noya tout de bon.

roi de Cappadoce (1), avec ses troupes nationales. Ces heureux préliminaires de campagne fortifierent de plus en plus le parti d'Auguste, en ébranlant la fidélité d'un grand nombre d'amis d'Antoine. Amymtas, roi de Pamphilie, suivit bientôt l'exemple de Philadelphe, ainsi que plusieurs autres personnages illustres; mais celui qui, par sa défection, causa le plus de dépit à Antoine, & le plus de joie au jeune César, ce fut Domitius Énobarbus, homme très-considéré. Sa réputation étoit telle, que le parti même d'Antoine, indigné de sa conduite avec Cléopâtre, & ne voulant cependant pas se joindre à Octavien, pressa Domitius de se déclarer aussi concurrent à l'Empire, en s'offrant de se mettre tout entier de son côté. On ignore les vrais motifs de son refus, ou plutôt de son irrésolution, qu'on attribue au déplorable état de sa santé. Il est cependant probable que, craignant qu'Antoine ne découvrît ce qui s'étoit passé à cet égard, & d'ailleurs outré de l'insolence de l'impérieuse Cléopâtre, il

(1) Ou de Paphlagonie. Au reste, il est à présumer que tout cela fut concerté avec Titius, & que ce roi préféra d'être plutôt regardé comme prisonnier que comme transfuge.

se détermina à se ranger sous les drapeaux d'Auguste. Il se jetta donc dans un esquif, malgré sa fievre, & joignit heureusement Octavien, qui le reçut à bras ouverts. Antoine, piqué au vif de cette fuite, publia qu'Énorbarbus ne l'avoit quitté que pour aller revoir sa maîtresse Servilia Naïs, sans laquelle il ne pouvoit plus vivre, & ne chercha à s'en venger que par des plaisanteries sur cette prétendue foiblesse; car, contre l'avis même de Cléopâtre, il eut la générosité de lui renvoyer tous ses équipages, ses officiers & ses esclaves. Enobarbus, épuisé par la fievre, mourut quelques jours après, au grand regret d'Auguste, à qui cependant il fut très-utile, par la considération que sa démarche attira dans son parti, en augmentant le discrédit de celui de son compétiteur (1). En effet, Rhymétalces (2), roi de Thrace, & quelques autres guerriers passerent du côté d'Octavien.

Ces désertions aigrirent Antoine &

(1) *Suet. in Nero 3.*

(2) Ce prince s'étant enivré, en soupant dans la tente d'Auguste, l'ennuya si fort par ses jactances répétées, qu'il le contraignit de lui dire durement, *qu'on aimoit assez la trahison, mais qu'on méprisoit souverainement les traitres.*

le rendirent furieux. Il fit expirer fur la roue Jamblicus, prince Arabe, fur les plus légers foupçons de correfpondance avec fon antagonifte, & envoya, pour fe défaire de Q. Pofthumius, des affaffins qui porterent la rage jufqu'à couper ce fénateur par morceaux.

Si la folie qui provient de l'excès des vices pouvoit mériter quelque compaffion, Antoine étoit à plaindre. Sa paffion pour Cléopâtre paffa d'une extrémité à l'autre; fa gaieté fe changea en une fombre trifteffe, & le malheureux Triumvir crut un moment que fa maîtreffe vouloit l'empoifonner (1). Il pouffa la méfiance jufqu'à ordonner la déguftation de tout ce qu'on lui ferviroit à table. La rufée Egyptienne fe moqua de fes craintes, qu'elle ofa, même en fa préfence, traiter de ridicules & de frivoles. En effet, pour lui prouver l'inutilité de ces effais, elle faifit l'occafion d'un fouper, où elle propofa au deffert de boire réciproquement leurs couronnes. Antoine un peu échauffé par le vin, & ne pouvant deviner où cela tendoit, confentit à tout. Il prit celle de Cléopâtre, en

1) *Plin.* 22, *cap.* 3.

éparpilla les fleurs dans sa coupe, & la portoit déjà à sa bouche, pour la vuider d'un trait, lorsque la reine l'arrêtant par le bras, lui dit : « Vous voyez » bien, mon cher Antoine, que si je » pouvois vivre sans vous, je ne man- » querois pas d'occasions, malgré tous » vos soins & vos essais, d'effectuer ce » que vous redoutez si vainement; ju- » gez-en par vos yeux...... » Elle fit avaler à l'instant le vin de cette coupe à un esclave, qui tomba roide mort, ces fleurs ayant été empoisonnées, & ayant communiqué leur venin à la liqueur. Tout autre qu'Antoine eût trouvé cette épreuve aussi déplacée que barbare; mais elle ne fit qu'accroître encore, pour cette femme effrontée, l'aveugle confiance de ce trop foible Triumvir.

Le reste de ses légions parut enfin avec Canidius, qui, ayant bientôt vu la situation des choses, ne tarda pas à changer de sentiment sur les opérations prochaines. Il pressa d'abord Antoine, contre son premier avis, de renvoyer sur le champ Cléopâtre dans ses états, avec la plus grande partie de ses vaisseaux & de ses troupes, & surtout, de ne pas hasarder l'empire dans

une bataille navale, qui pourroit devenir décisive. Il le conjura de se retirer dans la Thrace, ou dans la Macédoine, & d'y terminer la querelle avec son armée de terre, à laquelle Dicomes, roi des Getes, étoit prêt à se joindre avec de bonnes & nombreuses troupes. « Vous » avez éprouvé la valeur de vos lé» gionnaires, ajouta-t-il, & d'ailleurs » votre supériorité sur Octavien, dans » l'art de la guerre, est si connue, qu'il » me paroît absurde d'aller compro» mettre votre gloire, & risquer de » perdre la suprême puissance en vous » exposant à dépendre du caprice des » vents & des orages. Vous pouvez, » sans honte, céder la mer à votre rival, » qui, dans ses campagnes contre Sex» tus Pompée, s'est acquis sur ce dan» gereux élément une expérience que » vous n'avez pas, &c ». Cet avis étoit prudent & sage, mais Antoine avoit perdu toute raison; Cléopâtre étoit devenue sa divinité & son oracle. Elle s'opposa si fortement, & avec tant de feu, aux raisonnemens de Canidius, qu'elle décida son amant à combattre sur mer. Plutarque croit avec justice, que cette femme, accoutumée à la mollesse, & redoutant les fatigues des mar-

ches & des campemens d'une armée de terre, l'avoit déterminé à prendre ce parti, ſongeant d'ailleurs dès ce moment à la plus grande facilité qu'il lui donneroit de fuir avec vîteſſe, ſi la victoire ne ſe déclaroit pas en leur faveur.

Tous ces immenſes préparatifs euſſent été inutiles, & la guerre ſe fût terminée ſans répandre de ſang, ſi l'impatience de quelques ſoldats d'Octavien ne leur eût fait manquer d'un inſtant la priſe d'Antoine lui-même. Ce dernier, ſe fiant ſur ſes lignes, paſſoit ſouvent avec très-peu de monde, & ſans trop de précaution, de ſon camp à ſa flotte, pour y donner des ordres. Un eſclave d'Auguſte s'apperçut de ces fréquens paſſages d'Antoine & de ſa négligence à ſe faire mieux garder; il en avertit ſon maître, qui ordonna un détachement choiſi pour lui dreſſer une embuſcade dès le ſoir même, & pour l'enlever mort ou vif. Cet ordre fut exécuté avec tant de ſecret, & l'affaire fut ſi bien conduite, que, ſans la vivacité, ou plutôt la mépriſe du commandant, Antoine étoit priſonnier de guerre; car l'officier qui le précédoit immédiatement fut enlevé,

& le triumvir n'échappa qu'avec peine, & que par une ſorte de miracle. Cet événement le rendit plus circonſpect, & le fit retourner dans ſon premier camp.

La réſolution poſitive de combattre ſur mer étant donc priſe, Antoine connoiſſant la lâcheté des Egyptiens, & n'ayant pas d'ailleurs aſſez de matelots pour ſuffire à la manœuvre d'une flotte ſi nombreuſe, ne conſerva que ſoixante de leurs vaiſſeaux pour la garde de la reine, ſes équipages, &c., & fit brûler tout le reſte. Il choiſit enſuite ſes meilleures galeres de tout rang, & mit ſur leurs bords vingt mille ſoldats légionnaires, & deux mille archers. Tandis qu'ils s'embarquoient, un vieux centurion, tout couvert d'honorables cicatrices, indigné de ſe voir métamorphoſé en marin, dit à haute voix à Antoine (1) : « Regardez, mon général, ces vieilles bleſſures & cette » bonne épée ; ce bras vous-a-t-il jamais manqué au beſoin ? Pourquoi » donc confiez-vous votre gloire à ces » vils morceaux de bois ? C'eſt aux » Egyptiens ou aux Phéniciens, aux » lâches enfin, à ſe cacher derriere ces

(1) *Plut.*

» planches ; mais donnez à vos légions
» un beau champ, & laissez leur la terre
» où elles puissent combattre de pied
» ferme, sans avoir encore à lutter
» contre les vents & les tempêtes ».
Antoine ne lui fit aucune réponse ; mais prenant un air de confiance, qu'il n'avoit certainement point, il lui fit un signe de tête pour lui marquer que tout iroit bien. Il avoit lui-même si peu de bonne opinion de l'événement, que, lorsque ses pilotes voulurent laisser à terre leurs voiles & leurs agrès, pour donner aux soldats plus d'aisance dans l'action, il leur ordonna de n'en rien faire, sous prétexte qu'il ne falloit négliger aucun moyen de poursuivre l'ennemi après sa défaite. Auguste se débarrassa de tout ce qui pouvoit nuire à ses armes, ne se disposant à autre chose qu'à se bien battre.

Ce fut un grand bonheur pour Octavien, comme on l'a déjà remarqué, que la contestation se décidât par un combat naval. Il n'avoit ni troupes de terre, ni généraux comparables à ceux d'Antoine, qui, de son côté, n'avoit point d'amiral aussi expérimenté qu'Agrippa, ni de marins comme ceux d'Auguste, que le célebre Messala vint en-

core joindre, pour prendre part à cette expédition. L'arrivée d'un homme de l'importance de Meſſala, qui avoit combattu contre lui avec Brutus & Caſſius aux champs de Philippes, cauſa une extrême joie au parti d'Octavien. Ce dernier lui marquant ſa ſatisfaction à cet égard, Meſſala lui fit cette réponſe mémorable : « Vous me trouverez » toujours du parti de la république... » ſe perſuadant apparemment que ce n'étoit que pour la cauſe commune, & pour faire revivre la liberté, que l'on alloit combattre.

Antoine rangea ſa flotte devant l'embouchure du golfe d'Ambracie, très-près du rivage. Gallus Publicola fut chargé de l'aîle droite, Soſſius de la gauche, M. Octavius & M. Inſteius du centre. Il ne voulut prendre pour lui-même aucun poſte déterminé, voulant ſe porter plus facilement dans les endroits où ſa préſence ſeroit néceſſaire.

La flotte d'Auguſte prit un peu plus le large, pour ſe mettre en ordre de bataille vis-à-vis de celle d'Antoine. M. Lurius commandoit l'aîle droite, L. Aruntius la gauche, tous deux ſous les ordres d'Agrippa, ſur qui devoit

rouler tout le soin de cette grande journée. Messala étoit de la partie ; mais on croit qu'il étoit sur le vaisseau d'Octavien, qui comme Antoine, s'étoit chargé de veiller aux événemens du combat & de faire porter des ordres par les petites barques dont il étoit environné. Les deux armées de terre, postées sur chaque côté de la baie, ne furent que simples spectatrices de l'action. Celle d'Antoine étoit commandée par Canidius, & celle d'Auguste par Statilius Taurus ; on sent assez que leur présence devoit être un puissant aiguillon pour exciter la valeur des combattans.

Tandis qu'Agrippa formoit sa ligne, Auguste fit un sacrifice à ses dieux tutélaires. On trouva que la victime avoit un double fiel (1). Comme c'étoit une partie consacrée à Neptune & aux autres divinités de la mer, l'augure lui assura qu'il remporteroit sur cet élément une victoire complette.

Tout étant ainsi disposé, on n'attendoit de part & d'autre que le signal du combat ; mais le gros tems qui survint, & qui dura quatre jours, les fit rester dans l'inaction ; le calme revint

(1) *Plin. hist. nat. lib. XI*, §. 37.

le cinquieme jour (1) au matin. Antoine, qui avoit ordonné d'attendre l'ennemi le plus près de la côte qu'il feroit poffible, pour rendre inutile la légéreté & l'habileté des manœuvres des vaiffeaux d'Octavien, fe préparoit à les recevoir comme s'il eût été dans une fortereffe que l'on dût affiéger. Augufte inquiet de cette pofition qui ne lui laiffoit aucun de fes avantages, demeura auffi dans la fienne jufqu'à près d'une heure après midi. Un petit vent foufflant alors, les troupes d'Antoine, auffi ennuyées de ce long délai qu'impatientes de décider la querelle, & fe fiant d'ailleurs à la force de leurs navires & à la hauteur de leurs bords, mirent leur gauche en mouvement. Agrippa, qui s'en apperçut avec joie, ébranla fa droite en la reculant un peu pour attirer l'ennemi de plus en plus vers la pleine mer, afin de pouvoir, par la fupériorité de fes manœuvres, entourer les bâtimens Antoniens, qui, par leur pefanteur & le défaut de bons marins, ne pouvoient fe mouvoir que difficilement.

L'action commença donc [illegible] deux

(1) Le 2 Septembre l'an de Rome 721, 31 ans avant J. C.

heures, & dura jusqu'à la nuit; jamais combat naval ne fut encore donné de cette maniere. Personne n'ignore combien les batailles des anciens sur mer étoient terribles. Les chocs furieux des vaisseaux, qui, par la force que leur donnoit la rapidité de leurs rames, s'entrebrisoient, en se coulant à fond, ne furent point employés ici; on ne chercha point par l'habileté des matelots, à enlever réciproquement à l'ennemi tout un rang de rames; on ne se servit point des éperons d'airain, dont les proues étoient armées, pour s'entre-heurter par de violentes secousses, & s'entr'ouvrir de façon à se submerger; les navires d'Octavien étoient trop petits pour faire, par ce moyen, grand mal à ceux d'Antoine, & ceux-ci étoient trop gros pour être poussés avec cette vîtesse qui produit toute la force du choc. On se battoit donc à peu près comme sur terre, lorsque des troupes attaquent l'ennemi renfermé dans des forts ou des redoutes. Trois ou quatre navires légers d'Auguste entouroient un bâtiment Antonien, qui ressembloit à une forteresse attaquée de tous les côtés. Les soldats d'Antoine lançoient, comme de dessus un mur,

au moyen de leurs machines qu'ils avoient élevées ſur leurs pouppes, des pierres énormes pour écraſer les galeres d'Octavien; enfin on ſe ſervit des deux côtés de lances, de dards, de javelines, de fleches, & d'une ſorte de feux d'artifice, avec une opiniâtreté & une fureur égales. Il y avoit plus de deux heures que le combat duroit avec cette rage réciproque, & ſans aucun avantage marqué de part ni d'autre, lorſqu'Agrippa fit dire à Aruntius d'étendre ſon aîle gauche pour dépaſſer la droite d'Antoine, & la prendre en flanc.

Publicola, voulant prévenir l'effet de ce mouvement, dégarnit trop ſon centre; Agrippa s'en apperçut, & l'attaqua ſur le champ de front avec tant de vigueur & ſi bruſquement, qu'il le mit en déſordre. Cléopâtre, qui, ſans doute, en prévit les ſuites, ne pouvant plus long tems ſoutenir l'horreur du bruit des armes & les cris perçans des ſoldats, craignant auſſi de tomber au pouvoir du vainqueur, & d'orner ſon triomphe, ordonna auſſi-tôt par un ſignal aux ſoixante navires de ſa réſerve de fuir à toutes voiles. Elle acheva de mettre la confuſion dans les vaiſ-

ſeaux d'Antoine, en paſſant au travers de ſa flotte pour gagner le Péloponneſe. L'ennemi ne pouvant d'abord rien comprendre à ce mouvement extraordinaire, & n'imaginant pas une ſemblable défection, ralentit un moment ſon attaque. Antoine s'attendoit naturellement, par cette manœuvre, à quelque action éclatante de la part de la ſouveraine de ſon ame, qui certainement eût pu réparer le mal, & contribuer par un coup de vigueur à lui donner l'empire du monde ; mais, voyant qu'en effet elle fuyoit avec la plus grande vîteſſe, bien ſecondée d'un vent favorable, il perdit tout ſentiment d'honneur, &, par une lâcheté inconcevable, dont perſonne ne l'eût jamais oſé ſoupçonner, il abandonna tous ceux qui combattoient & mouroient pour lui, pour ſuivre une femme perdue, & qui, par cette derniere infamie achevoit de le perdre lui-même. Il paſſa ſur le champ dans la plus légere de ſes galeres, accompagné ſeulement de deux courtiſans, ſans doute auſſi vils que lui, rejoignit bientôt l'indigne Egyptienne, qui, ayant reconnu ſon pavillon, fit hauſſer le ſien pour qu'il montât ſur ſon bord. En

effet, il s'y transporta, mais sans la voir, gagnant tout de suite la proue; il voulut y être absolument seul, & s'assit, les coudes appuyés sur les genoux, & la tête dans les mains, comme un homme accablé de honte & de remords.

Sa flotte cependant combattoit toujours avec courage; très-peu de ses gens s'apperçurent d'abord de sa fuite, & ne penserent même pas qu'il eût pu s'éloigner, sans quelques puissans motifs qu'ils ignoroient. Mais Octavien, déjà sûr de la victoire par cette fuite dont il ne doutoit plus, & voulant épargner le sang, fit voler cette nouvelle de bouche en bouche sur ses vaisseaux, & en instruisit sur le champ les Antoniens, en leur demandant à haute voix pour qui donc ils s'opiniâtroient à combattre, après l'abandon certain de leur chef. Il leur offroit des conditions avantageuses, s'ils vouloient mettre bas les armes. Leur attachement pour Antoine, ou plutôt l'amour de la gloire, leur fit rejetter toutes propositions de la part d'Auguste; mais enfin la certitude du départ de leur général, l'agitation de la mer qui commençoit à devenir très-grosse, l'approche de la nuit,

leur lassitude, tout concourut à les porter à se soumettre au vainqueur. Celui-ci passa là nuit sur son bord ; &, pour mieux s'assurer de sa victoire, il détacha aussi-tôt Mécene avec une escadre, à la poursuite d'Antoine & de Cléopâtre ; mais ce ministre, jugeant que les fuyards avoient trop d'avance pour les joindre, & ne voulant pas perdre, dans cette course, un tems précieux, revint tout de suite trouver Auguste, & partit sur le champ pour Rome, où sa présence étoit nécessaire. Il y exerça la charge de préfet de la ville, ainsi que de toute l'Italie.

Il restoit encore à vaincre une armée formidable de terre. Ses commandans ne pouvoient ajouter foi à ce que l'on disoit du procédé inoui d'Antoine, d'abandonner dix-neuf légions aguerries, & une cavalerie redoutable de douze mille hommes. Ils s'attendoient à tout moment de le revoir à leur tête, pour rappeller la fortune ; & se promettoient de lui montrer en cette occasion, ce que pouvoit leur zele & leur fidélité ; mais, après avoir vainement attendu de ses nouvelles pendant quelques jours, & résisté à toutes les offres du vainqueur, quoiqu'ils

commençassent à manquer de vivres, & que Canidius, à son tour, les eût aussi quittés, ils apprirent ce qui leur paroissoit incroyable, & furent instruits de la honte d'Antoine, par la bouche même d'un de ses messagers, qui arriva de Ténare pour leur apporter l'ordre de repasser en Asie par la Macédoine. Cette armée toujours fidelle se préparoit déjà à marcher, malgré le nouvel abandon des autres commandans qui avoient disparu, & malgré les propositions avantageuses d'Octavien, lorsqu'elle se vit réduite aux plus grandes extrémités : ainsi livrée, pour ainsi dire, par ses chefs, elle céda alors à la nécessité, & se rendit à Auguste le septieme jour après la bataille d'Actium. C'est de cette journée mémorable que la plupart des auteurs Latins (1) datent les années de son regne.

On s'attendoit qu'Octavien, après cette victoire, poursuivroit Antoine sans relâche, à l'exemple de Jules César, qui, après la bataille de Pharsale, ne donna aucun repos à Pompée; mais Auguste n'avoit pas, dans la guerre, la même activité que son pere adoptif.

(1) *Dion. Cassius, lib. LI; Sueton. lib. XI; Aur. Victor. Eutropius, &c.*

Il avoit au contraire souvent à la bouche ce mot de Caton : *On fait assez tôt, si l'on fait bien* (1), ainsi que plusieurs proverbes (2) analogues à cette idée.

Son premier soin fut de rendre de solemnelles actions de graces à Apollon son dieu tutélaire. La statue colossale de cette divinité existoit depuis longtems sur le promontoire d'Actium. Elle étoit si élevée, qu'on la voyoit de fort loin en mer, & elle servoit de phare aux vaisseaux (3). Auguste porta bientôt ensuite toute son attention vers cette grande multitude de troupes qui étoit alors à ses ordres. Il se souvint

(1) *Sat cito, si sat benè.*

(2) « Hâte-toi lantement. . . . Mieux vaut général » rusé que téméraire, &c. ».

(3) *Ovid. epit.* 15, *Sapho à Phaon.* On ne sait pas bien exactement quels étoient les attributs de cet Apollon Actien. Les poëtes l'ont dépeint en chasseur armé d'un arc [*] ; &, sur une médaille d'Auguste, il paroît en musicien vêtu d'une longue robe [**]. Les anciens donnoient indifféremment à ce Dieu les noms d'Apollon le Lyrique ; ou celui d'Apollon le Poëte, parce que, dans les premiers tems du monde, la poésie & la musique n'étoient jamais séparées l'une de l'autre.

[*] *Virg. Æneid. lib. III, v.* 275 ; *lib.* 8, *v.* 703.
Val. Max lib. I, c. 5.
Plin. Hist. Nat. lib. XXXVI, c. 5.
Petron. Arbit. v. 115.
Propert. lib. IV & VI, v. 57 & 68.
[**] *In Oiselius's Thes. Select. Numism. pl.* 37; *fig.* 11.

du danger qu'il avoit couru, dans un cas semblable, après la défaite de Sextus Pompée, par l'insolence d'une soldatesque nombreuse. Il commença donc par séparer l'armée d'Antoine, & renvoya tous les vétérans en Italie, pour y attendre les récompenses qui leur étoient promises, en incorporant les meilleures troupes dans ses légions, pour les compléter. Au reste, pour empêcher que les vieux soldats licenciés ne se portassent à exciter le trouble en Italie, par le défaut de paiement de gratifications qu'il n'étoit pas encore en état de leur faire dans ce moment, il supprima toutes les nouvelles impositions dont ce pays étoit surchargé, & remit trois mois de ce qui étoit dû pour les anciennes. Cette grace inespérée, dans ces circonstances, commença à lui attirer l'estime des peuples, & les fit bientôt pencher en sa faveur.

Quoique Mécene fût déjà en Italie, & qu'Octavien eût une grande confiance dans son habileté, ce ministre étoit trop philosophe, trop simple, & trop peu décoré de ces vains titres qui en imposent au vulgaire, pour faire sensation sur la multitude.

Il

Il méprisoit d'ailleurs tout éclat d'emprunt, & ne voulut même jamais sortir de l'ordre des chevaliers; c'est pourquoi Auguste y fit passer encore Agrippa, qui, par les honneurs dont il jouissoit, étoit plus propre à la représentation, & à y faire respecter l'autorité du vainqueur d'Actium.

Pour achever de se concilier tous les esprits, il crut devoir suivre, contre son inclination naturelle, les avis prudens de ses deux principaux ministres (1), qui lui conseillerent la mo-

(1) Mécene & Agrippa. Ce sont presque les seuls ministres qui, depuis que les hommes se sont donnés des maîtres, aient inspiré à un souverain des sentimens de bienfaisance, en ne lui cachant pas que la majesté du peuple [*], collectivement pris, n'est pas moins sacrée que celle du trône; que le bonheur public fait la principale gloire d'un prince; que les arts utiles & agréables, lorsqu'ils ne se portent à aucun abus, méritent des encouragemens & de la considération; qu'il est absurde de réputer viles certaines professions dont on ne peut se passer; que le vicieux & le corrupteur des mœurs, de quelque rang qu'ils soient, sont seuls infames; qu'enfin les hommes doués de génie & de vertus, n'importe quels aient été leurs peres, doivent seuls aussi [on ne dit rien de trop] approcher les maîtres du monde, & partager les honneurs de la suprême puissance avec le respect de la multitude. Pope a eu raison de dire, dans son *Essai sur l'homme*, en parlant des grands seigneurs :

« Et fussent-ils issus du premier des Talbots,
» Je ne respecte point les lâches ni les sots ».

[*] *Populus simul & plebs.*

dération & la clémence. Le ſort des priſonniers de guerre & des nations qui avoient été amenées par leur chef au ſecours d'Antoine, étoit entre ſes mains, & demandoit une ſérieuſe attention. Alexandre qui, par une ſordide avarice, avoit eu la cruauté de trahir ſon frere Jamblichus, qu'Antoine fit périr, fut le ſeul prince deſtiné à la mort, après qu'il auroit orné le triomphe d'Octavien. Ce vainqueur ſe contenta de faire contribuer les nations, & de dépouiller de leurs états les princes qui avoient pris les armes contre lui; mais par la ſuite il rendit le royaume de Jamblichus à ſon fils, & donna celui de Philopater, fils de Tarcondemus, au ſecond enfant de ce dernier.

Il ne détrôna point Archélaüs, parce qu'il avoit de trop grandes obligations à Antoine pour ne le pas ſecourir dans cette occaſion. Il donna la liberté & la vie à preſque tous les Romains qui avoient ſuivi le parti contraire. Q. Soſſius, caché long-tems par ſon fidele ami Arruntius, obtint grace par ſon interceſſion. M. Sçaurus, frere utérin de Sextus Pompée, dut ſon pardon aux

larmes de sa mere Mucia. Caïus Furnius fut sauvé par les prieres de son fils, qui, selon Séneque (1), exprima dans ce moment sa reconnaissance en ces termes : « César, voici la seule fois » que j'ai à me plaindre de vous ; vous » me forcez de vivre & de mourir in- » grat ». Ce trait, aussi noble que fin, enfla prodigieusement l'amour-propre d'Octavien ; il contribua sans doute à lui prouver qu'il étoit plus beau, ou du moins quelquefois plus utile de pardonner que de sévir. Il parut sentir enfin tout le prix de la clémence, dans une autre scene encore plus touchante, qu'Appien (2) nous a transmise. Auguste, peu après la bataille d'Actium, & avant que de passer en Syrie pour aller en Egypte, tint conseil pour décider du sort de quelques prisonniers de guerre. Metellus, vieillard respectable, accablé d'infirmités, & couvert de blessures qui le défiguroient, étoit du nombre de ces infortunés. Son fils qui assistoit à ce conseil, comme l'un des juges, ne reconnut pas d'abord son pere ; mais frappé du noble regard & de la contenance assurée de cet homme

(1) *De Benef.* II, 35.
(2) *Bell. Civil. lib. IV.*

vénérable, malgré les lambeaux de ſes vêtemens, ſa barbe longue, & les triſtes livrées de la miſere, il l'examina avec attention, & ne put méconnoître plus long-tems l'auteur de ſes jours. Il s'élança du tribunal & vola dans ſes bras, en inondant ſon viſage de larmes. Se retournant enſuite vers Auguſte, il lui dit : « Céſar, voici mon pere ; s'il » a ſuivi les enſeignes d'Antoine, j'ai » combattu ſous les vôtres ; s'il mé» rite d'être puni, je dois être récom» penſé, je ne vous demande pour toute » grace que celle de le laiſſer vivre » avec moi, ou de me faire mourir » avec lui ». Tous les juges furent émus : Octavien parut s'attendrir, & fit triompher la piété filiale, quoiqu'il eût raiſon de regarder le vieux Métellus comme un ennemi implacable.

Ce dernier acte de générosité fut très-applaudi, & lui attacha de plus en plus le cœur des Romains. Quoi qu'en diſe le flatteur Velléius (1), qui prétend qu'Octavien avoit été forcé d'être cruel au commencement du Triumvirat & après la bataille de Philippes, il eſt certain que les conjonctures ſeules

(1) *Lib. II, 66 ; ibid. 86.*

donnerent à Octavien une apparence d'humanité ; il ne put résister à l'émotion générale des juges devant qui il n'auroit osé, en ce moment, se livrer à la violence de son caractere, dont le fond étoit toujours féroce, malgré toute sa politique, ou plutôt l'hypocrisie postérieure, dont quelques auteurs l'ont accusé avec quelque fondement, Car en ce tems-là même, & ne se trouvant pas dans des circonstances pareilles, il fit mourir de sang-froid le jeune Curion, qui avoit été son ami, & dont le pere célebre fut tué en combattant pour César en Afrique. Il eut également la cruauté d'ordonner qu'Aquiléius Florus tirât au sort avec son fils, qui, indigné de cet ordre barbare, tendit le col au bourreau. Ce pere malheureux ne pouvant soutenir ce spectacle, se saisit d'un poignard, & s'en perça le sein.

L'histoire de Marcus & de Barbula, telle qu'Appien la rapporte, est trop extraordinaire pour la passer ici sous silence. Barbula, ancien ami d'Antoine, acheta, après la bataille de Philippes, un esclave pour son service personnel ; mais le voyant s'acquitter de son emploi avec cette facilité & cette intelli-

gence qu'on ne trouve pas ordinairement dans les gens de cette espece, & lui voyant d'ailleurs, malgré son état d'avilissement, un certain air distingué, il le soupçonna d'être quelque proscrit déguisé pour fuir la mort. Barbula voulut lui arracher son secret, en l'assurant de sa grace ; mais Marcus se tut, & suivit son maître à Rome, où il fut reconnu par un ami de Barbula, qui en effet obtint sa réhabilitation, & lui rendit sa liberté. La même scene, en raison contraire, se passa entre eux après la bataille d'Actium, où Marcus combattoit pour Octavien. Barbula, pour se sauver, prit à son tour le même déguisement, & fut acheté par son ancien esclave, qui feignit de ne pas le reconnoître, & qui lui conserva également la vie & l'honneur. Appien ajoute que, par un événement non moins singulier, ces deux vertueux Romains exercerent ensemble le consulat, sans doute par subrogation, car leurs noms ne se trouvent pas dans les fastes consulaires.



LIVRE TREIZIEME.

POURSUITE d'Euticlès, qui néglige d'enlever Antoine. Arrivée de ce malheureux Triumvir à Ténare, & de-là à Paretonium. Sa mélancolie. Son raccommodement avec Cléopâtre qui part pour Alexandrie, où il la rejoint bientôt. Projet inoui de cette Princesse. Misantropie d'Antoine. Son désespoir. Sa magnificence malgré son infortune. Fêtes données à Alexandrie, à l'occasion de la prise de la robe virile de Césarion & d'Antyllus. Essais de différens poisons préparés par Cléopâtre pour se donner la mort au besoin. Voyage d'Octavien à Athènes. Sa course en Italie pour appaiser les mécontens. Son départ pour l'Asie & l'Egypte. Suite de l'histoire d'Hérode. Ambassadeurs envoyés à Octavien par Antoine & Cléopâtre. Manœuvres de cette Princesse pour tromper & séduire le vainqueur. Prise de possession de Paretonium par Gallus. Expédition infructueuse d'Antoine pour reprendre cette place. Perte d'une partie de ses

vaiſſeaux. Reddition de Péluſe à Octavien. Inveſtiſſement d'Alexandrie. Défection de la flotte de Cléopâtre. Mort d'Antoine. Priſe de Cléopâtre ; ſon entrevue avec Octavien. Sa mort & ſes ſuites. Nouveau gouvernement de l'Egypte. Départ d'Octavien pour l'Aſie. Honneurs extraordinaires qui lui ſont décernés à Rome. Erection de temples à ſa gloire. Evénemens de ſon ſixieme & ſeptieme conſulat. Sa feinte abdication. Son élévation à la ſuprême puiſſance. Titre d'Auguſte que le Sénat lui confere.

ANTOINE, abſorbé dans la triſteſſe, & tel que nous l'avons dépeint, ſeul aſſis à la proue de la galere de Cléopâtre, fut bientôt averti qu'on le pourſuivoit avec vivacité. Il ſe vit en effet dans le moment très-peu éloigné de quelques vaiſſeaux légers d'Octavien qui venoient fondre ſur lui avec la plus grande rapidité. Il fit virer de bord, & préſentant ſon éperon avec cette ancienne audace qui le caractériſoit, il ralentit la courſe des vainqueurs. Un de leurs vaiſſeaux, cependant, continuant ſa marche impétueuſe, s'approcha ſi près de la galere

d'Antoine, que celui-ci voyant un guerrier secouer sa lance d'un air menaçant sur le tillac de ce bâtiment, lui demanda à voix haute quel il étoit pour le suivre avec tant d'acharnement. « Je suis le Spartiate Eutyclès, répon- » dit-il avec fierté, engagé par la for- » tune de César à poursuivre en toi le » meurtrier de mon pere (1) ». Et dans l'instant, par un motif inconcevable & qu'on ignore, il lâche cette belle proie, & s'attachant avec fureur à une autre galere, il s'en empare, ainsi que d'un second navire richement chargé. L'avide & fougueux Laconien, content de ses prises, disparut avec elles, & abandonna la poursuite d'Antoine, qui, reprenant sa mélancolie, resta constamment trois jours sans voir Cléopâtre, quoiqu'il fût sur le même bord. Mais enfin arrivés au cap de Ténare, les femmes de la reine, accoutumées à ce manege, réussirent bientôt à réconcilier Antoine avec leur maîtresse, & les choses, du moins en apparence, reprirent leur face riante & ordinaire.

Cependant il ne tarda pas à être ins-

(1) Antoine en effet avoit autrefois condamné à la mort le pere d'Euticlès.

truit de la défaite totale de sa flotte ; mais dans la persuasion que son armée de terre n'avoit pu être entamée, & qu'elle lui étoit restée fidele, il écrivit à Canidius de faire sa retraite en bon ordre jusqu'en Asie, au travers de la Macédoine, ayant intention de renouveller la guerre la campagne prochaine, & de se retirer, en attendant, en Afrique, pour y faire de nouveaux & de formidables préparatifs.

Ils allerent de-là à Parétonium, ville d'Egypte sur la frontiere de la province de Cyrene, où ils se séparerent. Cléopâtre partit pour Alexandrie, où elle entra par ruse, en faisant pavoiser ses vaisseaux en signe de réjouissance, pour faire croire aux Alexandrins, dont elle étoit haïe, qu'elle rentroit victorieuse. Antoine resta en arriere avec deux seuls amis, Aristocrates (1) & Lucilius (2) ; mais quelques efforts qu'il fît pour chasser le chagrin qui l'accabloit, il ne put y réussir. L'infidélité & l'ingratitude de Domitius,

(1) Orateur Grec.

(2) Le même qui se fit tant d'honneur à la seconde bataille de Philippes, où il empêcha que Brutus ne tombât vif au pouvoir du vainqueur. *Vid.* le deuxieme volume.

de Dellius, de Plancus, & de beaucoup d'autres, nourrirent ſon humeur ſombre.

La noire action de Pinarius Scarpus (1), qui non-ſeulement refuſa de le recevoir dans ſon gouvernement, mais qui fit encore aſſaſſiner ſes meſſagers, & quelques ſoldats qui marquoient leur mécontentement de cet odieux procédé, acheva de le dégoûter de tous les hommes; & dans le déſeſpoir de ſe voir traiter ainſi, il alloit ſe jetter ſur ſon épée pour mettre fin à ſa douleur, ſi Lucilius & Ariſtocrates ne l'en euſſent empêché. Scarpus, par ce forfait, viola le droit des gens, & ſacrifia l'amitié aux récompenſes qu'il eſpéroit tirer du vainqueur, au lieutenant (2) duquel il livra la province de Cyrene & ſes troupes.

Antoine ſe rendit enſuite auprès de Cléopâtre, qu'il trouva occupée à un projet bien étrange, mais qui pouvoit réuſſir, ou du moins qui marqueroit la grandeur des reſſources d'eſprit de cette princeſſe. Comme elle prévoyoit

[1] Il étoit petit-neveu de Jules Céſar; &, par ſes baſſes flatteries, il avoit eu l'adreſſe de ſe faire nommer préfet d'Afrique.

[2] Gallus.

que les forces de l'Egypte ne feroient pas capables de réfifter à celles de l'empire Romain, elle projetta de paffer dans un autre monde avec tous fes tréfors (1), &, pour cet effet, de faire tranfporter fa flotte, à force de bras & de machines, dans la mer Rouge, par deffus l'ifthme de Suez. Plufieurs de fes galeres (2) y étoient déjà arrivées, lorfqu'Antoine, qui comptoit toujours fur fon armée de terre qu'il attendoit en Afie avec Canidius, la diffuada de pourfuivre un parti défefpéré, en affurant qu'il étoit encore en état, avec fes nombreufes légions, de tenter la fortune, de faire face à Octavien, & de réparer fes malheurs.

Cléopâtre, fe flattant de cette lueur d'efpérance, fe prépara à une défenfe vigoureufe, en faifant fermer toutes les avenues de l'Egypte (3). Elle penfoit en elle-même que plus Octavien trouveroit d'obftacles à fa pourfuite, plus elle devoit naturellement compter fur de meilleures conditions de fa part. Elle demanda des fecours à tous les

(1) Elle en avoit d'immenfes, ayant fait égorger les plus opulens citoyens d'Alexandrie, pour enlever leurs richeffes, dépouillé les autres; & même les temples.

(2) Elles furent brûlées par les Arabes.

(3) *Dion Caffius*, *lib. LI*, *page* 446; *Plut. in Ant.*

princes de qui elle pouvoit en attendre ; &, pour mettre le roi des Medes dans ses intérêts, elle fit décapiter son ennemi Artuasdes, roi d'Arménie, qu'elle avoit en sa puissance, & dont elle lui envoya la tête.

Antoine, recevant tous les jours quelques nouvelles marques d'ingratitude & d'infidélité de la part de ceux qu'il croyoit lui être attachés le plus sincérement, quitta la ville, & alla absolument s'enfermer seul dans une petite isle, près du Pharos, où il avoit fait construire à la hâte une sorte de cellule, qu'il nomma *Timoneion*, du nom de Timon le Misantrope, qu'il disoit vouloir imiter, puisqu'il étoit aussi maltraité des hommes que ce fameux Athénien, qui fut la victime de la perfidie de ses amis. Il refusa de voir qui que ce fût, excepté l'esclave qui lui apportoit de quoi vivre, en déclarant qu'il renonçoit pour toujours à tout commerce avec le genre humain. Voilà l'excès de folie où conduit l'abrutissement qui rend incapable de supporter la bonne & la mauvaise fortune. Quoique les affaires d'Antoine fussent réellement défespérées, il ignoroit encore la défection totale de ses légions;

ce qui devoit ſoutenir ſon courage, ſi ſes débauches exceſſives lui avoient permis d'en conſerver le moindre reſte. Ce malheureux, incapable même de ſoutenir la ſolitude, qui étoit ſi éloignée de ſon caractere, quitta bientôt ſon iſle, & revint auprès de Cléopâtre. Canidius arrive dans ce moment à Alexandrie, & vient l'informer en perſonne de la perte de ſon armée; il apprend en même tems que Didius, qu'il avoit fait gouverneur de la Syrie, l'avoit également abandonné; qu'Hérode (1) s'étoit ſoumis à Octavien; qu'enfin les rois & les princes auxquels Cléopâtre s'étoit adreſſée, avoient refuſé tout ſecours. Ces nouvelles accablantes, & venues preſque toutes à la fois, loin d'attérer & d'anéantir Antoine, comme on auroit dû s'y attendre, produiſirent un effet tout contraire. Perdant tout eſpoir, il rejetta toute idée de chagrin, & voyant ſes maux à leur comble & ſans remede, il prit la réſolution de profiter encore, pour le plaiſir, du peu de tems qu'il lui reſtoit (2).

(1) *Joſeph, de bell. Jud. Hirtius, de bello Alexandrino.*

(2) Les dieux, dit un ancien, ôtent le jugement à celui dont ils ont réſolu la ruine.

Au milieu de ces malheurs, par une ſuite de ſa générosité naturelle, il fit charger un de ſes meilleurs voiliers de richeſſes immenſes & d'effets précieux, pour les donner à ceux de ſes amis qui l'avoient ſuivi en Egypte, en les priant de partager ces richeſſes, & de pourvoir à leur propre ſûreté. Ils les refuſerent, les larmes aux yeux, en le conjurant de leur permettre de ne jamais le quitter. Antoine les conſola avec beaucoup d'amitié, en les remerciant de leurs ſervices & de leur zele, & en leur diſant qu'il ne vouloit pas les envelopper dans ſon infortune, & il finit par leur ordonner avec fermeté de partir pour Corinthe. Il les adreſſa à Théophilus, ſon ancien ami, gouverneur de cette ville, afin qu'il les cachât juſqu'à ce qu'ils euſſent fait leur paix avec le vainqueur.

Sur ces entrefaites, Antyllus, ſon fils ainé, & Céſarion, fils de Cléopâtre, étant parvenus à l'âge de prendre la robe virile, il fut queſtion, malgré le malheur des conjonctures, de célébrer cette époque. C'étoit l'uſage, chez les Grecs & les Romains, de marquer, par des fêtes, le paſſage de l'enfance à la puberté, où les jeunes gens

pouvoient être utiles à la patrie. Antoine saisit cette occasion, afin de s'étourdir sans doute, pour donner, pendant plusieurs jours, de magnifiques spectacles & de somptueux festins.

Il crut sans doute aussi, par ces profusions alors déplacées, faire renaître son crédit, en désignant deux successeurs qu'il vouloit mettre en état de le venger un jour. Mais cette précaution leur devint funeste, & le vêtement de l'enfance les auroit peut-être garantis d'une mort que la robe virile leur attira dans la suite.

Antoine & Cléopâtre avoient autrefois établi dans leurs premieres amours, une société de plaisir, sous le titre *de vie inimitable.* Comme le tems, qui fait tout oublier, & tant d'événemens divers l'avoient éteinte, ils en formerent dans ce moment une autre sous cette triste dénomination : *engagement à mourir ensemble.* Ce qui leur restoit de courtisans, se mit de cette association, en s'inscrivaut sur le registre comme s'ils se fussent engagés à périr avec eux. Ils se préparerent donc à la mort par tous les moyens capables d'en bannir de l'esprit jusqu'à la moindre idée, par des extravagances nouvelles, & par

une intempérance ſans bornes. Quoiqu'au ſein de la débauche la plus effrénée, Cléopâtre cherchoit déjà les moyens de pouvoir ſe donner une mort douce & prompte, en ſuppoſant néanmoins qu'elle n'auroit pu tromper ou fléchir le vainqueur. Elle eſſayoit ſur des eſclaves toutes ſortes de poiſons, tant du regne animal que du végétal, & ſe trouvoit préſente à toutes les expériences. Elle obſerva que les moins aigus opéroient plus lentement & que les plus vifs cauſoient trop de douleurs. La piquure de l'aſpic, dont l'aiguillon coagule le ſang, & tue ſans la moindre convulſion, fut celui qu'elle choiſit comme ſa derniere reſſource, ne pouvant ſeulement ſoutenir l'idée d'être traînée, chargée de fers, à la ſuite d'un char triomphal, à Rome, où elle avoit été reçue par le grand uſurpateur (1) avec de plus grands honneurs que ceux du triomphe, enfin comme ſi elle eût été la ſouveraine du monde, ou plutôt une divinité. Elle n'ignoroit pas la cruelle deſtinée de tant de monarques qui avoient ſouffert cette ignominie, plus affreuſe à ſes yeux que la mort même. Elle avoit toujours

(1) Jules César.

préſent à l'eſprit le ſort de Perſée, de Syphax, de Jugurtha, & de tant d'autres. Toute extrémité lui ſembla préférable à cet excès d'humiliation.

Octavien, ayant arrangé ſes affaires les plus preſſantes à Samos, ſe rendit à Athenes (1). Il eut tous les égards poſſibles pour les citoyens de cette ville, le centre des lettres & des arts; il y fut initié aux myſteres de Minerve & de Cérès; mais on ignore le nom de l'Hyérophante qui préſida à la cérémonie(2).

---

(1) Quoique cette ville fût alors ſoumiſe aux Romains, elle étoit toujours en vénération, par la gloire qu'elle s'étoit acquiſe dans le tems de ſa liberté, & par les ſciences qui y fleuriſſoient encore au tems où nous parlons. Ses flottes & ſes armées, qui avoient protégé la Grece, & fait trembler l'empire des Perſes, ne ſubſiſtoient plus; mais elle renfermoit dans ſon ſein des philoſophes, des orateurs & des hiſtoriens. Ces diſpenſateurs de la gloire, qui peuvent ſeuls immortaliſer les faits & les vertus des héros, lui donnoient plus de conſidération que les plus puiſſantes villes de la domination des Romains.

(2) Ces initiations, auſſi abſurdes que ſuperſtitieuſes, n'étoient pas rares dans la Grece; on croit communément qu'elles venoient de l'Egypte ou de la Thrace, & qu'Orphée les y avoient introduites. Il y avoit dans la Samothrace, ſur le Pont-Euxin, un temple fameux pour ces ſortes de cérémonies, & défendu par une fortereſſe. Les Lacédémoniens, dans le tems de leurs plus hautes proſpérités, y envoyoient tous les ans un de leurs généraux. Antalcides y alla pour cet effet, & le pontife lui ayant demandé quelle étoit l'action la plus mauvaiſe qu'il eût commiſe en ſa vie, il lui répondit que cette queſtion étoit inutile, puiſque

Loin de punir le peuple Athénien, qui avoit ſi bien reçu ſon ennemi, il le ſoulagea même dans la miſere où il étoit alors, en lui faiſant diſtribuer des vivres. Ce ſecours vint très-à propos, ce pays ayant été dévaſté. Il en fut à peu près de même de la ville de Cherſoneſe, dont les habitans étoient forcés, à coups de bâton, de porter ſur leurs épaules, faute de chariots ſans doute, une certaine meſure de bled juſqu'à Anticyre, ſur le golfe de Corinthe; ils alloient recommencer cette inhumaine corvée, quand la nouvelle de la défaite d'Antoine arriva chez eux, ce qui ſauva la ville. Car les ſoldats Antoniens prirent la fuite, & les munitionnaires barbares, qui avoient ordonné cette manœuvre tyranique, eurent bien de la peine à ſe garantir de la juſte fureur de ces habitans qui partagerent entr'eux ce qui reſtoit des magâſins deſtinés pour l'armée d'Antoine (1).

ſon dieu devoit le ſavoir. Ce fut dans le ſanctuaire de ce même temple qu'Octavius, pere d'Octavianus [*Octavien Auguſte*] conſulta l'oracle ſur le deſtin de ſon fils. Il eut pour réponſe, qu'il ſeroit un jour le maître du monde. *Sueton. Octav.* §. 94.

[1] Plutarque rapporte ce fait d'après ſon grand-oncle, qui en fut le témoin oculaire.

D'Athenes, Octavien (1) passa en Asie, & il n'étoit pas loin de la Syrie lorsqu'il reçut couriers sur couriers de la part d'Agrippa, qui lui mandoit que sa présence étoit absolument & instamment nécessaire en Italie, pour y appaiser les vétérans, prêts à se révolter. Il fit aussi-tôt voile pour Brindes, malgré la rigueur d'un hiver orageux. Il fut deux fois assailli par la tempête qui lui fit perdre plusieurs de ses vaisseaux. Celui qu'il montoit courut le plus grand danger, & eut même son gouvernail & une partie de son éperon brisés. Enfin il arriva à bon port : les sénateurs, les chevaliers, en un mot, tous les magistrats Romains, vinrent au-devant de lui (2). Les peuples accoururent en foule pour voir leur maître, vainqueur de tant d'ennemis, & le seul reste de ses concurrens. Les mutins furent déconcertés à son aspect. Un seul de ses regards, dit Tacite (3),

---

(1) Il avoit pris possession de son quatrieme consular, ayant pour collegue M. Crassus, fils du fameux Crassus, qui, selon Dion, avoit quitté le parti de Sextus Pompée, pour s'attacher à Antoine.

(2) A l'exception de deux préteurs, & de deux tribuns, qui resterent à Rome pour la tranquillité publique.

(3) *Annal, lib. XLII.*

répandit la terreur parmi les légions auxquelles il étoit redevable de la victoire d'Actium. Cependant, comme leurs demandes étoient fondées, il leur fit donner de l'argent, & assigna des terres aux soldats les plus vieux. Mais les conjonctures des tems, ni l'état de ses finances ne lui permettant pas de leur payer tout ce qui leur étoit dû, & voulant montrer sa bonne volonté, il fit exposer en vente ses propres effets & ceux de plusieurs de ses amis qui les lui offrirent en cette occasion. On peut bien supposer qu'aucun acheteur n'osa se présenter à cet encan moins généreux que politique; & certainement c'est à quoi Octavien s'attendoit bien. Ce procédé, qui parut de bonne foi, eut tout le succès possible; il arrêta, par ce moyen, les plaintes, les murmures, & réduisit les vétérans à attendre patiemment, qu'il fût en état d'acquitter ses promesses. Il tint parole la campagne suivante, avec les trésors qu'il rapporta d'Egypte, après la conquête de cet opulent & vaste royaume. Cette importante affaire ayant été terminée en trente jours, Octavien se hâta de reprendre la route de l'Asie, & d'aller en Egypte achever sa victoire

par la destruction totale d'Antoine.

Dion rapporte que, pour éviter de doubler les promontoires du Péloponnese, où il avoit récemment failli de faire naufrage, il fit transporter son vaisseau par-dessus l'Isthme de Corinthe. Il falloit que son navire fût bien léger, pour qu'on ait pu faire cette opération avec promptitude; car il se pressoit d'aller poursuivre son ennemi. Quoi qu'il en soit, il débarqua en Asie, & marcha rapidement vers l'Egypte, à la tête de ses troupes victorieuses.

L'événement de la bataille d'Actium avoit apporté déjà bien du changement dans l'esprit des Orientaux. Ces peuples avoient été pendant environ douze ans sous les loix d'Antoine, qui, pour fournir à son excessive prodigalité, comme on l'a remarqué plusieurs fois, les avoit surchargés d'énormes impositions. Mais la franchise & l'honnêteté avec laquelle il traitoit souvent les principaux du pays, & l'usage magnifique qu'il faisoit quelquefois des sommes immenses qu'il leur extorquoit, les engageoient à souffrir patiemment ses exactions, & les forçoient même, pour ainsi dire, à l'ad-

mirer & à l'aimer. Les princes des contrées orientales, dépendantes de l'Empire Romain, craignant les reproches du vainqueur, & peut-être quelque chose de plus, se rendirent à Rhodes pour présenter leurs hommages au jeune César, & implorer sa clémence. Hérode, plus que tout autre, avoit des raisons de craindre les ressentimens d'Octavien; mais sa conduite singuliere, en cette occasion, & la haute faveur dont il jouit depuis auprès d'Octavien, nous engage à reprendre son histoire.

Hérode (1) avoit reçu d'Antoine le royaume de Judée: il quitta son parti au tems dont nous parlons. Mais en l'abandonnant à sa mauvaise destinée, on ne peut l'accuser ni de lâcheté, ni de trahison; car, tout cruel qu'il étoit par intervalles, ses qualités éminentes lui avoient fait donner, à juste titre, le surnom de Grand (2). Il ne quitta absolument Antoine que lorsqu'il se fut précipité lui-même dans l'abîme. Hérode, il est vrai, ne se trouva point à la bataille d'Actium, parce qu'il étoit

(1) Voyez le deuxieme volume, liv. IX.

(2) Plutarque.

alors en Arabie (1) pour terminer une guerre dans laquelle Cléopâtre l'avoit engagé, dans l'efpoir, au cas de fuccès, de s'emparer de fes conquêtes, ainfi que de fon Royaume de Judée, après s'être défait de fa perfonne. On prétend même qu'Antoine lui avoit d'avance & fecrétement promis ces deux états, pour les joindre à fes autres poffeffions. Mais ce Prince, trop inftruit par l'expérience pour donner dans aucun piege, évita toutes les embûches de cette reine, & fortit victorieux de fon expédition. Hérode n'alla donc pas lui-même au fecours d'Antoine à Actium; mais il lui avoit envoyé, comme on l'a dit, des troupes, de l'argent & des vivres. Il lui avoit donné de plus d'excellens avis qu'il ne voulut pas fuivre. Le premier fut de renvoyer Cléopâtre avant le combat, & le fecond, au cas de malheur, de fe retirer en Afie, avec fes légions, & de défendre les approches de l'Egypte. A fon retour d'Arabie, & malgré tous les revers d'Antoine, il avoit encore été le trouver pour l'exhorter à ne pas fe livrer au défefpoir. Il lui avoit

(1) *Jofephe, Antiq. lib. XV, cap. 10, & de bell. Jud. 1, cap. 1.*

même dit très-clairement que le feul moyen de rétablir fes affaires, étoit de prévenir Cléopâtre, qui certainement le trahiffoit, pour obtenir grace d'Octavien, & de fe défaire de cette femme dangereufe, la caufe unique de tous fes malheurs ; qu'enfuite il falloit s'affurer de l'Egypte, & en garder les avenues ; qu'il pourroit alors compter fur des fecours, & que lui-même ne l'abandonneroit jamais.

Quoiqu'il entrât quelques motifs de vengeance dans les confeils d'Hérode, ils n'en étoient pas moins bons, & les feuls qu'Antoine auroit dû fuivre dans l'extrémité où il étoit réduit. Mais il ne put foutenir l'idée de la mort de Cléopâtre, ni même de s'en féparer ; il remercia le roi des Juifs, qui, jugeant qu'il n'y avoit plus de fûreté pour lui après cette ouverture de cœur, partit fur le champ pour Rhodes.

Il parut fans diadême devant Augufte, quoique revêtu d'ailleurs de toutes les marques de fa dignité, & lui parla (1) plutôt en fouverain qui re-

(1) Le difcours que Jofeph lui fait tenir dans cette occcafion, eft rapporté dans le feizieme volume de M. Crévier, page 107. Comme le fond d'une partie de notre treizieme livre eft le même que celui du cin-

cherchoit son amitié, qu'en suppliant qui eût besoin de ses faveurs. Il lui avoua franchement son attachement pour Antoine auquel il devoit son élévation, & il rapporta tout ce qu'il avoit fait, & voulu faire encore récemment pour lui. Octavien fut touché de cette fidélité & de cette reconnoissance d'Hérode. Il lui fit reprendre son bandeau royal, le confirma dans la possession de la Judée, & y ajouta, quelque tems après, les états de Zénodore.

Hérode qui avoit obtenu grace d'Octavien, la lui demanda encore pour Alexas ou Alexandre de Laodicée en Syrie; mais le cas étoit différent. Cet Alexas, qui avoit été autrefois le ministre des plaisirs d'Antoine, ne s'étoit élevé que par la bassesse; l'abandon qu'il fit d'Antoine étoit une trahison si odieuse, que, pour l'exemple & le bien de l'humanité, Octavien voulut la punir; il le fit charger de chaînes, & l'envoya dans cet état à Laodicée sa patrie, où

quante-deuxieme de ce continuateur de M. Rollin, que l'on trouve par-tout, & que M. Mills, on le répete, auroit bien dû citer, puisqu'il le copie en certains endroits, presque mot à mot, nous le traiterons rapidement, pour arriver plus vîte aux quatorzieme & quinzieme livres, qui finiront le troisieme & dernier volume de cet ouvrage.

il fut exécuté à la vue de ses concitoyens.

Le roi des Juifs s'empressa d'aller faire tout préparer chez lui pour la réception du vainqueur, dans sa route vers l'Egypte, & ne négligea rien pour lui donner une fête somptueuse. En effet, l'entrée d'Octavien à Ptolémaïs eut l'air d'un triomphe. Hérode, comme on l'imagine bien, n'épargna aucune dépense dans cette occasion si intéressante pour lui. Il fit distribuer des vivres & du vin en abondance à toute l'armée, & versa huit cents talens dans la caisse militaire d'Octavien.

Il envoya de plus un grand nombre de voitures chargées d'eau pour rafraîchir les troupes dans le désert aride qu'elles devoient passer, où certainement elles n'eussent trouvé ni ruisseaux ni fontaines. Ces attentions donnerent aux Romains une haute idée d'Hérode, dont l'ame, disoient-ils, étoit plus grande que son royaume.

Aussi long-tems qu'un rayon d'espoir put flatter Cléopâtre, elle parut toujours chérir Antoine ; mais, comme on l'a déjà remarqué, elle ne l'avoit jamais aimé sincérement, & l'on pense bien que ces tristes circonstances

étoient peu propres à inſpirer une grande paſſion ; au contraire elle ſongeoit alors aux moyens de captiver le cœur d'Octavien, quoique plus âgée que lui (1). Elle préſumoit encore aſſez bien de ſes charmes, qui, à la vérité, n'étoient pas tout à fait évanouis, pour tenter avec ſuccès cette nouvelle conquête. Malgré ſon adreſſe, ſon manege, & ſon expérience, elle ne put ſéduire ce jeune vainqueur, qui étoit auſſi ruſé qu'elle, & qui d'ailleurs ſe tenoit en garde contre ſes artifices. Ainſi l'ayant pénétrée, il diſſimula à ſon tour, & réſolut même de ſe ſervir de cette femme, pour achever la perte d'Antoine. Leur duplicité réciproque va faire dans ce moment la baſe de leur conduite reſpective.

Octavien entra dans l'Egypte par la Syrie, tandis que Cornélius Gallus y pénétroit du côté de la Cyrene, que le traître Scarpus lui avoit livrée (2). Antoine & Cléopâtre ſe voyant alors preſſés de toutes parts, s'efforcerent en vain d'appaiſer Octavien ; ils lui envoyerent trois ambaſſades conſécu-

(1) Elle avoit alors près de trente-neuf ans.

(2) Voyez la note [2] page 140, au commencement de ce treizieme livre.

tives par lesquelles Antoine lui fit proposer lâchement de renoncer à toute dignité, & de mener une vie privée le reste de ses jours, soit à Athenes, soit ailleurs, à la volonté d'Auguste, avec la seule condition que l'Egypte seroit conservée aux enfans de Cléopâtre. Cette reine, indépendamment de ses ambassadeurs, avoit envoyé des émissaires particuliers pour traiter séparément, & elle fit rendre secrétement au vainqueur un sceptre, une couronne & un trône d'or, pour témoignage d'une abdication absolue, en implorant néanmoins sa clémence. On reçut les présens de Cléopâtre, & on répondit à ses ambassadeurs, qu'il falloit que la reine mît bas les armes, qu'elle se rendît à discrétion, & qu'alors on verroit ce que l'on feroit; mais on assura ses agens secrets qu'elle pouvoit compter sur la conservation de ses états & sur la protection d'Octavien, si elle se défaisoit d'Antoine. A l'égard des ambassadeurs de ce dernier, on ne voulut pas seulement leur donner audience, quoiqu'ils eussent apporté une somme prodigieuse de la part de leur maître, & livré le sénateur Quintus Turulius, qui devint bassement l'ami

d'Antoine, après avoir été le glorieux compagnon de Brutus dans la punition du grand usurpateur (1). Octavien prit l'or, fit égorger Turulius, & envoya des réponses ambiguës & peu satisfaisantes. Cléopâtre trompoit Antoine, & vouloit encore faire tomber dans ses filets le jeune César, qui, de son côté, lui tendoit des pieges. Antoine agissoit avec sincérité ; il porta même la franchise, ou la foiblesse, jusqu'à offrir de se donner la mort, pourvu qu'on épargnât la reine, tandis que cette femme abominable étoit entrée dans une négociation pour le trahir, & même pour le faire assassiner. Quoique dans cette occasion Antoine fût de bonne foi à l'égard de Cléopâtre, il ne l'étoit pas de même à l'égard d'Octavien : car Dion (2) assure que ses députés, qui portoient un présent considérable au vainqueur, étoient également chargés de grosses sommes, destinées à corrompre ses troupes, & à payer les meurtriers qui leur apporteroient sa tête.

Antoine soupçonna les sourdes menées de Cléopâtre avec son ennemi

(1) Jules César.
(2) *Lib. LI*, *p.* 447.

par l'accueil honnête qu'elle fit à Thirſus, affranchi d'Octavien. Cet agent étoit venu de la part de ſon maître, pour lui perſuader que ſes charmes avoient fait impreſſion ſur ſon ame : on juge avec quelle avidité elle écoutoit des diſcours ſi flatteurs. Les longues conférences qu'elle eut avec cet affranchi, impatienterent ſi fort Antoine, que, ſans penſer à ce qu'il alloit faire, il fit arrêter Thirſus, ordonna qu'on le flagellât, & le renvoya ainſi déchiré à ſon maître. Mais le lendemain, après quelques réflexions, il écrivit une lettre d'excuſe à Octavien, en lui diſant qu'aigri par le malheur, il n'avoit pu ſupporter l'inſolence de ſon affranchi, en ajoutant que, ſi Octavien s'en trouvoit offenſé, il pouvoit uſer de repréſailles ſur Hyparchus, qui lui avoit appartenu. Cette vengeance eût été aſſez neuve ; car cet Hyparchus, qui avoit abandonné Antoine depuis long-tems, étoit alors au ſervice d'Auguſte. Comme Cléopâtre n'étoit pas touchée d'une véritable tendreſſe, elle étoit plus en état de la feindre. Alarmée des juſtes ſoupçons d'Antoine, elle employa toutes les reſſources de la coquetterie pour les diſ-

ſiper. Les jours anniverſaires de leur naiſſance ſe touchoient preſque, & n'étoient que très-peu éloignés de cet événement. La reine laiſſa paſſer le ſien dans le ſilence & la triſteſſe ; mais elle célébra celui d'Antoine avec une magnificence ſi extraordinaire & une profuſion ſi extravagante, que beaucoup de pauvres gens, venus en foule pour voir cette fête incroyable & ſi déplacée, s'en retournerent chez eux riches à jamais.

Cependant les opérations de la guerre ſe ſuivoient toujours, quoiqu'avec aſſez de lenteur. Gallus prit poſſeſſion de Parétonium, qui étoit une barriere de l'Egypte du côté de l'occident, comme Péluſe en étoit une de celui de l'orient. Antoine, dont les forces n'étoient pas encore à mépriſer, ſi l'eſprit de vertige qui le dominoit lui eût permis de les bien diriger, ſe mit en marche pour recouvrer cette place importante. Il ſe flattoit qu'auſſi-tôt qu'il ſe montreroit aux légions de Gallus, leur affection pour leur ancien général ſe ranimeroit, & qu'elles reviendroient à lui ; mais le ciel irrité ayant preſcrit ſa ruine, en ordonna autrement. A peine fut-il à la vue des murs, & à la

portée des traits & de la voix des troupes de Gallus, qui bordoient les remparts de Parétonium, que ce dernier fit une sortie brusque, en ordonnant à toutes ses trompettes, de sonner pour que ses soldats ne puissent entendre les discours d'Antoine, & le repoussa fort loin avec grande perte des Egyptiens. Pour achever son désastre, une partie de sa flotte qui entroit alors dans le port de Parétonium, s'y trouva tout à coup renfermée par une ruse de Gallus. Il avoit laissé exprès le port ouvert avec la précaution de laisser les chaînes lâches & traînantes sous l'eau, pour donner un passage libre; après cela, par le moyen de quelques machines disposées à cet effet, il les fit soudain relever & tendre, de façon que la plupart des vaisseaux d'Antoine se trouverent pris au piege. Cette escadre se défendit cependant; mais attaquée de toutes parts, elle ne put soutenir un combat trop inégal & fut totalement détruite.

Octavien, de son côté, arriva devant Péluse, dont les fortifications bien défendues par une garnison nombreuse, auroient pu l'arrêter long-tems. Mais Séleucus, gouverneur de cette

place, la rendit à Auguste sans coup férir, par les ordres secrets de Cléopâtre, qui, ne voyant plus de ressource dans le parti d'Antoine, employa tous les moyens de se rendre Octavien favorable. La reddition subite & inopinée de cette place fit renaître les soupçons d'Antoine contre Cléopâtre, qui, pour rejetter cette trahison sur Séleucus seul, eut la cruauté de lui livrer sa femme & ses enfans. De Péluse, le vainqueur marcha droit à Alexandrie (1), & campa près de l'Hippodrome (2), se fiant autant sur ses intelligences avec Cléopâtre que sur ses propres forces. Deux jours après l'investissement de cette grande ville, Antoine fit une sortie vigoureuse à la tête de sa cavalerie, & repoussa les assiégeans jusques dans leur camp. Ce fut le dernier effort de sa valeur expirante; car, au lieu de profiter de ce premier avantage, & de songer sérieusement à se défendre, en observant les démarches de Cléopâtre, il vola vers elle, & lui baisa la main,

(1) Cette ville, alors florissante, est située à l'une des embouchures occidentales du Nil.

(2) Grand emplacement destiné à la course des chevaux.

tout armé qu'il fût, en faisant retentir son palais de cris de victoire, comme si le siege d'Alexandrie eût été levé. Cette princesse, qui ne cherchoit toujours qu'à le leurrer, donna à cette occasion un grand festin où ils passerent le reste du jour & toute la nuit suivante. Antoine, appercevant au bout de la table un officier qui s'étoit fort distingué dans l'action, l'appella & le fit mettre à côté de lui, en vantant beaucoup sa bravoure à la reine. Elle lui donna sur le champ un casque & une cuirasse d'or, moins pour le récompenser de ses services, que pour l'engager à lui en rendre de plus importans pour elle, & d'un autre genre. En effet, pour conserver son trésor (car ce présent étoit d'un grand prix), il accepta volontiers la proposition qu'elle lui fit à l'oreille, de passer sur le champ chez Octavien, pour l'instruire qu'elle alloit lui livrer sa flotte avec Antoine même, si elle pouvoit le faire tomber dans le piege. Elle prit donc la précaution de ne faire monter ses vaisseaux que par des Egyptiens, des Phéniciens, & d'autres nations qui lui étoient dévouées, avec ordre aux chefs de passer, au premier signal, du côté

d'Octavien. Elle dit à Antoine, qu'il étoit tems de faire un dernier effort par mer, & de tenter la fortune dans un combat naval. Le foible Antoine, qui n'avoit d'autre volonté que celle de sa maîtresse, consentit à tout; mais il voulut être spectateur du combat, des hauteurs voisines, où il rassembla ses forces de terre. La flotte sort du port en très-bon ordre, & semble vouloir aller fondre sur celle d'Octavien; mais à peine est-elle à la portée du trait, que les Egyptiens baissent pavillon, saluent les vaisseaux d'Auguste, vont se ranger auprès d'eux, & rentrent conjointement dans le port d'Alexandrie. Dans le même moment, toute la cavalerie d'Antoine l'abandonne, & court à toutes brides joindre celle d'Octavien. A cet événement aussi cruel qu'inattendu, sa surprise paroît difficile à exprimer. Dans son désespoir, il envoya sur le champ un cartel à son ennemi, qui, ne voulant pas avec raison jouer toute sa fortune & sa gloire contre l'état d'opprobre & d'humiliation de l'assaillant, se contenta de lui faire cette réponse froide, « que, s'il vouloit mourir, il y avoit » cent autres moyens de se satisfaire ».

Antoine furieux defcend des hauteurs avec fon infanterie, & conduit par la rage plutôt que par la valeur, il attaque en forcené, & fans ordre, les légions d'Octavien, qui le repouffent bientôt avec perte jufqu'aux portes de la ville.

Cléopâtre craignant, avec juftice, la vengeance d'Antoine, n'attendit pas fa rentrée dans Alexandrie; elle alla s'enfermer dans le vafte & fuperbe tombeau qu'elle avoit fait élever pour elle auprès de ceux des anciens rois d'Egypte. Elle y avoit déjà fait porter fes tréfors, & l'avoit rempli de parfums, de bois odoriférans, de torches préparées, enfin de toutes fortes de matieres combuftibles, comme fi elle eût eu intention de s'y confumer avec toutes fes richeffes. Deux de fes femmes eurent le courage de l'accompagner dans cette trifte demeure. Elle fit dire à Antoine, qu'au moment qu'il recevroit le meffage qu'elle lui envoyoit, elle auroit terminé fes jours parmi les offemens de fes ancêtres, préférant une mort honorable à une honteufe captivité. Selon Dion Caffius, cet appareil impofant n'avoit pour but que de débarraffer Octavien de fon rival,

persuadée qu'Antoine l'aimoit à un tel excès, qu'il ne pourroit lui survivre. Il faut avouer qu'on a peine à concevoir cette perfidie atroce qui surpasse toutes ses trahisons & tous ses crimes. A cette nouvelle, le crédule Antoine passa de son horrible colere à la plus profonde mélancolie. Frappé de cette catastrophe, il ne veut plus que mourir. Il se retire aussi-tôt dans son appartement, se désarme, appelle Eros, son esclave fidele, à qui il avoit fait autrefois jurer qu'il lui prêteroit son bras pour sortir de la vie, quand le sort l'ordonneroit. « Ce moment est » arrivé, Eros, lui dit-il, tiens ta pro» messe ». L'esclave s'empare de l'épée fatale, & levant le bras, comme pour en frapper son maître, il détourne la vue, s'enfonce le glaive dans le sein, & tombe mort aux pieds du malheureux Antoine. « Je te loue, Eros, s'é» cria-t-il, de m'avoir au moins mon» tré ce que je dois faire, puisque tu » n'as pas voulu me rendre ce dernier » service ».... Il arrache soudain cette épée sanglante, s'en perce le côté, & tombe, à son tour, auprès de son généreux esclave.

Quoique sa blessure fût mortelle, il

pouvoit néanmoins vivre encore quelques heures. Le sang s'arrêta, ses esprits revinrent, & il se traîna sur un lit. La reine instruite de cette scene tragique, fut aussi-tôt accablée de remords. Elle fit voler à son secours, & envoya Diomede, son secrétaire, pour le prier de se laisser panser, ou de venir au moins périr avec elle dans son tombeau. Tout autre qu'Antoine eût été indigné d'avoir été trompé avec tant de barbarie, & sur-tout par une femme qu'on adore, & pour laquelle on a tout sacrifié. Mais apprenant qu'elle vivoit encore, il ne put s'empêcher d'en marquer de la satisfaction, & demanda avec instance d'être transporté sur le champ auprès d'elle. Il n'étoit pas aisé de l'introduire dans ce tombeau, qui, par les barricades intérieures que Cléopâtre avoit fait faire, se fermoit de façon à ne pouvoir être forcé; &, dans la juste crainte d'une surprise, elle ne vouloit pas l'ouvrir. Elle parut à une petite ouverture (1) assez élevée, & jettant des cordes qu'elle fixa en dedans avec l'aide de ses deux femmes, elle pria que l'on

(1) C'est par-là, sans doute, qu'elle donnoit encore ses ordres, & qu'elle recevoit des vivres.

voulût bien y attacher Antoine, pour qu'elles puſſent toutes trois l'enlever & le faire entrer ainſi dans cet aſyle de la mort. Que l'on daigne ſe repréſenter ce lugubre ſpectacle : Antoine, demi-nud, enſanglanté, le front couvert de la ſueur de l'agonie, levant des yeux éteints vers Cléopâtre, lui tendant les bras, le corps attaché à des cordages que, du haut de ce tombeau, trois femmes tirent avec effort. Qu'on ſe dépeigne un homme qui vient de diſputer l'empire du monde, ſuſpendu en l'air, vaciller, & en danger à chaque moment d'être écraſé par ſa chûte: qu'on imagine entendre les ſanglots des ſpectateurs émus, qui du geſte & de la voix encouragent leur reine à s'efforcer de l'élever juſqu'à elle, & l'on ſe formera le tableau frappant de cette touchante ſituation. Antoine enfin arrive à la hauteur deſirée; Cléopâtre jette un grand cri, le prend dans ſes bras, & l'emporte dans le fond de ce lieu terrible (1).

Cette femme, qui un moment aupa-

(1) Nous ſerions aſſez du ſentiment de M. Crévier, qui penſe que ce ſujet mériteroit bien d'être traité par un grand peintre; mais nous le croyons très-difficile à rendre. C'eſt ce qui fait, ſans doute, qu'on ne l'a pas tenté, du moins que nous ſachions.

ravant vouloit la mort d'Antoine, déchire ses vêtemens, se meurtrit le sein, arrose le Triumvir de ses pleurs, lui coupe les cheveux (1), l'appelle son seigneur, son prince, son époux, son ami, & s'abyme dans la douleur. Ce général mourant veut la consoler, en lui disant qu'il est satisfait, puisqu'il meurt à ses yeux. « Pour moi, ajouta-
» t-il, ma défaite n'est pas ignomi-
» nieuse : *Romain, je suis vaincu par un Romain* ». Il l'exhorta ensuite à chercher des moyens honorables de conserver ses jours & son royaume, & à se défier de tout le monde, excepté de Proculéius, qui pouvoit la servir utilement auprès d'Octavien. Ce furent ses dernieres paroles, & il expira.

Telle fut la fin d'Antoine, dans la cinquante - cinquieme année de son

---

(1) Par cette cérémonie superstitieuse, les anciens croyoient soulager ceux qui mouroient de mort violente.

« *Tùm Juno omnipotens, &c.* . . . .

. . . .

» *Nondum illi flavum Proserpina vertice crinem*

» *Abstulerat.* . . . .

. . . .

» *Sic ait, & dextrâ crinem secat.*

Virg. Æneid. lib. IV, v. 693.

âge. Il fut le meilleur capitaine de son tems, & fût devenu peut-être le plus grand des hommes, s'il eût eu la force de vaincre ses passions. Ses vices l'emportent de beaucoup sur ses bonnes qualités; & par sa foiblesse pour une femme, il s'est couvert d'un opprobre éternel.

Auguste étoit déjà instruit de tout par un soldat Antonien, nommé Dercétéus, qui se saisit furtivement de l'épée de son maître expirant, & la porta au vainqueur, qui versa quelques larmes, sans doute encore plus fausses que celles que Jules César répandit sur Pompée. Il affecta de déplorer le sort funeste d'un beau-frere & d'un collegue, avec qui il avoit eu tant de liaisons. Il montra même à toute sa cour les lettres qu'il lui avoit écrites & les réponses qu'il en avoit reçues, s'efforçant de faire observer combien ses propositions étoient justes & raisonnables, tandis que celles de son rival ne respiroient que l'orgueil & la dureté. Cette scene, qu'il crut devoir à sa justification, étant finie, il envoya Proculéius vers Cléopâtre, pour tâcher de la surprendre, & de s'assurer de sa personne, en lui représentant

qu'elle n'avoit rien à craindre de la part du vainqueur. Il lui fit d'ailleurs les promesses les plus séduisantes. Ses vues étoient non-seulement d'empêcher qu'elle ne consumât, avec son corps, tant d'effets précieux que son tombeau renfermoit, mais encore d'orner son triomphe d'une captive si illustre. Cléopâtre qui jugeoit de la sincérité d'Octavien par la sienne propre, ne voulut conférer avec Proculéius qu'au travers d'une fente de ses barricades. Elle lui demanda la paix & la conservation de ses états pour ses enfans. Proculéius lui conseilla de s'en rapporter à la générosité Romaine, & à la grandeur d'ame d'Octavien, qui certainement lui accorderoit plus qu'elle ne demandoit. Gallus, dans ce moment, survint; Proculéius lui dit à voix basse de continuer la négociation, & d'amuser la reine, tandis qu'il iroit reconnoître les dehors de ce tombeau. En effet, il apperçut bientôt cette ouverture haute par laquelle Antoine étoit entré, & que, dans une circonstance si désolante, les femmes de Cléopâtre avoient oublié de fermer. Ayant alors appellé deux des siens qui se munirent d'une longue échelle, ils y mon-

terent ſucceſſivement tous trois, & ſe rendirent ſur le champ les maîtres de cette ſombre demeure. Proculéius ne perd pas un moment pour aller arrêter Cléopâtre. Ses femmes qui apperçoivent des ſoldats, s'écrient : « ah! malheureuſe princeſſe ! vous êtes priſe » vivante » . . . Déjà Proculéius s'étoit ſaiſi du poignard qu'elle avoit à ſa ceinture, & dont elle alloit ſe frapper. Il fait viſiter par-tout, pour voir ſi elle n'a pas d'autres inſtrumens de mort, & dit à Cléopâtre, qu'elle ne rendoit pas juſtice à ſon maître, en voulant lui ravir l'occaſion de ſe montrer le plus modéré des vainqueurs. Cléopâtre échevelée, meurtrie, parut ſe calmer & prendre confiance dans les diſcours de Proculéius. Elle ſuivit Epaphrodite, envoyé par Octavien, qui ſavoit ce qui ſe paſſoit à chaque minute, & elle rentra dans ſon palais, où, quoiqu'abſolument gardée à vue, pour empêcher qu'elle ne s'empoiſonnât, elle fut traitée avec tous les égards & les reſpects dus à ſon rang.

Auguſte fit ſon entrée dans Alexandrie, tenant publiquement la main du philoſophe Aréius, & il monta ſur le tribunal, toujours accompagné de ce

sage. Il dit laconiquement au peuple, qui, tremblant de frayeur, s'attendoit aux plus fâcheuses extrémités, qu'il pardonnoit aux habitans, quoiqu'ils eussent mérité d'être sévérement punis, & qu'il vouloit épargner leur ville par respect pour la mémoire d'Alexandre le Grand, son fondateur, & par considération pour Aréius, leur concitoyen & son ami. Ce trait fait honneur à la vraie philosophie, & plus encore à celui qui sait en connoître la dignité. Aussi Auguste en faisoit-il tant de cas, qu'il fit mettre la tête de Platon sur le revers d'une de ses médailles (1).

Octavien redoubla d'attention pour la reine captive. Il envoyoit réguliérement chez elle pour s'informer de sa santé, en lui faisant offrir tout ce qui pouvoit lui plaire. Cléopâtre, qui n'ignoroit pas la valeur de ces vains complimens, fit répondre que ses desirs se bornoient à rendre les derniers honneurs au malheureux Antoine. Plusieurs monarques de l'Asie avoient déjà demandé, par reconnoissance, cette grace au vainqueur. Mais il préféra de donner cette triste consolation à la

(1) *Spanheim in Julian. p. 7.*

reine d'Egypte, qui fit sur le champ embaumer le corps d'Antoine avec les plus précieux aromates de l'Orient, & lui fit élever un superbe mausolée, parmi les tombeaux des rois ses ancêtres.

La situation violente de Cléopâtre, ses meurtrissures, ses insomnies, & sans doute ses remords, lui donnerent une fievre ardente; elle résolut, sous prétexte de la nécessité d'une diete austere, de se laisser mourir d'inanition. Olympe, son médecin, de qui Plutarque tenoit cette anecdote, étoit dans le secret; mais ce projet ayant été découvert, Octavien envoya dire à Cléopâtre que, si elle négligeoit les moyens de se rétablir, ses enfans en souffriroient. Cette menace produisit son effet. Elle consentit au traitement, & recouvra bientôt la santé.

Le vainqueur, qui vouloit avoir une entrevue avec Cléopâtre, pour mieux lui cacher son véritable dessein, lui envoya demander la permission de la voir. Elle avoit également desiré cet entretien, l'avoit même prévu, & s'y étoit préparée, dans l'espoir d'en tirer parti, de sonder le vainqueur, & de le séduire. Il fut donc introduit dans

ſon appartement, où il la trouva demi-couchée ſur un lit de repos, légérement vêtue d'une robe ouverte & volante, les cheveux épars & flottant négligemment ſur ſes épaules, le viſage pâle, & la gorge marquée de quelques contuſions. Ses malheurs, qui l'avoient un peu maigrie, & qui avoient répandu ſur toute ſa perſonne cet air intéreſſant qui touche, ne lui avoient rien fait perdre de la vivacité de ſes yeux, de la nobleſſe de ſon maintien, ni de ſes charmes naturels, qu'elle étaloit, comme ſans y penſer, dans ſes différens mouvemens.

Auſſi-tôt qu'Auguſte parut, elle ſe leva avec précipitation, & vint ſe jetter à ſes pieds. Il la releva avec la même promptitude, la pria de reprendre ſa place, & ſe mit à côté d'elle. Ils étoient ſeuls. Elle commença par vouloir ſe juſtifier, en rejettant toute cette guerre ſur Antoine, à qui elle avoit été forcée d'obéir : Octavien réfuta aiſément ces vaines excuſes. Renonçant alors à l'eſpérance de pouvoir lui donner le change, elle eut recours aux larmes, aux prieres ; elle implora la clémence de ſon nouveau ſouverain, & employa avec art les louanges délicates les re-

gards touchans, enfin toutes les ressources de la plus dangereuse séduction. Octavien tint ferme. Cette femme rusée, changeant alors de ton & de discours, lui montra plusieurs portraits de Jules César, lui lut quelques billets tendres qu'elle avoit autrefois reçus du dictateur, & s'interrompoit souvent elle-même par des soupirs, par des plaintes & par des réflexions douloureuses sur sa situation présente. « Hélas! s'écrioit-elle, de quelle utilité peuvent être pour moi, dans ce » cruel moment, ces glorieuses marques d'estime que ce grand homme » m'a données? Pourquoi lui ai-je survécu? Mais que dis-je », continua-t-elle, en s'adressant à Octavien, « je le » retrouve dans son fils adoptif, il revit dans votre personne; mes malheurs ont donc cessé ».

Octavien entendit bien ce langage; mais il fut inébranlable, & repoussa toutes ses attaques. Cléopâtre, qui ne s'attendoit pas à tant de résistance, changea de batterie pour entamer quelque négociation. Après l'avoir remercié de toutes les honnêtetés que Proculéius lui avoit faites de sa part, elle lui dit qu'en reconnoissance elle vouloit

loit lui remettre tous les trésors des rois d'Egypte, dont elle lui présenta l'inventaire : elle appella un de ses gens dans la salle des gardes, pour faire venir son intendant, nommé Séleucus, afin de livrer ces effets précieux au vainqueur, ce qui donna occasion à une scène bisarre, & qui même eût été plaisante dans toute autre circonstance. Séleucus ayant jetté les yeux sur l'état des bijoux, & voulant sans doute faire sa cour à Octavien, dit tout haut, que l'énumération n'étoit pas fidele, & qu'il y manquoit des joyaux de plus grand prix, qu'il désigna même par leurs noms & leurs qualités. Cléopâtre furieuse le saisit aux cheveux, & l'accabla d'une grêle de coups. Auguste ne put s'empêcher de rire de cette colere subite, & la pria de se calmer. « Eh! quoi! lui dit-elle, « il ne m'est plus » permis d'être sensible? Puis-je souf- » frir qu'un vil esclave me fasse un tel » affront en votre présence, sans l'en » punir? Et quand bien même il seroit » vrai que je voulusse conserver quel- » ques diamans, peut-on supposer que » je garde pour moi des ornemens qui » ne conviennent plus à ma fortune, » & doit-on me blâmer de les réserver

» pour en faire hommage à Livie & à
» Octavie, afin d'obtenir, par leur mé-
» diation, quelques graces auprès de
» vous » ?

Ce discours adroit charma d'autant plus Octavien, qu'il lui donnoit lieu de croire que Cléopâtre ne songeoit plus à se donner la mort, & qu'il pourroit l'emmener à Rome pour la montrer, attachée à son char, aux yeux de l'univers. Il lui dit donc que, loin de vouloir lui ravir ce qu'elle s'étoit réservé, il lui feroit même un sort au-delà de ses espérances; mais cette femme expérimentée, voyant qu'elle avoit manqué son coup, ne fut pas la dupe de ses promesses, &, ne doutant plus de sa perte, elle ne vit d'autre ressource que le trépas. Le moment étoit pressant; elle apprit par Dolabella, qui touché du sort de cette reine infortunée, lui fit dire secrétement, que, sous trois jours, on devoit la faire partir pour l'Italie avec ses enfans. Elle demanda donc à Octavien, pour derniere grace, d'aller offrir des libations sur le tombeau d'Antoine. On le lui permit; elle s'y transporta avec ses deux femmes les plus fidelles, baigna sa tombe de ses larmes, & s'adressant aux

manes de ſon amant, elle leur promit de les rejoindre bientôt. Au retour de cette cérémonie funebre elle ſe mit au bain, & commanda un dîner ſomptueux. Pendant qu'elle étoit à table, un payſan vint offrir un panier de figues admirables à la vue. Les gardes qui, ſous prétexte de rendre des honneurs à la reine captive, épioient toutes ſes démarches & celles de ſes enfans, voulurent voir ce que cet homme portoit, & ayant levé les feuilles qui couvroient ces beaux fruits, ils le laiſſerent paſſer, ne ſoupçonnant pas qu'ils puſſent être empoiſonnés, ou que la corbeille renfermât rien qui fût capable de ſe procurer la mort.

Au ſortir de table, elle donna une lettre cachetée à Epaphrodite pour Octavien, & ſe retira, avec ſes deux confidentes ſeulement, dans ſon arriere-cabinet. Auguſte, qui ne demeuroit pas loin du palais de Cléopâtre, ouvrit cette lettre avec un mouvement de curioſité ſur ce qu'elle pouvoit contenir, & n'y trouvant qu'une priere lamentable pour qu'il voulût bien faire tranſporter ſon corps auprès de celui d'Antoine, il ne douta plus de ce qui venoit de ſe paſſer. Sa premiere idée

fut d'aller lui-même à l'inſtant chez elle; mais après un moment de réflexion, il envoya un de ſes courtiſans qui courut s'inſtruire de la vérité des faits. Il trouva d'abord tout dans la plus grande ſécurité, & les gardes à leurs poſtes ne ſe doutant de rien. Il perça juſques dans le fond de l'appartement de la reine, & la vit morte, couchée ſur un lit ſuperbe, vêtue de ſes habits royaux, Iras étendue à ſes pieds, & Charmion, pâle & pouvant à peine ſe ſoutenir, qui ceignoit le diadême ſur la tête de ſa maîtreſſe. L'envoyé lui dit tout ému : « Voilà un bel ouvrage, » Charmion. Oui », répondit-elle d'une voix foible, « très-beau, & » bien digne d'une princeſſe iſſue de » tant de rois ». En prononçant ces mots, elle expira auſſi, & tomba ſur Iras ſa compagne infortunée (1).

C'eſt ainſi que finit Cléopâtre à l'âge d'environ 39 ans & demi, dont elle en avoit régné 22, & vécu quatorze avec Antoine. Une ambition ſans bornes,

(1) On ignore abſolument ſi elles moururent toutes trois par le poiſon que ces figues pouvoient contenir. L'opinion la plus commune eſt qu'elles périrent de la piquure d'un Aſpic, que, par les ordres de Cléopâtre, on avoit caché ſous ces fruits.

& un goût déſordonné pour le plaiſir, formoient le fond de ſon caractere. Accoutumée aux baſſes flatteries de la plupart des princes de l'Orient, elle croyoit pouvoir régner un jour au capitole (1) ſur l'univers entier, & c'eſt là où tendoient tous ſes deſirs. Rien ne lui coûta pour parvenir à ce point d'élévation. Injuſtices, violences, rapines, débauches, proſtitutions, aſſaſſinats, empoiſonnemens, tous les crimes (2) enfin lui parurent des moyens légitimes pour aſſouvir ſes paſſions, & arriver à ſon but. Avec elle périt la monarchie d'Egypte, qui avoit ſubſiſté 294 ans depuis Alexandre le Grand, ſous treize rois de la race des Lagides. Octavien la fit enterrer dans le tombeau d'Antoine, comme elle l'avoit ſouhaité, & les Egyptiens lui fi-

---

(1) ----- *Dum Capitolio*
Regina dementes ruinas,
Funus & imperio parabat.

Horat. lib. VIII, od. 37.

(1) Elle déclara la guerre à ſon frere aîné, empoiſonna ſon ſecond frere, & fit aſſaſſiner ſa ſœur Arſinoé, &c. Malgré la vie ſcandaleuſe & les extravagances de Cléopâtre, la fameuſe Zénobie, reine de Palmyre, faiſoit tant de cas de ſon eſprit & de ſa grandeur d'ame, qu'elle ſe vantoit d'être ſa parente.

rent des obſeques de la plus grande magnificence.

Octavien, ſe trouvant enfin ſeul maître de l'empire du monde, montra une clémence digne de ſa haute fortune. Il exerça cependant quelques rigueurs néceſſaires à ſon affermiſſement & à ſa ſûreté. Antyllus, fils ainé d'Antoine & de Fulvie, trahi & livré par Théodore (1), ſon précepteur, quoique fiancé à Julie, fille d'Auguſte, fut mis impitoyablement à mort. Céſarion, fils de Cléopâtre & de Jules Céſar, ſubit la même deſtinée par une ſemblable trahiſon de Rhodon ſon inſtituteur.

Après la mort d'Antoine, ſes ſtatues furent renverſées & briſées (2) par un décret du ſénat, où le fils de Cicéron préſidoit en qualité de conſul, par *interim* (3). Cette circonſtance ſinguliere

(1) Ce traître fut bientôt puni de ſon crime; car, ayant furtivement enlevé du col de ſon éleve un bijou précieux, & ce vol ayant été découvert, il fut mis en croix.

(2) *Vell. lib. II*, *c. 86*, *bel. civil. lib. IV*; *Dion & Plin. &c.*

(3) Auguſte, pour ſe laver, ſans doute, aux yeux de la poſtérité du ſoupçon d'ingratitude d'avoir conſenti à la proſcription de Cicéron, combla ſon fils de faveurs. Il paroît que ce dernier, après la bataille de Philippes, ſe retira d'abord en Sicile auprès de Sextus

fut remarquée généralement, comme étant une eſpece de conſolation pour les manes de ce grand homme. On ordonna de plus que dans les regiſtres publics tous les actes faits en faveur d'Antoine ſeroient biffés ; que l'aniverſaire de ſa naiſſance ſeroit compté parmi les jours malheureux, & qu'aucun de ſa famille ne porteroit jamais le prénom de Marcus (1).

Les ſtatues de Cléopâtre euſſent également été miſes en pieces, ſans la générosité de ſon ami Archibius, qui donna mille talens (2) pour leur conſervation.

Antoine laiſſa ſept enfans de trois femmes. Il eut de Fulvie cet Antyllus qu'on vient de voir périr, & Julius Antonius, qui étoit à Rome ; Octavie lui donna deux filles, nommées toutes deux Antonia ; & Cléopâtre deux garçons, Ptolémée & Alexandre, & une fille, nommée *Sélene* (3). Octavie éleva Julius Antonius

---

Pompée, & qu'après le combat de Miſene il retourna à Rome. Octavien le fit augure & enſuite conſul depuis le 13 Septembre juſqu'au premier Novembre de l'an de Rome 723.

(1) *Plut. in Cic. Appian. de bell.*

(2) Un million d'écus.

(3) Ou la lune.

comme son enfant propre, & lui fit épouser sa fille Marcella, qu'elle avoit eu de son premier mari Marcellus. Octavien approuva ce mariage, & rendit même à Julius les biens de son pere, ne le croyant pas apparemment fort dangereux. Sélene eut le royaume de Cyrene, & fut mariée depuis au jeune Juba (1), le plus instruit & le

(1) Fils de Juba, & petit-fils d'Hiempsal, tous deux rois de Numidie. Juba pere, qui avoit embrassé le parti du grand Pompée, fut, après la mort de ce défenseur de la liberté, vaincu à son tour par Jules César, & vit son royaume réduit en une province Romaine, l'an 708 de Rome. Salluste, l'historien, en fut le premier gouverneur. Ce monarque détrôné préféra la mort à la servitude, & son ami Pétréius lui rendit ce triste office*. Le jeune Juba, alors enfant, fut conduit à Rome, où il suivit enchaîné le char du vainqueur. Il y fut cependant élevé avec soin, & il s'attacha ensuite à Octavien, qui, en faveur de son union avec Sélene, fille de Cléopâtre, lui concéda les deux Mauritanies, & une partie de la Gétulie. Ce Ptolémée, que, dans la suite, le barbare Caligula fit mourir, étoit fils du même Juba & de Sélene.

Ce prince étoit savant & grand naturaliste. On le taxe néanmoins, ainsi que Pline, qui l'a souvent copié, d'être un peu trop crédule; car il prétend, dans une de ses lettres à Caïus César, qu'une personne fut ressuscitée par la vertu d'une plante qui croît en Arabie. Il semble que ce pays a de tous tems été fertile en productions miraculeuses. Il assure encore que Sémiramis brûla d'amour pour un cheval, comme Pasiphaé pour son taureau. Ce dernier fait est plus croyable; &, à la honte de l'humanité, une malheureuse

* *Suet. Flo. Plor. Dis. Plin. Athenæus, &c.*

plus aimable prince de son tems. On ignore ce que devinrent par la suite Ptolémée & Alexandre; mais ils eurent la vie sauve. L'ainée des Antonia épousa Domitius Enobarbus, & la cadette, dont on vante la vertu & la beauté, fut unie à Drusus, & devint mere de Germanicus. Ainsi, par ces alliances, la postérité d'Antoine, malgré la flétrissure de sa mémoire, parvint à l'empire; Domitius, pere de Néron, étant son petit-fils, & Agripine, sa mere, arriere-petite-fille du même Triumvir (1).

La clémence du jeune César ne se borna pas à la seule famille d'Antoine; elle s'étendit sur presque tous les Romains qui avoient suivi le parti malheureux. Lucius Nasidius, Sentius Saturninus, Minutius Thermus, Caïus Antistius Vétus, & d'autres défenseurs de la liberté, avoient suivi Sextus Pompée en Asie après sa défaite en Sicile; mais le voyant léger & si mal habile qu'il vouloit faire la guerre sans

expérience, nous apprend que des exemples, à peu près semblables & aussi affreux, ont existé, pour ainsi dire, de nos jours, & même en France.

(1) *Claudius* & *Caligula* descendoient aussi par conséquent d'Antoine.

troupes ni vaisseaux, ils l'abandonnerent & se réfugierent auprès d'Antoine, avec Scribonius Libo & Fannius Cœpio.

Il est vrai que la plupart de ces patriotes avoient quitté Antoine avant sa rupture avec Octavien, & que les autres avoient fait leur paix avec lui depuis la guerre ouverte, à l'exception de Cassius de Parme, qui s'étoit retiré à Athenes, où il dédaigna d'implorer le vainqueur. Ce Cassius avoit été l'un des conjurés qui massacrerent Jules César, & comme tel, il ne pouvoit guere espérer de grace, quand bien même il l'eût demandée; aussi fut-il mis à mort, & Octavien chargea Varius de présider à l'exécution. Ce dernier, qui avoit toujours suivi le parti des Céséens, étoit l'ennemi particulier de Cassius, & de plus son rival; car ils étoient tous deux savans, & avoient écrit l'un contre l'autre en faveur de leurs factions. Varius eut la barbarie de se repaître du plaisir de voir décapiter Cassius, sur les ouvrages duquel Horace, pour faire sa cour à Octavien, lâcha ce mauvais trait de satyre : *que ses nombreux écrits tinrent lieu de bûcher pour*

consumer son corps (1). Le fait est que, dans ses écrits, Cassius parloit hautement le langage de la liberté, & avec tant de véhémence, qu'il étoit à craindre que leur publication ne fît revivre cet ancien esprit romain, & cet amour de la patrie qu'Auguste s'efforçoit d'achever d'éteindre, pour pouvoir se soutenir sur le trône du monde. Varius fut bientôt puni de son odieux procédé par le honteux soupçon qu'il essuya d'avoir soustrait des papiers de son rival, une tragédie presque finie, & qui eut un grand succès.

Canidius subit le même sort que Cassius; mais il le méritoit par sa trahison, par sa criminelle complaisance pour Cléopâtre, enfin par les infamies dont tous ses jours étoient marqués: aussi mourut-il en lâche. Orinius, quoique sénateur Romain, fut également mis à mort, avec autant de justice. Il avoit eu la bassesse de se charger du soin de la maison de Cléopâ-

---

(1) . . . . *Etrusci*
Qualis fuit Cassi rapido ferventius amni
Ingenium; capsis quem fama est esse librisque
Ambustum propriis. . . . . .

Horat. lib. I, sat. 10.

tre, ce qui étoit vil chez les Romains.

Auguſte, qui vouloit jouir de la gloire que s'étoit acquiſe le grand Pompée en brûlant tous les papiers de Sertorius, & que Jules Céſar eut la force d'imiter après la défaite de Métellus Scipion, afin d'ôter toute crainte de recherches ultérieures, à ceux qui avoient eu quelques liaiſons avec le parti vaincu, fit courir le bruit qu'il avoit livré aux flammes tous les papiers d'Antoine. Il en conſerva cependant plus de la moitié, & il eut même l'indignité de s'en ſervir par la ſuite pour réuſſir dans ſes vues.

Sa conduite fut plus ſincere à l'égard des étrangers qu'il trouva dans Alexandrie, & parmi leſquels il y avoit des fils & des filles de la plupart des rois & des princes dépendans ou alliés d'Antoine, qui les avoit gardés, les uns comme Otages, les autres pour aſſouvir ſes brutales paſſions. Le vainqueur les traita avec beaucoup d'humanité, en renvoyant les uns chez eux, en mariant les autres ſelon leur naiſſance, & en retenant pluſieurs auprès de lui pour les avancer. La belle Jotapé, qui avoit été deſtinée à l'un des fils d'Antoine, fut reconduite honorablement chez le

roi des Medes son pere ; on retint les enfans d'Artaxias, roi d'Arménie, parce que ce prince avoit massacré les Romains qui s'étoient trouvés dans ses états.

Pendant son séjour à Alexandrie, Octavien visita le tombeau d'Alexandre le Grand, qu'il joncha de fleurs, & qu'il orna d'une couronne. Il ne voulut pas voir celui des Ptolémées, en disant : « qu'il étoit bien curieux » d'honorer les cendres d'un roi, mais » non pas de visiter des corps morts». Il refusa également d'aller voir le fameux Apis, en répondant « qu'il res» pectoit les dieux, & non un bœuf».

L'Egypte conquise fournit les moyens à Auguste, par ses richesses immenses, de payer ses vétérans, de les récompenser même en les dédommageant de ce qu'auroit pu leur valoir le pillage d'Alexandrie ; d'acquitter les emprunts faits pour se soutenir dans cette guerre, enfin de combler de présens magnifiques les sénateurs & les chevaliers Romains qui l'avoient accompagné. On peut juger combien cette conquête enrichit Rome, puisque les biens fonds doublerent de valeur, & que l'intérêt de l'argent baissa des deux tiers. Il est

vrai que la tranquillité & la paix générale auroient pu, du moins en partie, produire cet effet.

Ce royaume, devenu province Romaine, étoit un objet de la plus grande importance, non-seulement par les trésors prodigieux qu'il versoit dans la capitale de l'empire, mais encore parce qu'il en devenoit le grenier, d'où elle pouvoit tirer sa principale subsistance pendant plus de quatre mois de l'année. Rome étoit augmentée ; la guerre civile avoit désolé ses campagnes : le domaine public, destiné à la nourriture des Romains, avoit été dissipé par le tyran (Jules César), par Antoine, & par Octavien même. La Campanie avoit été donnée aux vétérans, la Sicile aux favoris ; les fertiles plaines de l'Italie manquoient de cultivateurs ; la plupart de ses fermes étoient métamorphosées en maisons de plaisance, en vastes promenades, & bientôt Rome se vit réduite à dépendre d'Alexandrie pour avoir du pain (1).

Octavien, qui avoit prévu cette dépendance, & voulant rendre l'Egypte le plus ferme appui de son pouvoir, y introduisit une administration parti-

(1) *Senec. ep.* 78 ; *Tacit. &c.*

culiere & différente de celle des autres provinces. Il n'y mit point de gouverneur ni de proconsul ; il y établit un magistrat sous le simple titre de *procureur* ou d'*intendant* ; & nulle personne en dignité n'y pouvoit mettre le pied, sans une permission expresse (1) d'Auguste.

---

(1) C'est ce qui donna lieu, par la suite, aux plaintes de Tibere contre Germanicus, qui avoit fait le tour de l'Egypte, dans le seul dessein d'en examiner les antiquités les plus rares. Nous avons une belle relation de ce pays dans le panégyrique de Trajan par Pline. « L'Egypte », dit-il, « qui se vantoit de ne devoir sa » fertilité, ni au ciel, ni aux pluies, & qui se glorifioit » de trouver dans son fleuve des eaux suffisantes pour » s'engraisser, étoit ordinairement si couverte de moissons, qu'elle pouvoit le disputer aux meilleures » terres du monde. Une sécheresse inopinée la réduisit » jusqu'à une stérilité totale. Le Nil ne s'étoit débordé » que d'une maniere lente & foible & presque insensible. Les champs que son inondation périodique » arrosoit, furent bientôt brûlés & couverts de poussiere. Ce fut en vain que l'Egypte alors implora le » ciel pour obtenir une rosée féconde ; la source de » son abondance sembloit tarie, ou du moins interceptée. La famine & la mort furent les suites funestes de ce désastre. L'Egypte, accablée sous le poids » de ses maux, eut recours à César [*Trajan*], & ne » ressentit sa misere qu'autant qu'il falloit de jours » pour l'en instruire. On croyoit autrefois que Rome » ne pouvoit se nourrir que par cette province, & » les Egyptiens, aussi vains qu'insolens, disoient à » haute voix, que les Romains leurs vainqueurs dépendoient absolument d'eux & de leur fleuve, pour » avoir du pain. Qu'ils apprennent donc que c'étoit » des tributs qu'ils nous payoient, & non des alimens » qu'ils nous faisoient passer. Qu'ils sachent encore

Sa politique (1) ne parut jamais avec plus d'éclat que dans la forme du gouvernement qu'il établit dans ce pays qui étoit riche, & d'un assez difficile accès. Comme les Egyptiens étoient inconstans & mutins, il sentit bien les ressources qu'un gouverneur ambitieux pourroit trouver dans leur humeur volage, s'il vouloit secouer le joug & disputer la suprême puissance avec le chef de la république. Il n'eut donc garde d'y placer un homme à qui le rang & la naissance auroient pu donner un grand crédit ; & après de mûres réflexions, il confia cette province à Cornelius Gallus, que le courage, l'expérience, & l'habileté rendoient capables de cet emploi, sans que son nom & ses dignités fissent naître de l'ombrage, n'étant que simple chevalier Romain. Alexandre (1) avoit

» qu'ils ne sont aucunement nécessaires, & qu'ils sentent le besoin indispensable qu'ils ont de nous être » soumis. Que le Nil désormais resserre son onde, & » qu'il devienne ruisseau : peu nous importe, ainsi » qu'aux Egyptiens même. Nos vaisseaux partiront de » l'embouchure du Tibre chargés pour le Nil, & re» viendront vuides, & nous demanderons aux dieux » des vents favorables pour une prompte navigation, » non de l'Egypte à Rome, mais de Rome en Egypte ».

[1] *Tacit. lib. XII.*

(1) *Arrian. lib. III.*

eu autrefois les mêmes inquiétudes sur cette contrée, qu'il avoit eu soin de diviser en plusieurs districts. Auguste ne voulut ni sénat, ni conseil dans Alexandrie, quoique les autres conquêtes des Romains eussent joui de cette prérogative.

Malgré l'apparence de sévérité que ces mesures paroissent annoncer, l'Egypte jouit enfin, depuis ce moment, d'un bonheur qu'elle n'avoit jamais connu. Ses derniers rois, vrais monstres, avoient gouverné ces peuples avec un sceptre de fer. Ses canaux, qui conduisoient les eaux du Nil dans l'intérieur du pays pour y porter la fertilité, favoriser le commerce, & faire régner par-tout l'abondance, n'étoient plus praticables par la vase & la bourbe dont ils étoient engorgés. Octavien les fit nétoyer par ses troupes, en fit creuser de nouveaux, & rétablit leurs communications.

Par ces travaux, dignes d'un souverain, l'air fut bientôt purifié; le commerce se ranima; Alexandrie devint en peu de tems le magasin général des nations, & le point de réunion de l'Orient avec l'Occident. Elle fut en un mot la seconde ville de l'univers, rang

qu'elle soutint jusqu'à la fondation de Constantinople.

Vers le milieu de l'automne, Auguste quitta l'Egypte, traversa la Syrie, & alla en Asie pour y passer l'hiver, afin d'établir son autorité dans ces vastes régions, & leur faire sentir la différence de ses loix d'avec celles d'Antoine. Il commença par faire replacer dans les temples les statues que son rival avoit enlevées ; ce qui fut extrêmement agréable à ces peuples, tant pour le respect qu'ils portoient à la religion, que par leur amour pour les arts.

Sur ces entrefaites Phraates, roi des Parthes, dont nous avons déjà parlé, orgueilleux du succès de ses armes contre Antoine, poussa si loin ses cruautés, que ses sujets le chasserent de ses états, & placerent Tiridate sur le trône. Le prince détrôné s'adressa aux Scythes qui le secoururent, & vinrent attaquer l'usurpateur. Phraates & Tiridate implorerent tous deux l'assistance d'Octavien, qui charmé de voir les Parthes s'entre-détruire, leur répondit que ses affaires ne lui permettoient pas de se mêler des leurs. Tiridate fut vaincu, & se réfugia dans la

Syrie, emmenant avec lui un des fils de Phraates, qu'il avoit fait prisonnier. Ces deux princes importunerent de nouveau Octavien, l'un pour pouvoir, par son secours, remonter sur le trône, en lui promettant de devenir son vassal, & l'autre pour le prier de lui livrer un esclave rebelle, & de lui renvoyer son fils. Octavien les refusa tous deux; mais il promit à Tiridate un asyle assuré dans la Syrie, & résolut de mener le fils de Phraate en otage à Rome, où il se préparoit à retourner bientôt.

Un danger imminent l'y menaçoit, sans la vigilance active de Mécene, qui le découvrit & le dissipa. P. E. Lepidus, jeune homme ardent & impétueux, avoit formé une conspiration pour l'assassiner. Il ne voyoit dans Octavien que le destructeur de ses parens, de ses alliés, de sa fortune, & il avoit résolu de venger son pere, le Triumvir qu'il avoit dépouillé de ses possessions, & d'appaiser les mânes de Brutus, de Cassius, & de son beau-pere (1) Marc-Antoine, victime récente de

(1) *Dion. Cass. lib. XLIV.* Le jeune Lépidus avoit sans doute alors perdu sa premiere femme, fille d'Antoine, puisqu'au tems où nous parlons, il avoit pour épousa sa cousine Servilia.

l'ambition du vainqueur. Lépidus saisi, arrêté & convaincu de son crime, fut mis à mort. Servilia, son épouse, voulut le suivre au tombeau. Ses amis s'appercevant de ce dessein funeste, la firent veiller de près; mais on ne put empêcher qu'elle ne s'étouffât, en avalant des charbons ardens (1).

Junia, mere de ce conspirateur, se trouva impliquée dans l'accusation; & comme Mécène vouloit la faire renvoyer à un plus ample informé, il exigea une caution pour s'assurer qu'elle comparoîtroit en tems & lieu. Le vieux Lépidus, déchu de sa haute fortune, fut obligé d'implorer la protection du Consul (2), que lui-même avoit autrefois proscrit, ne trouvant personne qui voulût s'offrir pour cautionner sa femme. Telle est la vicissitude & l'inconstance des choses humaines : cet ex-Triumvir, sans considération, & confondu, pour ainsi dire, dans le gros du peuple, ne peut percer jusqu'à un

(1) M. l'abbé l'Advocat, & plusieurs autres écrivains ont attribué ce trait, mais à tort, à deux Porcies, dont l'une étoit fille de Caton, femme de Brutus, qui mourut avant son illustre époux, d'une mélancolie que la situation des affaires publiques lui avoit donnée. Voyez le second vol. liv. V.

(2) *App. bell. civil. lib. IV*, le nomme Balbinus.

homme qu'il avoit condamné à perdre la vie. Il parvient enfin jufqu'à lui, malgré les licteurs qui le rebutoient fans ceffe, & lui dit : « Les accufateurs de » mon fils & de ma femme reconnoif- » fent mon innocence, puifque je ne » fuis pas nommé parmi leurs compli- » ces; vous me voyez fuppliant devant » vous, Balbinus: confidérez par mon » état à combien de changemens la for- » tune des mortels eft fujette. A l'égard » de votre profcription, que vous » pourriez me reprocher, je n'en fuis » pas l'auteur; il eft vrai que j'ai mis » fur la lifte fatale plufieurs Romains » qui font aujourd'hui au-deffus de » moi; mon humiliation devroit bien » vous toucher; daignez donc m'ac- » cepter pour la caution de ma femme, » ou envoyez-moi aux fers avec elle ».

Le conful, frappé de ce fpectacle, fe fentit émouvoir, traita le vieux Lépidus avec douceur, & n'exigea plus de caution pour Junia.

Le Sénat, auffi-tôt après la bataille d'Actium, avoit décerné à Octavien le triomphe fur Cléopâtre. Il fut également ftatué qu'on lui éleveroit deux arcs triomphaux, l'un à Brindes, l'autre à Rome, dans la place publique, &

que les proues des vaiſſeaux ennemis, pris à Actium, ſeroient conſacrées dans le temple de Jules Céſar ; de plus, qu'on célébreroit tous les cinq ans des jeux en l'honneur d'Octavien ; que l'anniverſaire de ſa naiſſance, & le jour de l'arrivée de la nouvelle de cette victoire à Rome, ſeroient obſervés comme les jours de fêtes ; qu'enfin les veſtales, les ſénateurs, & les citoyens, avec leurs femmes & enfans, iroient hors des portes de la ville au devant du vainqueur ; on lui décerna encore des ſtatues & des couronnes innombrables. La défaite entiere d'Antoine, ſa mort & celle de Cléopâtre, devinrent l'objet d'un nouvel hommage. On ordonna un autre triomphe pour la conquête de l'Egypte. On eut cependant la délicateſſe de ne point nommer Antoine dans ce dernier décret, ni aucun des Romains de ſon parti. Le ſénat n'oublia point de preſcrire auſſi que le jour de la priſe d'Alexandrie ſeroit également ſolemniſé, & ſerviroit d'ere aux Egyptiens pour dater de là déſormais les révolutions de leurs années. Indépendamment de ces honneurs, on lui offrit extraordinairement la puiſſance tribunitienne qu'il refuſa deux fois, &

qu'il n'accepta, comme nous le dirons dans la suite, qu'après avoir abdiqué son onzieme consulat. Enfin, par anticipation, on le créa, en quelque sorte, prince de la république, en arrêtant que son nom fût ajouté à ceux du sénat & du peuple dans les vœux & dans les prieres que l'on adresseroit aux dieux pour le bonheur de l'état. Son élévation parut même être confirmée par le serment que Sextus Apuléius son collegue dans son cinquieme consulat, & le corps des sénateurs, firent d'observer ces décrets : hommage que des sujets ne rendent qu'à leurs souverains (1). L'esprit d'adulation ne connoît point de bornes. Non contens de combler Octavien de tous les honneurs qu'un mortel peut recevoir, les Romains l'associerent à leurs divinités. Ils inférerent son nom dans les hymnes qu'on chantoit aux temples, & bientôt on lui offrit des libations, comme au génie tutélaire de l'empire (2).

Tels sont les hommes : toujours ex-

---

(1) Dion ajoute qu'on lui permit même de faire des prêtres ; il usa, ou plutôt il abusa tellement de cette permission, que cet auteur assure qu'il eût été difficile de tenir un registre exact, seulement des noms de tous ceux qu'il revêtit du sacerdoce.

(2) *Horat.* lib. *IV*, *od.* 5, *vers.* 31, *& seq.*

trêmes, ils ſavent difficilement prendre le juſte milieu des choſes. Cet Octavien qui, ſans ſes ſuccès, n'eût été regardé, avec quelque raiſon, que comme un monſtre affreux, indigne même du nom d'homme, devient tout-à-coup un être divin, & ne doit plus ſon origine qu'au ciel même. Comme le bonheur ou le malheur de cent peuples alloit dépendre de ſa bonne ou mauvaiſe conduite, les yeux de l'univers ſe fixent ſur lui, & il fait le ſujet de tous les entretiens. Déjà l'on raconte ſourdement qu'Atia, ſa mere, allant une nuit à une fête d'Apollon, & y étant arrivée long-tems avant les autres dames Romaines, fit entrer ſa chaiſe à porteur dans le temple, & s'y endormit profondément ; qu'alors un ſerpent énorme ſe gliſſa dans ſa chaiſe, & en ſortit quelques inſtans après ; que s'étant éveillée en ſurſaut, elle crut devoir, avant de commencer la cérémonie ſainte, ſe purifier, comme ſi elle venoit de ſe lever du lit de ſon époux ; qu'enfin elle devint enceinte dès ce moment, & accoucha d'Octavien (1) au commencement du dixie-

(1) Voyez le premier vol. On y rapporte quelques prétendus prodiges arrivés à ſa naiſſance.

me

me mois après cette aventure. On ajoute qu'Octavius son pere, retenu chez lui par les douleurs de l'enfantement que sa femme ressentoit, précisément à l'heure qu'il devoit se trouver au sénat, & n'ayant pu y arriver que fort tard, raconta tout naturellement, pour s'excuser de son absence, le fait qu'on vient de rapporter, & qui fut bientôt rendu public. Quoiqu'on n'y fît pas grande attention dans ce moment de troubles (1), & que d'ailleurs on ne pût alors deviner l'élévation future de cet enfant, néanmoins Publius Nigidius Figulus, grand aruspice astrologue Toscan, ayant demandé à Octavius l'heure & le moment de la naissance de son fils, tira son horoscope, & dit que le souverain du monde venoit de naître (2).

[1] Les sénateurs étoient assemblés extraordinairement pour la conjuration de Catilina.

[2] On assuroit à Rome que la trace du serpent étoit tellement empreinte sur son corps qu'on ne put jamais l'effacer ; c'est pourquoi, disoit-on, Atia s'abstint, depuis ce moment, d'aller aux bains publics. Ces contes n'étoient pas nouveaux ; Appius & Hyginus, tous deux amis de Scipion l'Africain, affirment la même chose de ce héros, dont la mere fut long-tems stérile. Lucien rapporte une histoire à peu près semblable d'Olimpie, mere d'Alexandre, avec Jupiter Ammon. Denis d'Halicarnasse raconte un pareil trait d'Illia, mere de Romulus, avec le dieu Mars, &c. On feroit un gros volume

Les prêtres de Bacchus, dans la Thrace, ajoute-t-on encore, confirmerent cette opinion (1). Lorsqu'Octavius traversa ce pays avec son armée, il ne manqua point d'aller consulter l'oracle du Bocage de *Liber pater* (2), sur la naissance de son fils; & versant du vin sur l'autel, selon l'ancien usage, une flamme s'éleva subitement vers le ciel

très-propre à gâter l'esprit des jeunes gens, si l'on vouloit rassembler tous ces prodiges. N'a-t-on pas gravement écrit que Vespasien guérit un malheureux qui avoit perdu l'usage de son bras, en passant seulement *sa jambe impériale* par-dessus le bras affligé? Combien de bonnes gens ne croient pas encore fermement, même de nos jours, que plusieurs souverains de l'Europe ont le pouvoir de guérir tel ou tel mal funeste & contagieux par une seule parole, ou par le plus léger attouchement? Louis XI ne fit-il pas venir du fond de sa calabre le bon homme Franco Martotilo, hermite, qu'il croyoit capable de lui prolonger les jours par ses amulettes? Il semble inutile de faire sentir ici le ridicule de toutes ces histoires extraordinaires. Ce n'est pas que le hasard ne puisse opérer des guérisons subites & surprenantes, & qu'il n'y ait quelquefois des jeux de la nature fort étonnans, & dont on ne peut rendre raison. Au reste, on ne prétend pas les confondre avec les vrais miracles, qui tiennent à un autre ordre de choses dont il n'est pas ici question. Nous n'avons rapporté ces prodiges, que pour montrer l'excès de crédulité de la populace Grecque & Romaine. L'absurdité, en tout genre, fut dans tous les siecles & dans tous les climats, la pâture du vulgaire de tous les rangs.

(1) Voyez le treizieme livre, pages 138, 139, à la fin de la grande note.

(2) *Bacchus*.

jufqu'au - delà du fommet du temple, prodige qui n'étoit pas encore arrivé chez les païens, qu'au feul Alexandre le Grand, & au même autel. La nuit fuivante, continue-t-ou, Octavius rêva qu'il voyoit Octavien d'une taille gigantefque & majeftueufe, la tête rayonnante comme l'aftre du jour, tenant un fceptre & la foudre dans les mains, debout fur un char brillant couvert de lauriers, traîné rapidement par douze chevaux plus blancs que la neige, &c. La haute fortune où il parvint, rendit toutes ces chofes croyables aux efprits foibles, &, de tout tems, leur nombre ne fut pas médiocre.

Octavien ne fut pas fâché de voir que ces fables fe répandoient & s'accréditoient dans tout l'empire. Ses amis étoient fort circonfpects à cet égard. Ils ne les affuroient pas ouvertement, mais ils n'avoient garde de les réfuter. Il eft à croire qu'Augufte & Mécène fe font quelquefois bien amufés en fecret de la facilité du peuple à faifir avec tranfport tous ces contes de nourrice, quoiqu'en public ils fe comportaffent à ce fujet avec beaucoup de gravité & de décence.

Cette croyance fut utile à sa politique ; elle rendit les peuples plus dociles, plus respectueux & plus attachés. Aussi ne manqua-t-il pas (sans avouer qu'il fût fils d'Apollon, & cependant pour le confirmer tacitement), d'ériger un temple magnifique à ce Dieu, qu'il avoit toujours honoré d'une maniere particuliere, & en quelque sorte de préférence à toute la cour céleste.

Il ne refusa donc point les honneurs divins, & même il permit, mais aux provinces seulement, de lui bâtir des temples, ainsi qu'à Jules César, à qui il en érigea un fort beau dans Rome. Les Ephésiens & les Bithyniens en avoient également élevé un au dictateur à Ephèse & à Nicée. Ces hommages, inutiles à Jules César, réjaillissoient sur son fils adoptif, qui en reçut bientôt de semblables par l'érection de deux temples, en son nom, dans Pergame & Nicomédie. Les grandes villes imiterent cet exemple ; mais Alexandrie les surpassa toutes par la beauté, la grandeur & la richesse de celui qu'elle fit construire dans un bel & vaste emplacement en face du port, avec cette dédicace : *A Octavien, protecteur de la navigation.* Ce superbe bâ-

timent étoit orné de portiques, de colonnades, de bibliotheques, de tableaux, de ſtatues, de terraſſes, de boſquets, & de promenades que la vue de la mer rendoit encore plus agréables. Octavien, pour prévenir les murmures, & ſoutenir ſes autels, y aſſocia la capitale de l'Empire (Rome), que l'on avoit déjà déifiée (1). La contagion de la flatterie ſe répandit ſi promptement (2), que chaque jour on apprenoit la nouvelle de la conſtruction d'un temple, de la fondation d'un college de prêtres, d'une inſtitution de jeux publics, &c. Mais tout cela ne le flatta point autant que les deux derniers décrets du ſénat. Le premier ordonnoit que le temple de Janus fût fermé, pour marquer l'époque d'une paix univerſelle (3). Cette cérémonie, qui n'avoit été faite que deux fois depuis la fondation de Rome, la premiere ſous Numa, & la ſeconde après la premiere guerre punique, cauſa une grande joie aux Romains; ce qui fit

(1) *Tit. Liv.* 43, 6.
(2) *Philo. Jud. &c.*
(3) Les petits troubles de la Cantabrie en Eſpagne & du pays de Trêves, dans les Gaules, ne méritoient pas le nom de guerre.

ſentir à leur chef que la gloire de donner la paix à l'univers affectoit plus les peuples que l'éclat des plus brillantes conquêtes. Le ſecond décret renouvella la cérémonie pacifique *de la ſûreté* de l'*Augure* ou *du ſalut*, dont l'objet étoit de ſavoir ſi les Dieux approuvoient les prieres qu'on leur adreſſoit pour le bonheur ou le *ſalut* de la patrie. A cet effet, le premier magiſtrat de Rome conſultoit les Aruſpices, & ce jour-là devoit être tel, que nul corps de troupes ne fût exactement en fonction ; qu'enfin il n'y eût pas la moindre crainte d'aucun mouvement de la part de l'étranger, ni même l'apparence d'une guerre prochaine, &c. Il y avoit trente-quatre ans que cet Augure avoit eu lieu pour la derniere fois, ſous le conſulat de Cicéron, lorſque Pompée eut heureuſement terminé la guerre contre Mithridate. Depuis ce tems, les querelles du dehors, les diſſentions du dedans, avoient empêché cette ſolemnité conſidérable, qu'Octavien fut enchanté de pouvoir faire revivre. On le déclara même, à cette occaſion, *le Libérateur de la patrie* (1) ;

(1) *SENATUS POPULUSQUE ROMANUS. IMP. CÆSARI. DIVI. JULI. F. COS. QUINCT.*

ce qui étoit vrai, mais en un ſens forcé. Car de quoi & de qui délivra-t-il la république ? De rapines, de cruautés, de dévaſtations commiſes par ſon parti, par celui d'Antoine, autrefois ſon collegue & ſon ami, & par leurs ordres ; il la délivra de ces hommes de ſang qui avoient renverſé les loix, égorgé les meilleurs citoyens, & qui la plupart enfin périrent heureuſement eux-mêmes par l'effet de cette juſtice d'en-haut, qui laiſſe rarement le crime impuni, & qui ne le ſouffre que pour ſatisfaire à ſa vengeance.

Après avoir mis ordre aux affaires de l'Orient, le vainqueur prit la route de la capitale. Il y envoya dire qu'il ne vouloit pas que la multitude vînt au-devant de lui. Il entra dans Rome comme en triomphe, & fut reçu comme le génie tutélaire de l'empire, aux acclamations de tout le peuple. Il fut profiter de cette diſpoſition, & ſaiſit ce moment favorable pour montrer en ſa perſonne aux Romains un homme nouveau & digne de leur commander. Le ſort de Jules Céſar, tombé en plein ſénat ſous les glorieux coups des

COS. DESIG. SEXT. IMP. SEPT. REPUBLICA. CONSERVATA. *ſigon. comm. in. faſtos.*

patriotes, s'offroit ſans ceſſe à ſon eſprit. Il ſavoit qu'on n'inſultoit pas les vrais Romains impunément, & il n'ignoroit pas que, malgré le maſſacre que lui-même avoit ordonné de ſang-froid, ou à la guerre, de tant d'illuſtres perſonnages, il reſtoit encore des hommes, même de ſon propre parti, qui ne ſouffriroient pas tranquillement la deſtruction totale & abſolue de la liberté publique. Ainſi donc, au lieu de mépriſer & de violer les loix, comme il avoit fait, il les prit ſous ſa protection, & les fit obſerver en montrant le premier l'exemple. Il étoit alors de ſon intérêt de les maintenir; &, malgré ſon changement, peut-être réel, c'étoit toujours là ſon premier motif. Il commença par ouvrir ſa porte à tout le monde. Sa douceur, ſon affabilité lui gagnerent le cœur de tous ceux qui l'approchoient. Le ſeul bien public paroiſſoit l'objet principal de ſes ſoins; &, ſans en prendre le nom encore odieux, il devint le maître de l'Empire.

La reconnoiſſance générale fut le prix de cet heureux début d'Octavien. Le ſénat ajouta aux honneurs qu'il avoit accumulés ſur ſa tête, celui de

la *couronne de gramen :* récompense rare & flatteuse, & qui ne s'accordoit qu'à celui qui, par sa conduite ou par sa valeur, avoit sauvé une armée ou une ville de la ruine dont elle étoit menacée. On peut juger de l'importance de cette guirlande, par l'exemple de L. Siccius Dentatus, qui s'étant trouvé à cent trente batailles, & ayant reçu quatorze couronnes civiques, n'obtint qu'une seule fois cette marque de distinction.

Trois triomphes étoient préparés pour Octavien. Le premier pour les Dalmatiens, les Pannoniens, les Japides, & d'autres peuples voisins qu'il avoit réduits en personne; & pour les Morins dans les Gaules, les Sueves en Germanie, & quelques peuples de l'Afrique, que Carrinas & Autronius Paëtus, ses Lieutenans, avoient aussi subjugués. Le second étoit pour la victoire d'Actium, & le troisieme pour la conquête de l'Egypte.

Nous n'entrerons dans aucun détail sur l'ordre & la marche de ces triomphes successifs : on imagine bien qu'ils furent d'une magnificence d'autant plus extraordinaire, qu'on y portoit les dépouilles & les richesses de cent

nations vaincues, ainſi que les préſens & les tributs de tous les princes alliés. Au défaut de Cléopâtre, qui auroit été enchaînée au char du jeune vainqueur (1), on y ſuſpendit l'image de cette illuſtre captive repréſentée mourante, à demi-couchée ſur un lit de repos, avec l'aſpic attaché à ſon bras. Marcellus, neveu d'Octavien, déſigné ſon ſucceſſeur au cas qu'il n'eût pas d'enfans, & le jeune Tibere, fils de Livie, marchoient aux côtés du char, montés ſur des chevaux ſuperbes. Le conſul Politus, ſucceſſeur d'Apuléius, étoit à la tête des ſénateurs & des autres Romains diſtingués qui avoient ſuivi le triomphateur dans différentes guerres, & qui étoient tous parés des ornemens de leurs dignités. Les officiers & ceux d'entre les ſoldats qui avoient reçu des récompenſes militaires, montroient, avec ſatisfaction, les marques honorables de leur bravoure, & formoient un corps ſéparé. Parmi eux, brilloit ſur-tout Agrippa avec ſon riche étendart verd de mer, qu'Octavien lui avoit donné en témoignage de la part qu'il avoit eue à la victoire d'Actium (qui lui étoit dû),

(1) Il n'avoit alors que 35 ans.

& il le tenoit pompeusement déployé. Les légions, divisées par cohortes, fermoient cette marche triomphante, qu'accompagnoit une multitude innombrable de peuples. Ces triomphes d'Auguste furent célébrés au mois d'Août, l'an de Rome 723, & durerent trois jours de suite. Après cela, Carrinas (1) & Autronius eurent à leur tour le même honneur. Parmi les captifs distingués qui se trouverent en cette occasion, nous croyons devoir rappeller la scène attendrissante que donna l'héroïsme des enfans d'Adiatorix, prince d'Héraclée (2), au royaume de Pont, qui y parut chargé de fers avec sa femme & ses trois fils. Ce prince (3) avoit été créature d'Antoi-

(1) Dion observe que le pere de ce Carrinas avoit été proscrit par Sylla, & que le fils, par conséquent, selon les loix du dictateur, étoit exclu de toutes les charges publiques. Il obtint cependant tout ce qu'un Romain pouvoit desirer, le consulat & le triomphe; ce qui confirme de plus en plus l'instabilité des choses humaines.

(2) Aujourd'hui Ereckli ou Bendereckli, sur la mer Noire, à 60 lieues de Constantinople.

(3) Adiatorix descendoit d'un tétrarque de la Gallo-Grece, en Galatie, état fondé par un gros corps de Gaulois, des environs de Toulouse, qui pénétrerent dans l'Asie mineure, & se diviserent en quatre principautés; la plus considérable fut formée par les Tectosages, qui s'établirent sur les bords du fleuve Halys, & rebâtirent la ville d'Ancyre [*Angouri à* 85,

ne, qui l'avoit élevé à cette ſouveraineté. Peu de tems avant cette derniere guerre, il profita des troubles, pour égorger, pendant la nuit, une colonie Romaine qui habitoit un quartier de la ville; & pour juſtifier cette cruauté, il ſuppoſa un ordre d'Antoine. Octavien ne laiſſa pas ce crime impuni, & après ſon triomphe, il ordonna qu'Adiatorix, & ſon fils ainé

lieues ſud-eſt de Conſtantinople]. Ces Gaulois ou Gallo-Grecs prirent parti pour Antiochus contre les Romains. Manlius les défit près du mont Olimpe, aſſiégea leur capitale, & s'en empara. Il réduiſit les quatre tétrarchats à trois, & enſuite à deux; enfin on les réunit dans la perſonne de Déjotarus, auquel Amyntas ſuccéda, ſelon Tournefort. M. Lollius ſubjugua toute la Galatie ſous Auguſte. Déjotarus, après la mort de Jules Céſar, avoit joint Brutus & Caſſius; ce qui lui attira les armes des triumvirs. Les habitans d'Ancyre érigerent à Caſſius un beau monument qui leur ſervoit d'hôtel-de-ville, & dont le ſuperbe veſtibule exiſte encore aujourd'hui : c'eſt un des morceaux d'antiquité les plus précieux de toute l'Aſie. Les faits principaux de la vie d'Auguſte étoient gravés ſur les côtés de ce veſtibule; mais le tems, ou plutôt les barbares, en arrachant les lames de cuivre qui lioient les pieces de marbre où étoient les inſcriptions, les ont tous détruits. Nous en avons cependant une copie que l'on doit à Antonio Veranzi, évêque d'Agria, ambaſſadeur de l'empereur Ferdinand II à Conſtantinople, qui paſſa à Angouri en 1492. Fauſto Veranzi, neveu d'Antonio, donna cette copie à Cluſius [*Charles de l'Ecluſe, botaniſte & antiquaire*], qui la communiqua à Leunclavius & à Jacques Gruter; & ce dernier l'inſéra dans ſon grand ouvrage des inſcriptions, d'où elle a paſſé dans la collection de Gronovius.

Dyteutus, fussent mis à mort. Comme on les conduisoit au supplice, le fils puîné dit aux soldats qu'ils se trompoient, & qu'il étoit l'ainé. Dyteutus soutint son droit d'ainesse, & cette étrange contestation ne finit que par l'autorité du pere, qui ordonna à Dyteutus de céder à son frere la gloire de mourir, parce qu'étant trop jeune, il ne pouvoit, comme lui, protéger une famille désolée. Il consentit, avec peine, à cet ordre, & son frere reçut le coup fatal. Octavien, informé trop tard de cette généreuse dispute, qui sans doute leur eût mérité leur grace, se repentit de sa rigueur, & prit soin de cette triste famille. Il fit Dyteutus grand-prêtre de Bellone à Comanes, au royaume du Pont, ce qui lui forma un établissement considérable. Cette dignité avoit été conférée, par Jules César, à Lycomedes, qui fut déposé pour s'être rangé du parti d'Antoine. Les Romains virent le triomphe d'Octavien avec d'autant plus de plaisir, que commençant à sentir qu'il leur falloit malheureusement un maître, depuis l'affaissement total de la république, ils observerent la différence de l'heureux changement de ses mœurs.

avec l'abrutiſſement d'Antoine, & remercierent le ciel de leur avoir deſtiné le plus ſage des deux. Indépendamment du paiement de ſes dettes, de la ſolde de ſes troupes, & de la remiſe des arrérages des taxes, dont nous avons parlé, il exempta les villes de l'Italie du *don des couronnes* (1), tribut d'uſage accordé aux triomphateurs, & il ne voulut aucun préſent pour cette exemption. Il fit de plus diſtribuer des ſommes immenſes au peuple, puiſqu'il donna en ſon nom 53 livres de notre monnoie par tête, & autant aux enfans, au nom de Marcellus ſon neveu.

(1) Voyez l'extrait du ſavant mémoire de M. Bouchaud ſur *l'or Coronaire*, &c. dans le journal de Verdun du mois d'Août 1767, page 123. Il y eſt auſſi queſtion du refus d'Auguſte du *don des couronnes* [ibid. page 129]. Ce docte académicien finit par dire, qu'il ignore ſi ce don, qui, par la ſuite des tems, eſt devenu un impôt, fut jamais ſupprimé. Ne pourroit on pas croire qu'il ſubſiſte encore ſous l'agréable dénomination du *droit de joyeux avénement* *. Ces ſortes de ſuppreſſions ſont rares ; mais, dans ce cas, ce n'eſt qu'une tête que l'on coupe à l'hydre ; ou, tout au moins, *il en reſte toujours quelques cicatrices comme aux plaies*, & l'on pourroit ajouter qu'elles *ſe rouvrent ſouvent*. Mezeray, tome III, page 433 de l'éd. in-4° de 1690. [*Henri IV. Mai* 1602]. Voyez *ibid.* page 430, ſur les financiers, lig. 25.

* *Il ſemble inutile de rappeller ici que notre* auguſte *Monarque, Louis XVI, vient d'imiter ce noble refus* d'Auguſte; *en montant ſur le trône. On oſe eſpérer que cet exemple ſera enfin ſuivi par ſes ſucceſſeurs.*

Outre cela, il gratifia chaque soldat, au nombre de six vingt mille, de la somme de 154 livres, & dédommageoit les villes où ils devoient aller s'établir. Ces libéralités ne furent pas bornées à l'Italie seule; elles s'étendirent aux autres provinces, qui n'avoient jamais reçu une semblable faveur.

Cet heureux commencement d'administration, & la tranquillité dont on jouissoit après tant de maux, disposerent les citoyens de tout état à bénir l'auteur de la félicité publique, & à préférer la douceur de son gouvernement à une liberté tumultueuse, source intarissable de projets ambitieux pour les grands, & de calamités pour le peuple.

Tout le mois d'Août se passa en festins & en réjouissances; après quoi, Octavien dédia un temple à *Minerve*, & un second à son pere adoptif. Il fit de plus construire un vaste édifice qu'il nomma le PALAIS JULES, & qu'il destina aux assemblées du sénat. Il consacra dans ce palais une statue à la VICTOIRE, qui subsistoit du tems de Dion, & qui, selon cet auteur, marquoit aux nations que la suprême puissance

lui étoit due par le droit de conquête. Il décora les temples de Minerve & de Jules César des plus précieux effets apportés de l'Egypte; il fit placer la statue d'or de Cléopâtre dans celui de VÉNUS, & orna la déesse du pendant de la fameuse perle dissoute par cette fameuse reine, qui, comme on l'a ci-devant dit (1), avoit été séparée en deux pour pouvoir servir encore d'ornement aux oreilles. Octavien destina une partie considérable de ses nouvelles richesses pour être échangées contre les anciennes que renfermoit le capitole, & que, par des raisons qu'on ignore, il regardoit comme souillées & profanes. Il fit passer un décret au sénat, afin qu'on enlevât tout ce qui y étoit, pour faire place à des offrandes plus riches. C'est sans doute dans ce tems-là que, selon Suétone, il offrit à Jupiter Capitolin vingt-cinq mille marcs d'or, & pour 19767836 livres de bijoux de toute espece (2). Pour so-

(1) Page 32 de ce troisieme volume, livre XII.

(2) On ne conçoit pas comment les historiens n'ont pas fait sentir que ces offrandes étoient doublement illusoires : 1°. en ce qu'Octavien retiroit peut-être plus de richesse du capitole qu'il n'y en mettoit; 2°. en ce qu'il étoit toujours le maître d'en faire usage, au moins sourdement.

lemnifer la dédicace du temple de Jules César avec plus d'appareil & d'éclat, il donna plufieurs jours de fuite des fpectacles nombreux & diverfifiés. Dans un combat de gladiateurs, on vit paroître le fénateur Quintus Vitellius, qui fut affez téméraire, ou plutôt affez infenfé, pour fe mêler parmi eux, & perdre l'honneur en harfardant fa vie. On y repréfenta une chaffe d'animaux féroces, parmi lefquels, entr'autres, il y avoit un rhinocénos & un hippopotame, qu'on n'avoit pas encore vus dans Rome. Ces fêtes fe terminerent par un combat entre des efclaves Sueves & Daces; les premiers faits prifonniers par Carrinas, & les autres par Octavien à Actium, fur les troupes auxiliaires d'Antoine.

A tous ces amufemens, le vainqueur en ajouta un autre qu'il aimoit beaucoup, & dont Virgile (2) nous fait une fi belle defcription : ce fut LE JEU TROYEN. Il confiftoit en courfes de chevaux montés par les enfans de la plus haute nobleffe, qui fe divifoient en efcadrons, pour faire différens exercices, felon leur âge. Tibere commandoit le premier. Octavien fe plaifoit à

(2) *Æneid. lib.* 5, *verf.* 548.

voir ces jeux, que Jules César avoit également chéris, parce qu'ils entretenoient dans le peuple l'opinion que la famille *Julienne* descendoit d'Enée (1).

(1) On peut douter avec assez de raison, que ce prince soit jamais venu en Italie. Le poëme d'Homere, quoique décoré de tous les ornemens possibles, est cependant fondé sur l'exacte vérité. Aucun de ses héros n'est un personnage de roman ; il n'y a nul anachronisme, nulle supposition dans l'Illiade, ni dans l'Odissée. Les auteurs anciens citent ses vers comme des preuves des faits qui regardent l'histoire de l'Asie & de la Grece. Il n'en est pas de même de Virgile : malgré tous ses efforts pour ajuster son Œnéide à l'exactitude de l'histoire, la fable perce. Mais n'ayant entrepris cet ouvrage que pour la gloire des Romains, & sur-tout pour celle de la famille Césaréenne, il ne craint point de faire débarquer Enée en Italie, & de faire descendre les Romains des Troyens. C'est dans les mêmes vues, & pour avilir les Carthaginois, qu'il donne tant de foiblesse à Didon pour son héros, tandis que personne n'ignore qu'elle n'exista que plusieurs siecles après la guerre de Troye. Homere même ne dit-il pas par une sorte de prophétie permise aux poëtes, *Enée régnera sur les Troyens, & après lui les enfans de ses enfans*: Homere cependant vécut long tems après la mort d'Enée, & il n'est pas vraisemblable que, s'étant attaché à la vérité dans tout le reste de son poëme, il s'en fût écarté en ce seul point, qu'il devoit bien connoître, étant parfaitement instruit de l'état de la Grece, de Troye & des Isles, &c. Il faut donc supposer que l'arrivée du fils d'Anchise, en Italie, ainsi que celle des rois d'Albe de la race Troyenne, est une fable poétique; ou s'il y eut quelque mélange de sang Troyen parmi les fondateurs de Rome ou dans la famille *Julienne*, ce ne peut être que par quelque émigration particuliere & postérieure. Ainsi l'on ne risque rien de traiter d'apocryphes toutes les aventures d'Enée, rapportées par Denis d'Halicarnasse & par d'autres historiens, &c.

Pendant toutes ces fêtes, les sénateurs tinrent table ouverte dans leurs vestibules, en invitant au hasard les citoyens qui passoient devant leurs portes, à prendre part au festin, comme cela s'étoit quelquefois pratiqué dans de grandes réjouissances. Les jeux publics furent un moment suspendus, par une légere indisposition d'Octavien, qui n'eut pas de suite. Aussi ne voulut-il pas qu'on les interrompît, & il nomma quelques personnes distinguées pour y présider à sa place.

Non content de ces témoignages passagers de sa gloire, il voulut la transmettre à la postérité par des monumens plus durables. Il répara & aggrandit le temple d'Apollon qui étoit sur le promontoire d'Actium ; il fit plus, il l'enrichit, & augmenta la splendeur des jeux qui, de tems immémorial, s'y célébroient tous les trois ans, en ordonnant que désormais ils ne le fussent que tous les lustres (1). Il renferma d'une bonne muraille le camp qu'il y avoit occupé avant la bataille d'Actium, & y fonda une ville qu'il nomma Nico-

(1) *Cinq ans.* Le retour moins fréquent de ces jeux & leur augmentation devoient naturellement exciter plus d'empressement à s'y rendre pour les voir.

polis (1), *ville de la Victoire.* Il y transporta les habitans d'Ambracie, & de quelques autres places voisines qui avoient été ruinées par les guerres entre les Romains & les Macédoniens. Il accorda de grands privileges aux citoyens de sa ville nouvelle, & entre autres, celui d'entrer dans le conseil des amphictions, tribunal ancien & respectable, où toute la Grece étoit présentée par douze députés de ses principaux états. Cette ville devint très-florissante, & continuoit de prospérer de plus en plus au tems de Strabon. Il en fonda une autre de même nom, en Egypte, près d'Alexandrie, sur le terrein même où il combattit, en repoussant Antoine pour la derniere fois, & il y institua des jeux semblables à ceux d'Actium.

Quoiqu'Octavien fût alors, pour ainsi dire, au comble de ses desirs, & que le peuple parût se soumettre à son joug, les moyens dont il s'étoit servi pour parvenir à la suprême puissance

(1) Aujourd'hui *Prévéza*, dans l'Albanie, sur le golfe de Larta, à 28 lieues n. o. de Lépante, & 41 o. de Larisse. Voyez dans le 16 & dernier volume de l'Histoire Romaine de M. Crévier, page 174 de l'édition de Paris 1754, ce qu'il dit de l'étymologie de *Nicopolis* & des statues de l'âne & de l'ânier, &c.

ne la lui présentoient pas moins sous deux faces différentes. Une partie pensoit dès-lors, mais tout bas, ce que Tacite (1) rapporte des discours que la saine portion des Romains tint aux obseques d'Octavien, tems où la flatterie change ordinairement de langage, & dont nous croyons devoir parler ici d'avance, pour marquer la diversité des sentimens sur ce nouveau maître du monde. Ses partisans, ses admirateurs qui tenoient encore aux restes (2) d'Octavien devenu Auguste par des intérêts suivis & liés, ou par la reconnoissance, disoient que sa piété filiale pour César son pere adoptif, & la nécessité des tems, l'avoient forcé à une guerre civile, qui ne comporte jamais ni modération ni justice, quelle qu'en soit la premiere cause ; que pour pouvoir punir les meurtriers de son pere, il avoit fait de grands sacrifices à Marc-Antoine & à Lépide, ses deux collegues dans le triumvirat; que l'indolence & l'ineptie de l'un, l'extravagance & l'abrutissement de l'autre, les ayant rendus incapables de partager

(1) *Ann. lib. I, IX & X.*

(2) Observez que l'on se transporte ici, pour un moment, à ses funérailles.

une adminiſtration auſſi importante que celle de la république Romaine, il avoit ſenti, avec raiſon, que le gouvernement d'un ſeul étoit l'unique reſſource pour pouvoir remédier aux maux de la patrie expirante & épuiſée par des diſcordes inteſtines, qui ne pouvoient plus ſe concilier que par la réunion du ſouverain pouvoir ſur une tête.

Les autres, au contraire, prétendoient, avec plus de juſtice & moins de partialité, que ce deſir de venger ſon pere & de faire ceſſer les malheurs publics, n'avoient ſervi que de prétextes à ſes vues; que l'ambition de régner avoit été ſon ſeul motif; que, dans cette intention, il avoit ſéduit un corps de vétérans pour le ſeconder, & que, ſans caractere légal, il avoit levé des troupes; qu'il avoit trompé les légions des conſuls, en feignant d'être lié au parti républicain de Pompée; qu'il étoit probable qu'il avoit fait empoiſonner les bleſſures de Panſa, & aſſaſſiner Hirtius par ſes propres troupes; qu'il s'étoit fait déclarer conſul par force, & qu'il avoit tourné contre la république les armes qu'elle lui avoient confiées pour ſoumettre An-

toine ; que ſes cruelles proſcriptions, le maſſacre de tant de citoyens, le violement du droit ſacré de propriété, pour diſtribuer de nombreuſes poſſeſſions à ſes légionnaires à titre de récompenſes, ne pouvoient ſouffrir aucune ſorte d'excuſe ; que la mort de Brutus & de Caſſius lui feroient bien moins d'honneur dans la poſtérité, que le ſacrifice qu'il auroit dû faire de ſa vengeance, au bien public ; qu'il s'étoit conduit avec le jeune Pompée comme un homme ſans foi & ſans honneur ; qu'il avoit également abuſé Lépide par une fauſſe oſtentation d'amitié ; qu'enfin il en avoit agi auſſi indignement avec Antoine, l'ayant d'abord trompé dans les traités de Tarente & de Brindes, & enſuite dans le mariage politique de ſa ſœur Octavie, pour le rendre plus odieux par le contraſte des mœurs de ces époux, ce qui en effet le conduiſit d'abîme en abîme juſqu'au tombeau.

Ces deux opinions ſont fort différentes ; cependant elles contiennent toutes deux des vérités, mais la derniere bien plus que l'autre. Il étoit en effet coupable de la plupart de ces imputations, comme on l'a dû remarquer

par tout ce qui a été dit de lui. Au reste, le corps même de la république étoit presque corrompu, & il semble qu'il eût été difficile de donner quelque tranquillité à ce peuple sous une autre forme de gouvernement. Il ne falloit plus, pour lui plaire, que *du pain & des spectacles* (1) : aussi Octavien s'appliqua-t-il à ne jamais le laisser manquer de l'un ni de l'autre.

Quoique la plupart des vrais patriotes fussent tombés sous les coups du nouvel usurpateur, cependant ils ne laisserent pas moins après eux une race illustre qui s'élevoit, & qui, conservant des sentimens dignes de ses ancêtres, se voyoit impatiemment confondue, en quelque sorte, avec les citoyens du dernier rang. Ce n'étoit plus la naissance, l'élévation de l'ame, les vertus, les talens, qui pouvoient les faire parvenir aux honneurs, aux charges publiques, aux gouvernemens: c'étoit la volonté, le caprice, la faveur mandiée d'un seul homme, ci-devant leur égal, actuellement leur maître. Le droit de patronage, par ce changement, se trouvoit anéanti. Ils

(1) *Panem & circenses.*

n'avoient

n'avoient plus, pour cliens, des princes, des rois, des pays entiers, ce qui nécessairement leur faisoit perdre tout crédit & toute considération. Il n'y avoit plus de lauriers à cueillir dans les climats lointains que sous les ordres arbitraires d'un chef arrogant. Cette noblesse naissante inquiétoit Octavien, & le faisoit quelquefois trembler, surtout quand il réfléchissoit sincérement sur les moyens auxquels il devoit son énorme pouvoir. Il craignoit que, parmi ces illustres jeunes gens, il ne s'élevât un autre Brutus, qui cherchât à s'immortaliser, en le poignardant sur le trône même, pour tenter au moins de rendre la liberté à la patrie. Il eût cependant bien souhaité de prendre le titre de roi; mais sa pusillanimité naturelle reprenant le dessus, modéra ses desirs ambitieux, & lui fit employer la ruse pour conserver la puissance suprême sous un nom plus modeste. Il n'avoit, dans ce moment, nul prétexte plausible pour garder le commandement. Tout étoit tranquille; le tems fixé pour le triumvirat étoit expiré, &, depuis trois ans, il n'exerçoit son pouvoir qu'en vertu de son consulat, magistrature qu'il prit grand

foin de fe faire continuer. Il eut donc recours à fa diffimulation ordinaire, pour maintenir fon autorité dans le gouvernement, & il réfolut de feindre de l'abdiquer, tandis qu'il s'étoit affuré d'un affez grand nombre de créatures dans le fénat, afin d'en empêcher l'exécution.

Pour mieux cacher fon jeu, & donner à cette comédie un air de réalité, il commença par confulter fes deux principaux miniftres, Agrippa & Mécene (1), en les priant de lui dire fincérement s'ils croyoient qu'il fût à propos de rétablir la république, ou qu'il retînt feul les rènes de l'empire. Quelle propofition dérifoire, abfurde, indécente, barbare ! Il femble voir & entendre un meurtrier qui, après avoir affaffiné un grand homme de cent coups de poignard, demande par

(1) On a prétendu qu'Octavien avoit auffi demandé le fentiment de Virgile à ce fujet. Il eût été plus croyable de dire qu'il eût confulté Varius, qui joignoit, à fes grands talens, une profonde connoiffance des affaires publiques. Mais on a voulu faire honneur au poëte, & ce conte n'a pas même l'air de la probabilité. D'ailleurs un homme tel que Virgile, qui avoit refufé d'accepter un bien confifqué, qu'Octavien lui avoit offert, qui reconnoiffoit dans le ciel un juge fuprême, vengeur du crime, & rémunérateur de la vertu, ne pouvoit lui confeiller de tenir fa patrie dans l'efclavage.

quels moyens il pourra le faire revivre. Tout patriotisme étoit éteint, & le retour réel de l'esprit de liberté & des mœurs antiques de Rome, eût bientôt envoyé l'ombre d'Octavien tenir compagnie, avec ses courtisans, à celle de Tarquin le Superbe, & de l'infame Jules César. Tout ce qu'il pouvoit faire & qu'il exécuta en partie, ce fut de rétablir les formes, les apparences, & d'offrir aux Romains le fantôme de l'ancienne république.

Les réponses que Dion (1) met dans la bouche d'Agrippa & de Mécene, nous semblent malignement controuvées (2). Il n'est pas moins vrai, toutefois, qu'Agrippa, dont l'ame toute romaine ne soupçonnoit pas de fausseté dans une semblable circonstance, & qui étoit sensible à cette seule gloire qu'on acquiert par les grandes actions, se déclara ouvertement pour une abdication généreuse. Il représenta à Octavien tous les dangers d'une domination insupportable à un peuple libre; &, après lui avoir cité les exemples de Sylla & de Jules, il l'exhorta à convaincre l'univers entier, en rétablis-

(1) *Lib. XLII.*

(2) Lipse est de notre opinion à cet égard.

ſant la liberté de ſa patrie, & en s'efforçant de la remettre dans ſon premier éclat, que l'unique motif de ſes armes n'avoit été que la gloire de venger ſon pere.

Mécène ne fut pas de cet avis: ſans trop s'étendre ſur ce qu'une couronne a de brillant & d'attraits, il prit Octavien par ſon foible, par ſon caractere fonciérement timide, en lui expoſant qu'il s'étoit trop avancé pour reculer; qu'après tant de ſang répandu, il ne lui reſtoit plus d'autre aſyle que le trône; qu'enfin s'il remettoit le ſouverain pouvoir au ſénat, il ſeroit à l'inſtant accuſé & pourſuivi par les enfans de tant d'illuſtres Romains que les malheurs des tems l'avoient forcé de ſacrifier à ſa ſûreté (1).

(1) L'abbé de St. Réal obſerve que chacun de ces miniſtres parla pour ſon intérêt particulier. Il croit qu'Agrippa, en cas d'abdication, eût joué un grand rôle dans la république, par ſon rang, ſes vertus, & ſes qualités civiles & militaires; au lieu que Mécene, homme de lettres, écrivain élégant, & courtiſan adroit, ne pouvoit eſpérer de briller que ſous la protection d'un prince ami des arts, & dont il avoit déjà la confiance. Comme cette obſervation, qui, au reſte, eſt aſſez fine, n'eſt ſoutenue d'aucune autorité ancienne, nous ne croyons pas devoir l'adopter. Ce n'eſt pas d'ailleurs que nous ne rendions juſtice au mérite de cet auteur moderne, à qui cependant on pourroit un peu reprocher l'eſprit de contrariété, & le goût des paradoxes.

On imagine bien ſans doute qu'Octavien ne fut pas long-tems à ſe décider entre les ſentimens oppoſés de Mécène & d'Agrippa, qu'il remercia néanmoins également de leurs bons conſeils.

Le reſte du cinquieme conſulat d'Octavien, & tout le ſixieme, ſe paſſerent à préparer les eſprits, & à faire naître les circonſtances propres à effectuer le changement de la république en monarchie. Des jeux variés, des ſpectacles pompeux, des fêtes continuelles, des édifices publics, des dons innombrables, voilà les moyens qu'il employa pour y parvenir; &, pour faire mieux goûter ſon gouvernement, il prit à cœur de purger le ſénat d'intrus indignes d'y paroître, & de le rétablir dans ſon ancien luſtre, du moins à l'extérieur. Ces premieres meſures plurent infiniment aux Romains, qui eſpéroient toujours qu'il abdiqueroit ſa puiſſance, quand il auroit remis la république en état d'agir ſans ſon concours.

Le ſénat, en effet, avoit beſoin d'une grande réformation. Le dictateur (Céſar) l'avoit avili, en y admettant beaucoup de perſonnes ſans

naiſſance, ſans vertus, & même des étrangers (ce qui étoit contre toutes les loix), dont le ſeul mérite étoit de pouvoir le ſervir dans l'exécution de ſes deſſeins pervers. Ce mal augmenta ſous le conſulat de Marc-Antoine, qui vendoit une place de ſénateur au premier offrant; & comme il prétendoit, dans cette occaſion, n'agir que par les ordres de Céſar, qu'il avoit trouvés dans ſes papiers après ſa mort; on nomma, par dériſion, ces gens nouveaux & conſtitués en dignités, les *Charoniſtes* (1). Le triumvirat porta l'abus plus loin. Car au lieu de trois cens ſénateurs, nombre auquel ils étoient fixés depuis l'heureuſe expulſion de Tarquin le Superbe juſqu'aux malheureux tems de Sylla, on en avoit créé plus de quinze cens, & il en reſtoit encore mille au tems où nous parlons, les autres ayant péri par le fer, par le poiſon, ou par la maladie. Cette réformation utile, néceſſaire même, parut auſſi difficile que dangereuſe à faire, particuliérement au ſortir de tant de diviſions inteſtines, qui avoient dû

(1) On feignoit que Caron les avoit amenés des enfers, parce qu'ils devoient leur élevation aux prétendus ordres d'un homme mort. *Suet. in Aug.* §. 35.

laiſſer une longue fermentation dans les eſprits accoutumés aux intrigues, aux violences, aux meurtres, & encore prêts à ſe porter à toutes ſortes d'extrémités. Octavien ſe détermina pourtant, avec fermeté, à réduire d'abord les ſénateurs au nombre de ſix cens; &, ſoutenu d'Agrippa, qui voulut bien l'aider à maintenir un pouvoir qu'il lui avoit conſeillé de remettre, il parvint, autant par l'adreſſe que par la force, à éconduire & à éloigner tous ceux qui déshonoroient la plus auguſte aſſemblée de l'univers. Il forma d'abord une liſte des perſonnes qu'on devoit dépouiller de cette dignité, & il entreprit cet ouvrage, non en qualité de cenſeur, car il dédaigna d'en porter le nom, mais comme protecteur des loix & réformateur des mœurs : titre imaginé par Jules Céſar.

Pour remplir ſes vues dans cet objet, & ne prendre que les voies les plus douces, en paroiſſant n'avoir d'autre but que celui de la loi & du bien public, il ſe ſervit d'un expédient qui lui réuſſit. Il ſe rendit au ſénat un jour de grande aſſemblée, & prononça un diſcours éloquent, qu'il adreſſa aux ſénateurs en général, ſans déſigner qui que

ce fût, en exhortant ceux d'entre eux qui ne se sentoient pas propres à tenir décemment une place dans le conseil suprême de la nation, à se rendre eux-mêmes justice, en se retirant sans bruit. Il ne manqua pas de leur faire observer avec finesse, que cette démarche de leur part feroit honneur à leur modestie, dont on leur tiendroit bon compte; au lieu que ceux qu'on se verroit forcé de rejetter de ce corps respectable, essuyeroient un affront qu'ils auroient alors mérité, puisqu'ils en étoient prévenus. Cette tournure adroite d'Octavien (car il étoit fertile en ressources) produisit d'abord cinquante démissions volontaires, qui furent en effet récompensées par quelques distinctions dans la république, & par quelques privileges particuliers. Des sollicitations pressantes eurent le même succès auprès de beaucoup d'autres, jusqu'au nombre de cent quarante, mais la plus grande partie fut renvoyée par la voie de l'autorité.

On ignore si, dans ces tems, Octavien poussa plus loin cette réforme. Dion n'en dit pas davantage, sinon qu'il força Quintus Statilius de remettre sa charge de tribun du peuple. La

crainte de faire trop de mécontens dans une conjonćture où il étoit si fort de son intérêt de se concilier l'amitié de tout le monde, lui fit peut-être discontinuer la poursuite de son projet, qu'il reprit & exécuta pleinement douze ans après. Les précautions extraordinaires qu'il crut devoir prendre pendant cet ačte de politique & de vigueur, montrent combien la circonstance étoit périlleuse; car il n'alloit jamais alors au sénat sans être plastronné, & même garni d'une cote-de-maille sous sa robe. Il avoit encore la prudence de se faire accompagner de dix des plus braves ou des plus robustes sénateurs de ses partisans, & les plus attachés à sa personne, ce qui, sans le paroître, formoit sourdement autour de lui une bonne garde, pour prévenir toute surprise & pouvoir attendre les secours du dehors. Son nom fut placé en tête de la liste des sénateurs, & il prit la qualité de prince du sénat: titre sans fonćtions & qui plut au peuple, parce qu'il donnoit encore quelque idée de l'ancienne république, dont il affećtoit de conserver le souvenir, tandis qu'il la détruisoit réellement. Peu d'hommes ont suivi un plan de con-

duite, une fois formé, avec autant de constance & d'astuce qu'Octavien. Aussi, dans son sixieme consulat (1), pour conserver les formes antiques, partageoit-il les faisceaux avec son collegue Agrippa. Mais, en prêtant le serment accoutumé à l'expiration du tems de sa charge, il n'oublia point de s'y faire continuer encore pour cinq ans, afin d'avoir un titre légitime pour garder le timon de l'état.

Ses vues secrettes étoient d'avancer Agrippa, afin d'avoir un ferme appui dans la personne de ce grand homme. Pour cet effet, il lui donna en mariage sa niece Marcella, sœur du jeune Marcellus (2).

Quoique son premier objet fût de régner, il ne négligeoit aucune occa-

---

(1) An de Rome 724.

(2) On ignore si dans ce tems Vipsanius Agrippa étoit veuf, ou si, pour contracter cette grande alliance, il répudia sa femme Pomponia, fille de P. Atticus, qu'il avoit épousée par l'entremise d'Antoine, après le traité de Brindes. En 726, il en eut une fille nommée Vipsania, mariée par la suite à Tibere, à qui elle avoit été fiancée dès le plus bas âge [à deux ans], Tibere n'en ayant alors que six à sept, s'il naquit en effet, selon les historiens, le 14 Novembre 722. Tibere en eut un fils, & vécut bien avec Vipsania jusqu'à ce que des raisons politiques les désunirent, pour épouser, après la mort d'Agrippa, Julie, fille d'Auguste.

sion de faire le bien public ; &, dans sa position, c'étoit l'unique moyen de réussir. Son sixieme consulat fut signalé par des actes de prudence, de sagesse & de générosité. Plusieurs sénateurs, dont la fortune ne répondoit pas à leur rang ni à leur naissance, furent secrétement secourus par Octavien, qui, par d'utiles largesses, soutint les principales magistratures. L'édilité curule, loin d'être recherchée, comme autrefois, étoit absolument abandonnée. Cette dignité engageoit dans une dépense excessive, à cause des jeux & des spectacles que les édiles donnoient pour obtenir la faveur du peuple. Or cette faveur étant devenue inutile par les changemens arrivés dans l'état, on fuyoit une charge si dispendieuse, & qui ne donnoit aucun avantage solide. La questure n'étoit point dans le même cas, puisqu'elle donnoit le maniement des deniers du trésor public. Mais, comme elle s'accordoit à de jeunes gens, avant que de les faire monter dans un rang plus haut, il s'y étoit glissé de grands abus. Octavien, pour couper la racine du mal, constitua deux anciens préteurs pour la garde de ce trésor de l'état, & pour diriger

les opérations des jeunes questeurs. Il fit mieux : il remit tous les arrérages dus à la caisse, & brûla toutes les obligations dont les paiemens devoient y rentrer ; enfin, par une magnanimité inattendue de sa part dans tout autre tems, il annulla, par un édit solemnel, tout ce que lui-même & ses collegues avoient prescrit dans le triumvirat jusqu'à ce jour qu'il voulut rendre l'époque du renouvellement des loix, du bon ordre & de la félicité publique.

Ayant ainsi préparé tous les esprits, applani toutes les voies, &, pour ainsi dire, persuadé aux Romains, sans néanmoins s'être expliqué encore ouvertement, que le gouvernement d'un seul, bien combiné & bien conduit, étoit préférable à une liberté souvent orageuse, il jugea qu'il pouvoit frapper le grand coup, pour faire donner une sanction légale à l'autorité qu'il avoit usurpée, & qu'il avoit maintenue par la force. Ainsi donc, au commencement de son septieme consulat, où il eut encore pour collegue Agrippa, son illustre ami, & s'étant assuré de nouveau l'affection du peuple & l'attachement des deux tiers des sénateurs, il se rendit au sénat le 7 Janvier l'an de

Rome 725. Il y déclara formellement qu'il remettoit la ſuprême puiſſance à la république, à qui elle appartenoit de droit. Il y prononça un diſcours, où il entra d'autant plus d'art qu'il parut ſimple, honnête, de bonne foi; mais qui certainement n'eſt pas celui que Dion lui met dans la bouche; car il eſt plein d'une vanité frivole, d'expreſſions bouffies, & peu convenables au caractere d'Octavien, qui mépriſoit ce ton ridicule de déclamation, vrai partage des rhéteurs & des ſophiſtes. Ce n'eſt pas que la harangue, ainſi que le procédé d'Octavien, ne fuſſent remplis d'artifice; mais le voile de la modeſtie & de la vérité dont il les couvrit n'eût pas produit ſon effet, s'il avoit parlé avec l'emphaſe que Dion lui prête. Plus la démarche qu'il faiſoit pouvoit paroître ſuſpecte, moins devoit-il employer une éloquence brillante & déplacée. Il parla le langage d'un homme qui eût voulu abdiquer réellement; il exhorta les ſénateurs à faire un bon uſage de la puiſſance qu'il leur rendoit, & finit par ſouhaiter à leur adminiſtration toutes ſortes de proſpérités. Ceux qui étoient dans le ſecret applaudirent; les autres furent

très - embarrassés : car cette comédie fut jouée très - naturellement & avec tout le succès possible. Les clair-voyans pénétrerent le mystere, & n'oserent parler. Quelques-uns d'entre les sénateurs qui étoient de bonne foi, furent enchantés de l'action sublime d'Octavien ; ils se réjouirent un moment de la renaissance de la république & de la liberté ; d'autres, dont la fortune tenoit à celle du nouveau César, ou qui, fatigués des troubles intérieurs, n'aspiroient qu'après une paix durable, furent véritablement affligés de cette abdication, dans la crainte que la patrie ne retombât dans les malheurs dont à peine on venoit de se tirer. Dans cette diversité d'opinions, le parti secret d'Octavien eut beau jeu, & porta bientôt tout le monde à se réunir pour le supplier de se désister d'une résolution si fatale au repos & au bonheur des Romains. La multitude de raisonnemens, pour le convaincre à garder les rênes de l'état, étoit inutile. En effet, après quelques doux efforts d'une foible résistance, il céda aux prieres du sénat, avec quelques modifications cependant, dont le vernis modeste, frappant tous les yeux, le fit

élever jusqu'au ciel, quoique dans le fond ces restrictions ne pussent en rien préjudicier à ses vues aussi ambitieuses que bien combinées.

Il déclara que, par condescendance pour le sénat, il se chargeoit de la direction pénible & générale des affaires de la république; mais que, ne pouvant supporter seul tout le poids du gouvernement, il falloit que le sénat & le peuple partageassent avec lui le soin des provinces, en leur promettant néanmoins que, pour leur sûreté, il prendroit celles qui étoient les plus sujettes aux tumultes, aux séditions, ainsi que toutes les frontieres exposées aux incursions des ennemis, tandis qu'il leur laisseroit des provinces tranquilles, dont la fidélité leur procureroit les honneurs du commandement, sans en redouter jamais les inquiétudes & les alarmes. Par cet arrangement admirable pour Octavien, il gardoit à sa disposition toutes les forces de l'empire, ce qui désormais lui ôtoit toute crainte des cabales intérieures; &, pour mieux s'assurer encore contre entreprises des grands, il fit subdiviser toutes les provinces en un grand nombre de gouvernemens & de pré-

fectures. On sent de reste qu'il s'étoit réservé la nomination de tous les emplois de son vaste département. Il les fit remplir par ses créatures, les prenant indistinctement parmi les patriciens, les plébéïens ou les chevaliers, comme il le jugeoit le plus convenable à ses intérêts; & lui seul leur donnoit ses ordres & ses instructions particulieres. Les provinces restées à l'administration du sénat & du peuple, furent gouvernées par des préteurs & des proconsuls, mais sans être revêtus de l'autorité militaire. Ils avoient les environs de Carthage & d'Utique, avec la Numidie; l'Asie proprement dite, compris le Royaume de Pergame; la Grece, nommée alors communément l'Achaïe; la Dalmatie & la Macédoine; Crete & Cyrene; la Bythinie & le Pont; la Corse, la Sardaigne, & la Bœtique, en Espagne. Octavien garda le reste de cette derniere contrée, qui étoit divisée en deux provinces, la Lusitanie & Tarragonie. Il avoit pour son partage toutes les Gaules, comprenant la Narbonnoise; la Celtique, que l'on commençoit à nommer Lyonnoise; l'Aquitaine; la Belgique; la haute & basse

Germanie ; la Cœlo-Syrie ; la Phénicie ; la Cilicie ; l'Egypte ; l'Isle de Chypre, &c.

Quelle immense étendue de terres ! Quelle prodigieuse domination pour une seule tête ! Après cela, qu'on daigne apprécier l'espece d'importance que veulent se donner tant de petits souverains de nos jours, dont les pays peuvent se traverser, se croiser, se visiter & se mesurer en moins de vingt-quatre heures.

Octavien échangeoit quelquefois, avec le sénat & le peuple, telle province contre une autre, selon ses besoins ; & il trouvoit toujours le moyen de lui plaire, sans cesser de marcher droit à son but. Dans ce dénombrement, on n'a pas fait mention de l'Italie, parce qu'on la considéroit comme la souveraine maîtresse de toutes les provinces, & qu'elle resta sur le même pied. Tous ses habitans étoient citoyens Romains; &, quoique chaque peuple eût ses magistrats particuliers, il avoit recours, dans les affaires majeures, à ceux de Rome, ou directement au chef de l'empire. On n'a point aussi parlé des pays tributaires & sous la protection des Romains, parce qu'ils n'étoient pas

immédiatement ſous la direction de la république, tels que la Judée & la Mauritanie, &c.

Après cette premiere démarche artificieuſe, Octavien en fit une ſeconde qui ne le fut pas moins, ce qui acheva d'aveugler ceux qui ne le connoiſſoient pas bien. Il déclara donc qu'il n'acceptoit ce pouvoir illimité que pour dix ans ſeulement, & il proteſta, avec ſa ſincérité ordinaire, que, s'il rétabliſſoit la république dans ſa premiere ſplendeur, avant l'expiration de ce terme, il ne l'attendroit pas pour lui remettre la puiſſance qu'elle lui avoit confiée. Cette vaine proteſtation, comme on le devine bien, n'eut point ſon effet au tems preſcrit; & ne manquant point de prétextes pour conſerver ſa dignité, ni de moyens pour la ſoutenir, il la garda le reſte de ſes jours, en renouvellant tous les dix ans, & quelquefois tous les cinq ans ces formules de promeſſes menſongeres de redevenir ſimple citoyen Romain, ſoumis aux loix de la patrie.

La diviſion des provinces, entre le ſénat & lui, fut terminée le 13 Janvier; & le 17 du même mois, il reçut le ſur-

nom d'*Auguste* (1). Plancus, de concert avec Octavien, le proposa d'abord aux sénateurs, qui le lui conférerent bientôt solemnellement. Il étoit flatté de ce beau nom, qui en effet annonce quelque chose de sacré & de divin ; ce qui éloignoit toute idée d'usurpation, de tyrannie, & pouvoit faire oublier toutes les horreurs qu'il avoit commises sous celui d'*Octavien*. Le titre de prince du sénat, qu'il avoit encore pris (2), n'étoit pas nouveau dans la république, où il ne signifioit qu'un homme qui, par son mérite, influoit le plus sur les affaires, & que l'on regardoit comme le plus excellent de la communauté. Ce titre étoit légal, & les plus grands patriotes l'avoient porté successivement.

L'ancien esprit de Rome, abaissé par Marius & Sylla, abâtardi par Crassus, éteint par le dernier triumvirat, étoit entiérement évanoui au tems dont

(1) Il eut une fois la pensée de prendre le nom de *Romulus*, voulant passer pour le second fondateur de Rome ; mais ayant réfléchi que ce roi despote s'étant justement attiré la colere & la vengeance du sénat, il eût été imprudent de réveiller de semblables idées, il changea d'avis.

(2) *Cuncta*, *nomine* principis, *sub imperium accepit*. Tacit. lib. I.

nous parlons, & 'empire avoit pris une face toute nouvelle. Quoiqu'une longue suite d'injustices, d'oppressions & de cruautés eût fait taire les loix, & détruit la liberté, les droits imprescriptibles & sacrés du sénat & du peuple subsistoient cependant toujours, & ces deux corps réunis pouvoient les revendiquer après la cessation de cette violence. Mais Auguste leur porta le dernier coup, en les conduisant au point de sceller eux-mêmes, &, pour ainsi dire volontairement, la ruine absolue de la république, en se laissant river aux mains les chaînes qu'il leur avoit préparées depuis long-tems. L'édit du 7 Janvier, par lequel le sénat, en se dépouillant de la puissance suprême, la céda à l'usurpateur, combla tous ses desirs; & la sanction légale qui la confirma, couronna l'œuvre. Quoique les historiens ne parlent point du consentement indispensable du peuple dans cette occasion, il est hors de doute que le tout fut ratifié par les suffrages du peuple solemnellement assemblé. Auguste étoit trop fin, trop instruit, trop circonspect, pour omettre ou négliger une formalité si essentielle, & nous pensons que la fameuse

loi royale (*lex regia*), par laquelle toute la puissance fut transférée aux empereurs, passa pour la premiere fois dans cette occasion.

LIVRE QUATORZIEME.

TRANQUILLITÉ de Rome due aux soins de Mécene. Titre d'empereur accordé à Auguste, & son nom donné au mois Sextilis (1). *Flatterie outrée d'un tribun du peuple. Voyage d'Auguste dans les Gaules & dans l'Ibérie. Rappel de Gallus. Sa mort. Parthénius, poëte. Magnificence des édifices à Rome. Temple de Janus ouvert & bientôt refermé. Mariage de Marcellus. Nouvelle maladie d'Auguste. Disgrace d'Agrippa. Mort de Marcellus. Résignation d'Auguste de son douzieme consulat. Puissance tribunicienne accordée à Auguste. Inondation, peste & famine. Refus d'Auguste pour la dictature & la censure. Réglement de police à Rome. Réflexions sur Tite-Live, Crémutius Cordus & Lucain. Conspiration découverte & punie par la mort de Cépio & de*

(1) *Août*, corruption d'*Auguste*.

Muréna. Athénée, philosophe. Voyage d'Auguste en Sicile & en Grece. Rappel d'Agrippa ; son mariage avec Julie. Défaite des Ethiopiens. Ambassadeurs de leur reine Candace. Soumission de Phraates. Ambassade de Pandion & de Porus, Roi des Indes. Etablissement des bornes milliaires sur les grandes routes de l'Italie à Rome. Retour d'Auguste. Réduction des Cantabres. Antestius Labeo. Caius Trébatius Testa. Labiénus. Conspirations d'Egnatius Rufus découverte & punie. Réforme des mœurs. Renouvellement de la loi Cincia. Pylade & Bathylle, comédiens. Naissance de Lurius, second fils d'Agrippa. Adoption de tous les deux par Auguste. Jeux séculaires. Mouvement des Germains. Voyage d'Auguste dans les Gaules. Concussions de Licinius. Cruauté & mort de Védius. Victoires de Tibere & de Drusus. Retour d'Auguste. Mort d'Agrippa. Portrait de Tibere. Exploit de Drusus, sa mort, son éloge & celui de sa femme. Troubles de Germanie. Pacification générale. Temple de Janus fermé pour la troisieme fois.

L'EMPIRE Romain, devenu calme, après de si longues & de si cruelles

agitations, fut enfin à quel maître il devoit obéir. Ce grand point venoit d'être décidé, & les yeux de l'univers étoient fixés encore une fois sur un César. La dominatrice des nations, Rome, fatiguée de tant de guerres intestines, recherchoit elle-même les douceurs de la tranquillité, & vouloit en jouir à quelque prix que ce fût. Mais le bonheur des peuples ne nous présente pas des tableaux aussi variés, aussi frappans que ceux que leurs malheurs nous tracent ; & l'uniformité d'un gouvernement absolu ne peut que rendre monotone la narration de ses événemens. Ainsi, après avoir rapidement offert tout ce qui a paru de plus intéressant dans cet empire depuis sa fondation jusqu'à la derniere conquête de l'Egypte, il ne nous reste plus qu'à décrire la conduite (1) du nouvel usurpateur jusqu'à sa mort ; & c'est enfin

(2) M. l'Abbé de Vertot fait agir constamment Auguste toute sa vie sur le même plan de politique qu'il s'étoit formé, selon lui, dès l'âge de dix-huit ans, après la mort de Jules César. Il dit que c'est à ce plan toujours suivi, qu'il fut redevable de sa grandeur ; mais ce beau plan n'est qu'un beau rêve, une pure illusion. Octavien ne dut sa haute fortune, comme on a pu l'observer, qu'aux résultats de mille événemens imprévus, que pas un ne fut peut-être au pouvoir de ce jeune homme, de faire naître ou d'empêcher.

ce que l'on pourra plus justement nommer *les Mémoires de la Cour d'Auguste.* Ce n'est pas, toutefois, que l'on ne voie encore quelque reste de l'ancien esprit de la république se réveiller de tems en tems; car on ne peut humilier, ni tout d'un coup rendre absolument esclave, une nation jadis fiere & impérieuse.

Le premier soin de Mécene fut d'écarter d'Octavien le poignard de quelque nouveau Brutus. Pour assurer la conservation d'un maître qui étoit encore plus son ami, il prit le seul moyen qu'il put y avoir : ce fut de rendre son gouvernement aimable, en lui inspirant de la douceur, de la clémence, de la générosité, de la justice, & du goût pour les beaux arts. Pour mieux diriger toutes ses batteries, Mécene envoyoit tous les jours à la découverte ; il entretenoit à grands frais un nombre prodigieux d'espions de tout rang qui lui rapportoient ce qui se faisoit & se disoit parmi le peuple, ainsi que dans les meilleures maisons de l'Italie, & même des provinces éloignées. Il caressoit & pensionnoit des gens de lettres qui, par des éloges adroitement semés, lui concilioient l'amitié & l'estime

time publique. Auguste, en se retraçant toute sa vie, trembloit au seul souvenir des Ides de Mars (1). Il sentoit qu'il méritoit le même sort que son pere adoptif ; il se rappelloit sans cesse le juste reproche (2) qu'Antoine lui avoit fait autrefois, & chaque héritier d'une famille illustre lui paroissoit un second Brutus. Mais les conseils de Mécene, la politique d'Auguste, & plus encore que tout cela, la mémoire récente de leurs longues calamités, porterent les Romains au repos, & les disposerent à se contenter d'un gouvernement qui sembloit leur promettre quelques douceurs : comme si l'on en pouvoit jouir en aucun genre, sans la liberté, le premier bien de l'homme.

C'est dans cet esprit qu'ils perdirent insensiblement ce qui restoit de leur liberté, & jusques à l'apparence même, sous le successeur de leur nouveau maître. Parmi tous les titres d'honneur & de distinction, que le sénat & le peuple s'efforcerent à l'envi de lui prodiguer, ils le déclarerent *impera-*

(1) Jour de la mort de Jules César.

(2) Antoine avoit souvent reproché à Octavien, qu'il ne falloit s'en prendre qu'à lui seul ; si la république n'étoit pas rétablie dans ses anciens droits.

tor (1), non dans le ſens limité, tel qu'il étoit dans les beaux jours de la république, où il ne ſignifioit ſimplement qu'un *général d'armée*, ou tout au plus *commandant victorieux*, mais dans l'acception la plus étendue, & même ſans bornes, de *généraliſſime* de toutes les forces de l'empire, & de *chef ſuprême* de tous les autres généraux, qui ne devinrent que ſes lieutenans; enfin d'*empereur* dans toute la force du terme, puiſſance dont aucun citoyen n'avoit encore pleinement joui pendant l'exiſtence de la république. Le pouvoir de Pompée fut celui qui en approcha le plus, lorſque, dans la guerre des Pirates, on lui confia toutes les forces maritimes, auxquelles on ajouta enſuite celles de terre en Orient, pour réduire Mithridate (2).

Auguſte, comme empereur, étoit

(1) C'eſt de-là que vient la qualité d'*Empereur*.

(2) Les émiſſaires de Mécene n'auront ſans doute pas manqué de citer cet exemple, pour montrer que la dignité qu'on avoit conférée à Octavien n'étoit pas abſolument nouvelle. Ils auroient pu ajouter que la puiſſance de gouverner les armées & les provinces éloignées, en leur envoyant ſeulement des ordres, avoit également été exercée par le même Pompée, qui, ſans quitter Rome & l'Italie, gouverna l'Eſpagne, & les légions qui y étoient, par ſes lieutenans Afranius, Petréius & Varron.

despote dans les affaires militaires. Il pouvoit faire la guerre ou la paix, lever des troupes, imposer des contributions. L'épée étoit remise dans ses mains, & sembloit lui donner droit de vie & de mort sur chaque citoyen. Ce titre, auquel étoient annexées de si grandes prérogatives, devint la marque particuliere & spéciale de la souveraineté absolue dont Auguste & ses successeurs furent investis, & il fit voir que ce nouveau gouvernement n'étoit fondé que sur la force des armes. La milice, qui ne l'ignoroit pas, s'en prévalut pour commettre avec impunité les crimes les plus énormes. Comme la foiblesse de la république, dit l'illustre Bossuet (1), venoit, entre autres causes, de la jalousie entre le sénat & le peuple, de même la foiblesse du regne des Césars étoit l'effet de la licence des troupes auxquelles ils devoient leur élévation. Auguste tâcha de remédier à ce mal, en subordonnant l'armée aux loix. C'étoit le seul moyen de se soutenir sur le trône du monde. Il n'ignoroit pas qu'en recevant du sénat le droit de commander les armées,

(1) Discours sur l'Histoire Universelle.

c'étoit reconnoître que la puissance civile étoit supérieure à la sienne; mais il n'en avoit plus rien à craindre. Aussi ce n'est-là qu'une réflexion, & non pas un fait.

On sait que le général d'une armée Romaine étoit dans l'usage d'avoir, pour sa garde particuliere une cohorte Prétorienne, formée de jeunes volontaires nobles. Elle lui étoit ordinairement attachée par l'amitié & par la reconnoissance, & elle combattoit toujours auprès de sa personne; mais cette garde ne mettoit jamais le pied dans Rome, sans une permission expresse du sénat. Ce fut pendant les guerres civiles, & après le renversement du bon ordre, que, pour la premiere fois, on leur donna des quartiers dans la capitale. Les généraux ensuite, contre toutes les loix, augmenterent leur nombre au point qu'Auguste avoit jusqu'à neuf cohortes dans Rome seule, pour appuyer son usurpation. Le sénat même, pour engager ses prétoriens à veiller avec plus de zele & de fidélité à la sûreté du prince, leur donna une double paie. Ce fut cependant ce corps qui, par la suite, devint le fléau & la derniere cause de la ruine de l'empire.

Les peres conscrits ordonnerent de plus, que la porte du palais d'Auguste fût ornée de lauriers, surmontés d'une couronne civique, en signe de reconnoissance pour le vainqueur des ennemis de l'état, & le conservateur des citoyens.

On avoit fait l'honneur à *Jules* César de donner son nom à l'un des mois (1) de l'année : on en décerna un semblable à Auguste. On avoit choisi septembre, mois de l'anniversaire de sa naissance; mais il préféra le mois précédent (2), par les raisons rapportées dans la délibération (3) du sénat, qui eut la bassesse d'y rappeller l'action téméraire d'Octavien, lorsqu'ayant fait lever le siege de Modene, il tourna contre sa patrie les armes qu'elle lui

(1) *Julius* [Juillet] appellé *Quintilis*, parce qu'il étoit le cinquieme mois de l'année Romaine, qui commençoit au mois de Mars.

(2) *Sextilis*, nommé depuis *Augustus*, [Août].

(3) La voici selon Macrobe : « Comme c'est dans » le mois jusqu'à présent nommé *Sextilis*, que l'em- » pereur César Auguste a pris possession de son pre- » mier consulat; qu'il a triomphé trois fois; qu'il a » reçu le serment de fidélité de la part des légions qui » occupoient le mont Janicule; qu'il a subjugué l'E- » gypte, & qu'il a mis fin à toutes les guerres civiles, » il paroît que ce mois a toujours été très-heureux » pour l'empire : c'est pourquoi le sénat ordonne qu'il » soit dorénavant nommé *Auguste* ».

avoit confiées pour s'oppofer aux deffeins ambitieux d'Antoine, & avec lefquelles il ofa paroître dans Rome même. Ce fut par ce fatal événement que commença l'autorité illégale du jeune ufurpateur.

Dans cette profufion d'honneurs extraordinaires, digne effet de la fituation des efprits de ce tems, Sextus Pacuvius, tribun du peuple, fe rendit remarquable par une flatterie infigne, ou plutôt par une grande baffeffe. Il n'eut pas honte de déclarer, en plein fénat, qu'il avoit pris la réfolution de fe vouer à Augufte, à la maniere des Ibériens, des Celtes, & des Germains, en exhortant tous les fénateurs à l'imiter. C'étoit la coutume chez ces peuples, qu'un grand nombre de cliens attachoient leur fort à celui de quelque grand, en faifant ferment de vivre & de mourir avec lui. Augufte rejetta d'abord le vœu du tribun, & fur-tout le ferment; mais il ne put l'empêcher de voler fur le champ à l'affemblée du peuple qu'il harangua avec enthoufiafme, pour le même objet; après quoi, il courut dans les carrefours, forçant tous ceux qu'il rencontroit de fuivre fon exemple. Il offrit même des facri-

fices, donna une fête publique à cette occasion, & poussa les choses au point qu'il institua Auguste son héritier en portion égale avec son fils. Comme ce Tribun n'avoit pas de biens, cet acte devoit paroître ridicule; mais ce rusé flatteur vouloit plutôt recevoir que donner. Il ne fut pas trompé dans ses espérances; car Auguste eut la foiblesse de payer ses viles démarches, & il fit voir, sans pudeur, que la flatterie la plus excessive, que les belles ames trouvent toujours rebutante, ne lui seroit jamais désagréable.

Dans un état libre, un honnête homme ne compte que sur lui-même pour s'élever aux dignités & à la fortune; il méprise toutes voies obliques & étrangeres; il ignore jusqu'au nom de protecteur, & n'en connoît d'autre que la loi, ses vertus, ses talens, & son courage. Son génie trouve en lui seul des motifs de gloire, & de l'espace pour se déployer en travaillant à celle de sa patrie & à la sienne propre. C'est sur sa probité, sur sa valeur, son application, sa constance, qu'il fonde l'espoir de devenir utile à ses concitoyens, de mériter son élévation, & d'acquérir une réputation honorable.

Mais, au moment dont nous parlons, c'étoit tout le contraire dans Rome esclave. Les citoyens qui vouloient s'élever, au lieu de voler de leurs propres aîles, qu'on leur avoit arrachées avec la liberté, ne connoissoient d'autres moyens, pour parvenir, que la triste soumission aux volontés d'autrui. Tous les regards ne se portoient que vers le maître & vers ceux qu'il favorisoit d'entre ses nombreux & bas courtisans. Ce n'étoit plus que d'eux que l'on pouvoit attendre de la protection personnelle & des emplois distingués. L'attention des peuples étant donc détournée des loix, & fixée sur le seul homme dont ils s'étoient rendus dépendans: de là provint ce qu'on nomma dans la suite *l'urbanité romaine* (1), qui n'étoit autre chose qu'une politesse affectée, une flatterie choquante, & une dissimulation aussi profonde qu'odieuse.

Les guerres civiles qui survinrent immédiatement après la conquête des

(1) Ne pourroit-on pas, d'après l'histoire de tous les peuples civilisés, hasarder cette maxime, « qu'on » perd ordinairement en vertus ce que l'on gagne en » finesse de goût, & en élégance d'usages du monde»? Heureux l'homme qui ne paroît avoir l'air gauche, que parce qu'il n'a pas encore le cœur corrompu!

Gaules par Jules César, avoient empêché les Romains d'y établir le même ordre que dans les autres provinces conquises. Auguste s'y rendit (1), fit le dénombrement des peuples & de leurs possessions, régla leurs tributs, étendit les limites de l'Aquitaine depuis les Pyrénées jusqu'à la Loire (2); & fit publier dans une assemblée générale des états, tenue à Narbonne, les loix par lesquelles il voulut que ces pays fussent gouvernés. Les Gaulois, à l'arrivée d'Auguste, jouissoient de la paix; mais il y avoit très-peu de tems qu'ils étoient encore en guerre, comme il le paroît par le triomphe de Messalla dans cette même année. Messalla avoit châtié les peuples voisins de l'Adour & des Monts Pyrénées, qui supportoient impatiemment le joug des Romains. Quoique cette expédition ne fût pas considérable, puisque l'on n'en trouve aucun détail, Messalla n'en triompha pas moins à son retour; car Auguste accordoit volontiers cet honneur à ses lieutenans.

On assuroit à Rome que l'empereur

(1) An de Rome 725. Suet. 38, Strab. l. IV.

(2) La Garonne, avant ce tems, bornoit l'Aquitaine.

vouloit passer des Gaules dans les isles Britanniques ; il remit cependant cette course à un autre tems, & marcha vers l'Ibérie. Il séjourna à Tarragone, où il prit possession de son huitieme consulat (1), dans lequel il eut pour collegue Statilius Taurus.

Auguste avoit passé le plus grand feu de sa jeunesse dans les guerres civiles, depuis le siege de Modene jusqu'à la prise d'Alexandrie, ce qui fait plus de douze années. Depuis son retour de l'Egypte, le temple de Janus fermé, un nouvel ordre de choses s'étoit ouvert pour lui, & occupoit son ame toute entiere. Il s'étoit mûri & ne voulut plus se conduire que par la ruse ou la politique, en évitant de former davantage des entreprises hasardeuses, afin de jouir tranquillement au moins du fruit de tant de sang versé, s'il étoit possible qu'un tel homme pût vivre sans remords, & goûter jamais aucun repos. C'est pourquoi il ne voulut employer les troupes qu'à subjuguer entiérement ce qui restoit d'indompté dans les anciennes provinces, particuliérement dans celles qui étoient les plus voisines de l'Italie, sans trop

(1) An 726.

se soucier davantage d'envoyer cueillir des lauriers dans des climats lointains, comme avoit fait Jules César. On parloit cependant à Rome des isles Britanniques, comme d'une conquête digne de son fils adoptif; & Horace même les dépeint comme un champ fertile en lauriers pour Auguste, qui les dédaigna.

Les Anglois de nos jours, qui aiment tant leur patrie, ou ceux d'entre eux qui, selon l'expression d'un écrivain, sont de vrais *patriotes de terroir*, doivent sans doute être bien humiliés de l'indifférence que les Romains témoignerent alors pour leur pays qu'ils pouvoient si facilement conquérir, & de ce qu'ils préférerent un modique tribut annuel à la possession totale de tout son produit. Une légion & quelques cohortes dispersées eussent suffi pour subjuguer ces peuples : mais au fond le pays n'en valoit pas la peine. Les terres étoient incultes, & ce qu'on appelloit alors une ville, n'étoit qu'un assemblage peu nombreux de hutes entourées de palissades, pour les habitans & leurs bestiaux, que la commodité des pâturages obligeoit souvent de se transporter d'un lieu à un autre.

Jules César fit deux descentes dans la Grande Bretagne, & deux fois il fut obligé de se retirer : la premiere, pour dissiper une sédition naissante parmi ses troupes du continent ; & la deuxieme, par la perte d'une partie de sa flotte. Une tempête furieuse, dans le tems d'une haute marée, lui fit perdre quarante vaisseaux. Au reste, il n'y débarqua que pour avoir l'honneur d'être le premier, d'entre les généraux Romains, qui eût pris terre dans un pays inconnu au-delà de l'Océan (1) ; ou plutôt pour se munir d'un grand nombre de belles perles dont il étoit fort curieux, & qui se pêchoient sur ses côtes. On assure qu'il en envoya une à Servilia (2), estimée la valeur de cinquante mille louis (3). D'ailleurs, quels que furent ses motifs dans ces deux expéditions, il y combattit avec sa fortune ordinaire ; mais ayant formé de plus vastes projets que la réduction de ces barbares demi-nus, il repassa promptement dans les Gaules.

L'ambition, qui n'est pas ordinai-

---

(1) *Eone nomine, imperator, unicè fuisti in ultimâ occidentis insulâ.* Catul. ad Cæsarem.

(2) Sœur de Caton, mere de Brutus. Voyez le premier vol. liv. IV, page 309, à la note.

(3) Je crois cette somme un peu exagérée.

rement le vice des sots, a produit ces actions éclatantes qu'on lit dans les fastes des tems. Cette passion acquiert plus de force dans le cœur d'un homme qui, par son courage & ses talens, s'est élevé du sein de la poussiere aux premiers emplois de sa patrie. En effet, il est bien difficile qu'un tel homme, déjà parvenu, ne se flatte pas que la même adresse, le même esprit, la même fortune qui l'ont tiré de son obscurité primitive, ne le portent jusqu'au sommet des honneurs, sur-tout dans un état agité ou chancelant. J'arriverai sans doute au faîte du pouvoir, se dit-il à lui-même; & si je tombe en y montant, ma chûte du moins sera glorieuse.

Tels étoient, selon Dion Cassius & quelques autres écrivains, les sentimens de Cornélius Gallus, homme de fortune, qu'Auguste, après la conquête d'Alexandrie, comme on l'a remarqué, avoit créé premier préfet de l'Egypte. Ce magistrat guerrier, disent encore ces auteurs, fouloit les peuples de son gouvernement. Ils se révolterent à plusieurs reprises, & particuliérement ceux de la Thébaïde, qui étoit alors une province opulente. Il subjugua les mutins, pilla leurs ri-

chesses, & détruisit leur capitale, la fameuse Thebes aux cent portes. La prospérité l'aveugla au point, continue Dion, qu'il fit graver ses exploits sur les pyramides, & se fit ériger des statues par tout le pays. Il ajoute même que, dans les excès du vin, il s'échappoit jusqu'à parler indécemment d'Auguste, son bienfaiteur & son maître, contre lequel enfin il osa conspirer. L'histoire ne nomme pas les complices de cette conspiration, ni jusqu'où elle fut portée.

Elle ne dit pas non plus comment elle fut découverte, ni aucune circonstance de ce fait, qui nous paroît apocryphe. L'indiscrétion de Cornélius Gallus, dans le vin, paroît avoir été son plus grand crime. S'il y eût eu quelque chose de plus, l'infortuné Ovide, qui sollicitoit si vivement son propre pardon, n'eût pas osé dire, dans ses *Tristes* (1), que *le babil* (2) *de*

(1) *Nec fuit opprobrio celebrasse Lycorida Gallo;*
Sed linguam nimio, non tenuisse mero.
Liv. II. el. , vers 445.

(2) Il paroît assez singulier que ce même Gallus ne se soit pas corrigé de ce défaut dangereux, lui qui, dans un poëme que quelques écrivains lui attribuent, décrit élégamment cette foiblesse, ou plutôt ce vice, qu'on ne pardonne qu'au beau sexe, & qui conseille

Gallus, dans l'ivresse, avoit causé sa ruine. Quelques expressions trop libres ou un peu hautaines avoient probablement été rapportées à Rome par de faux amis. Il avoit de plus fait donner son nom à une espece particuliere de papier (*charta Corneliana*) (1) dans la belle manufacture près de Memphis, dont le plus grand papier se nommoit *Augusta Regia* (Royal Auguste), sorte de rivalité qui avoit fort bien pu offenser l'empereur : tels sont quelquefois les grands, sensibles à des minuties, ou aux plus petites choses du monde.

Gallus fut donc rappellé, & Petronius envoyé à sa place. Le bas peuple d'Alexandrie voulut se soulever &

---

d'éviter avec soin ce qui entraîna sa perte. Le sujet de ce poëme est pris d'une coupe précieuse qui lui appartenoit, & dont la cizelure représentoit Tantale pourfuivant la liqueur qui le fuit.

(1) *Isid. orig. lib. VI, c. de cartis.* Sous les Ptolémées, & avant le malheureux incendie de la bibliotheque d'Alexandrie, de sept cents mille volumes; où se trouvoit l'original de la traduction des écritures Juives par soixante & douze anciens de la loi, il y avoit en Egypte plusieurs grandes manufactures de papier, dont ils défendirent l'exportation, par la jalousie qu'ils avoient conçue contre Attalus, roi de Pergame, qui vouloit aussi former une vaste bibliotheque. Ce dernier alors inventa le parchemin, qu'on appelloit *charta pergamena.* Ce prince légua ses livres aux Romains, qui les firent transporter à Rome.

fondre à coups de pierre sur Pétronius qui avec une poignée de soldats dissipa cette vile tourbe. On a déjà dû observer le peu de courage des Egyptiens & d'une grande partie des Orientaux. En effet, Clius Gallus, successeur de Pétronius, auroit conquis avec peu de troupes toute l'Arabie heureuse, s'il n'avoit pas été trahi par Syllæus.

Au retour de Gallus à Rome, Elius Largus (1), qui avoit paru autrefois être son ami, devint son accusateur. Auguste, sur cette accusation, lui fit d'abord défendre l'approche de la cour, & l'exila ensuite de toutes les provinces de son département. Ses amis, ou du moins ceux qu'il croyoit tels, l'abandonnerent aussi-tôt, selon le noble usage qui dure toujours. Les accusations se multiplierent bientôt, & le sénat prenant connoissance de cette affaire, avec plus de chaleur sans doute que n'en eût montré Auguste, le bannit & confisqua ses biens. Gallus, ne pouvant pas supporter cette ignominie, se tua. Auguste en parut affligé, & Suétone rapporte à cette occasion (1), qu'il se plaignoit de ce qu'il étoit

(1) D'autres le nomment Valérius.

(2) *Conquestus est, quod sibi soli non liceret amicis, quatenùs vellet, irasci.* Suet. Aug. 66.

le ſeul à qui il ne fût pas permis de ſe mettre en colere contre ſes amis, autant qu'il l'auroit voulu.

Cet infortuné préfet d'Egypte n'avoit que quarante ans, lorſqu'il ſe donna la mort. Il avoit été l'un des plus intimes amis d'Auguſte. On peut croire avec raiſon que ſon uſurpation lui déplut, & qu'il ne marqua, dans ſes indiſcrétions, tant de mépris pour les Romains, que parce qu'ils l'avoient reconnu pour leur maître. Mais conſidérons un moment les choſes dans leur vrai point de vue. Auguſte n'avoit pas, au fond, plus de droit que Gallus, d'être le premier de l'empire : il n'y étoit parvenu que par le meurtre & la violence. Gallus ne l'avoit vu que d'une humeur inégale, ou plutôt ſans caractere déterminé, tantôt timide & lâche, tantôt hardi, téméraire, & toujours méchant. Il l'avoit toujours vu envieux, ſoupçonneux, léger dans l'amitié, ſans mœurs, & ſe réglant ſur les événemens. Il ſavoit que ſes cruautés, dans le triumvirat, l'avoient rendu odieux à tous les honnêtes gens, & il ne pouvoit imaginer que ſon changement, qu'il ignoroit peut-être, étant ſi loin de Rome, fût bien ſincere. Il

ne croyoit pas que l'apparence ſeule de modération dans un prince pût changer ſi ſubitement l'horreur & la haine du peuple, en admiration & en amour, & le détourner de toute entrepriſe pour faire revivre ſon ancienne gloire. Il penſoit qu'une cour où regne le deſpotiſme arbitraire, eſt le tombeau des vertus & du mérite. En effet, les longs & importans ſervices de Gallus y furent oubliés : il n'eſt donc pas étonnant qu'ayant du courage & de l'eſprit, il ſe ſoit ſouvent égayé par des ſarcaſmes ſur cette cour d'eſclaves. Auguſte, qui les ſentit plus vivement qu'un autre, parce qu'ils le regardoient plus directement, ne put jamais les lui pardonner. Il pouſſa même, à cet égard, ſa vengeance au point d'ordonner à Virgile d'effacer de ſes Géorgiques l'éloge de Gallus que le poëte remplaça forcément par l'épiſode du berger Ariſtée. Quelque beau que ſoit ce morceau (1), il ne nous dédommage pas de la perte du portrait du premier préfet de l'Egypte.

Parmi les gens inſtruits qui vivoient avec le généreux Gallus, on diſtinguoit Parthénius, poëte élégiaque. Son

(1) A la fin des Géorgiques.

ſtyle étoit ſi coulant, que Tibulle le choiſit pour modele. Virgile même, qui ſe lia d'une amitié étroite avec lui, le reconnut pour ſon maître en ce genre. Macrobe (1) aſſure que ce fut Parthénius qui le premier lui découvrit la ſtructure, l'élégance, & les beautés de la poéſie grecque; il dit de plus, que Virgile (2) prit tout ſimplement quelques-uns de ſes vers.

Parthénius étoit natif de Myrlea (3) en Bythinie, & ſujet de Mithridate. Il fut fait priſonnier par Cinna, amené à Rome, affranchi, & admis à la familiarité des plus illuſtres Romains. Quoique ſon génie le portât naturellement à l'élégie, il fit cependant d'autres ouvrages de différens genres. Une douceur ſinguliere caractériſoit ſes écrits; telle eſt à peu près celle que nous admirons dans Pétrarque. Ses premiers eſſais furent adreſſés à Vénus. Il dédia enſuite à Gallus ſon charmant petit poëme des amours des héros. Ses élégies étoient dédiées à l'aimable Aré-

(1) *Lib. V*, *c.* 17.

(2) Virgile, Ovide, Tibulle, Horace même, ſi l'on oſe le dire, ne devoient leurs plus beaux morceaux qu'aux Grecs, malgré toute leur prétention.

(3) D'autres diſent de Nicée, ville voiſine, où ſe tint le premier concile général.

tée, sa femme, dont il vantoit les vertus. Il parvint à un grand âge, ayant vu le regne de Tibere qui fut si enchanté de ses productions, qu'il les fit recueillir, les regardant comme supérieures à toutes celles des poëtes de son tems, & qu'il lui érigea même une statue dans sa bibliotheque, à côté de celles de Rhianus & d'Euphorion, tous deux écrivains célebres (1).

On ignore si ce fut par les soins de Gallus, ou de ses successeurs, que les fameux obélisques d'Alexandrie furent transportés à Rome sous le regne d'Auguste. On en plaça un dans le cirque, & l'autre au champ de Mars. Le premier avoit plus de 125 pieds de hauteur, sans compter le socle; le second avoit neuf pieds de moins. Ils étoient tous deux d'une seule piece (2). Le dernier, quoique moins élevé, devint cependant plus remarquable par sa base ingénieuse, qui avoit en étendue ce que son obélisque avoit en élévation, & sur laquelle Manlius le mathématicien traça un Gnomon qu'il fit incrus-

(1) *Suidas in Parthen.*

(2) On plaça dans l'arsénal de Pozzuolo le vaisseau qui les avoit apportés, comme une curiosité merveilleuse.

ter en lames de cuivre, & qui, par ses divers signes, marquoit, au moyen de l'ombre du sommet de l'obélisque, non-seulement le point de midi à Rome au solstice d'été, mais encore la longueur des jours de toutes les saisons.

Le sénat, qui s'avilissoit de plus en plus, eut la bassesse d'ordonner des actions solemnelles de graces pour la découverte & l'extinction de la prétendue conjuration de Gallus, comme si l'état eût été menacé d'un grand péril. L'exemple de cette flatterie publique ne fut que trop imité sous les empereurs suivans; mais ni le décret du sénat, ni la protection du prince ne purent garantir le délateur de l'indignation de tous les honnêtes gens. Il fut généralement detesté comme traître à son ami, comme calomniateur, enfin comme un scélérat qu'on ne pouvoit trop fuir. En effet, Proculéius le rencontrant un jour par hasard dans la rue, se couvrit la bouche & le nez avec la main, pour marquer qu'il étoit dangereux de respirer même en présence d'un tel monstre; ce qui acheve de confirmer que Gallus n'étoit coupable que d'étourderie & de légéreté

dans ses discours. Car, s'il eût été regardé vraiment en criminel, son accusateur, loin d'encourir le mépris & la haine publique, eût passé au contraire pour bon citoyen. La mort de Gallus ne fit point d'honneur à Auguste, que l'on compara, dans cette occasion, au fougueux Alexandre dans son barbare procédé pour le sage Callisthene.

Marcus Agrippa, ce parfait & rare modele d'un bon ministre, acheva dans l'année 726 de Rome le grand ouvrage commencé par Jules César, continué par Lépide, mais interrompu par les guerres civiles. Cet ouvrage étoit une enceinte destinée à l'usage des tribus & des centuries dans les assemblées générales du peuple. Ce vaste édifice ne fut d'abord élevé qu'en bois sans couverture; Jules César ensuite, pendant qu'il faisoit la guerre dans les Gaules, forma le plan de le faire construire en marbre, de le couvrir, & de l'orner de portiques. Cicéron devoit avoir la direction de cet ouvrage, conjointement avec Oppius : on ignore jusqu'à quel point ce projet fut exécuté. Dion Cassius assure que le corps de l'édifice fut bâti en pierre par

Lépide ; mais qu'Agrippa en fit faire tous les ornemens & les incruſtations de marbre, & qu'il le décora d'un grand nombre de tableaux, de bas-reliefs & de ſtatues admirables, &c. Il ajoute que, dans ſa dédicace ſolemnelle, il lui donna le nom de *Parcs Juliens*, en l'honneur de Céſar & d'Auguſte ſon fils adoptif, ſous le regne duquel il fut terminé.

L'année ſuivante, il acheva le Panthéon, une des merveilles du monde par ſa ſolide beauté. Agrippa, ſelon Pline, dédia ce temple à Jupiter le vengeur ; &, ſelon Dion Caſſius (1), à Mars, Vénus, & Jules Céſar. Mais l'opinion la plus générale & la plus probable, eſt qu'il fut conſacré à Cybele & à tous les dieux dont les ſimulacres y furent placés (2). On voulut y mettre auſſi la ſtatue d'Auguſte, qui eut la modeſtie de refuſer les honneurs divins dans Rome, & on la mit dans le veſtibule, avec celle d'Agrippa. La ſtatue de Jules Céſar fut érigée dans le temple même. L'ancienne inſcription M. AGRIPPA. L. F. COS. TERTIUM. FECIT. ſubſiſte encore ſur le portique.

(1) *Lib. I, c.* 2.
(2) *Platina, in Bonifac.*

Mais elle ne veut pas dire, comme quelques-uns le prétendent, que ce temple fut achevé ou dédié pendant le troisieme consulat d'Agrippa; car ce consulat finit avec l'année 725. Le vrai sens est que, lors de la cérémonie de la dédicace, il avoit été trois fois consul.

¶ Ce magnifique monument de la grandeur des Romains a cent quarante pieds d'élévation, & presque autant de largeur; personne n'ignore qu'il est de figure ronde, sans fenêtres, & qu'il n'est éclairé que par une ouverture pratiquée au haut de la voûte. Ses murs ont 18 pieds d'épaisseur (1), & sont revêtus de marbre dans l'intérieur du temple. Le frontispice étoit autrefois couvert extérieurement de plaques de cuivre doré, & la voûte de lames d'argent, auquel on n'a pas manqué de substituer du plomb. Les portes étoient d'airain, admirablement cizelées, & d'une grandeur prodigieuse. Cet édifice fut endommagé sous Titus, réparé & embelli par Adrien & Sévere (2).

(1) *Fabricii Roma*, c. 9. Nodot. relat. de la cour de Rome, p. 460. *Marlian. lib. VI*, c. 6.

(2) Boniface IV obtint ce temple de l'empereur Phocas; &, l'ayant purifié, après en avoir enlevé, en 609, tous les objets du culte païen, il le dédia à

Depuis

Depuis ce tems (1), il a souffert peu d'altération, si ce n'est dans ses anciens ornemens ; & qu'au lieu d'y monter par douze degrés, on y descend par le même nombre de marches (2). Auguste

la Sainte Vierge & à tous les Saints, sous le nom de *Sainte-Marie de la Rotonde*, à cause de sa figure sphérique. Ce fut Nicolas V, nommé *Thomas Sarzano*, qui, à son avénement à la chaire de Saint Pierre, vers 1451, fit couvrir cette église en plomb *. C'est à ce grand pontife, à ce grand homme, que nous devons le renouvellement des lettres en Occident, après 600 ans d'ignorance & de barbarie. Ce prince de l'Eglise, qu'on pourroit à juste titre surnommer *le Magnifique*, attira tous les savans à sa cour, & les envoya dans les différentes parties de l'Europe avec de l'argent & des instructions pour acheter, à tout prix, les manuscrits qu'ils pourroient découvrir des anciens auteurs Grecs & Latins. Le Pogge, Florentin, trouva Quintilien ; Enos d'Ascali fit l'emplette de Porphyre, avec les ouvrages du célebre Epicurien Apicius, que Platina publia dans la suite, avec un morceau de sa composition sur la méthode de manger délicatement, qu'il intitula *de sanitate tuendâ* [de l'art de conserver sa santé], & où il s'efforce de surpasser le fameux Romain. Une autre circonstance qui contribua beaucoup au rétablissement des lettres, & qui arriva aussi sous le même pontificat, ce fut la chûte de l'empire Grec, lorsque Mahomet II s'empara de Constantinople le 29 Mai 1453. Les savans de ce pays se réfugierent en Italie, emportant avec eux leurs livres & leurs connoissances, ce qui acheva d'éclairer l'Occident. Quelques-uns des pontifes suivans, particuliérement Enéas Sylvius [Pie II], devinrent très-éloquens & très-doctes.

(1) C'est-à-dire, depuis près de 1800 ans qu'il subsiste.

(2) En 1422, sous le pontificat de Martin V, dans

* *Platina in Nicol. V.*

érigea encore un beau temple à Neptune, en reconnoiſſance des victoires qu'il avoit remportées ſur mer. Il y joignit des bains publics, ornés de peintures & de ſculptures des plus grands maîtres. Il fit également élever pluſieurs autres ſuperbes édifices pour la commodité publique, leſquels, avec ceux dont Agrippa avoit embelli la ville, dans le tems de ſon édilité, rendoient Rome d'une magnificence qui juſqu'alors lui avoit été étrangere.

Auguſte r'ouvrit bientôt le temple de Janus, à l'occaſion de différentes guerres (1), dont la plus importante fut celle des Cantabres & de leurs voiſins (2). On aſſure qu'il avoit projetté d'achever la conquête des iſles Britanniques, dont les habitans refuſoient de ſe ſoumettre ax conditions qu'il leur vouloit impoſer. Mais les mouvemens des Salaſſes (3) & des Ibériens étoient des objets d'une plus grande conſéquence. C'eſt pourquoi il envoya contre les Salaſſes Terentius Varro Muræ-

une inondation du Tibre, l'eau monta juſques ſur le maitre-autel de cette égliſe, ſans cependant en dégrader les murs.

(1) *Dio & Oros. VI*, 21.

(2) Les Aſturies, en Eſpagne.

(3) Peuples, au pied des Alpes.

na, & se chargea lui même de la guerre d'Espagne (1).

Dans presque toutes les vastes conquêtes, il est assez ordinaire de laisser quelques peuples indomptés, sur-tout ceux des cantons âpres, montueux & couverts de bois. Il y avoit déjà longtems que les Gaules formoient des provinces de l'empire, & qu'elles étoient contenues dans l'obéissance par des Colonies Romaines; mais les habitans des Alpes, les Rhetes, les Helvétiens, les Savoyards n'étoient pas encore subjugués. Il en étoit de même en Asie: les montagnes de la Cilicie jouissoient de leur liberté. Pareille chose arriva dans les isles Britanniques. Les montagnes d'Ecosse & de la principauté de Galles (2) offrirent une retraite assurée aux peuples forcés d'abandonner la plaine. Un semblable événement eut lieu en Espagne à deux reprises. Les Romains avoient combattu

(1) Il entra dans son neuvieme consulat à Tarragone, ayant pour collegue Marcus Julius Silanus; mais on ne sait précisément si Auguste passa toute l'année en Espagne, ce qui n'est guere probable; ou s'il alla passer quelque tems à Rome.

(2) Elles contiennent encore aujourd'hui des peuples qui ont un langage & des usages différens du reste de la nation, quoiqu'ils soient incontestablement de la même origine.

près de 200 ans pour subjuguer cette contrée : cependant les montagnes de la Cantabrie (la Biscaye) resterent dans la possession des nationraux (1) qui faisoient de fréquentes incursions dans les provinces voisines.

La guerre (2) contre les Salasses n'exigea ni beaucoup de tems, ni de grands efforts. Muræna la finit dans une seule campagne, & acheva de les réduire par la ruse. Il dispersa des corps dans leurs pays, sous prétexte de lever les contributions qu'il leur avoit imposées, & leur ordonna de se saisir dans le même jour de ces peuples malheureux, dont ils firent quarante mille prisonniers, parmi lesquels huit mille en état de porter les armes furent envoyés à Eporédia (3), pour y être vendus, avec la condition expresse,

(1) Ces nationaux sont de nos jours ce qu'ils furent jadis, courageux & rusés *. Il n'y auroit peut-être point de peuple plus formidable en Europe, si la nature du gouvernement Espagnol, & la découverte des Indes ne l'eussent diminué des trois quarts.

(2) Strabon. liv. IV.

(3) Aujourd'hui Ivrée.

* . . . . , *bellicosus Cantaber.*

Horat. lib. II, od. 2.

Le cardinal d'Ossat les accuse de brigues & de menées. Liv. IX.

qu'on les transporteroit au loin; & qu'on ne leur accorderoit la liberté qu'au bout de vingt ans. Trois mille Prétoriens s'établirent dans l'endroit où Muræna avoit campé; &, pour contenir le pays, ils bâtirent une ville nommée *Augusta Prætoria* (1).

Comme Muræna n'étoit que lieutenant d'Auguste, l'honneur de sa victoire appartenoit à ce dernier : le sénat, tant pour cette conquête que pour quelques légers avantages remportés par Marcus Vinicius sur un petit nombre d'Allemands, qui avoient massacré une sorte de caravane de marchands Romains, décréta un arc triomphal orné de trophées, pour être érigé sur la cime des Alpes, en l'honneur d'Auguste (2).

Ce prince rencontra plus de difficultés dans la guerre d'Espagne, où il n'eut que peu de succès, tant qu'il commanda en personne. Les Cantabres le harcelerent sans cesse par des attaques subites, sans qu'il pût rempor-

(1) Aujourd'hui *Aost* par corruption, capitale du duché de ce nom.

(2) On dit qu'on voit des ruines de ce monument près de Monaco, dans un village nommé *Torpia*, par corruption sans doute du mot *Tropæa, trophée. Cluver. Ital. Ant. lib. IX.*

ter, fur eux aucun avantage décifif, parce qu'ils fe retiroient bientôt dans leurs montagnes où il n'ofoit fe hafarder. Le dépit qu'il en eut, joint à fes fatigues, le fit tomber malade, ce qui l'obligea d'aller à Tarragone. Son mal traîna en longueur, & le faux bruit de fa mort fe répandit dans Rome. Il connut, à cette occafion, combien il avoit réuffi à s'efforcer de fe faire aimer. Une confternation générale faifit les citoyens (1), qui firent éclater les marques d'une douleur fincere jufqu'à ce qu'ils euffent appris fon parfait rétabliffement (2). L'ennemi, devenu plus téméraire par l'abfence & la maladie d'Augufte, rifqua une bataille qu'il perdit complétement. Jamais conquête n'avoit coûté aux Romains tant de fang & de fatigues que celle de la Cantabrie. Il y avoit déjà plufieurs années qu'ils étoient les maîtres des places ouvertes, de la plaine & des côtes;

(1) Voyez la belle ode d'Horace. *Divis orte bonis, &c. lib. IV, od. 5.*

[2] Si ces démonftrations d'une trifteffe publique flattent véritablement l'ame grande & fenfible d'un bon fouverain, nous voudrions deviner quelle forte de fentiment elles peuvent faire naître dans le cœur hypocrite d'un ufurpateur ou d'un mauvais roi? Ne feroit-ce point l'orgueil effréné, ou plutôt l'oubli de foi-même, & le mépris pour fes peuples?

mais les montagnes étoient peuplées d'une race inconnue, & qui s'opiniâtroit à conserver sa liberté. On envoya contre ces braves gens, qu'on traitoit de barbares, Antistius, Furnius, Taurus & Agrippa même, qui prit le reste de leurs villes, & les poursuivit jusques dans leurs retraites les plus escarpées. Tandis qu'on les resserroit par terre, une flotte Romaine fermoit tous les passages, &, par de fréquentes descentes, les acculoit de son côté; de façon qu'ils furent enveloppés dans la montagne près du Minho, sans espérance de pouvoir s'échapper. Se voyant alors dans cette position cruelle, ils préférerent la mort à la moindre soumission; ils se poignarderent, se brûlerent, ou s'empoisonnerent tous, vieillards, femmes & enfans. Parmi ceux que l'on prit vivans, il y avoit un jeune homme & une jeune fille qui, s'étant adroitement saisis des premieres armes qu'ils trouverent sous la main, tuerent, par l'ordre de leurs peres aussi prisonniers, leurs freres, leurs sœurs, leurs parens, enfin tout ce qu'ils rencontrerent de leurs compatriotes, avant qu'on pût arrê-

ter leur fureur (1).

Cette fiere nation ayant été ainsi subjuguée, Auguste, pour adoucir la férocité de ce qui restoit de ces peuples, les força d'abandonner les montagnes qui les rendoient de plus en plus sauvages, pour les établir dans la plaine, en prenant des otages pour garans de leur conduite envers les Romains. On en usa de même avec les contrées voisines qui ne furent soumises par Carisius (2) qu'après s'être défendues aussi opiniâtrément. On les obligea de plus de défricher & de cultiver leurs terres, & d'exploiter leurs mines qui étoient vraiment le Potosi de l'ancienne Rome.

Pour assurer ces conquêtes, qui avoient tant coûté, & pour en tirer parti, on y forma plusieurs établissemens qui, par la suite, devinrent de grandes villes (3); car les Romains, attirés par la beauté du climat & du sol, s'affermirent & se répandirent tellement en Espagne, qu'en moins de vingt-un ans le latin fut la langue vul-

(1) *Orosius Strabo*, *lib. III.*

(2) Lieutenant d'Auguste.

(3) *Julia Emerita*, aujourd'hui Mérida; *Cæsarea Augusta*, Saragosse.

gaire de ce pays, & continua de l'être jusqu'à l'irruption des Goths, & l'invasion des Maures. Toutefois, ni l'un ni l'autre de ces événemens ne produisit pas une mutation totale dans le langage; les Espagnols de nos jours appellent encore leur langue, *la Romance* (1); & ils disent de quelqu'un qui la parle avec pureté, que c'est un *muiladino* (très-habile homme).

Il paroît par la situation que les Romains choisissoient ordinairement pour leurs colonies, que c'étoit un peuple qui avoit peu d'idée du commerce. En effet elles étoient presque toujours établies assez avant dans les terres au pied de quelque montagne voisine d'un terrein fécond. Ils ne recherchoient pas même des rivieres navigables; les soldats légionnaires fournissoient des colons qui préféroient une plaine fertile à un port de mer.

L'expédition d'Espagne fut le dernier exploit militaire d'Auguste; il ne se mit plus à la tête de ses armées; la guerre n'étoit pas de son goût. Les circonstances l'avoient seules obligé de passer sa jeunesse dans le métier des ar-

(1) *A linguâ Romanâ.*

mes, pour remplir ses vues ambitieuses, & s'élever au rang suprême où il étoit enfin parvenu. Il parut alors n'avoir plus d'autre objet de gloire que celui de bien gouverner le vaste empire dont il s'étoit rendu maître. Il eut même depuis ce moment si peu de desir d'étendre ses limites, qu'il évitoit avec le plus grand soin d'avoir la moindre querelle avec les barbares qui avoisinoient ses frontieres. Il exigeoit d'eux dans les traités de paix ou d'amitié, qu'il faisoit avec les ambassadeurs de leurs princes, qu'ils jurassent solemnellement de ne jamais les violer; &, pour s'en assurer mieux, qu'ils lui remissent en otage l'une de leurs filles, ayant remarqué très-souvent qu'elles leur étoient plus cheres que leurs fils. Cependant, malgré toutes ces précautions & tous ses efforts pour conserver la paix, il ne put s'empêcher d'être quelquefois en guerre, particuliérement avec les Germains; mais il en confia toujours la conduite à ses lieutenans.

L'Espagne ayant été subjuguée & entiérement pacifiée, après environ deux cens ans de guerres presque con-

tinuelles (1), Auguste ferma pour la seconde fois le temple de Janus. Le sénat lui décerna de nouveau les honneurs du triomphe, que sa modestie ou sa politique refusa encore. Il étoit déjà si grand, dit Florus (2), qu'un triomphe de plus ne pouvoit rien ajouter à sa gloire. Néanmoins il donna à cette occasion des fêtes & des spectacles dans son camp, dont Marcellus & Tibere firent les honneurs, en remplissant les fonctions d'édiles.

Marcus Marcellus, fils de Caïus Marcellus, jeune homme de grande espérance, doux, franc, généreux, équitable, avoit été fiancé à Pompéia, fille de Sextus Pompée; mais Auguste, qui n'avoit point de fils, & qui avoit jetté les yeux sur lui pour relever sa famille, & pour en faire le soutien de son autorité, lui donna Julie sa fille unique. Il eut même tant à cœur que

[1] Depuis que Caïus Scipion y entra la premiere année de la seconde guerre Punique, ce pays donna bien des affaires aux Romains, d'abord par la défaite des Scipions, puis par la guerre de Variathus, par celles de Numance & de Sertorius, par les deux expéditions de Jules César contre les lieutenans & les enfans de Pompée, &c.

[2] *Digna res lauro, dignæ curru senatui visa est; sed jam Cæsar tantum erat, ut posset triumphos contemnere.*

ce mariage s'accomplît bien vîte, que, quoique retenu en Espagne par sa maladie, il envoya des ordres à Agrippa de présider aux noces en son nom (1).

Malgré son pouvoir monstrueux, Auguste se voyoit encore arrêté par les loix auxquelles en bonne politique il vouloit paroître obtempérer. Il craignoit qu'il n'y eût quelque danger à les enfreindre ouvertement; il ne pouvoit donc qu'éluder leur force; il y réussit au-delà même de ses espérances.

En effet, étant prêt à retourner à Rome, au commencement de son dixieme consulat, auquel il fut nommé avec Caïus Norbanus Flaccus pendant son séjour en Espagne, il se fit précéder par un rescript. Il y promettoit à chaque personne du peuple Romain quatre cents sesterces (2), au moment de son arrivée, si le sénat approuvoit ce don. Mais il défendit qu'on rendît sa déclaration publique avant que de s'être assuré de l'aveu de ce corps autrefois si respectable. Il avoit tort de douter de la complaisance du sénat, où il s'étoit fait tant de créatures, parmi

[1] An de Rome 717.

[2] Environ dix écus ou trente livres de France, si c'est le petit sesterce.

lesquelles se trouvoient les plus grands orateurs de Rome. En effet, ses intentions furent approuvées unanimement, & ce vil sénat prévint même ses desirs désordonnés de se soustraire aux loix. Il eut l'infamie de statuer que leur nouveau maître avoit le pouvoir absolu de faire exécuter sa volonté contre les loix même, en l'exemptant de toute sujétion à cet égard (1). On avoit bien quelquefois accordé des dispenses particulieres, dans le tems de la république en de certains cas extraordinaires: telles furent les élections du second Scipion l'Africain, de Pompée, & même d'Octavien, lorsqu'ils furent nommés consuls par la permission expresse du sénat, avant l'âge requis. Mais on n'avoit pas encore imaginé qu'aucun homme raisonnable pût jamais se mettre au-dessus de toute loi, de l'aveu même des représentans d'une nation civilisée, & donner pour motif de ses ordres que tel est son plaisir(1).

On ne se contenta point d'acccor-

---

[1] *Patere legem quam tu ipse tuleris, & scias rempublicam non tuam esse, sed te reipublicæ.* Senec. de Clement. *Non est bonus princeps suprà leges, sed leges suprà bonum principem.* Plin. Paneg. ad Trajan.

[2] *Hoc volo, sic jubeo, sit pro ratione voluntas.* Juven. sat. 6, vers 223.

der au prince ce despotisme arbitraire (1) ; on étendit encore la plupart des exemptions jusqu'à sa famille. Après les fêtes, les réjouissances publiques & les actions de graces aux dieux pour le retour d'Auguste, le sénat donna à Marcellus le droit d'opiner au rang d'ancien préteur, & d'exercer le consulat dix ans avant l'âge prescrit ; on ne prévoyoit point alors que Tibere dût parvenir à l'empire. Auguste cependant, voulant se procurer cette ressource éloignée, en cas d'accident, obtint pour lui une dispense de cinq années, & le fit nommer questeur l'année suivante, lorsque Marcellus fut édile curule. On n'épargna rien pour rendre de la derniere magnificence leur installation dans ces charges (2).

A mesure que la puissance d'Auguste s'affermissoit, les formes & les maximes républicaines se perdoient chez les Romains, qui se dégoûtoient d'exercer des emplois dépouillés de leur autorité & de leur éclat primitifs. On ne

(1) Il ne faut pas le confondre avec le despotisme légal.

(2) Ce fut à cette occasion qu'un chevalier Romain & une dame de qualité danserent publiquement sur le théatre ; ce qui choqua fort les spectateurs.

trouvoit plus le nombre suffisant de citoyens qui voulussent être questeurs en province. Le sénat fut obligé d'ordonner que ceux qui avoient été nommés à cette commission pendant les dix dernieres années, tireroient au sort pour remplir les places vacantes. La même chose arriva peu de tems après pour le tribunat populaire.

Terentius Varro Muræna, dont nous venons de parler, dans l'expédition contre les Salasses, fut nommé premier collegue d'Auguste dans son onzieme consulat ; mais il ne jouit pas longtems de cette dignité. A sa mort, qui fut prématurée, comme nous le dirons par la suite, Auguste, voulant paroître avoir oublié toute inimitié ancienne, lui donna pour successeur, par une politique excessive, Cnéius Calpurnius Pison (1), homme ferme, &

---

(1) L'art poétique d'Horace est adressé aux jeunes Pisons, fils de celui-ci. L'ainé épousa Plancina, fille de Munatius Plancus, aussi hautaine que riche. Tibere, par la suite, se servit d'eux pour persécuter Germanicus & Agrippine. C'est de cet ainé que Séneque raconte le trait suivant : Cnéius Pison, dit-il, avoit peu de vices ; mais il étoit d'une humeur bizarre, contrariante, impérieuse, & prenoit l'opiniâtreté pour une vertu. Deux de ses soldats avoient été absens par congé. L'un des deux revint seul. Pison, sur le simple & injuste soupçon, qu'il avoit assassiné son ca-

celui qui s'étoit le plus fortement opposé à la grandeur illégale des Césars. Pison s'étoit signalé pour la bonne cause dans la guerre que Scipion & Caton avoient renouvellée en Afrique contre Jules César après la bataille de Pharsale. Il joignit ensuite Brutus & Cassius; mais à la mort de ces derniers défenseurs de la liberté Romaine, il traita avec Antoine & Octavien, & revint à Rome, en conservant toujours cet esprit de fierté qui le distinguoit, sans vouloir jamais faire la moindre démarche pour entrer dans les grandes charges de l'état. Auguste fut même obligé de faire les premieres

marade en route, le condamne à la mort, sans vouloir ni lui permettre d'envoyer chercher son compagnon d'armes, ni même l'entendre. Comme il tendoit le cou au bourreau, son ami arriva. Le centurion crut devoir suspendre l'exécution, & mena les deux soldats au tribunal, tant pour sauver la vie à un homme que pour empêcher son général de répandre le sang innocent. Tout le camp suivit les deux camarades, en jettant des cris de joie d'une arrivée aussi heureuse qu'inespérée dans ce moment. Pison, le furieux Pison, entendant ce bruit, & ayant su de quoi il s'agissoit, sortit de sa tente en écumant de colere, comme un enragé, & ordonna qu'on les fit mourir tous trois dans l'instant. Le centurion, pour n'avoir pas obéi aveuglément; le premier soldat, parce qu'il avoit été condamné à la mort, & son camarade, pour en avoir été la cause par son retard. Si cette histoire est vraie, comme Séneque l'assure, il falloit étouffer Pison, comme un furieux, ou l'enfermer, comme un fou.

avances pour l'engager d'accepter le consulat.

En vain Auguste s'efforça de donner à l'empire, sous son regne, la même splendeur qu'avoit la république, en conservant ceux qui restoient des anciennes familles patriciennes, dont il avoit anéanti les chefs dans les guerres civiles. Le fils de Quintus Hortensius, célebre orateur & consul, qui périt aux champs de Philippes, traînoit une vie obscure & languissante ; il se nommoit Hortalus. Le prince le fit venir à la cour, & lui donna une somme d'environ six cents mille livres pour élever ses enfans d'une maniere digne de leurs ancêtres. Il avoit quatre fils ; malgré ce secours, ils retomberent dans l'infortune sous Tibere (1), qui eut la dureté de les abandonner à leur pauvreté, & au mépris qu'elle entraîne.

La santé d'Auguste étoit fort chancellante ; elle s'affoiblissoit de plus en plus. De courts intervalles étoient suivis de fréquentes rechûtes. Comme il étoit persuadé que sa fin approchoit, il appella les principaux d'entre les sénateurs & les chevaliers Romains, &

(1) *Tacit. Annal. lib. II.*

remit en leur présence à son collegue, le consul Pison, les registres contenant la situation & le détail de toutes les forces & de toutes les affaires de l'état, avec des instructions sur le gouvernement; le tout écrit de sa main. Il ne nomma point de successeur, parce qu'il ne croyoit pas sans doute sa puissance assez solidement établie, pour qu'on respectât sa volonté à cet égard après sa mort; mais il parut désigner Agrippa, en lui donnant publiquement son anneau (1); ce qui surprit tout le monde, & sur-tout mortifia cruellement Marcellus. En effet, personne n'avoit douté que l'intention d'Auguste ne fût de le nommer pour son successeur.

L'habileté d'Antonius Musa, médecin, ou plutôt sa bonne fortune, sauva l'empereur de la mort, & l'empire de la confusion dans laquelle il sembloit prêt à retomber. Musa commença par les traitemens d'usage, qui ne réussirent point; ensuite il ordonna les bains froids & une diete austere, avec des rafraîchissans (2). Par ce moyen, le prince se rétablit en peu de tems, & jouit d'une santé beaucoup meilleure

(1) An de Rome 729.
(2) *Plin. lib. XIX, c. 8.*

qu'il ne l'avoit eue. Musa fut noblement récompensé, & on l'éleva de la condition d'affranchi à l'état de chevalier Romain ; on l'exempta encore de toutes taxes, & l'on étendit même ce dernier privilege à tous les médecins. Le sénat concourut à gloire de Musa, pour faire la cour à son maître, en permettant aux citoyens, qui, dans le même esprit, se cottiserent pour lui ériger une statue, de la placer à côté de celle d'Esculape.

Le rétablissement d'Auguste fut bientôt suivi de la disgrace d'Agrippa. Ce grand homme, accoutumé depuis longtems à tenir le premier rang après l'empereur, ne put cacher son déplaisir secret de voir les espérances de l'élévation de Marcellus, qui, de son côté, souffroit patiemment un tel rival. Leurs jalousies mutuelles parvinrent au point qu'Auguste se vit forcé d'éloigner Agrippa. Cette résolution cependant lui coûta beaucoup ; & il prétendit colorer la disgrace de son ancien & fidele ami par des honneurs & des marques de confiance. Il le nomma gouverneur de Syrie, l'une des plus florissantes & des plus riches provinces de l'empire. Agrippa ne prit point

le change ; il dit par-tout assez haut ; qu'on l'envoyoit en exil, quelqu'honorable qu'il parût être. Il dédaigna le masque qui lui étoit présenté pour couvrir sa disgrace, & fit partir ses lieutenans pour son gouvernement, en se retirant lui-même à Mitylene, pour y mener une vie privée, la seule peut-être qui conduit au bonheur.

Marcellus ne jouit pas long-tems de son triomphe. Une mort précoce l'enleva dans la fleur de l'âge, à vingt ans. Idole du peuple, dont il avoit acquis l'estime & l'amour par ses vertus, par sa douceur & sa bienfaisance, il fut sincérement & généralement regretté. On s'étoit flatté que, parvenant au rang suprême, il eût trouvé plus glorieux de rétablir la liberté avec la république, que de dominer despotiquement sur elle. Tous les Romains le pleurerent ; & ce digne objet de leur amour s'effaça difficilement de leurs cœurs & de leur mémoire.

Le portrait que Séneque (1) & Vel-

(1) *Adolescentem animo alacrem, ingenio potentem, sed & frugalitatis continentiæque, in illis annis aut opibus non mediocriter admirandum, patientem laboris, voluptatibus alienum, quæcumque imponere illi avunculus, & , ut ità dicam, inædificare voluisset, laturum.* Senec. consol. ad Marc. c. 2.

léius Paterculus nous ont laissé de ce jeune prince, est vraiment admirable. Quoiqu'il eût l'esprit enjoué, il avoit un génie vaste, un courage indomptable, une modération surprenante, & une extrême tempérance. Appliqué au travail, sourd à la voix du plaisir, il possédoit les qualités & les talens nécessaires pour gouverner un empire avec autant d'intelligence que d'équité. Les vers de Virgile (1), qui retracent ce malheureux événement, sont si touchans, si nobles, qu'ils firent verser des larmes à l'incomparable Octavie. Le reste de la vie de cette illustre princesse fut employé à pleurer ce cher fils, à qui elle ne survécut que douze ans. Auguste parut partager sincérement sa douleur, quoi qu'en disent quelques écrivains modernes, qui, donnant une interprétation forcée à une expression de Tacite (2) & de Pline (3), ne se sont fait aucun scrupule de le soupçonner

(1) *Ostendent terris hunc tantum fata, neque ultrà*
Esse sinent. Nimium vobis Romana propago
Visa potens, superi propria hæc si dona fuissent.
Virg. Æneid. VI, *vers.* 870.

(2) *Breves & infaustos populi Romani amorem.* Tac. annal. II, 41.

(3) *Suspecta Marcelli vota.* Plin. lib. VII, c. 45.

d'avoir hâté cette mort. Leur soupçon eût été moins hasardé, en le faisant tomber sur l'ambitieuse Livie. Cependant une maladie épidémique qui régnoit en ce tems-là à Rome, est une circonstance qui semble la justifier. On célébra les obseques de Marcellus avec une pompe extraordinaire. Auguste prononça lui-même son oraison funebre ; &, pour perpétuer sa mémoire, il donna le nom de son neveu à cet immense théâtre dont les superbes restes nous montrent la magnificence des Romains. Le sénat lui décerna une statue d'or que l'on plaça dans une chaire curule, entre les sieges des édiles, afin qu'il parût encore y présider.

Auguste, sentant alors qu'il étoit nécessaire de ménager Agrippa, se rendit au sénat, où il offrit de lire son testament à l'assemblée, qui le pria de s'épargner cette peine ; il insista un moment & reploya son écrit, en ne donnant pas moins à entendre qu'il n'avoit nommé personne pour lui succéder : ce qui fut très-agréable à ce qui restoit de vrais Romains parmi les sénateurs. Quoiqu'en cette occasion il eût témoigné dans ses discours beaucoup

d'égard pour Agrippa, il ne se pressa pas cependant de le rappeller, pour ne pas reconnoître publiquement, sans doute, qu'il l'avoit sacrifié à la jalousie de son neveu.

Huit ans s'étoient déjà écoulés depuis la bataille d'Actium, & Rome enfin s'étoit accoutumée à reconnoître Auguste pour chef suprême de l'empire, & à lui obéir en cette qualité. C'est pourquoi le consulat qu'il avoit cru devoir exercer aussi long-tems que son autorité ne seroit pas assez fermement établie, ne lui étoit, depuis ce moment, devenu d'aucune autre utilité que de lui valoir le mérite de le résigner, pour acquérir auprès de la multitude la gloire de la modération; car les gens de bons sens ne voyoient que trop qu'Auguste, regardant le consulat avec indifférence, & continuant toujours, malgré cette résignation illusoire & fictive, à gouverner arbitrairement, c'étoit déclarer en effet qu'il avoit acquis le droit de commander indépendamment du titre de consul, qui jusqu'alors avoit caractérisé la suprême magistrature.

Il prenoit cependant encore le soin superflu de cacher ses vues le mieux

qu'il lui étoit possible, en répétant avec un air de vérité que cette charge étoit trop pesante pour qu'un seul la portât long-tems, comme il l'avoit fait pendant plusieurs années, en ajoutant d'un ton qui paroissoit fort sincere, qu'il étoit juste que d'autres citoyens participassent aux grands honneurs de la république. On le pressa néanmoins encore d'accepter le consulat pour la douzieme fois; mais il demeura ferme; &, pour éviter toute importunité, il se retira dans sa maison de campagne à Albe, d'où il envoya la démission de son onzieme consulat, qu'il n'avoit pas totalement achevé, en faveur de Lucius Sestius, aussi distingué par sa naissance que par son rare mérite. Sestius avoit été l'intime ami de Brutus, & premier trésorier de son armée aux champs de Philippes. Il conservoit une vénération particuliere pour la mémoire de ce vertueux patriote. Antoine, pour l'engager à quitter son ami, lui avoit fait autrefois des offres considérables qu'il rejetta avec horreur, & il fut ensuite proscrit. Mais, après la dispersion de l'armée de Brutus & de Cassius, il traita avec Octavien, & revint à Rome. Auguste,

guſte, après ſon élévatiou, ſe ſouvenant de lui, alla lui rendre une viſite. Seſtius, après les premiers complimens d'uſage, faits en préſence du cortege de l'empereur, le pria de vouloir bien paſſer dans ſon cabinet, où la premiere choſe qu'il apperçut, fut le portrait de Brutus. A cette vue, Auguſte, ſe rappellant leur liaiſon, loua beaucoup l'attachement & la conſtance de Seſtius; ce qui ne contribua pas peu à engager ce prince, pour convaincre de plus en plus l'univers de ſon changement réel, à le nommer conſul à ſa place, quoiqu'il n'ignorât pas qu'il écrivoit alors le panégyrique de ce défenſeur de la liberté.

Si des conſidérations politiques & perſonnelles forcerent d'abord Auguſte, comme on l'a vu, à gouverner avec modération & juſtice, l'habitude de ces vertus ſembloit enfin les lui avoir rendues naturelles. La tranquillité & le bonheur dont l'empire Romain jouit, pendant les dernieres années de ſon regne, démontrent que la véritable vertu eſt la meilleure politique dans tous les tems, dans tous les climats, & dans toutes les formes d'adminiſtration, puiſque la vertu faç-

tice d'Auguste a produit tant de bien. Le goût général du faste en tout genre avoit affermi cette tranquillité publique. Tandis qu'un citoyen est occupé à faire bâtir une maison, belle & commode, à choisir les dessins d'un parterre, à régler les services de sa table, on ne craint point qu'il seme, ou fomente des troubles dans l'état. L'urbanité accompagne ordinairement l'aisance ; celle-ci fait naître le goût des beaux arts qui achevent d'adoucir les mœurs. Mais, quand la mollesse & l'oisiveté gagnent une fois les ministres, elles produisent insensiblement la ruine des affaires publiques, qui toutes demandent de l'application, de la constance, de la sobriété, de la fermeté, & sur-tout de la probité. Quel seroit donc le plus grand homme d'état dans un gouvernement quelconque ? Celui qui, avec l'expérience & les talens requis pour sa place, fût-il né dans la poussiere, seroit le plus honnête homme & le moins intéressé.

La résignation qu'Auguste fit de son consulat en faveur de Sestius, charma tout le monde ; car on n'avoit pas encore tout-à-fait perdu à Rome l'estime due aux anciens défenseurs de la répu-

blique ; mais le ſénat remplaça, par des titres nouveaux, celui dont leur chef venoit de ſe démettre. Il lui décerna la puiſſance proconſulaire pendant toute ſa vie, lorſqu'il ſeroit hors de Rome, ſans être jamais aſſujetti à la formalité de la réſigner à ſon retour, & de la reprendre à ſon départ, comme cela s'étoit autrefois pratiqué. En vertu de ce pouvoir, dans quelque province que l'on ſe trouvât, on commandoit le gouverneur actuel. Pompée, Brutus & Caſſius avoient joui de ce même privilege en Orient. Ce ne fut ſans doute encore que pour la forme qu'Auguſte daigna prendre ce titre qui lui devenoit inutile, puiſqu'il étoit déjà parvenu à ſe mettre au-deſſus des loix. En effet, quoiqu'il ne fût pas conſul dans Rome, il ne prit pas moins les marques diſtinctives de cette dignité, les douze faiſceaux armés de haches & la chaire curule.

On lui avoit ſouvent offert la puiſſance tribunitienne, qu'il avoit toujours refuſée ; mais il jugea à propos de l'accepter dans ce moment, quoique l'exercice de cette charge, réſervé aux Plébéiens, fût au-deſſous de lui. Cependant, par cette diſtinction de

convenance, dont s'étoit auſſi ſervi Jules Céſar, il jouiſſoit des prérogatives de cette magiſtrature, preſque deſpotique, ſans avoir l'embarras de l'exercer. On ſe rappelle ſans doute le pouvoir des tribuns; rien ne pouvoit ſe décider ſans leur aveu, ni dans le ſénat, ni dans les comices; leur perſonne étoit inviolable & ſacrée, enſorte que non-ſeulement d'attenter à la vie d'un tribun, mais même de l'offenſer le moins du monde, c'étoit une impiété, un crime irrémiſſible (1). Les ſuc-

(1) Pline, le jeune *, rapporte un exemple mémorable de la puiſſance des tribuns au tems de la république, & l'on imagine bien qu'elle ne s'affoiblit pas entre les mains des empereurs. Métellus Macédonicus, un des meilleurs & des plus grands hommes de Rome, en un mot, généralement aimé & reſpecté, paſſant un jour dans le forum au moment où il y avoit peu de monde, fut ſaiſi & arrêté par Catinias Labéo, alors tribun, que Métellus, dans le tems de ſa cenſure, avoit fait avec juſtice renvoyer du ſénat. Labéo eut l'audace de paſſer une corde autour du col de Métellus, & de le faire traîner ſur le rocher Tarpéien, pour l'en précipiter comme un malfaiteur. Les amis & les enfans de Métellus, inſtruits ſur le champ du fait, accoururent & le trouverent preſque ſur le bord du précipice, ſans oſer réſiſter au vindicatif tribun. L'autre tribun arriva heureuſement à tems pour ſauver Métellus, par l'interpoſition d'une égale autorité. Labéo cependant mourut tranquillement dans ſon lit, après cette action de fureur & de tyrannie, quoique Métellus & ſa famille vécuſſent dans la ſplendeur, & exerçaſſent les plus hautes charges de l'état.

* *Lib, VII, c. 44.*

cesseurs d'Auguste ne manquerent pas de se prévaloir beaucoup de ce privilege qu'ils affecterent de renouveller chaque année, comptant les années de leur regne par celles de leur tribunat.

En retour de la complaisance excessive du sénat (pour ne rien dire de plus), Auguste promettoit toujours qu'il ne cesseroit de le consulter sur les matieres relatives à l'état, qu'il auroit égard à ses sentimens, & qu'il partageroit avec lui l'administration des affaires (1). Son grand art, on le répete,

[1] En effet, il tint quelquefois sa promesse à cet égard, & changea même quelquefois aussi de mesure sur les remontrances du sénat; mais c'étoit dans des affaires dont le succès, quel qu'il fût, ne pouvoit nuire à ses intérêts personnels. Phraates & Tiridate renouvellerent pour la troisieme fois leurs sollicitations respectives *; le premier, par ses ambassadeurs; le second en personne, pour intéresser les Romains dans leurs querelles. Auguste ordonna aux parties de s'adresser au sénat, qui les renvoya devant Auguste. Tiridate, comme on doit se le rappeller, demandoit des secours pour se remettre en possession de la Parthie; & Phraates exigeoit qu'on lui livrât Tiridate comme rebelle. Auguste ne vouloit satisfaire ni l'un ni l'autre de ces princes; il ne se sentoit nullement disposé à faire la guerre aux Parthes pour l'unique plaisir d'obliger Tiridate, & cependant il ne croyoit pas qu'il fût de sa dignité de livrer ce dernier, qui s'étoit réfugié chez lui. A l'égard du fils de Phraates, il consentoit de le renvoyer à son pere, à condition toutefois que ce

* *Voyez le livre treizieme.*

consistoit à conserver les anciennes formes d'un gouvernement libre, & à cacher son usurpation sous ce voile. Un patricien ne croyoit pas être dans l'esclavage, tant qu'il voyoit le sénat décréter, le peuple donner sa voix, & les consuls commander, selon les formes ordinaires : un plébéien ne pouvoit pas se plaindre, tant qu'il voyoit aussi ses protecteurs, les tribuns, qui pouvoient soutenir ses droits, & le venger du tort qu'on auroit pu lui faire. Mais l'empereur s'étant fait donner le pouvoir du tribunat, il réunit, par ce moyen, en sa personne la puissance civile & militaire. Son successeur profita bien de cet exemple dans son administration. Tibere, en effet, tandis qu'il exerça la plus affreuse tyrannie, n'employa que le langage séduisant de la liberté. Il emprisonnoit, donnoit la torture, égorgeoit sous les apparences des formes légales d'un état libre. Leçon importante à toute nation jalouse de ses droits, de ne jamais se laisser aveugler par des promesses trompeuses, & par de vaines images d'anciennes for-



lui-ci lui rendroit les prisonniers & les enseignes enlevés sur Crassus & Antoine. Mais Phraates ne se hâta point de remplir cette clause.

mules, fur-tout dans les affaires où l'efprit de liberté court le moindre rifque.

Rome & l'Italie furent affligées de diverfes calamités, l'an 730, fous le confulat de Marcus Claudius Marullus Eferninus, & Lucius Arruntius. La ville fut inondée par un débordement du Tibre, & le pays défolé par la pefte, qui avoit commencé à faire des ravages l'année précédente. Ce fléau terrible emporta un fi grand nombre de perfonnes, que les terres demeurerent incultes : d'où la famine s'enfuivit. La multitude, toujours fuperftitieufe, attribua ces maux à la colere des dieux, de ce qu'Augufte n'avoit été nommé à aucune magiftrature cette année, & courut en tumulte au fénat, en menaçant de mettre le feu au palais où il étoit affemblé, fi on ne le déclaroit pas à l'inftant dictateur (1). Ceux d'entre les fénateurs qui connoiffoient les intentions de l'empereur, refuferent d'abord la demande du peuple ; mais enfin ils furent forcés de condefcendre à fa volonté. Un gros de cette populace fe rendit bientôt à la porte d'Augufte, en

(1) *Suet. Aug.* 52.

se hâtant de lui présenter les vingt-quatre faisceaux. Il refusa ce titre, qu'il qualifia même d'odieux, & réprimanda la multitude ; mais voyant son obstination, il crut devoir jouer une scene qui dut paroître touchante à cette populace ignorante & effrénée. Il se mit à genoux, pour la conjurer de ne pas le surcharger de cette nouvelle puissance, déchira sa robe, découvrit son sein, & le montra avec affectation à nud, pour faire connoître qu'il aimeroit mieux avoir le cœur percé d'un coup de poignard, que d'accepter la dictature. Néanmoins, en se relevant, & pour appaiser la multitude, il prit la surintendance des vivres, qui lui fut offerte en même tems, & sur le même pied que Pompée l'avoit eue. Mais, comme les nombreuses affaires de l'empire ne lui permettoient pas d'entrer dans un détail de cette espece, il ordonna que deux anciens préteurs seroient élus chaque année, & que, sous ses ordres, ils auroient soin de pourvoir Rome de bled & de le faire distribuer aux pauvres citoyens.

On lui offrit de plus de le nommer censeur perpétuel ; mais, par une suite

de son systême, il refusa encore cette dignité, comme si l'on eût pu réellement ajouter quelque chose à sa grandeur & à son pouvoir. Il fit donner cette censure à Paulus Emilius Lépidus, & Lucius Munatius Plancus. Le premier avoit été proscrit, avec son pere Lucius Paulus, frere de Lépidus le triumvir. Le second, dont le frere (Plotus) avoit également été dans le cas de la proscription, étoit doué de beaucoup d'esprit & de connoissances civiles & militaires; on l'eût même comparé à Messala, s'il eût été plus tempérant, & moins porté aux plaisirs (1). Ce fut pour la derniere fois que les citoyens furent revêtus de la charge de censeur. Les successeurs d'Auguste la garderent pour eux-mêmes, & dai-

(1) Plancus, peu de tems auparavant, avoit mené au confluent de la Saône & du Rhône *, dans la Gaule, une colonie qui devint une grande & belle ville. Mais elle fut réduite en cendres cent ans après sa fondation, au point qu'il n'en resta presque aucun vestige. Ce malheur fut bientot réparé. Ce Plancus étoit à tous égards le rival de Pollion. Tous deux généraux, orateurs, écrivains, & briguant tous deux la premiere place dans la faveur d'Antoine, & ensuite dans celle d'Auguste. Pollion avoit l'ame fiere, Plancus étoit insinuant & plaisoit plus que son rival dans la société: mais dans les affaires publiques; Pollion l'emportoit par sa fermeté, son intégrité & ses vertus.

* *Lyon.*

gnerent rarement se donner un collegue dans cette place, quoique, au fond, ils n'eussent aucun besoin de ce titre, pour jouir de l'autorité de cette magistrature, comme surintendants & réformateurs des mœurs & des loix.

Auguste, de sa seule autorité, introduisit plusieurs nouveaux réglemens concernant l'ordre & la tranquillité publique. Il abolit toute association de commerce dans Rome, & toutes les compagnies d'affaires, qui souvent avoient servi de prétexte à former des cabales & des factions dangereuses. Il modéra les frais des jeux & des spectacles, fixant les sommes que les préteurs pouvoient y employer, & leur donnant le pouvoir de les prendre sur le trésor public. Il défendit aux magistrats de donner des combats de gladiateurs sans la permission expresse du sénat, & pas plus de deux fois par année, pour soixante couples seulement (1); il défendit encore à tout citoyen noble de monter publiquement sur le théâtre, quoiqu'il eût quelquefois toléré cette indécence; il assigna de plus aux édiles curules six cents esclaves,

(1) Cette circonstance montre bien jusqu'à quel point cet abus, digne des siecles barbares, étoit porté.

toujours prêts à obéir à leurs ordres aussi-tôt que le feu prendroit quelque part.

Les Romains commençoient à goûter les douceurs du gouvernement d'Auguste, & à oublier, pour ainsi dire, les moyens qu'il avoit employés pour s'en emparer. On ne parloit que de sa bonté, de son zele infatigable pour le bien public, de son éloignement pour le faste, & de sa vie privée, qui sembloit le mettre de niveau avec le simple citoyen. Il avoit en effet le plus grand soin de couvrir l'éclat de sa puissance, pour ne pas offusquer les yeux de personne, dans la crainte que les Romains ne desirassent quelque changement dans l'état. La gloire de l'empire, le bonheur des peuples, parurent devenir les seuls objets de son attention. Il avoit remis l'épée dans le fourreau, à l'âge d'environ trente-trois ans, & il disoit à ses amis, qu'il vouloit réparer les maux qu'il avoit causés à la patrie. Un courtisan saisit l'occasion de ce discours pour le flatter, en l'assurant qu'il avoit surpassé Alexandre, qui, au même âge, avoit achevé ses conquêtes, & se plaignoit de n'avoir pas un nouveau monde à

conquérir, n'ayant plus rien à faire dans celui-ci. Il me paroît étonnant, répliqua l'empereur, qu'il n'eût pas trouvé plus de difficulté à gouverner l'univers qu'à l'envahir (1).

Le regne pacifique d'Auguste rendoit non-seulement Rome & l'Italie heureuses, mais encore toutes les provinces de l'empire, qui avoient été ci-devant vexées, pillées par les préteurs, tourmentées, persécutées par autant de petits tyrans qu'il y avoit d'officiers Romains dans le pays, enfin divisées & épuisées par les guerres civiles. Les peuples, après tant de malheurs, sentoient plus vivement la douceur du repos & de l'abondance dont ils jouissoient sous un prince qui, pour se soutenir sur le trône, n'avoit d'autres moyens que de travailler à leur félicité.

Auguste assistoit souvent aux assemblées du peuple pour l'élection des magistrats, ainsi qu'aux différentes cours de justice, afin que sa présence pût contribuer à faire choisir des sujets de mérite, & à maintenir l'intégrité des juges (2). Un soldat vétéran vint le

(1) *Plut. in August.*
(2) *Suet. in August.* 51, 56.

fupplier de vouloir bien aller entendre plaider fa caufe. L'empereur lui répondit qu'il étoit bien fâché de ce que fes affaires actuelles ne le lui permettoient pas, mais qu'il chargeroit un de fes amis de s'y trouver à fa place. « Lorf-» qu'il a fallu combattre pour vous », répliqua le vétéran, « je l'ai fait en » perfonne, fans y envoyer un autre » pour moi (1) ». Augufte, touché de la ferme repartie du foldat, ne manqua point de fe rendre à l'audience, pour faire voir qu'il s'intéreffoit à fon jugement (2). Il eft vrai que l'on abufoit quelquefois de fa bonté, en lui difant des chofes dures auxquelles il ne répondoit ordinairement que par un fourire de mépris ou de pitié. M. Primus fut accufé d'avoir fait, de fon propre mouvement, la guerre aux Odryfes, peuples de la Thrace : Augufte fe rendit au tribunal. Le préteur l'interrogea, comme auroit fait un fimple particulier : il lui répondit qu'il n'avoit donné aucun ordre à Primus. Licinius Muræna, avocat de l'accufé,

(1) On parloit facilement alors au maître de la moitié du monde, enfin à celui qui faifoit des rois ; & l'on ne peut aifément percer aujourd'hui jufqu'au cabinet d'un fous-chef de bureau.

(2) *Mac ob. fat. II*, 4.

parla avec autant de chaleur que de fierté, & dit même à Auguste, entre autres choses désobligeantes, qu'il étoit bien singulier qu'il vînt se mêler de cette affaire. « L'intérêt pu» blic m'amene ici », lui repartit Auguste avec beaucoup de modération ; « & il ne m'est pas permis de le négli» ger (1) ».

Il observoit exactement les devoirs de l'amitié & toutes les bienséances, visitant ses amis dans leurs maladies, ou dans les événemens de famille, tels qu'un mariage, une mort, une prise de robe virile par leurs enfans, & autres semblables conjonctures. Il continua même cet usage jusques dans un âge avancé, quoiqu'il eût été une fois très-pressé dans la foule à une célébration d'épousailles (2). Il refusoit rarement d'aller dîner en ville chez les citoyens distingués qui l'invitoient. Ayant fait un jour un très-mauvais repas chez quelqu'un, il lui dit en sortant : « Je ne savois pas que nous fus» sions si bien ensemble » (3). Il étoit fort libéral envers ses créatures ; mais il ne prétendoit pas les exempter de

(1) Dion. Cass. [2] Suet.
[3] Macrob. sat. II, 4.

l'obſervance des loix, & fit peu d'injuſtice en leur faveur. Nonius Aſpræenas, qui lui étoit fort attaché, fut accuſé du crime de poiſon. Auguſte pria le ſénat de lui donner ſon avis dans cette occaſion délicate : « Si je re» commande Nonius», diſoit-il, « on » imaginera que je veux le ſauver de » la rigueur de la loi ; ſi je garde le ſi» lence, on penſera que j'abandonne » un ami, que je le crois coupable, & » par conſéquent que je le livre à la » juſtice ». Il prit le parti, comme on le lui conſeilla, de ſe trouver au jugement, où il aſſiſta en effet ſans proférer le moindre mot, ſe contentant de paroître ſolliciter pour lui par ſa ſeule préſence. Cette réſerve n'empêcha pas l'accuſateur, Caſſius Sévérus, homme violent, hardi, de ſe plaindre avec amertume de ce que l'empereur, par cette démarche, ſauvoit un coupable qui méritoit la plus grande punition (1).

Inſenſiblement Auguſte étoit devenu doux & modéré, dans les choſes de petite importance (2), comme dans les

(1) *Plin. lib. XXXV*, c. 12.

(2) Macrobe aſſure qu'Auguſte ne put dormir une nuit, à la campagne, par le cri continuel d'un hibou.

plus graves. Rufus, homme de distinction, fit publiquement dans un festin un vœu téméraire & punissable, pour qu'Auguste ne revînt pas vivant d'un voyage qu'il devoit entreprendre, en ajoutant ridiculement qu'il n'y avoit, dans toute l'Italie, ni vache ni veau qui ne desirât la même chose. Quelques convives firent attention à ce discours indiscret d'un homme demi-ivre; ce que son esclave favori remarqua avec beaucoup de sagacité. Le lendemain matin, au réveil de Rufus, l'esclave fidele ne manqua pas de lui rappeller son imprudence, & le conjura d'aller sur le champ se jetter aux pieds d'Auguste, pour prévenir toute accusation en lui avouant sa faute. Il lui persuada avec raison que c'étoit le seul moyen de réparer son tort. Rufus suivit ce conseil en effet salutaire. Il courut se présenter à l'empereur; il lui dit que, ayant perdu l'esprit le jour précédent, il avoit fait un souhait aussi criminel

Un soldat prit l'oiseau vivant & le porta à l'empereur, qui lui fit donner la valeur de huit louis; ce qui étoit fort honnête. Mais le soldat, se croyant trop peu récompensé, lâcha la bête en disant qu'il aimoit mieux le laisser vivre: il ne fut point puni de son insolence. Le même trait est arrivé à Lépidus le triumvir, &c. Voyez le second vol. liv. VIII, page 204.

qu'extravagant ; mais qu'il conjuroit lès dieux de l'effectuer sur lui-même & sur toute sa famille, si son cœur & sa raison y avoient eu la moindre part. Il le supplia ensuite de lui pardonner, & de lui rendre sa faveur. Auguste le reçut avec bonté, & promit de lui continuer ses bonnes graces. Rufus insista en lui exposant qu'on ne croiroit pas qu'il fût rentré dans sa bienveillance, à moins qu'il n'en reçût des preuves authentiques. L'empereur le gratifia dans l'instant d'une somme considérable : « Je vous jure, lui dit Rufus en se retirant, « la reconnois-» sance la plus vive, & la plus grande » circonspection. Et moi, je vous pro-» mets, pour ma propre gloire », lui répondit Auguste, « de ne me jamais » fâcher contre vous »(1). Il ne méprisoit cependant pas toujours les discours peu mesurés que certaines gens tenoient sur son compte ; le soin de sa réputation le portoit même quelquefois à les réfuter dans des apologies prononcées devant le sénat, ou dans des déclarations publiées en son nom ; mais il ne voulut jamais se venger des calomniateurs. Lors même que, dans

[1] *Senec. de benef. lib. III*, §. 27.

la ſuite, Tibere l'engageoit à les punir; il lui répondoit : « Ne vous laiſſez » point emporter par la vivacité, & » ne ſoyez pas ſi courroucé contre » ceux qui parlent mal de moi ; il ſuf- » fit de pouvoir les empêcher de nous » faire du mal (1) ».

Dans un voyage qu'il fit à Inſubrium (2) l'an 736, il apperçut une ſtatue de Brutus que les habitans de la Gaule Ciſalpine avoient érigée comme un monument de leur gratitude envers le meilleur & le plus ſage des gouverneurs. En paſſant devant elle, il s'arrêta un moment, & jettant un regard fier ſur les magiſtrats qui l'accompagnoient, il leur reprocha, avec un ton de colere, de laiſſer ſubſiſter parmi eux l'un de ſes plus grands ennemis. Les Gaulois, auſſi étonnés qu'épouvantés, ſe juſtifierent en niant le fait : « Eh quoi »! leur dit-il, en leur montrant la ſtatue, « n'eſt-ce pas-là l'enne- » mi de mon nom & de ma famille » ? Les voyant alors confus, & ſans oſer proférer un mot, il ſe mit à ſourire, en les louant de leur attachement pour leurs amis, même dans le malheur, &

[1] *Suet. Aug.* 51.
(2) Aujourd'hui Milan.

leur ordonna de conserver ce témoignage éclatant de leur affection & de leur constance (1).

Il eut le même égard pour la mémoire de tous les anciens défenseurs de la liberté. Un de ses courtisans, en parlant de Caton, voulut faire le bel esprit, & croyant plaire à son maître, il accusa cet austere républicain d'une opiniâtreté intraitable. « Vous ignorez donc », reprit Auguste, « que » tout bon citoyen doit s'opposer à un » changement dans la forme des gouvernemens établis. D'ailleurs, ce » Caton que vous blâmez, étoit un » homme respectable (2) ».

Horace (3) & Virgile (4) savoient bien aussi qu'ils ne couroient aucun risque, en faisant l'éloge de ce rigide & vertueux Romain. Tite-Live même, dans les derniers livres de son histoire, que nous avons malheureusement perdus, avoit tant loué Pompée & ses

---

(1) *Plut. in Brut.*

(2) *Macrob. sat. lib. II*, 4.

(3) *Et cuncta terrarum subacta,*
Præter atrocem animum Catonis.
Lib. II, od. 1.

(4) *Secretosque pios, his dantem jura Catonem.*
Æneid. VIII, vers. 170.

amis, qu'Auguste, en riant, l'appelloit quelquefois *le Pompéien*, ce qui, dans le langage de la cour, vouloit dire factieux, rébelle (1), &c. Comme Tite-Live avoit servi dans les armées, il étoit plus en état qu'un autre d'écrire l'histoire d'une nation toute guerriere. Il donna sa fille à Lucius Magius, dont l'éloquence brilla plus par une sorte de reflet de la réputation de son beau-pere, que par son propre éclat (2). Il eut aussi un fils auquel il conseilla d'étudier principalement Démosthene & Cicéron. Il engagea le jeune Claudius, qui, par la suite, devint empereur, d'écrire l'histoire de son tems; ce qu'il fit avec assez d'élégance, mais sans justesse & sans ordre. Il mourut à Padoue sa patrie, à l'âge de soixante-seize ans, la quatrieme année du regne de Tibere (3). Ce célebre historien étoit naturellement sincere, & aimoit véritablement les grands hommes, quoique cependant il paroisse un peu jaloux de la réputation de Sallustе; ce que l'on découvre dans la comparai-

(1) Ce nom *Pompéien* équivaloit à celui de *Jacobite*, commun parmi les Anglois.

(2) *Senec. Proœm. lib. V, controv.*

(3) *Euseb. chron.*

son qu'il en fait avec Thucydide, & dans laquelle il semble vouloir diminuer le mérite du premier. Au reste, il nous a laissé un fort bon & très-ample témoignage des vertus de Cicéron. Pline rapporte (1) que Tite-Live, au commencement d'un des volumes de son histoire, avoit dit peu modestement qu'il avoit acquis assez de gloire, sans vouloir se donner la peine d'écrire davantage; & le même auteur ajoute que ce ne fut que la démangeaison de répandre la plume qui lui fit continuer son histoire (2). Quel que fût son motif, son ouvrage est admirable, & l'on ne cessera de regretter la partie qui n'est point venue jusqu'à nous (3).

---

(1) *Præfat. ad Vespasian.*

(2) *Profiteor mirari me T. Livium, autorem celeberrimum, in historiarum suarum, quas repetit ab origine urbis, quodam volumine sic orsum :* Satis jàm sibi gloriæ quæsitum, & potuisse se desinere, ni animus inquies opere pasceretur. *Profecto enim, populi gentium victoris & Romanæ nominis gloriæ, non suæ, composuisse illa decuit. Majus meritum esset, operis amore, non animi causâ perseverasse, & hoc populo Romano præstitisse non sibi.*

(3) Il écrivit de plus des dialogues, & différens morceaux philosophiques.

Le barbare Caligula vouloit détruire tous les ouvrages de Tite-Live; il vouloit aussi anéantir les poëmes d'Homere. « Pourquoi », disoit-il, « n'aurois-je pas » la même autorité que Platon, qui avoit banni ce » poëte de sa république ». Séneque [*epist.* 100],

Tite-Live, Crémutius Cordus, & Lucain, ayant toujours porté leur attention à la gloire de l'ancienne Rome, & s'en étant nourri le cœur, l'esprit & l'imagination, ont rempli leurs ouvrages de maximes républicaines, en s'efforçant de les faire passer dans l'ame de leurs concitoyens : c'étoit le plus grand service qu'ils pouvoient rendre à leur patrie. C'est à cet amour de la liberté qu'on attribue la force & la sublimité des expressions ardentes de Lucain. Il n'est pas surprenant qu'un poëte, ayant des idées justes de la grandeur réelle, & plein des sentimens élevés qu'elles font naître ; il n'est pas surprenant, dis-je, qu'un tel homme, comme étoit le grand Corneille, ait préféré Lucain à Virgile. Les vers de l'Enéide sont plus travaillés, plus doux, plus sonores ; mais ses beautés sont

---

louant Fabianus, philosophe Romain, avoue en même tems, que Cicéron, Pollion & Tite-Live lui étoient supérieurs : « Considérez », dit-il, « combien d'écrivains Fabianus doit surpasser, puisqu'il n'est au-dessus de lui que trois hommes, les plus éloquens que nous ayions »! Tite Live vouloit sans doute flatter Auguste, lorsqu'il dit que c'étoit un problême de décider, s'il eût mieux valu pour la république que Jule César eût existé, ou non. *In incerto esse, utrum illum magis nasci reipublicæ profuerit, an non.* Quæst. nat. lib. V, §. 18.

presque toutes empruntées. Le poëme de la Pharsales, au contraire, quoique souvent dur, quelquefois même raboteux, est plus original & plus sublime.

Quelque éloquent que puisse être un orateur, ce ne sont que les grands sujets qui peuvent l'enflammer assez pour exciter les passions de ses auditeurs, & les conduire à son gré. Ce feu qui s'allume alors dans son sein, brille dans ses yeux, s'élance de sa bouche, éclate dans son geste, & embrase tout un peuple. Les morceaux de la plus haute éloquence que nous connoissions, sont le produit des deux plus grands objets qui touchent l'homme, la liberté & la vie. Lorsque l'ambitieux & rusé Philippe opprimoit successivement les états de la Grece, & la menaçoit d'un esclavage universel, Démosthene, armé de sa seule éloquence, défendit la liberté, & prononça ces chefs-d'œuvre immortels, connus sous le nom de Philippiques. C'est dans de semblables circonstances que Cicéron éternisa sa mémoire par la même voie. Ces deux grands hommes entreprirent encore plusieurs autres objets non moins importans. Leurs admirables plaidoyers sont trop connus pour s'y ar-

rêter ici. On n'en trouve plus dans ces tems poſtérieurs qui leur ſoient comparables, tant pour la rapidité du ſtyle que pour la force irréſiſtible du raiſonnement. Ce que Quintilien dit de la décadence de l'éloquence Romaine eſt exactement conforme à la vérité. Nous ſommes bien fâchés que la ſituation des choſes de ſon tems ne lui ait pas permis de parler avec plus de clarté, ou qu'il ait craint de reprocher à ſa patrie le vil eſclavage dans lequel elle étoit tombée volontairement.

Un deſpotiſme perpétué ſucceſſivement, fait dégénérer la nature humaine. Tranſportons-nous pour un moment à la cour de Tibere, & voyons Crémutius Cordus, l'un des meilleurs & des plus nobles citoyens de Rome, couvert d'opprobres par la faction Céſaréenne (1). Le prétexte dont ce tyran ſe ſervit pour le faire mourir (2), fut d'avoir écrit des annales dans leſquelles il avoit inféré l'éloge de Brutus, & d'y avoir dit que Caſſius étoit le dernier des vrais Romains. Mais la vraie cauſe de ſa perte, fut d'avoir

(1) On ne le déſignoit que par ces dénominations injurieuſes de traître, d'infame, de parricide, &c.

() An de Rome 775.

offenſé

offensé l'odieux Séjan par quelques traits satyriques (1). Lorsque l'on plaça la statue de cet exécrable ministre d'un prince détestable, dans le théâtre de Pompée, lequel avoit été brûlé & rebâti par Tibere : « Ah! c'est à » présent », s'écria Crémutius, « que » ce théâtre est tombé en ruines! » Séjan ne lui pardonna jamais cette vérité dure, & le fit accuser par deux de ses cliens que Séneque appelle deux dogues, nourris de sang humain. Tibere ne put aussi cacher son ressentiment contre un auteur hardi qui avoit osé louer la vertu dans un tems où elle n'existoit plus, & sur-tout d'avoir donné des louanges à la mémoire de deux hommes qui passoient alors pour des rébelles & des monstres.

Crémutius, voyant sa perte résolue, prit son parti en Romain, & se détermina à mourir. N'ayant plus de mesures à garder, il plaida lui-même sa cause devant le sénat, avec autant de fermeté que de noblesse. « Mes actions, » peres conscrits », leur dit-il (2),

(1) Cordus avoit écrit que Séjan n'avoit pas la patience d'attendre qu'on l'elevât, mais qu'il se mettoit lui-même au-dessus des Romains.

(2) *Tacit. Annal. lib. IV.*

» sont si pures, qu'on n'accuse que mes » paroles; on convient même qu'elles » ne touchent aucune personne sa- » crée, comprise dans la loi contre le » violement de la majesté suprême; on » me fait un crime d'avoir bien parlé » de Brutus & de Cassius, dont les his- » toires particulieres sont écrites par » plusieurs auteurs, qui tous en ont » fait une mention honorable ». Après avoir prouvé ce qu'il venoit d'avancer, en citant Tite-Live, Asinius Pollio, Messalla, le panégyrique de Caton, composé par Cicéron sous les yeux même de Jules César, dictateur, qui se contenta de le réfuter par écrit, il leur rappella les lettres d'Antoine, les discours de Brutus, quelqies vers de Catulle, remplis de traits amers & piquans contre Jules César & contre Auguste même; « Mais ces grands » hommes », continua-t-il, « avoient » assez de bon sens pour ne pas exiger » qu'on supprimât ces écrits; & par » cette conduite, ils montrerent autant » de prudence que de modération. Car » en regardant ces sortes de choses » avec indifférence, on parvient à les » faire oublier; au lieu que, si l'on » s'en fâche, on les éternise en parois-

» sant avouer qu'elles sont vraies. S'il » est quelque chose encore de parfaitement libre, & exempt de toute » jurisdiction, c'est notre jugement sur » ceux qui, n'étant plus, ne peuvent » influer sur notre opinion à leur » égard, soit par la crainte, soit par » l'espérance. Brutus & Cassius sont-» ils en armes? Leurs troupes couvrent-» elles les plaines de Philippes? Ai-je » prononcé des harangues incendiaires » pour faire renaître la guerre civile? » Ces héros n'existent que par leurs » statues que leur vainqueur même a » épargnées, & que par leur mémoire » qui ne périra jamais. La postérité » juge impartialement; &, si l'on me » condamne, mon nom, réuni avec » les leurs, acquerra la même immortalité ».

Ayant ainsi parlé, il se retira chez lui, & finit ses jours en cessant de prendre aucune nourriture. Le sénat fit brûler publiquement ses écrits, que l'on ne continua pas moins de distribuer sous le manteau; c'est ainsi, dit Tacite (1), qu'on peut rire de la vaine stupidité de ceux qui s'imaginent pouvoir

(1) *Ann. lib. IV.*

empêcher par un acte de puissance la postérité de connoître leur conduite. Il arrive tout le contraire de ce qu'ils desirent : car la punition d'un bon écrivain (1) est une recommandation de plus pour ses ouvrages. D'ailleurs, ceux qui se servent de ce moyen n'en tirent ordinairement d'autre fruit que de flétrir leur mémoire, en illustrant celle des écrivains qu'ils veulent perdre.

Ce n'étoit pas sans raison qu'Auguste devint si modéré & si affable, sur-tout envers le sénat. Jamais, jusqu'alors, un corps quelconque, représentant, pour ainsi dire, la nation, ne fut si complaisant, ni si soumis. Aussi les exempta-t-il de toute cérémonie gênante. Il ne croyoit pas que de l'observance scrupuleuse de ce qu'on appelle étiquette, & qu'un petit génie met au nombre des devoirs, dépendît le bonheur des peuples. Il ne voulut point que les sénateurs, ou leurs députés, vinssent le prendre chez lui, pour l'escorter & le conduire au sénat. Il recevoit leurs complimens, qu'il les

(1) On auroit tort de sévir contre les mauvais, puisqu'on ne les lit point; le mépris & l'oubli les punissent assez.

prioit de faire très - ſimples & fort courts, dans l'aſſemblée même, & leur répondoit du ton le plus honnête, & qui tenoit même un peu de la familiarité. Le dernier d'entre les citoyens avoit accès auprès de ſa perſonne, & pouvoit lui préſenter ſa requête, à laquelle il ne manquoit pas de répondre, & de faire faire droit. Enfin, il étoit devenu ſévere obſervateur des loix, & il portoit ſi loin le reſpect pour la propriété, qu'il regardoit à juſte titre comme ſacrée, que, ayant ordonné de conſtruire une place dans Rome, il changea le plan qu'on en avoit fait, & le diminua plutôt que de forcer les propriétaires de plusieurs maiſons, à vendre leur terrein, ou à le céder par échange.

Il trouvoit également très-mauvais qu'on l'appellât *ſeigneur* ou *maître*, parce que ces noms ſignifioient que les autres étoient tous eſclaves. Etant allé un jour au ſpectacle où le peuple, à ſon arrivée, s'écria & répéta: « Oh! » le bon *maître!* oh! l'équitable *ſei-* » *gneur!* il rejetta cette flatterie avec un geſte & un regard dédaigneux. Le lendemain, il fit afficher dans le forum une déclaration, par laquelle il mar-

quoit son mécontentement au peuple pour l'exclamation de la veille ; & depuis cette aventure, il défendit même à ses enfans de lui donner ces titres, & de jamais employer aucune de ces expressions serviles qu'une politesse mal-entendue, disoit-il, commence à introduire dans la société. Ses successeurs ne furent pas si scrupuleux à tous égards, & les méchans empereurs, à l'exception de Tibere, qui n'en étoit pas moins méchant, souffrirent, non-seulement qu'on les traitât de *maître* & de *seigneur*, mais eurent le front de supporter qu'on les qualifiât du nom même de *dieu* (1). Les bons empereurs, par la suite, accepterent les premiers de ces titres que l'usage avoit alors consacrés ; ce qui se voit par les lettres de Pline à Trajan, dans lesquelles il l'appelle *dominus*, seigneur & maître.

Quoique des raisons politiques eussent engagé Auguste, comme nous l'avons remarqué (2), à permettre

(1) Quoique Virgile, dans ses éclogues, ait dit, en parlant d'Auguste,

O Melibœe! DEUS hæc nobis otia fecit. . . .

Ce mot *Deus*, dans ce vers, ne signifie qu'une ame bienfaisante, & non la divinité même. D'ailleurs, le langage de la poésie permet ces expressions.

(2) Voyez livre XIII, vers la fin, page 196.

qu'on lui rendît les honneurs divins, en province feulement, il étoit le premier à plaifanter avec Mécene & fes amis de fon culte & de fes autels. Perfonne, je crois, n'ignore la réponfe qu'il fit à cette occafion, aux députés de Tarragonne, qui étoient venus le complimenter fur l'heureux augure de la naiffance d'un palmier au milieu de l'autel que leur ville lui avoit érigé. Je vois par-là combien vous êtes foigneux d'y brûler de l'encens.

Malgré la tranquillité & la douceur du regne d'Augufte, il y eut des mécontens qui formerent des confpirations. Sous le confulat de M. Claudius Marcellus Eferninus & de Lucius Arruntius, l'an de Rome 730, Fannius Cœpio & Aulus Terentius Varro Muræna, réfolurent d'ôter la vie à l'empereur. Leur deffein fut découvert, & Caftricius révéla leur fecret à Mécene, qui en fit part à Terentia fa femme, fœur de Muræna (1). Elle avertit auffi-tôt fon frere, qui ne perdit pas un moment à fe fauver avec fon complice. Tibere (2) fut choifi pour parler contr'eux. On les trouva

(1) *Suet. in August.* §. 66.
(2) *Suet. in Tib.* §. 8.

coupables de haute trahiſon, & ils furent condamnés à mort par contumace. Proculéius, favori d'Auguſte, & frere de Muræna, qu'il aimoit tendrement, ne put obtenir ſon pardon. Les loix Romaines n'avoient juſqu'alors infligé que le banniſſement pour les plus grands crimes, excepté le parricide, qui ſeul comportoit la peine capitale. Néanmoins la puiſſance exorbitante d'Auguſte, fit bientôt découvrir les lieux de la retraite des coupables que l'on fit périr.

Muræna étoit un homme d'un rare mérite, très-ſavant, & grand protecteur des lettres. Athénée, de Séleucie, philoſophe Péripatéticien, lui étoit fort attaché, & l'accompagna dans ſa fuite. Ce dernier fut ramené à Rome ; interrogé, & reconnu innocent. Lorſqu'il reparut dans le monde, ſes amis lui demanderent où il avoit été, il leur répondit par un vers d'Euripide (1) :

> J'ai vu les régions de la mort implacable,
> Et les portes de fer de l'éternelle nuit.

Son éloquence & ſes talens avoient déterminé ſes concitoyens à le choiſir

(1) Ἥκω νεκρῶν κευθμῶνα καὶ σκότου πύλας λιπών. *Strab. Geogr. lib. II, 22.*

pour leur premier magiſtrat, & il s'étoit dignement acquitté de cette charge pendant quelques années. Il ne ſurvécut guere à ſon illuſtre & malheureux ami Muræna, ayant été écraſé par la chûte de la maiſon dans laquelle il logeoit.

Le pere de Fannius Cœpio, à la mort de ſon fils, donna lieu à Auguſte de faire briller de plus en plus ſa modération. Le coupable avoit deux eſclaves, dont l'un avoit défendu vigoureuſement ſon maître contre les ſoldats qui étoient venus pour le prendre, l'autre l'avoit trahi. Le pere récompenſa l'eſclave fidele, en lui donnant la liberté; il fit mener le traître dans les rues de Rome, avec un double écriteau qui déſignoit ſon crime, & le fit enſuite crucifier. Auguſte ne montra nul reſſentiment de ce procédé. Il excuſa l'amour paternel, ne jugeant point ſans doute, que la faute d'un fils pût étouffer dans le pere les ſentimens de la nature, ni même empêcher de les faire paroître.

Quelques juges avoient voulu abſoudre Cœpio & Muræna, ou du moins ſuſpendre leur jugement, parce que les accuſés étoient abſens. Car on

ne voit pas en effet que les Romains eussent une maniere fixe de procédure contre ceux qui prenoient la fuite pour éviter leur condamnation. Il semble, au contraire, que l'absence fût une conjoncture favorable pour eux. L'histoire ne nous dit pas que leur délicatesse eût déplu à l'empereur ; mais il en saisit l'occasion pour faire statuer que ; dans le cas où l'accusé se cacheroit pour éluder son jugement, tous les juges donneroient leurs opinions verbalement & sans balotage ; & que, si les sentimens se trouvoient unanimes, le coupable seroit condamné, quoiqu'absent. Il est clair que, par cette loi, Auguste pourvoyoit à sa sûreté ; mais elle n'en étoit pas moins juste ni moins bonne. La reconnoissance qu'il témoigna pour le service que Castricius lui avoit rendu, en lui découvrant cette conspiration, passa les bornes de l'équité, & ne peut se justifier de même. Cet accusateur ayant été par la suite accusé à son tour d'un crime, Auguste parut à son jugement pour solliciter en sa faveur ; & à force ce prieres qu'il fit, en présence des juges, à l'accusateur même, il en ob-

tint la ceſſion de toute pourſuite (1).

Auguſte n'oſa point renverſer ouvertement la conſtitution de la patrie; mais il eut l'adreſſe de la ſapper ſourdement par ſes fondemens, & ſes ſucceſſeurs acheverent ſa ruine totale. Sous le titre de tribun, ils uſurperent une puiſſance arbitrairement deſpotique; & ſous prétexte de réformer les loix, & de les commenter, ils faiſoient tout ce qu'ils vouloient. Les déciſions du prince (2) devinrent partie eſſentielle de la loi. La liberté publique, & les privileges furent alors regardés comme une matiere très-délicate, qu'il étoit dangereux de traiter, & dont on n'oſoit parler qu'avec les plus grandes précautions, & le moins qu'il étoit poſſible. Du ſein de la multitude de ces déciſions (3), ſortit une foule d'avocats bien différens de ceux de l'ancienne république. Leurs talens ne conſiſtoient plus dans la connoiſſance profonde des loix, mais dans les ſubtilités, dans les ſurpriſes, dans les formalités, d'où naquit la chicane,

(1) *Suet. Aug.* §. 36.

(2) *Reſponſa principum.*

(3) Voilà, je crois, l'origine de cette juriſprudence qui a étouffé les loix.

cet hydre à mille têtes, qui subsiste encore, qui prend tous les jours des forces nouvelles, & qu'un grand homme qui sera souverain, pourra seul détruire, comme un autre Hercules. Dans ce dédale de rescrits, de déclarations, d'interprétations, de commentaires, &c..... la justice s'égaroit; l'innocent étoit la victime du calomniateur; le vrai propriétaire sans crédit, se voyoit dépouillé par un voisin puissant, & le malheureux débiteur insulté, accablé par un créancier souvent aussi vil que cruel. Auguste fut lui-même quelquefois embarrassé, en voulant paroître observer les loix. C'est ce qui l'empêcha d'ôter le pontificat à Lépidus, & ce qui le força à dissimuler toujours avec le peuple, lorsqu'il desiroit d'en obtenir quelques honneurs extraordinaires pour lui, pour ses amis, ou pour ses enfans.

Ce fut le défaut de fermeté & de grandeur d'ame qui lui fit conserver sa puissance, & qui l'empêcha de rétablir la république dans son ancienne splendeur. L'avis de Mécene, comme on doit se le rappeller, l'emporta dans cette occasion sur celui d'Agrippa, par la crainte que le premier lui inspira,

s'il abdiquoit son pouvoir, d'être en bute aux traits de la vengeance des enfans des citoyens qu'il avoit fait périr. Mais les nobles sentimens du second étoient ceux qu'il auroit dû suivre, n'importe quelle en eût été l'issue qui ne pouvoit qu'être très-glorieuse. Au reste, il n'est pas moins certain qu'au fond, l'empereur desiroit le repos & la retraite ; il ne pouvoit penser, sans honte & sans remords, aux instances que son rival même lui avoit faites à cet égard. Antoine, éloigné de Cléopâtre, étoit capable de cet effort sublime. Mais le courage manquoit à Auguste ; sa timidité naturelle, & l'appréhension des complots contre sa vie, de la part de la jeune noblesse Romaine, l'engagerent seules à donner tous ses soins pour rendre l'empire heureux. Mais cette fiere & nouvelle race ne cessa jamais d'être le principe de ses terreurs. Aussi crut-il presque toujours se voir l'objet de la haine de tous ceux qui avoient encore des sentimens patriotiques ; &, quoiqu'au faîte de la grandeur & de la puissance, il se croyoit assis sur un trône chancelant, & craignoit sans cesse d'en descendre.

L'Occident jouissant d'une tranquillité parfaite, il résolut de visiter les parties orientales de l'empire, pour y exercer son pouvoir suprême, & pour établir les affaires de cette partie du monde sur des fondemens solides. A peine fut-il débarqué en Sicile, qu'il reçut la nouvelle des violentes contestations élevées à Rome, au sujet de l'élection des consuls pour l'année suivante. Le peuple ne sut pas se servir de l'unique prérogative qui lui restoit encore. Il vouloit avoir pour consul Auguste & Marcus Lollius. L'empereur ayant déclaré nettement qu'il refusoit le consulat, les dissentions recommencerent, & elles devinrent même si vives entre Quintus Emilius Lépidus & Lucius Silanus, pour la place vacante, que l'on crut à Rome, qu'Auguste seroit forcé d'y revenir, pour faire cesser, par sa présence, leurs querelles & leurs brigues factieuses. Mais il prit le parti d'appeller auprès de sa personne les deux candidats rivaux; &, après les avoir sévérement réprimandés, il leur défendit de se présenter au champ de Mars dans le tems de l'élection. Leur dispute continua cependant; &, après de longs

débats, Lépidus fut nommé consul.

Cet événement fit connoître à l'empereur la nécessité de laisser toujours à Rome, en son absence, un homme grave, instruit & ferme, pour contenir les citoyens de tout rang. Ce fut alors qu'il crut devoir rappeller Agrippa, auquel il devoit, pour ainsi dire, sa fortune & son élévation; &, pour lui faire oublier totalement sa petite disgrace, il lui donna en mariage sa fille Julie, veuve de Marcellus. Ce fut Mécene qui le premier ouvrit ce très-sage avis, en disant à son maître, qu'il avoit tant élevé Agrippa, qu'il falloit ou le faire assassiner, ou le faire son gendre. Plutarque (1) assure qu'Octavie (2) même appuya l'avis de Mécene, quoique Marcelle, sa fille de son premier mariage, fût alors femme d'Agrippa, préférant généreusement le bien public à son intérêt particulier. Agrippa fut donc rappellé à la cour; &, après y avoir reçu des instructions & des ordres, il partit pour Rome, où il fit la cérémonie de la répudiation de Marcelle, que l'on donna

(1) *In Ant.*
(2) Sœur d'Auguste, & veuve d'Antoine.

à Jules Antoine, fils de Marc Antoine & de Fulvie, & il reçut la main de Julie, alors âgée de dix-huit ans.

Cette illustre alliance, contractée par d'importantes raisons d'état, jointe aux talens supérieurs d'Agrippa, & au rang qu'il avoit, le rendirent, après Auguste, l'homme le plus élevé & le plus respectable de l'empire. Tout fut tranquille sous son administration aussi ferme que douce, & Rome s'apperçut à peine de l'absence de son maître. Tous les ressorts de la machine du gouvernement, sous ce grand ministre, étoient à découvert : tout y étoit simple, & sans autre frottement que celui qui est indispensable pour en faire mouvoir les rouages. Le modérateur étoit dans sa tête ; mais nulle ombre de mystere n'en cachoit le jeu régulier, sous le prétexte du secret de l'état : comme si, dans un état bien conduit, il falloit du secret & de l'intrigue, pour rendre un peuple heureux ! Comment un ministere, quel qu'il soit, peut-il imaginer que l'œil perçant des citoyens instruits ne pénetre pas tous ces petits maneges, toutes ces petites brigues, causes premieres des plus grands maux ? Les moyens

de les éviter, ces maux, font connus de beaucoup de gens, excepté peut-être des perfonnes mêmes qui peuvent feules les employer. Ces moyens font écrits par-tout ; d'abord, dans le vafte livre de la nature, où il faut les chercher ; enfuite, dans les ouvrages immortels de quelques philofophes anciens, & même dans quelques-uns de nos modernes. Comment, dis-je, eft-il donc poffible de penfer que les hommes, toujours clair-voyans, quand il s'agit de leur bien-être, n'apperçoivent pas, malgré la force des murs qui défendent les cabinets, & les portes d'airain qui les ferment, les vices d'une adminiftration, & ne découvrent pas tant de pitoyables manœuvres (pour ne rien dire de plus) au travers des voiles obfcurs & triplés, dont on les enveloppe ? La meilleure raifon d'état, eft fans contredit celle qui nous fait jouir de l'abondance & de la tranquillité : c'eft toujours la plus fimple, la plus uniforme, la feule vraie & dès-lors la moins fecrette. Mais, quand la duplicité, l'irréfolution, le menfonge, la pareffe, l'intérêt, le fafte, la hauteur, enfin le feul goût de la diffipation & du plaifir, regnent

dans le cabinet des gouverneurs des nations; lorſque le caprice d'un miniſtre & d'une favorite plonge un pays dans la confuſion & l'indigence, ou dans une guerre injuſte & malheureuſe, c'eſt alors qu'un nuage ténébreux couvre la raiſon d'état, qui cependant ſe laiſſe entrevoir dans les ordres & les contre-ordres mal conçus & précipités, qui émanent des chefs. Car les paſſions déréglées ſont inégales, incertaines, inconſtantes. Que ceux donc qui tiennent les rênes d'un gouvernement daignent ſe rappeller ſérieuſement, puiſqu'ils ne l'ignorent pas, qu'avant tout, il faut ſavoir maîtriſer ſes paſſions, ou les tourner vers le bien public. Que les ſouverains choiſiſſent donc auſſi des miniſtres dont les bonnes mœurs, la frugalité, la modération, les talens, la douceur, la fermeté, l'expérience ſoient généralement reconnues; & dans ce choix, c'eſt la voix du peuple qu'il faut conſulter : ſur ce point, il ne ſe trompe jamais. Tout concourroit alors à faire jouir un empire d'une félicité permanante; rien ne pourroit altérer ſes reſſources inépuiſables; ſes forces immenſes le mettroient à l'abri de toute

révolution au-dedans, & de toute insulte au-dehors, de la part de quelque ennemi que ce fût; on feroit contraint de le respecter, & trop heureux d'implorer ses secours.

Les douceurs de la paix, pour se servir de l'expression de Velléius (1), accompagnerent Auguste au travers de l'Italie & de la Grece. Syracuse & quelqu'autres villes de la Sicile obtinrent les mêmes privileges dont jouissoient les colonies Romaines. On céda aux Lacédémoniens l'isle de Cythere, en considération de ce qu'ils avoient donné l'hospitalité à Livie, dans le tems de la guerre de Pérouse. On ôta aux Athéniens Egine & Erétrie, pour les punir des flatteries outrées qu'ils avoient prodiguées à Marc Antoine & à Cléopâtre.

Auguste reçut à Corinthe les ambassadeurs des villes de la Grece. Une de ces *excellences* donna quelque amusement à l'empereur, ainsi qu'à toute la cour. C'étoit un pêcheur de la petite isle de Gyare, l'une des Cyclades : cet homme étoit venu demander avec instance une diminution d'un tiers de

(1) *Circumferens terrarum orbi, presentiâ suâ, pacis bona.* Vell. lib. II, c. 92.

l'imposition à laquelle son isle étoit taxée, & qui se montoit en tout à la valeur de cent dix livres de France. Il supplioit donc Auguste de vouloir bien la réduire, & la fixer à soixante-treize livres six sols quatre deniers environ de notre monnoie. Le ton du député & l'importance de sa mission firent rire le prince, qui certainement aura fait la grace complette. Strabon (1), qui raconte cette histoire, navigeant alors dans l'Archipel, transporta gratis, dans son vaisseau, ce grave ambassadeur jusqu'à la cour. Il n'y avoit dans cette isle qu'un très-pauvre petit hameau, habité par des pêcheurs, & ce fut-là que dans la suite on exila les disgraciés (2), ainsi qu'à Sériphe, petite isle voisine.

Auguste passa l'hiver de 731 dans l'isle de Samos, où il reçut des ambassadeurs de Candace, reine d'Ethiopie. L'expédition d'Elius Gallus contre

[1] *Liv. XIV, & Dio.*

[2] *Aude aliquid brevibus* Gyatis *vel carcere dignum.*
Juvenal.

Ces deux misérables monceaux de terre, au tems florissant de la Grece, lorsque Xerxès menaçoit d'assujettir ses états, avoient équipé & armé un vaisseau qui joignit la flotte combinée des Grecs pour la défense de la cause commune. *Herodot. Polimn.*

les Arabes, excita les Ethiopiens à tomber sur l'Egypte supérieure, à la sûreté de laquelle Elius avoit négligé de pourvoir. Ils se rendirent maîtres de Syene, d'Eléphantinum, & de Philès; ensuite ils pillerent tout le pays, & renverserent les statues de l'empereur. Le nouveau préfet de l'Egypte, Pétronius, leva dix mille hommes, à la tête desquels il marcha contre trente mille Ethiopiens, qui se retirerent à son approche. Ils n'étoient armés que de haches, de bâtons ferrés, & de gros boucliers de peaux; très-peu d'entre eux avoient des épées. Ils reparurent cependant, se rallierent, & risquerent une bataille qu'ils perdirent bientôt, n'ayant nulle idée de discipline, d'ordre, de formation de corps de troupes, ni d'aucunes sortes d'évolutions.

Le vainqueur poursuivit les fuyards jusques dans le sein de leur pays, & se rendit maître de Napata, leur ville royale. Il se trouvoit alors à plus de trois cents lieues de Syene. S'étant informé de ces régions, il sut que, s'il pénétroit plus avant, il ne trouveroit que des déserts arides & des sables brûlans. Il prit donc le parti sensé de revenir sur ses pas, laissant une garni-

son de quatre cents bons soldats, avec des provisions pour deux ans, dans Premnis, ville qui étoient située sur le Nil, au-dessous des grandes cataractes.

Candace essaya de relever le courage de ses troupes, & tenta de reprendre sa capitale. Pétronius, instruit de ses démarches, le prévint ; mais, trouvant que les Romains ne pouvoient tirer aucune utilité de cette guerre, il entra en négociation avec cette souveraine. Elle consentit à envoyer des ambassadeurs à Auguste, qui les reçut favorablement, leur accorda la paix, & les exempta même du tribut que Pétronius avoit exigé de cette nation.

Au printems suivant (732), Auguste visita l'Asie mineure, & la Bythinie, récompensant les uns, punissant les autres, sous le seul titre de proconsul. Les habitans de Tralles, de Capadoce, de Thyatire & de Chio, qui avoient beaucoup souffert des tremblemens de terre, ressentirent les effets de sa munificence. Il ôta au peuple de Cyzique le droit d'être gouverné par ses propres loix, & par ses magistrats, & les assujettit à un préfet de sa nomination,

parce que, dans un tumulte de la populace, on avoit insulté quelques citoyens Romains, en les fustigeant avec tant de cruauté, que quelques-uns d'entr'eux en étoient morts. Il traita les Tyriens & les Sidoniens avec la même rigueur, à cause de leurs fréquentes mutineries.

Lorsque Phraates, le tyran des Parthes, sut Auguste si près de lui, il se hâta de remplir les conditions du traité dont il paroissoit avoir perdu le souvenir. Il renvoya donc alors les prisonniers Romains avec leurs enseignes, honteux & tristes restes de la défaite de Crassus & de la fuite d'Antoine. Tibere fut chargé de la commission honorable de les recevoir des mains des ambassadeurs Parthes (1). Auguste regarda toujours ce moment comme l'un des plus glorieux de sa vie, d'avoir soumis cette nation féroce, l'unique rivale de Rome, & de l'avoir forcée à cette démarche par la seule terreur de son nom, comme à reconnoître par-là son infériorité. Il ne cessoit de répéter avec satisfaction, qu'il avoit effacé les dernieres traces des taches flétrissantes qui avoient

(1) *Suet. Tib.* §. 9.

obſcurci la gloire du nom Romain depuis près de 40 ans. Jules Céſar & Marc Antoine lui avoient tous deux fait de vives atteintes ; ce que la mort de l'un empêcha d'accomplir par la force des armes, & ce que l'autre entreprit en vain, Auguſte le termina glorieuſement, & ſans tirer l'épée. Rome remercia les dieux avec tranſport, de cet événement qui valoit une grande victoire. On décerna l'ovation à Auguſte ; on éleva un nouvel arc triomphal en ſon honneur, & l'on frappa des médailles pour en éterniſer la mémoire. Auguſte ordonna de plus, que l'on dépoſât les enſeignes, arrachées des mains des Parthes, dans le temple de Mars le vengeur, que lui-même avoit fait ériger en mémoire de ſes ſuccès aux champs de Philippes. Comme le retour de ces trophées étoit une ſatisfaction intéreſſante pour toute la nation, il en prit occaſion de ratifier & de confirmer le titre de *vengeur* qu'il avoit autrefois donné au dieu Mars, pour avoir réuſſi à tirer vengeance des meurtriers de ſon pere adoptif : ce que la plupart des poëtes de ſon tems ne manquerent pas de célébrer dans plu-

ſieurs

sieurs endroits de leurs ouvrages (1).

Phraates fit un second acte de soumission non moins glorieux aux Romains que le premier. Il envoya ses quatre fils, avec leurs femmes & leurs enfans, en otage à Auguste, pour garantie de son alliance; mais son dessein, dans cette humble démarche, étoit de se faire un appui contre ses propres sujets. Haï & détesté par eux, convaincu d'ailleurs qu'il méritoit ce funeste sentiment, il regardoit ses enfans comme ses rivaux, & craignoit que les Parthes, enfin poussés à bout, ne se révoltassent & ne missent un de ses fils sur le trône. Par leur éloignement politique, il avoit moins à redouter d'un peuple dont il connoissoit l'attachement pour le sang des Arsacides. Les jeunes princes furent traités en rois à Rome; & l'un d'eux, sous Tibere, monta sur le trône de ses ancêtres.

Ce n'est pas au fond que, malgré cette conduite timide de Phraates, les affaires & l'état de ce tyran ne fussent aussi florissans qu'une suite de cruautés

(1) *Horat. lib. III, od. 5, &c. Virg. & Propert.* Ovide dit à cette occasion, dans ses fastes, liv. V, vers 595 :

Rite Deo templumque datum, nomenque, bis ultor.

commises pouvoit le permettre. Mais cette tyrannie n'étoit exercée, comme aujourd'hui dans l'empire Ottoman, que contre les premiers & les plus riches sujets. Le corps du peuple, qui fait la force d'une nation, n'étoit pas inquiété, persécuté, épuisé, ainsi que dans une guerre civile où le même sang coule par flots de toutes parts. Cinquante têtes de grands, tombées sous le sabre, n'affoiblissent point la nation. C'est pourquoi celle des Parthes étoit toujours redoutable, & leur armée complette, quoique la noblesse distinguée fût fort indisposée contre son cruel monarque.

Les rois de ces pays, semblables à leurs prédécesseurs, changeoient de résidence selon les saisons. Cyrus & ses successeurs passoient ordinairement l'hiver à Babylonne, le printems à Suze, l'été à Ecbatane en Médie, & l'automne à Persépolis. Les rois des Parthes, de race septentrionale & d'un tempérament plus robuste, s'approchoient plus près des montagnes, & passoient l'été dans leur ancienne capitale, nommée Hécatompyle, à cause des cent portes dont ses murs étoient percés. Cette ville n'étoit

qu'à quarante lieues environ du fameux Pas-Caſpien, qui les ſéparoit des Sacaſſéens, dont ils deſcendoient, & dont une tribu s'étoit établie entre le Kur & l'Araxe (1). La conquête des Macédoniens avoit produit de grands changemens en Orient, & tout le monde ſait que Perſépolis fut incendiée par Alexandre, dans une partie de débauche avec une courtiſane (2).

L'Arménie, royaume puiſſant d'une grande étendue, juſqu'alors indépendant des Romains, reçut un roi de la nomination d'Auguſte, après la concluſion du traité entre Phraates & lui. Artaxias, fils d'Artabaſe, qu'Antoine avoit détrôné & fait mourir, avoit ſuccédé à ſon pere. Il étoit l'implacable ennemi du nom Romain, & l'allié des Parthes. Ce ſupport lui ayant manqué, des factions s'éleverent dans ſes états, & les grands, auxquels il avoit déplu, ſaiſirent cette occaſion pour placer ſon frere Tigrane ſur le trône. Ce prince étoit à Rome depuis la mort

(1) *Planitiem omnem à* Cyro *uſque*, *Albanorum gens tenet: mox Iberum, diſcreta ab iis amne Alazone, in* Cyrum, *è Caucaſiis montibus defluente* —— *Moſchorum tractus, ad Iberum amnem in* Cyrum *defluentem*, *& infrà eos* Sacaſſani. Plin. lib. VI, c. 10.

(2) Thaïs.

d'Antoine, & la prise d'Alexandrie. Auguste auroit pu profiter de ces troubles, pour s'emparer de l'Arménie; mais il n'ambitionnoit pas de nouvelles conquêtes, & ne vouloit que donner à ces peuples un roi qui fût ami des Romains. Cependant, comme il eut lieu de croire qu'on auroit besoin de la force des armes pour affermir le sceptre dans la main de Tigrane, il chargea Tibere de cette expédition. Les choses prirent heureusement une autre face : Artaxias fut tué, & les préparatifs de guerre devinrent inutiles.

Quoique l'établissement de Tigrane sur le trône d'Arménie, eût été effectué sans coup férir, on ne laissa pas que d'ordonner par tout l'empire des actions solemnelles de graces aux dieux pour les succès de Tibere. Cet honneur ranima son courage. Il fondoit d'ailleurs ses espérances, selon l'usage de ces tems-là, sur un prodige dont parle Dion (1) & Suétone (2). Ils disent que Tibere, traversant les plaines de Philippes, le feu s'alluma de lui-même sur un autel autrefois consacré par les légions victorieuses. Mais l'am-

(1) *Lib. LIV.* (2) *Tib.* §. 14.

bition de Livie ſa mere, & ſon aſcendant ſur Auguſte ſon époux (1) étoit un augure bien plus aſſuré de ſa grandeur future. En effet, elle obtint alors pour lui le commandement de la Syrie & de toutes les provinces de l'Orient qu'Auguſte laiſſa ſous ſes ordres, quand il quitta Samos pour retourner à Rome.

Ce fut au grand regret de Tibere & de Livie, que l'épouſe d'Agrippa mit au monde un fils que l'on nomma Caïus. Cette naiſſance (2) fut célébrée par des réjouiſſances publiques, & l'anniverſaire déclaré fête à perpétuité (3).

Auguſte paſſa un ſecond hiver à Samos; il accorda à ſes habitans la liberté de ſe gouverner par leurs propres loix, afin qu'ils reſſentiſſent les bons effets de ſon ſéjour parmi eux. La moitié du monde connu rendoit alors hommage à ſa puiſſance, & les nations les plus barbares, les Scythes, les Sarmates, demandoient ſon amitié. Il avoit reçu, quelques années aupa-

[1] Voyez l'hiſtoire de ce mariage, ſecond vol. liv. VIII. page 312, &c.

[2] L'an de Rome 732, *Dio. Caſſ.*

[3] *Dio.*

ravant, à Tarragone, une ambaſſade de la part de Pandion & de Porus, roi des Indes (1). Les trois ambaſſadeurs de ces princes avoient entamé un traité d'alliance avec l'empereur; mais la mort en ayant enlevé deux, avec pluſieurs perſonnes de leur ſuite, celui qui leur ſurvécut accompagna Auguſte à Samos. Ces Indiens lui avoient préſenté une lettre de Porus, en langue Grecque, où, dans le ſtyle pompeux des Orientaux, il ſe vantoit d'avoir ſix cens rois pour vaſſaux & tributaires, & n'en recherchoit pas moins l'amitié du prince des Romains qu'il eſtimoit infiniment, en lui offrant un paſſage dans ſes états, & tous les ſecours qu'il auroit pu deſirer. Les préſens qu'il envoyoit, étoient portés par huit eſclaves nuds depuis la ceinture juſqu'en haut, & parfumés d'aromates précieux. Ces préſens conſiſtoient en perles, en diamans, & en pluſieurs raretés. Il y avoit, entre autres, un eſclave ſans bras, qui, avec ſes pieds, bandoit un arc & décochoit une flêche, ſonnoit de la trompette, & exécutoit preſque tout ce qu'on

(1) *Strab. lib. XV; Flor. 4, 12; Oros. 6, 21; Dio.*

peut faire avec la main. Ils avoient aussi amené des éléphans, des tigres, & d'autres animaux qu'on n'avoit pas vus à Rome, ni dans la Grece; ils y joignirent des viperes d'une grosseur énorme, un serpent de douze coudées de longueur, & une perdrix plus grosse qu'un vautour.

Dans le cortege de ces ambassadeurs, il y avoit un philosophe de leur nation qui suivit Auguste à Athenes. Après s'y être fait initier aux mysteres de Cérès, il déclara qu'ayant joui jusqu'alors d'une prospérité constante, il vouloit, par une mort volontaire, prévenir les vicissitudes de la fortune. Il fit donc arranger un grand bûcher, auquel il mit le feu, & se frotta le corps avec de l'huile. Aussi-tôt qu'il vit que la flamme dardoit avec le plus de violence, il s'y précipita d'un front serein, & fut bientôt réduit en cendres. On lui érigea un tombeau, avec cette épitaphe: « Ici Zarmanochegas, » Indien, se brûla volontairement, » selon l'ancienne coutume de son » pays, &c. ».

Pendant le voyage d'Auguste en Orient, le sénat, toujours attentif à lui plaire, le nomma surintendant des

grands-chemins d'Italie. Il accepta cette charge, & nomma pour le seconder dans ses fonctions, deux anciens préteurs, qui, par ses ordres & sous ses auspices, placerent le fameux milliaire doré dans le forum, où il subsiste encore, & d'où l'on partoit pour compter le nombre des milles des principales routes de l'Italie. On posa de même à chaque mille de distance une pierre, ou colomne milliaire, dont l'inscription indiquoit le plus ou le moins d'éloignement de la capitale (1).

Quelques mouvemens de sédition dans les Gaules & chez les Cantabres

---

(1) C'est à l'imitation du milliaire doré, que M. de Trudaine a fait planter, depuis quelques années, sur les grands-chemins de la généralité de Paris, des bornes numérotées, & espacées exactement entre elles à mille toises. Le point commun de leur départ, est au milieu du carrefour de la rue-neuve Notre-Dame & de celle de la Juiverie, où se trouve assez bien placé le centre de la capitale. On se propose d'y faire une place, & d'y élever une colonne à peu près semblable à celle qui est à Rome, &c. On a marqué les demi-milles par des bornes plus petites & rondes comme les milliaires. Les quarts de mille sont désignés par de petites bornes triangulaires dont un angle est tourné vers le chemin, pour le premier quart; & l'une des faces pour le troisieme quart. Toutes ces bornes sont placées sur l'alignement des arbres, à la gauche du chemin, en partant de Paris. On les continuera, à l'exception des petites, jusqu'aux extrémités du royaume.

obligerent Agrippa de quitter Rome, pour aller y mettre ordre. A peine en fut-il parti, que, malgré toutes les précautions qu'il avoit prises pour y assurer la tranquillité, il y eut de nouvelles agitations ; ce qui fit sentir de plus en plus à Auguste, combien la présence d'un homme ferme étoit nécessaire pour contenir le peuple. Ce tumulte provenoit encore d'une élection de consuls. La multitude s'opiniâtroit obstinément dans la fantaisie de nommer Auguste, & de lui donner pour collegue Caïus Sentius Saturninus, qui enfin prit seul possession du consulat le premier Janvier l'an 733.

Sentius étoit un homme digne de l'ancienne république. Il maintint la dignité de sa haute magistrature ; il découvrit & punit les malversations des trésoriers publics, & fit rapporter dans les caisses de l'état les sommes qui en avoient été détournées. Il se montra juste & grand sur-tout dans les nominations aux charges. Il rejetta plusieurs sujets suspects qui briguoient celles de questeurs, & les menaça de leur faire sentir le poids de l'autorité consulaire, s'ils continuoient leurs menées.

Ce consul eut besoin de toute sa fermeté dans l'élection de son collegue; car Auguste persistant dans son refus, Egnatius Rufus, jeune homme insolent, téméraire, se déclara candidat, s'appuyant sur la faveur du peuple, qui l'avoit élevé de l'édilité à la préture, sans avoir passé par les degrés intermédiaires. Il se flattoit d'emporter de même le consulat, malgré l'intention connue de l'empereur, & de pouvoir, au moyen de cette charge, troubler la tranquillité de l'état : Sentius lui donna ordre de se retirer. Egnatius refusa d'obéir; on en vint aux mains, & quelques personnes furent tuées. Le sénat voulut donner au consul une garde qu'il n'accepta point, en disant qu'il se croyoit suffisamment armé de l'autorité légale, & il protesta que, si Egnatius obtenoit la pluralité des voix, il ne le reconnoîtroit jamais comme duement élu. L'orage cependant grossissoit, & Sentius ne put l'écarter. Il fallut avoir recours à Auguste, qui revenoit à Rome. Le sénat lui députa deux de ses membres. L'empereur, en cette occasion, n'usa plus de réserve; il défendit au peuple de nommer un consul pour

cette année, & désigna pour cette place, par son seul pouvoir, Quintius Lucrétius, l'un des deux députés, qui autrefois avoit été proscrit.

Pendant que l'empereur approchoit de la capitale, le sénat lui décernoit toutes sortes de nouveaux honneurs, en reconnoissance des sages réglemens qu'il avoit faits dans les provinces de l'empire ; il ne voulut en recevoir qu'un seul ; savoir, la consécration d'un autel à la Fortune (1), & celle du jour anniversaire de son heureux retour. Toutes les différentes classes de citoyens s'étoient mises en mouvement, pour aller à sa rencontre (2) ; mais, préférant leur repos & le sien à ces honneurs bruyans & tumultueux, il trompa la multitude, en pressant son arrivée, & n'entra dans Rome que fort avant dans la nuit, comme il avoit déjà fait plusieurs fois en pareille occasion.

On aura de la peine à croire qu'Auguste, qu'on ne peut soupçonner d'avoir eu des scrupules, ni trop de foi envers ses dieux, eût jamais donné sincérement dans la superstition (3).

---

[1] *Fortunæ reduci.* [2] *Suet. Aug.* §. 53.

[3] Les vrais grands hommes de l'antiquité, &

On prétend qu'il eut, dès ce moment, une véritable dévotion à la Fortune, à cette déesse aveugle qui semble récompenser plus souvent le crime que la vertu. En conséquence il répara ses temples avec le plus grand soin, & ne cessa de lui offrir des vœux & de l'encens. Humainement parlant, il n'avoit pas grand tort ; il devoit tout à la fortune ; il fut sans doute étonné lui-même de son élévation. Que d'hommes vraiment vertueux & célebres durent périr pour lever tout obstacle à sa grandeur ! Que de crimes n'avoit-il pas commis pour y parvenir, même sans un espoir fondé d'arriver au faîte de la puissance (1) ! Le hasard ou la fortune avoit donc applani le sentier escarpé qui l'avoit conduit au trône. Aussi Julien, dans ses admirables portraits des Césars, ne manque pas d'in-

ceux des tems plus modernes, ont toujours été exempts de cette foiblesse. Antiochus hésitoit de déclarer la guerre aux Romains, à laquelle Hannibal s'efforçoit de l'engager, parce que les entrailles des victimes ne pronostiquoient rien de bon : « Eh ! quoi », lui dit Hannibal, « vous vous en rapportez plutôt à un foie » de veau qu'à un vieux général expérimenté » !

(1) Pline dit que cet événement est si extraordinaire, qu'il n'est pas surprenant de voir un génie médiocre l'attribuer à quelque puissance invisible.

Lib. II, c. 7.

troduire cette déesse inconstante & bizarre, se plaignant de l'ingratitude de chacun d'eux, pour ne lui avoir rien attribué dans leurs actions brillantes, ni dans leurs succès, excepté le seul Octavien, dont elle loue la reconnoissance. C'est aussi à cette dévotion d'Auguste pour cette divinité volage que nous devons les belles odes d'Horace à la Fortune.

Le lendemain de son arrivée, Auguste se rendit au sénat, pour y demander les ornemens des préteurs pour Tibere, qu'il avoit laissé commandant en Syrie, & la questure pour Drusus, quoiqu'il n'eût pas encore, à cinq ans près, l'âge prescrit pour exercer aucune magistrature. Il semble inutile de dire que tout lui fut accordé. Il se fit donner de plus à lui-même le consulat pour sa vie, non-seulement avec toutes les prérogatives annexées à cette charge, mais encore avec la préséance sur les consuls élus; ensorte que, sans la voix du peuple, il réunissoit les privileges de cette dignité & de celle de censeur.

Le sénat, toujours complaisant, lui offrit encore, sous prétexte de faciliter l'exercice de ces fonctions impor-

tantes, de s'engager par serment d'approuver toutes les loix qu'il jugeroit à propos de faire. Il refusa d'accepter cette nouvelle preuve de leur basse servitude, parce qu'il sentit bien que ce serment eût été aussi ridicule qu'illusoire.

Pour achever de s'emparer de l'autorité absolue, & sur-tout pour l'affermir, le secours d'Agrippa, également habile à la guerre & dans le cabinet, lui devenoit de plus en plus néceffaire. Ce grand homme venoit de soumettre si complettement les Cantabres, qu'ils n'essayerent plus en aucun tems de secouer le joug des Romains.

C'étoit un très-grand exploit, & qui méritoit les plus grandes récompenses. Mais Agrippa, aussi bon général qu'il étoit devenu courtisan adroit, attribua tout le succès à l'empereur, dont il ne se disoit que le lieutenant. En effet, ce fut à Auguste, & non au sénat, qu'à son retour il rendit compte de son expédition, & il ne voulut point des honneurs du triomphe.

Cette même année (1), Lucius Balbus triompha, pour avoir subjugué les *Garamantes*, peuples d'Afrique. Ce Bal-

(1) 732.

bus étoit Ibérien (1) ; le grand Pompée lui avoit obtenu les privileges de citoyen Romain, & il fut l'unique étranger de distinction qui jusqu'alors eût triomphé à Rome. Son oncle Accius Balbus avoit été consul, & mariée à la sœur de Jules César, qui l'avoit nommé, avec vingt-quatre autres, pour distribuer les terres de la Campanie (2).

Ce ne sera pas s'écarter de la cour d'Auguste, que de parcourir un peu la ville de Rome & ses mœurs. On y voyoit, entre autres jeunes gens perdus de débauches, le fils & le petit-fils de deux hommes d'un rare mérite, & qui n'avoient hérité aucune vertu de leurs peres. Clodius Pulcher s'étoit distingué par de grands talens, & Fulvie sa femme (3) n'en eut pas moins. Leur fils cependant vécut dans l'obscurité & sans honneur, en se livrant aux prostituées, & il finit par mourir d'une indigestion de tettine de vache. Sa sœur avoit été fiancée à Auguste, qui la renvoya au commence-

(1) Espagnol. Il étoit né à Cadix.
(2) Cicéron avoit refusé cette commission.
(3) Voyez la note (1), page 278 du second vol. liv. VIII.

ment de la guerre de Pérouse, sans avoir consommé le mariage (1). L'autre étoit Hortensius Corbio, petit-fils de l'éloquent Quintus Hortensius, qui avoit brillé dans sa patrie, où il obtint les plus grands honneurs. Ce Corbio mena la vie la plus honteuse, ne sortant presque jamais des mauvais lieux, & il la termina dans l'opprobre (2).

Marcus Hortensius, que l'on croit frere de cet illustre Quintus Hortensius, avoit du génie, de l'habileté, de l'éloquence, de la dignité, de la grace, de la finesse, ou plutôt de la ruse; car il n'avoit point de probité. Avec ces qualités & beaucoup de crédit, il disposoit souverainement de l'esprit des juges qu'il séduisoit à son gré, & gagnoit les mauvaises causes. Verrès, l'impudent & frippon Verrès, que Cicéron a si bien dépeint, avoit le front de dire lui-même, en parlant de Marcus Hortensius, qu'il avoit en lui un ami puissant, sous la protection duquel il pouvoit impunément pressurer les provinces; mais qu'il faisoit trois

(1) *Suet. Aug.* §. 52. Voyez aussi le second vol. liv. VIII, page 237.
(2) *Val. Max. lib. III*, c. 5, §. 3.

parts égales de ses profits dans ses gouvernemens triennaux : la premiere pour son avocat, la seconde pour ses juges, & la troisieme pour lui. Quel langage! quelle perversité! Ce patron de Verrès, quoiqu'avare dans le fond, vivoit dans un faste & dans un luxe excessifs. On lui attribue d'avoir le premier fait tuer un paon, persuadé que la bonté & la délicatesse de sa chair répondoit à la beauté de son plumage (1). Marcus Varron, qui étoit son ami, rapporte qu'à sa mort l'on trouva dans ses caves dix mille tonneaux de vin de Chio (2). Une complication de fraude & d'avarice ternit ses talens, & flétrit sa mémoire.

Lucius Minucius Basilus, dont le fils ou le neveu avoit été assassiné par ses propres domestiques, étoit un homme très-opulent. Lorsqu'il mourut, certains Grecs fabriquerent un testament, par lequel Minutius leur léguoit une grande partie de ses biens. Pour faire valider ce faux acte, ils y joignirent adroitement un legs d'une

(1) *Plin. lib. X.*

(2) *Hortensius super decem millia cadûm* [Chii vini] *hæredi reliquit.* Varro apud Plin. lib. XIV, §. 14.

somme considérable en faveur de Marcus Crassus & de Marcus Hortensius, qui eurent l'infamie, malgré l'évidence de la supposition de cette piece, de se prêter à cette odieuse manœuvre, & d'en partager le fruit. Il n'y avoit donc alors déjà plus d'honneur ni de mœurs à Rome; car autrement le peuple les eût lapidés la premiere fois qu'ils eussent osé se montrer dans les cours de justice.

L'an 733 de Rome, Virgile mourut à Brindes (1), dans la cinquante-unieme année de son âge, sans avoir achevé la correction de son Enéide; il étoit allé en Grece pour jouir de la tranquillité nécessaire pour ce travail. Auguste le trouva dans Athenes, & l'engagea de revenir à Rome avec lui. Il étoit malade, lorsqu'il s'embarqua pour Brindes; le mal empira pendant le voyage, & le força de rester dans cette derniere ville, où il finit sa carriere. Il n'est point d'écolier de troisieme qui ne connoisse son épitaphe, qu'on lui attribue. Elle renferme en deux vers le lieu de sa naissance, celui de sa mort, & l'indication de ses prin-

(1) Pacuvius y naquit.

cipaux ouvrages (1). On prétend (2) qu'il avoit desiré qu'on brûlât l'Enéide, & que même il l'ordonna par son testament. Il s'étoit fait une si haute idée de la perfection, qu'un poëme admiré de tout le monde ne lui paroissoit pas encore assez digne d'être transmis à la postérité. Auguste, malgré le respect dû aux dernieres volontés d'un testateur, empêcha l'exécution de cet ordre trop rigoureux, & chargea deux grands poëtes, Varius & Tucca, amis de Virgile, de revoir soigneusement son ouvrage épique, avec la liberté d'ôter ce qu'ils jugeroient à propos, mais de n'y rien ajouter. Virgile avoit nommé son frere utérin cohéritier avec Auguste & Mécene. Inscrire le prince dans son testament, c'étoit lui faire la cour, & il recevoit avec sensibilité cette derniere marque d'affection de la part de ceux qu'il avoit bien voulu traiter en amis. Cet usage prévalut de telle sorte sous ses successeurs, qu'il devint une flatterie à la mode. Quoique cet illustre écrivain

(1) *Mantua me genuit, Calabri rapuere, tenet nunc Parthenope. Cecini Pascua, Rura, Duces.*

(2) *Plin. lib. VII, c. 30; Aulug. lib. XVII, c. 10; Macrob. sat. II, 4.*

eût autant de goût qu'Horace, pour la vie tranquille & paisible, il acquit cependant plus de biens que ce dernier. Le caractere qu'il décrit d'un homme parfaitement heureux sous le nom du vieux Corycius, qui cultivoit son potager, montre bien son penchant pour la campagne. Mais ni sa vie retirée, ni l'innocence & la douceur de ses moeurs, ne purent le garantir des traits de l'envie même, & de la calomnie. Ce fut de tout tems le sort du vrai mérite d'être persécuté. Le pervers Lucius Cornificius, cousin du fameux magistrat de ce nom, ne pouvoit souffrir Virgile (1), & fit courir des lambeaux de pieces obscenes dont il assuroit que Virgile étoit l'auteur. Ovide cite quelques-uns de ces morceaux (2), ainsi qu'Hygin (3), affranchi d'Auguste.

La plupart des poëtes Romains, comme nous l'avons remarqué dans le onzieme livre, n'ont été que des imi-

(1) *Cornificius, ob perversam naturam, illum non tulit.* Donat.

(2) *Et leve Cornifici, parque Catonis opus.* Ovide.

(3) Cet auteur avoit plus d'érudition que d'esprit & de talens. Il critique Virgile de son peu d'exactitude dans les noms qu'il donne aux villes anciennes, &c. comme si cela constituoit l'essence du poëme. *Aulug. lib. VI, c. 6.*

tateurs des Grecs, excepté Ennius & Accius, qui tous deux ont été créateurs à quelques égards. Il eſt bien vrai que les Géorgiques & les Satyres, les chefs-d'œuvre de Virgile & d'Horace, ſurpaſſent tous les poëmes de ce genre qui ont paru juſqu'à préſent; mais leurs principales beautés n'en ſont pas moins empruntées des anciens. Ces ſources, pour l'Enéide, ſont Homere, Antimaque, Apollonius, Callimaque, & Pindare. Celles des Géorgiques ſe trouvent dans Héſiode, Aratus & Parthénius (1). Les Bucoliques ſont imitées de Théocrite. On ſait d'abord qu'il a bien glané dans l'ancien poëme d'Héſiode ſur l'agriculture; il eſt encore certain qu'il a pris des morceaux, en entier, dans Ariſtote & dans Théophraſte ſon diſciple. Quoique Virgile fût le poëte le plus laborieux de tous ceux dont les ouvrages ſont parvenus juſqu'à nous, il mit ſept ans, même dans la force de l'âge, à faire & à polir ſes Géorgiques. Auſſi n'y a-t-il rien laiſſé à deſirer pour la pureté, l'élégance, & l'harmonie de la diction. L'amitié ſincere qui régnoit entre Vir-

(1) Nous avons parlé de ce poëte au commencement de ce quatorzieme livre, page 259.

gile & Horace décele le discernement du premier, prouve la reconnoissance de l'autre, qui en effet lui avoit beaucoup d'obligation, & fait honneur à tous deux. Nous avons aussi un fort bon témoignage des égards de la postérité pour Virgile, dans le caractere que le jeune Pline (1) a tracé de Silius Italicus (2).

(1) *Lib. III, epist.* 7.

(2) Silius étoit poete & noble Romain. Il eut quelque part aux affaires publiques sous Néron; ce qui a fait tort à sa gloire. Mais il la rétablit par sa conduite, sous les empereurs suivans, & particuliérement par le bon usage qu'il fit de la confiance de Vitellius. Silius fut nommé consul, & il eut en partage la province de l'Asie, qu'il gouverna avec beaucoup de sagesse. A son retour, la tranquillité & l'innocence de sa vie effacerent jusqu'aux moindres traces des erreurs de sa jeunesse; &, quoiqu'alors sans charge, il fut toujours regardé comme un des premiers citoyens de Rome. Il avoit même souvent à son lever une cour aussi nombreuse que celle des ministres qui disposoient des honneurs & des graces, tant la vertu jointe à l'esprit a de pouvoir sur les hommes. Ses poésies sont fort travaillées, & l'on y remarque plus d'art & d'étude que de génie. Il se retira, dans sa vieillesse, dans ses terres de la Campanie. Il aimoit la magnificence dans les bâtimens, & il avoit plusieurs maisons de campagne. La derniere qu'il achetoit, étoit toujours celle à laquelle il donnoit la préférence. Elles étoient toutes remplies de livres, de tableaux, & de statues; il chérissoit particuliérement celle de Virgile, à qui, pour ainsi dire, il rendoit une sorte de culte, en fêtant religieusement le jour de la naissance de ce poëte. Il alloit ordinairement chaque année à Naples vers ce tems-là, & ne manquoit pas de visiter son tombeau, dont il n'approchoit qu'avec respect. Il par-

Après la réduction totale des Cantabres, Agrippa revint à Rome au

---

vint jusqu'à l'âge de 75 ans. Aussi-tôt qu'il s'apperçut que la maladie dont il étoit attaqué, étoit incurable, il se laissa mourir de faim pour terminer ses souffrances. C'est sous son consulat que Néron fut tué, & il survécut à tous les consuls qui avoient été créés par ce monstre.

Silius ne fut pas le seul Romain qui rendit cet hommage religieux aux statues des grands hommes. L'empereur Alexandre Sévere * avoit dans son palais deux especes de chapelle [si l'on peut ici se servir de ce terme], où les principaux objets de sa vénération étoient rangés en deux classes; l'une consacrée aux vertus, & l'autre aux talens. Dans la premiere piece étoient les statues des bons princes, parmi lesquels, on ne sait trop pourquoi, il avoit placé Alexandre le Grand. Auprès d'eux se voyoient les sages qui avoient donné d'utiles instructions au genre humain, tels qu'Abraham, Orphée, Apollonius de Thyane, & Jésus-Christ : assemblage étrange, mais qui montre le respect que ce prince portoit à la vertu, par-tout où il la trouvoit. La seconde piece offroit les héros & les hommes illustres dans les sciences & dans les lettres, tels qu'Achilles, Cicéron, Virgile [que ce prince appelloit le Platon des poëtes], & une foule d'autres noms fameux.

Chez les anciens Romains, l'avant-cour ou le vestibule étoit orné de statues de bois ou de cire, placées dans des niches; sous chacune desquelles il y avoit un livret ou rouleau contenant l'abrégé de l'histoire de la personne représentée par la statue, &c. Si l'on vendoit la maison, l'acheteur ne pouvoit les faire enlever, parce qu'elles étoient regardées comme sacrées. On ne les déplaçoit que dans les cérémonies funebres, dans lesquelles on les portoit, comme en procession, à la suite du défunt. Messala ayant vu l'image d'un des *Levini* parmi celles de ses ancêtres, il la fit ôter sur le champ; & s'étant apperçu que la race *Salustienne* se mêloit avec celle des *Scipions*,

* *Lamprid. Alex.* 26, 28, --- 31.

commencement de l'année 734. Comme il avoit prévenu, ainsi que nous l'avons dit, qu'il ne vouloit pas des honneurs du triomphe, il fut nommé collegue d'Auguste dans le tribunat, pour cinq ans, par forme de récompense ou de compensation de son modeste refus. Il partageoit, à ce titre, l'autorité suprême; &, comme Auguste n'en étoit revêtu lui-même que pour ce terme limité, il paroissoit marcher son égal: ce qui faisoit penser au peuple, toujours crédule, que, ce tems expiré, ils rendroient à la république l'autorité qu'elle leur avoit confiée.

Soutenu par un tel collegue, en qui il sembloit montrer aux Romains un vengeur prompt à punir quiconque eût osé attenter à ses jours, Auguste reprit son projet de purger le sénat de plusieurs membres indignes, que les circonstances des tems l'avoient forcé d'y laisser à sa premiere réforme. Choqué de l'impudence des uns, rebuté de la fadeur des autres (1), enfin de la

par une adoption testamentaire, il commença, quoique dans un âge très-avancé, à écrire son traité des généalogies. *Plin.*

(1) *Cui malè si palpere, recalcitrat undique tutus.* Horat. sat. I, lib. II, v. 19.

bassesse d'extraction & de la dissolution des mœurs de la plupart d'entre eux, il eût bien souhaité pouvoir réduire les sénateurs au nombre de trois cents. Il disoit quelquefois, qu'il se croiroit heureux, si Rome & l'Italie eussent encore pu fournir alors seulement ce nombre de sujets dignes d'occuper une place au conseil public des affaires de l'empire. Mais, s'appercevant de la grande inquiétude des sénateurs sur cette forte diminution, il jugea qu'il étoit plus prudent d'en fixer le nombre à six cents, selon ce qui avoit été déjà pratiqué dans les tems florissans de la république.

Son plan étant formé, il s'y prit avec douceur pour l'exécuter, en laissant aux sénateurs le choix de leurs confreres. Il en nomma d'abord trente parmi les plus dignes de cet honneur, en exigeant d'eux le serment qu'ils n'auroient égard qu'au seul mérite. Chacun de ces trente devoit, après un serment pareil, choisir cinq sujets qui tireroient au sort pour savoir lequel d'entr'eux resteroit sénateur. Les derniers trente ainsi triés, devoient répéter la même opération, jusqu'à la réduction au nombre de six cents. Mais

les ruses, les brigues, les difficultés; que cette forme d'élection devoit nécessairement faire naître, dégoûterent pour ce moment Auguste d'un projet si utile. Antistius Labéo mortifia sensiblement l'empereur, en mettant l'ancien triumvir Lépidus à la tête des cinq sujets qu'il avoit choisis. Auguste perdit un moment sa modération dans cette circonstance; il traita Labéo de parjure, & lui demanda avec beaucoup d'aigreur, si, selon son serment, il ne connoissoit pas un meilleur sujet que Lépidus. « Eh quoi! lui répondit-il tranquillement, « ne peut-on plus » avoir un avis à soi? Après tout », ajouta-t-il, « il est singulier que vous » trouviez mauvais que je juge digne » de la qualité sénatoriale un homme » que vous-même avez élevé au grand » pontificat ».

Labéo avoit les sentimens républicains de son pere, qui combattit vaillamment pour la bonne cause aux champs de Philippes, où il perdit la vie (1). Il avoit sa franchise, ses talens & sa fermeté. Le nombre des mécontens de cette réforme, projettée

(1) Voyez le second vol. liv. VIII, pages 96, 97.

pour le ſénat, donna de l'inquiétude à Auguſte. Quelqu'un alors propoſa que les ſénateurs formaſſent une garde autour de ſa perſonne. « Je ſuis ſujet » à m'endormir », dit Labéo d'un ton aſſez dur, « je ne ſerois qu'un mauvais » garde ». De ſemblables propos auxquels répondoit toute ſa conduite, n'étoient pas des moyens propres à faire ſa cour au prince. Auſſi ne parvint-il jamais au conſulat, quoique très-verſé dans les loix; tandis que ſon rival, Atéius Capito, fut comblé d'honneurs, parce qu'il ſavoit ſe plier aux tems & aux conjonctures. Dans l'ancienne république Labéo eût également brillé à l'armée & au ſénat. Mais l'uſurpation Céſaréenne l'ayant exclu des charges militaires, il s'appliqua avec tant d'aſſiduité & de ſuccès à l'étude des loix, qu'il devint l'oracle de Rome. Son intégrité incorruptible, ſa conſtance, alors ſi rare, à ſoutenir les droits du peuple contre les entrepriſes de la cour, lui mériterent l'eſtime & la vénération de tous les honnêtes gens. Comme il portoit quelquefois trop loin ſon attachement aux formes légales dans les affaires de peu de conſéquence, on ſaiſit ce côté foible

de la conduite d'un grand homme, pour lui donner des ridicules. Les courtisans disoient que *c'étoit un fou* : mot facile & trop ordinaire à ceux qui, voyant pratiquer des vertus qu'ils n'ont pas, & mépriser tout ce qu'ils chérissent, attribuent de la folie à ce qui dans le fond est véritable sagesse. Au reste, comme on ne put réussir à lui faire perdre la considération générale par la voie des railleries, on lui opposa Capiton, homme instruit, mais sans ame, qu'on fit consul, pour tâcher d'effacer, par le brillant de cette haute dignité passagere, l'éclat durable du mérite solide de Labéo, qui n'eut que la préture. Cette injustice lui fit honneur; on en connoissoit la cause. Personne n'eut plus de sagacité que lui pour expliquer les loix anciennes, & pour concilier leurs contradictions apparentes; ce qu'il faisoit, en fixant la propriété des termes, par leur étymologie : car le langage dans lequel elles étoient écrites, étoit déjà devenu hors d'usage, & celui des loix des Douze Tables n'étoit presque plus intelligible.

Caius Trébatius Testa, homme aussi très-savant, avoit pensé, dès sa jeu-

nesse, que la principale affaire dans ce monde étoit de s'enrichir. Avec ce principe sordide, il avoit de grands talens qui en furent un peu obscurcis. Il jugea donc que le moyen le plus prompt étoit de s'attacher à Jules César, qui cherchoit à caresser tout le monde, & à corrompre ceux qui pouvoient seconder ses vues dans son projet d'usurper un jour la puissance suprême. Cicéron, qui se connoissoit en mérite, donna volontiers des lettres de recommandation à Trébatius pour Jules César. Comme ce dernier craignoit l'intégrité & l'éloquence de Cicéron, il eut beaucoup d'égards à sa démarche, & reçut favorablement Trébatius qui s'étoit transporté dans les Gaules, où il croyoit qu'une pluie d'or alloit tomber sur le champ dans ses coffres. Trompé dans ses espérances, il s'en plaignit à Cicéron, qui lui reprocha son impatience & son avidité. Il resta donc auprès de César, qui lui accorda la paye de tribun, sans en faire les fonctions. Il le suivit dans sa premiere expédition contre la Grande-Bretagne ; mais il trouva le moyen d'éluder le second voyage. Au commencement de la guerre civile, Tré-

batius, ami de Cicéron & de Brutus; dont les terres étoient voisines des siennes, embrassa le parti de la république, & servit même en Afrique sous Caton, après la défaite du grand Pompée, & en Espagne sous le jeune Pompée; ce qui le tint long-tems exilé de Rome. Il eut cependant la permission d'y revenir, pendant l'usurpation de Jules César, à la priere de Pansa, de Balbus & d'Hirtius; mais ses biens furent confisqués & vendus à l'encan (1) par un crieur public, en présence d'un magistrat, selon l'ancienne coutume des ventes. On peut juger combien cet événement dut être sensible à un homme aussi intéressé que lui. Il se retira ensuite pendant les troubles de la république, en menant une vie très-obscure, & ne reparut que lorsqu'Auguste eut assuré la tranquillité de l'empire. Il se distingua dans Rome par l'étendue de ses connoissances, & par la solidité de son jugement. Trébatius étoit devenu gai, aimant la table & le vin; il prenoit souvant des bains froids pour sa santé, & c'est le régime qu'il prescrivoit à Horace, son ami. C'est

(1) *Sub hastâ*.

à lui que Cicéron dédia ses *topiques* (1), & qu'il écrivit, lorsqu'il étoit en voyage pour aller en Grece, quelque tems après la mort de César; car la maniere lente de voyager alors, dans des litieres ou dans des chaises à porteurs, permettoit non-seulement de lire, mais même d'écrire, chemin faisant.

On voit donc qu'il y avoit encore à Rome un reste de cet ancien esprit de liberté, & quelques grands hommes. Outre Antistius Labeo & Trébatius, on comptoit Valérius Messala, Varro Atacinus, Titus Labienus, & Cassius de Parme. Ces graves personnages conservoient & montroient dans toutes les occasions ce ton patriotique qui se perdoit insensiblement; & c'est sur eux que la cour s'efforçoit de jetter des ridicules. Horace même eut la foiblesse, pour plaire à cette cour servile, de lancer des traits piquans contre Labeo, contre Cassius & Varron. Sa complaisance à cet égard ne fait pas honneur au poëte, à lui sur-tout qui, comme eux, avoit autrefois été partisant de la bonne cause. Il devoit au

(1) *Topica ad Trebatium jurisconsult.* Cet opuscule est extrait d'Aristote.

moins imiter la douceur & le silence de son ami Virgile. Ce dernier même, dans plusieurs endroits de ses ouvrages, vante le prix de la liberté; & il se contente de ne pas faire l'éloge de ses illustres défenseurs, sans jamais prostituer sa plume en se permettant le moindre trait contre eux.

Labienus étoit un homme dur, sévere, & très-pauvre. Son éloquence enlevoit l'auditoire contre son propre gré, & le forçoit à reconnoître la supériorité de son génie, qui surmontoit tout obstacle. Son langage, quoiqu'un peu suranné, avoit toute la vivacité & l'élégance du style moderne. Abondant, impétueux, il n'épargnoit personne, de quelque rang que ce fût; ce qui le fit nommer *Rabienus* (1), par un mauvais jeu de mot, au lieu de *Labienus*. Ses ennemis parvinrent à faire condamner ses écrits au feu, & Auguste souffrit même que cet arrêt fût exécuté (2). Labienus, ne voulant pas

(1) On vouloit le qualifier d'enragé, par allusion au mot *rabies*, rage.

(2) Caïus Caligula, qui, à son avénement au trône affecta la popularité, fit faire la recherche des exemplaires de ses écrits, & en permit la lecture. Voilà sans doute la meilleure action que ce monstre ait faite pendant toute sa vie.

ſurvivre à cet injuſte offront, s'enferma dans le tombeau de ſes ancêtres, où il mit fin à ſa vie. Séneque le pere (1) rapporte qu'étant un jour préſent à la lecture que Labienus faiſoit en compagnie d'une hiſtoire de ſon tems, qu'il avoit compoſée, l'auteur s'arrêta vers la moitié, en diſant, « Le reſte ne » peut ſe lire qu'après ma mort ». On doit ſentir, par cette ſeule anecdote, l'affreuſe contrainte où Rome étoit réduite, puiſque l'intrépide Labienus n'oſa pas faire voir ſon ouvrage en entier.

L'expédient de laiſſer aux ſénateurs le choix de compléter leur nombre, n'ayant pas réuſſi, Auguſte prit le parti d'achever lui-même cette opération avec le ſecours d'Agrippa. En effet, il nomma les ſujets pour remplir la liſte des ſix cent. Quelques précautions qu'il eût priſes à cet égard, il ne put éviter de mécontenter beaucoup de monde. Livineius Regulus ſe plaignit en plein ſénat, & de ſon excluſion, & de l'admiſſion de ſon fils, ainſi que de pluſieurs autres qui ne valoient pas mieux que lui. Il fit l'énumération de

(1) *Controv. V, Proœm. Macrob. ſat. lib. I, c. 2.*

ſes campagnes, découvrit ſon ſein, & montra les cicatrices des bleſſures honorables qu'il avoit reçues. Arunculeius Pætus, au contraire, demanda la permiſſion de céder ſa place à ſon pere, que l'on avoit rejetté du catalogue des élus. Sur ces différentes plaintes, Auguſte revit la liſte des ſénateurs, & y fit quelques changemens.

Cette condeſcendance lui attira de nouvelles requêtes, de ſorte qu'il ſe vit obligé d'accorder, ſur-tout à ceux qui méritoient des égards, les prérogatives de ſénateurs honoraires, avec la faculté de ſe porter pour aſpirans aux charges qui donnoient ſéance au ſénat. Pluſieurs ſe contenterent de cet arrangement, dont il y avoit eu autrefois pluſieurs exemples; les autres paſſerent le reſte de leurs jours dans un rang mitoyen entre celui de ſénateur & de citoyen Romain.

Juſques-là, nous croyons dans cette affaire la conduite d'Auguſte aſſez nette; mais ſon procédé pour Lépidus ne peut guere s'excuſer. Cet ex-triumvir, ſans crédit, ſans conſéquence, & hors d'état de porter le moindre ombrage au prince du ſénat, avoit mené depuis ſa chûte une vie retirée à la campagne,

ſans la moindre correſpondance avec aucuns factieux. Auguſte piqué mal-à-propos de le voir ſénateur, l'obligea de réſider à Rome, pour lui faire ſentir de plus près, ſans doute, les affronts qu'il lui préparoit, & pour l'expoſer aux inſultes des courtiſans. Il affectoit dans les aſſemblées de ne jamais lui demander ſon avis, en l'empêchant même de parler qu'après tout le monde. Puiſque l'empereur n'en avoit plus rien à redouter, il eût été décent, & digne de ſa grandeur, de le laiſſer tranquille dans ſa retraite, ou du moins, dans le cas de retour, d'affecter de paroître au contraire le conſulter quelquefois de préférence, & de lui donner même quelques marques d'amitié. Jules Céſar en eût certainement agi de cette façon avec Lépidus; mais l'ame d'Auguſte n'avoit pas l'élévation de celle de ſon pere adoptif.

On ne tarda point à ſoupçonner pluſieurs mécontens de cette réduction du ſénat, de tramer quelques funeſtes deſſeins contre les jours d'Auguſte & d'Agrippa. De ce nombre étoit l'impétueux Egnatius Rufus, homme hardi, prodigue, ſans mœurs, plutôt hiſtrion ou gladiateur que citoyen,

enfin ruiné par ses extravagances, & sans autre ressource que les troubles qu'il vouloit faire naître dans l'état. L'éclat de son illustre naissance ne servit qu'à mieux éclairer ses vices. Fier de la faveur inconstante du peuple qui l'avoit fait rembourser des frais de son édilité par le trésor public, & qui l'avoit nommé préteur avant l'âge prescrit par les loix, pour avoir, par le secours de ses seuls esclaves, éteint quelques incendies dans Rome (1), il vouloit se venger de l'affront qu'il avoit justement reçu de Sentius (2), & se défaire en même tems d'Auguste, par les ordres duquel ce brave consul (3) avoit agi. Son dessein fut découvert; il fut arrêté avec ses complices, & l'on en purgea bientôt la société.

L'important ouvrage de la réforme du sénat étant achevé, Auguste, comme censeur, entreprit de corriger les abus énormes qui régnoient de toutes parts. Il étoit difficile de remédier aux fréquens adulteres, & au goût presque

(1) Ce fut pour rabattre sa vanité, à cet égard qu'Auguste destina six cents esclaves pour cet objet, ainsi que nous l'avons rapporté pag. 298.

(2) Voyez ce quatorzieme livre, page 346.

(3) Agrippa.

général d'un célibat ſcandaleux, fruit du luxe & du libertinage que l'opulence avoit introduits dans Rome, où la licence des guerres civiles leur avoit fait prendre de fortes racines, & qui s'étendirent au loin par le rétabliſſement de la tranquillité. Malgré cette perverſité univerſelle, car la vertu ne perd jamais totalement ſes droits, les citoyens, quelques-uns même d'entr'eux dont les mœurs étoient condamnables, s'en plaignoient hautement (1). Mais, comment Auguſte pouvoit-il imaginer de parvenir à détruire le vice, lui qui le premier en montroit l'exemple? Il devoit certainement avoir bien mauvaiſe grace de défendre ce qu'il ſe permettoit; c'étoit ſe donner pour le héros de la fable de l'écreviſſe (2). Que de grands lui reſ-

(1) *Fœcunda culpæ ſæcula, nuptias*
Primùm inquinavere, & genus, & domos:
Hoc fonte derivata clades
In patriam, populumque fluxit.
Motus doceri gaudet Ionicos
Matura virgo, & fingitur artibus
Jam nunc, & inceſtos amores
De tenero meditatur ungui.
Horat. od. 6, lib. I.

(2) La Fontaine, liv. XII, fable 10.

semblent, non dans le desir de corriger les mœurs (car l'honnêteté semble être devenue ridicule, puisque l'on en rougit), mais en défiant le crime par le culte public qu'ils lui rendent !

Le célibat avoit toujours été, avec juste raison, réputé infame chez les Romains, puisqu'on le punissoit par une amende pécuniaire, comme nuisible à l'état, particuliérement dans le tems dont nous parlons, où il s'agissoit de remplacer les citoyens qui avoient péri dans les longues & meurtrieres dissentions civiles. Auguste augmenta d'abord cette amende ; il accorda ensuite des privileges à ceux qui se marioient, & leur donna des récompenses, en proportion du nombre de leurs enfans. Il permit même aux citoyens, excepté aux sénateurs & à leurs fils, d'épouser des filles affranchies, sans que cette inégalité de condition, dans leurs alliances, pût porter aucun préjudice aux parties contractantes, ni à leur postérité (1). Comme la coutume avoit prévalu de marier des enfans, pour éviter l'amende, il défendit tout contrat de mariage avant que la fille eût atteint l'âge de dix ans, afin qu'il

(1) *Suet. in Aug. §. 34. Dio.*

pût se célébrer deux ans après. Il arrêta la fréquence des divorces, en punissant sévérement ceux qui les faisoient sans une cause grave, ou du moins suffisante.

Après la peinture que nous venons de faire de la dépravation, ou plutôt de la corruption générale des mœurs, on doit penser qu'Auguste rencontra beaucoup de difficultés dans l'établissement de ces loix. Ce fut en vain qu'il s'efforçoit de rapporter des maximes de l'antiquité, pour faire mieux sentir l'esprit & le but de ses ordonnances. Ce fut encore aussi vainement qu'il fit prononcer dans le sénat un discours sur cet objet, par le censeur Metellus Macedonicus, pour exhorter les citoyens à se marier, & les époux à être fideles. On ne peut réussir à convaincre des hommes dont la raison s'est obscurcie dans d'excessives & longues débauches. Au surplus, quelques sénateurs qui avoient conservé un reste d'honnêteté, ne manquerent pas de faire sentir à Auguste la contradiction palpable qu'il y avoit entre sa conduite & les loix qu'il proposoit, en lui observant, avec finesse, que la premiere cause du célibat de la plupart des Ro-

mains, étoit l'immodestie du sexe; qu'ainsi il falloit, avant tout, remédier à ce mal, source de tous les désordres dont on se plaignoit. L'empereur comprit bien le sens de ces remontrances, qu'il éluda, en disant qu'il avoit tout prévu & pourvu à tout, mais qu'il étoit impossible de détruire à la fois & dans un moment les différens germes des vices. Il ajouta que tous les citoyens devoient s'appliquer à régler leurs familles & à veiller sur leurs femmes, comme il le faisoit lui-même. Sur ce propos, un sénateur eut la fermeté de lui demander quels étoient les bons conseils qu'il donnoit à Livie, dont elle profitoit si bien. Dion ne nous dit rien de plus de cette singuliere discussion; mais Suétone nous apprend qu'Auguste fit un édit contre l'adultere. On en ignore la teneur, qui devoit être curieuse. Sévere ou non, il ne paroît pas que cette loi fût exécutée ponctuellement. D'ailleurs, il ne perdit pas de vue le grand objet du célibat; & quoiqu'il ne pût réussir alors à lever les obstacles qui retarderent l'exécution de son projet, il prépara tous les moyens pour l'effectuer, & consomma son ouvrage l'an de Rome

751, par la fameuse loi *Papia Poppæa*, ainsi nommée des noms des consuls M. Papius Mutilus, & Q. Poppœus Secundus, sous lesquels elle fut publiée. Il est à remarquer que ces deux consuls étoient célibataires, ce qui occasionna quantité de bons mots sur les promulgateurs de cette loi. Nous laissons aux jurisconsultes le soin de l'expliquer; nous nous bornons à observer, avec Tacite (1), qu'elle avoit deux objets principaux, l'un de punir le célibat, l'autre d'augmenter le trésor public par la confiscation de tous les legs qui venoient collatéralement aux personnes non mariées. Elle avoit encore pour but de corriger la loi Julienne, en obligeant en même tems les citoyens de ne contracter de mariages qu'avec une certaine égalité de condition, sous peine de voir leurs enfans déclarés incapables d'hériter. Elle contenoit de plus beaucoup d'autres réglemens, qui furent une source abondante de chicanes & de délations. Tibere voyant dans la suite qu'elle causoit des désordres infinis, nomma quinze des plus habiles sénateurs pour y faire des changemens. Ce

(1) *Annal. lib. I, c. 25.*

comité en éclaircit les points les plus difficiles, & supprima ceux qui étoient sujets à trop d'inconvéniens. Mais ce remede ne fut que momentané; les premiers maux, qu'entraîna cette loi, reparurent avec plus de force, & se firent sentir au point que l'empereur Sévere l'abolit entiérement.

Notre projet n'est pas de donner l'histoire de la législation, ni de la naissance du code Justinien, compilé des différentes constitutions de la république. Mais qu'on nous permette de marquer notre surprise de ce que la plupart des légistes ou avocats, après avoir adopté ce corps de loix Romaines, lequel ne vient pas de la premiere main, se sont servis d'un passage de cette loi, pour en inférer que les souverains sont exempts d'obéir aux loix. Le grand jurisconsulte, Domitius Ulpien (1), disciple de Papinien, a mis dans son abrégé de la loi *Papia Poppæa*, formellement ces mots, *princeps legibus solutus est*, le prince n'est pas sujet aux loix. C'est sur l'autorité de ce fameux passage, que les fauteurs du despotisme arbitraire prétendent qu'un monarque est au-dessus des loix, aux-

(1) *Lib. XIII, l. 31, ff. de legibus.*

quelles ses peuples sont soumis. Il est aisé de prouver qu'il n'y a pas une telle loi dans le code Romain, & qu'on a forcé le sens des paroles d'Ulpien. D'ailleurs, il y a des passages qui semblent contrarier celui-là.

Lorsque, dans les beaux jours de la liberté, la situation de la république exigeoit des mesures promptes, on donnoit des commandemens extraordinaires à certaines personnes; il étoit d'usage alors de les exempter de la loi qui leur défendoit d'exercer cette puissance avant l'âge prescrit, ou sans avoir les qualités requises par la loi. C'est de cette exemption particuliere, accordée dans des cas urgens, que plusieurs jurisconsultes modernes ont prétendu soutenir que les loix Romaines exemptoient les princes de l'observation des loix, & qu'ils étoient au-dessus d'elles, en apportant pour preuve le texte cité. Ce n'est que par une interprétation fausse & monstrueuse, qu'ils ont osé avancer cette assertion barbare : on pourroit donc également dire que le petit-fils adoptif de Scipion l'Afriquain, Emilius Scipion, Caïus Marius, Pompée le grand & plusieurs Romains illustres, furent au-

dessus des loix, parce qu'ils obtinrent une dispense qui les déclara *solutos legibus*, exemptés de la loi qui défendoit la prise de possession des magistratures & des commandemens avant qu'ils eussent atteint l'âge porté par elle. C'est ainsi qu'Auguste, qui affectoit d'observer les loix & les apparences des anciennes formes, fut dispensé de la loi *Cincia*, (*solutus lege Cinciâ*). L'impératrice Livie le fut également de la loi *Papia Poppæa*, pour devenir habile à succéder à une partie des biens de son mari, dont elle ne pouvoit hériter selon la loi. Les successeurs d'Auguste furent de même non sujets à de certaines loix particulieres, que l'on avoit soin de justifier dans l'acte d'exemption, ou de les référer à d'autres rescrits précédens & de même nature. Tel étoit le décret du sénat, conservé dans la curieuse inscription qu'on lit dans le recueil de Gruter (1), lequel dispensoit Vespasien, non de l'observation de toutes loix, mais de celles dont Auguste, Tibere, Caïus & Claude, ses prédécessaurs, avoient été exempts. Ces princes ne furent pas les seuls dans ce cas; ceux d'entre les ci-

(1) *Inscript. pag.* 242.

toyens qui par maladie, perte de fortune, ou autres obstacles invincibles, étoient jugés dans l'impossibilité de suivre la loi, jouissoient des mêmes privileges.

Cette fameuse loi *Papia Poppæa* contenoit tant de chefs, prévoyoit tant de choses, proposoit tant de récompenses, imposoit tant de peines, enfin approfondissoit tellement l'objet des successions, qu'elle attira seule, pour ainsi dire, toute l'attention des jurisconsultes, qui la nommerent simplement *la loi*, comme par excellence, & quelquefois *les loix*, comme si elle eût absorbé toutes les autres (1); & c'est dans ce dernier sens qu'elle est citée par Pomponius, par Justinien (2) lui-même, par Tribonien, & par d'autres jurisconsultes.

Elle fut encore appellée non-seulement *la loi du mariage*, *la loi Julienne*, &c. mais aussi *la loi caduque* (3), à cause des confiscations qu'elle ordon-

(1) *Gavisa est certè sublatam* Cynthia legem,
Quâ quondam edicta flemus uterque diu.
Propert.

(2) *Qui secundùm præcepta legum coeunt.*
Instit. §. de nupt.

(3) *Lex caducaria.*

noit & qui entroient dans le trésor du prince. Les biens fonds, les sommes d'argent, les esclaves, enfin tout ce qui revenoit à la couronne, par cette voie, étoit qualifié de *caduca* (choses caduques), ce qui explique quelques passages des satyriques Romains, lesquels embarrassent souvent les commentateurs. On peut observer, sur ces dispenses des loix pour les souverains de Rome, qu'il eût été absurde de leur faire payer des amendes, & de les punir par la confiscation, puisque tout ce qui pouvoit en revenir leur appartenoit. C'est pourquoi Ulpien, après avoir rapporté les articles de la loi *Papia Poppæa*, ajoute très-naturellement : *princeps legibus solutus est.* L'empereur est exempt des loix concernant le mariage, les amendes, les confiscations, &c. Il est évident que c'est là le vrai sens d'Ulpien, & Géoffroi a fort mal à-propos étendu cette exemption à toutes les loix positives des Romains.

Ces loix, comme on l'a observé, venoient originairement des Grecs. Elles furent apportées à Rome par une ambassade solemnelle que les décemvirs envoyerent aux grands états de la

Grece. Les Romains choisirent, dans toutes, ce qui parut leur convenir le mieux, & en composerent leurs célebres loix des douze tables. Ils furent aidés dans cette rédaction par le célebre Hermodore qui, par une sorte d'ostracisme, fut exilé d'Ephese sa patrie, pour avoir montré trop de vertus, de tempérance, & de probité.

Les douze tables furent la base des loix Romaines. Leurs autres sources se trouvoient dans les décrets du sénat & du peuple, dans les décisions des juges, & dans les avis des jurisconsultes. Ces trois objets formerent ce qu'on appelle le droit civil, *jus civile*. On y ajouta bientôt après la destruction de la liberté, les décisions du prince (*responsa principum*). Il y avoit aussi une sorte de droit canonique, *jus pontificium*, & le droit des gens, *jus feciale* exercé par les hérauts de l'état.

Auguste fit une loi somptuaire pour réprimer la profusion extravagante des services de la table; il renouvella aussi la loi *Cincia*, par laquelle il étoit défendu aux avocats de prendre la moindre chose de leurs cliens, sous peine d'une amende du quadruple de ce qu'ils

auroient reçu, même en pur don. Il défendit aux juges de rendre des visites pendant l'année de l'exercice de leurs charges; imposa des peines contre la corruption, devenue fréquente dans les élections des magistrats, & doubla l'amende que payoient les sénateurs qui s'absentoient des assemblées sans une juste cause.

Les voluptueux, les gens perdus de débauches se plaignirent de ces réglemens séveres. Auguste, pour dissiper ces murmures, eut recours à l'expédient immanquable d'une distribution gratuite de bled à la multitude, & de l'amuser par des spectacles. En effet, tandis que le peuple s'occupoit de la rivalité des talens des comédiens, Bathylle & Pylade (1), il ne songeoit

(1) La multitude étoit partagée sur la supériorité respective de ces histrions, & prenoit leurs intérêts à cœur, avec autant de feu qu'elle en avoit montré pour Pompée & César. Ces deux acteurs s'en prévalurent au point qu'ils devinrent insolens. En effet, Pylade, ayant un jour été sifflé par une personne de la faction contraire, eut l'impudence de la montrer au doigt pour la faire remarquer à ceux de son parti; afin qu'ils en prissent vengeance. Il fut sur le champ banni de Rome & de l'Italie, non pas tant pour sa témérité, que pour plaire à Mécene, qui favorisoit Bathylle. Cependant on ne tarda pas à le rappeller; & lorsqu'il parut devant Auguste, ce prince, en le réprimandant, lui dit de mieux se comporter à l'avenir, & de ne plus exciter de troubles.

point

point aux affaires publiques, dont il avoit autrefois partagé l'administration avec le sénat.

La Grece, qui avoit fourni des loix aux Romains, leur donna encore des savans & des artistes. L'Asie leur procura les ministres de leurs plaisirs.

Avant que d'exposer des esclaves en vente, il étoit d'usage de leur blanchir les pieds avec de la craie. Ce fut dans cet état que, dans le même vaisseau, arriverent en Italie, Publius Syrus, fondateur du théatre pantomime, Manlius Antiochus, son cousin, professeur en astronomie, & Stabérius Eros, grammairien. Ces hommes ayant été vendus dans le marché de Rome, s'acquirent par leurs talens, de la réputation & de la fortune. Le théatre & le cirque devinrent les principaux objets

« César », lui répondit Pylade, « il est de votre in« térêt que le peuple s'occupe de Bathylle & de moi ». . . . . Auguste sentit qu'il avoit raison, & continua d'amuser la multitude par toutes sortes de spectacles : pieces grecques & latines, courses dans le cirque, combats de gladiateurs, curiosités étrangeres, &c.... tout fut employé. De plus, il récompensa les acteurs & les athletes qui se distinguoient. Pylade étoit le plus grand tragique de son tems, & Bathylle son éleve ne lui cédoit en rien. Pylade fut le premier qui introduisit à Rome des danses pantomimes. Sa maniere étoit majestueuse & touchante ; celle de Bathylle étoit plus simple & plus enjouée. *Macrob. sat. lib. II*, c. 7.

de l'attention des Romains. Les batteleurs, les farceurs, les danseurs de corde, les courses de chevaux, les combats de bêtes fauves, en un mot, tous ces vils spectacles, dignes amusemens du rebut de la populace & de ceux d'entre les grands qui sembloient n'être nés que pour vivre parmi elle, occupoient entiérement les esprits, même des personnages qui étoient destinés, par leur naissance, à remplir les plus hautes charges civiles & militaires. Ces jeux leur faisoient oublier de songer à se rendre capables d'exercer ces emplois pour mériter les suffrages publics ou les honneurs du triomphe. Persuadé de plus en plus qu'il étoit de sa sûreté personnelle de nourrir cette frivolité, pour achever d'amollir & d'énerver une race guerriere; Auguste mit tous ses soins à ne jamais laisser Rome manquer de pain & de spectacles.

Ces amusemens, plus sensibles aux sens qu'à l'esprit, acheverent la ruine totale du bon goût, dont la décadence avoit même commencé sous Pompée le grand. Aux spectacles que cet illustre Romain donna, l'on se soucia peu des

poëmes & des drames (1) qu'on y présenta, & que l'on n'écouta point. Mais on fut enchanté des décorations, & sur-tout d'une marche grave & solemnelle de six cents mulets qui firent partie de la représentation de Clytemnestre ; parut ensuite le cheval de Troye, accompagné d'un nombre infini de chariots couverts ; après quoi l'on donna l'image de différens combats, tant d'infanterie que de cavalerie (2). Les athletes montrerent à leur tour leurs forces & leur adresse ; mais

---

(1) Ils avoient été choisis pat Spurius Mæcius *. Le vieux Esope, qui avoit quitté le théâtre depuis plusieurs années, voulut encore jouer dans cette brillante occasion, mais la voix lui manquant, il fut obligé de se retirer. *Suet. Plin. lib. X, c. 35.*

* *Quid si scripsissem Mimos obscœna jocantes,*
Qui semper vetiti crimen amoris habent?
In quibus assidue cultus procedit aduter;
Verbaque dat stulto callida nupta viro.
Nubilis hos virgo, matronaque, virque, puerque?
Spectat, & è magnâ parte senatus adest.
Nec satis incestis temerari vocibus aures:
Assuescunt oculi multa pudenda pati;
Cumque fefellit amans aliquâ novitate maritum;
Plauditur, & magno palma favore datur.

Ovid. Trist. lib. II.

(2) En vérité, l'on croiroit presque lire une partie de l'histoire des spectacles du dix-huitieme siecle.

ce qu'il y eut de plus magnifique & de plus amusant, ce fut l'exposition de plusieurs criminels à la fureur des bêtes féroces. On représenta encore une grande chasse, où l'on tua beaucoup de sangliers & d'éléphans, ce qui réjouit beaucoup les spectateurs, à cause, disoient-ils, qu'il y avoit une certaine sympathie entre ces derniers animaux & l'homme.

L'an de Rome 735, sous le consulat de Caïus Furnius & de Caïus Junius Silanus, Agrippa eut un second fils de Julie, lequel fut nommé Lucius. Il étoit de la politique d'Auguste de désigner à l'avance les héritiers de son pouvoir. Il se hâta donc d'adopter ses petits-fils, quoique l'ainé n'eût que trois ans, & le second quelques jours seulement. Il voulut que cette adoption se fît avec toute les formalités prescrites par les loix, en obligeant Agrippa à lui céder son droit sur ses enfans, auxquels il donna son propre nom. L'ainé se nomma donc Caïus César, & le second, Lucius César. Il fit aussi cette année célébrer les jeux séculaires, qui sont le sujet d'un beau morceau d'Horace (1), chanté par

(1) *Lib. Epod. Carmen seculare.*

deux chœurs de jeunes filles & de jeunes garçons.

L'an 736, sous les consuls Lucius Domitius Énobarbus (1) & Publius Cornelius Scipion (2), les Germains se montrant prêts à se révolter, Auguste partit pour les Gaules. On prétend que ces mouvemens lui servirent de prétexte pour s'éloigner de Rome, mais que le motif secret de cette expédition étoit de jouir plus librement de la société de Terentia, femme de Mécène, qu'il avoit mis du voyage avec son mari (3).

Quoi qu'il en soit, ils firent route ensemble. Agrippa fut commandé pour la Syrie, d'où Tibere étoit de retour. Messala fut nommé Gouverneur de Rome : ses vertus, ses talens, sa naissance, le rendoient digne de cette importante charge. Mais paîtri, pour ainsi dire, de maximes républicaines, & toujours plein de respect pour les loix, il ne jugea pas à propos de continuer les fonctions d'une charge civile qui s'exerçoit militairement, & d'une ma-

[1] Gendre d'Octavie, & grand-pere de l'infame Néron.

[2] Fils de Scribonie, & frere maternel de Julie.

[3] Dion Cassius.

niere despotique. Il en donna sa démission, & il eut pour successeur Statilius Taurus (1), homme courageux, élevé dans les armées, qui devoit sa fortune au nouveau gouvernement, & qui, par conséquent, étoit entiérement dévoué à Auguste.

Les affaires des Gaules & de la Germanie retinrent l'empereur près de trois ans dans ces contrées, où l'on se plaignoit avec amertume du questeur qu'il y avoit placé. Cet homme, Gaulois de nation, affranchi du prince, se nommoit Licinius. Il avoit conservé la bassesse de ses premiers sentimens. Enivré de sa fortune inattendue, il abusoit de son pouvoir avec la derniere insolence, & se donnoit le plaisir cruel d'humilier ceux devant lesquels il eût autrefois tremblé. (2) Il n'est point de vexations qu'il n'exerçât contre les malheureux Gaulois. Comme ils payoient leurs impositions par mois, il imagina tirer avantage des nouveaux noms donnés à deux mois

---

[1] Il exerça cet emploi jusqu'à sa mort, à la grande satisfaction de son maître. Il avoit été élevé à la didignité de consul, & avoit reçu les honneurs du triomphe.

[2] *Dion Cassius.*

(1) de l'année, en les doublant, ce qui faisoit une taxe de quatorze mois pour douze.

L'empereur ne put tenir aux plaintes des Gaulois, & rougit un moment d'avoir employé un tel homme. On crut Licinius perdu; mais cet adroit fripon eut recours à un expédient trop souvent pratiqué dans de pareilles occasions, & presque toujours avec succès. Il conduisit son maître dans un cabinet écarté, & lui montrant des tas énormes d'argent, il lui dit; « voilà ce » que j'ai ramassé pour vous au risque » de ma vie; mes seules vues, en for- » mant ce trésor, étoient moins de vous » enrichir que d'empêcher les Gaulois, » en les appauvrissant, de ne jamais » penser à se révolter contre leur sou- » verain. Prenez ces sommes, elles » vous appartiennent ». Auguste fut assez lâche pour se laisser corrompre par ces richesses. L'intérêt fit taire la justice, & le fruit des crimes de Licinius lui valut son pardon.

Publius Védius Pollion, digne ami de Licinius, mais encore plus inhumain que lui, avoit de même été es-

(1) *Quintilis & Sextilis* nommés depuis *Julius & Augustus* [Juillet, Août].

clave, ensuite affranchi, de-là chevalier Romain. Comme il s'étoit enrichi par les moyens les plus prompts qui menent à la fortune, c'est-à-dire, par la bassesse, le crime & l'infamie, il fut tout ce qu'il voulut à force d'argent. Cet homme vil, qui porta le luxe & la délicatesse de la table au plus haut point, ne se rendit pas moins l'horreur des honnêtes gens par son excessive cruauté envers ses esclaves. Il tenoit dans un vivier des lamproies qu'il nourrissot de chair humaine, en y faisant jetter de tems à autre, pieds & mains liés, celui de ses gens qui commettoit la moindre faute, afin sans doute qu'ils servissent de pâture à ces animaux voraces. (1) On comptoit cependant ce barbare au nombre des amis d'Auguste, qui s'avilissoit même jusqu'à lui demander quelquefois à dîner. Un jour que l'empereur y étoit, un de ces infortunés esclaves cassa par accident un vase de crystal; il fut condamné sur le champ à être livré aux lamproies. Ce malheureux se prosterna aux pieds d'Auguste, non pour implorer sa grace, disoit-il, mais pour obtenir une mort moins répugnante à

(1) *Tacit. annal. lib. I, 10.*

l'humanité & moins honteuse. L'empereur intercéda pour cet innocent, & Védius eut le front de le refuser. Piqué sans doute, & à très-juste titre, de cette insolence incroyable, ce Prince se fit apporter dans l'instant les crystaux qui décoroient le buffet de la salle du festin, & les brisa tous, jusqu'au dernier. Cette leçon, donnée si à propos, fit rentrer Védius en lui-même, & sauva l'esclave (1).

---

[1] *Senec. de Clem. lib. I; & de irâ, III, 40. Dio;* D'après le fond cruel du cœur d'Auguste, devenu bienfaisant par des vues particulieres, on peut, je crois, assurer que cette action, que nul motif d'intérêt personnel ne portoit à faire, est une des plus belles de sa vie.

Quoique, dans les premiers tems de la république, les citoyens Romains eussent eu le droit de disposer absolument de leurs esclaves, ils les traitoient néanmoins avec bonté & avec douceur. La simplicité & l'innocence primitives des mœurs, étant insensiblement dégénérées & converties en cruauté, on ôta aux maîtres cette puissance absolue, & l'on fit d'abord une loi qui défendoit de les maltraiter sans cause, & de souiller leur chasteté, en ordonnant de plus, qu'ils fussent suffisamment nourris. On établit un juge particulier pour recevoir leurs plaintes, & décider les cas de cette nature *. On défendit encore de les exposer aux bêtes fauves dans les théâtres **, & ensuite de les faire mourir sous quelque prétexte que ce fût, ce droit étant réservé au juge public ***. La piété d'Antonin, dans

* *Senec. de benef. lib. III; Regul. l. II. D. ad L. Corn. de sicar.*

** *Modestinus, l. VI.*

*** *Spartianus in Adrianum.*

La mort délivra la terre de ce monstre. Védius mourut l'an 737 de Rome, sous le consulat de M. Livius Drusus Libo & de L. Calpurnius Piso. Il institua Auguste son héritier, & lui laissa entr'autres biens sa belle maison de campagne, nommée Pausilype, près de Naples, en priant l'empereur, par son testament, d'ériger quelque édifice public avec l'argent qu'il lui laissoit. Auguste fit démolir la maison de plaisance de l'atroce Védius, & ordonna que l'on construisît sur le même terrein un beau portique, auquel il donna le nom de Livie.

On doit se rappeller que les vues d'Auguste n'étoient point d'étendre les limites de l'empire, mais de contenir & de civiliser les nations vaincues. Il tourna donc toute son attention à subjuguer entiérement quelques peuples turbulens, qui, réfugiés dans des lieux peu accessibles, s'étoient soustraits au joug des Romains. Tels étoient les habitans des pays que nous nommons à

---

es tems postérieurs, décerna des punitions pour les maîtres qui traitoient durement leurs esclaves *. Mais sous Auguste, le droit de vie & de mort, [*jus vitæ & necis*], existoit encore sur eux.

* *Caii instit. lib. I, tit.* 3.

présent la Baviere, la Suabe, les Suisses & les Grisons. Il envoya Tibere & Drusus Néron, tous deux fils de Livie, pour faire leurs premieres armes & cueillir des lauriers dans ces régions âpres & difficiles.

Les Rhetes, originaires de la Toscane, établis depuis quelques siecles dans les montagnes des Alpes, faisoient de tems en tems des incursions dans les Gaules, & quelquefois dans l'Italie. Ils étoient féroces, & détruisoient non-seulement tous les mâles qui tomboient entre leurs mains, mais aussi tous les enfans du même sexe, & jusqu'à ceux qui étoient encore dans le sein de leurs meres ; ils les en arrachoient avec la derniere brutalité, sur l'indication de leurs prêtres, pour s'assurer si c'étoient des garçons. Drusus fut commandé pour réduire ces barbares, & donna dans cette occasion des preuves de ses talens militaires. Les Rhetes battus, mais non subjugués, demanderent du secours aux Vindélices leurs voisins. La guerre devenant plus sérieuse, Tibere eut ordre de marcher contre eux, & de faire une puissante diversion. Les deux freres pénétrerent dans le pays ennemi par

des endroits différens, forcerent les châteaux élevés sur la cime des montrgnes (1), & livrerent plusieurs combats, dont un, donné par Tibere, fut si décisif, que ces peuples sauvages furent contraints de se soumettre. On les fit descendre dans les plaines pour les y établir, & ils se civiliserent peu à peu. On fonda deux colonies Romaines pour affermir cette conquête. La premiere colonie s'appella *Drusomagus* (2), dans le territoire des Rhetes, & la seconde *Augusta* (3), dans celui des Vindelices.

Auguste fonda encore une colonie dans les Gaules à *Bibracte*, capitale des Eduans. Cette colonie fut nommée *Augustodunum* (4), & il en fit le siege des lettres, l'Athène des Gaules. Il rétablit l'école qui s'y trouvoit, & fonda des chaires d'éloquence & de littérature (5). La politique entroit pour

(1) . . . . *& Arces*
Alpibus impositas tremendis
Devota morti pectora liberæ.
Horat. lib. IV, ode 14.

(2) Aujourd'hui Memminghen en Suabe.

(3) Augsbourg, capitale du cercle de Suabe.

(4) Autun, en Bourgogne.

(5) Cette école fleurissoit encore sous Constantin & sous ses enfans, trois siecles après Auguste. Voyez

quelque chose dans cet établissement, dont il vouloit faire honneur à son goût & à son amour pour les beaux arts. Il n'ignoroit pas combien les lettres contribuent à rendre les hommes dociles, traitables, & par conséquent à les éloigner de la turbulence & de la rébellion. Ses vues réussirent. Les Gaulois prirent peu à peu les mœurs des Romains. Ils resterent paisibles, & devinrent dans la suite même très-affectionnés à l'empire. Mais rien ne peut retenir les hommes contre une tyrannie outrée ; aussi Julius Sacrovir fit-il un généreux effort, sous le cruel Tibere, pour délivrer les Gaulois, ses compatriotes, des maux qu'ils souffroient encore. Cette entreprise ayant manqué, Sacrovir se tua de sa propre

sur cette école d'Autun le *Tableau historique des gens de lettres, ou abrégé chronologique & critique de l'histoire de la littérature françoise*, [d'abord gauloise], *considérée dans ses diverses révolutions, depuis son origine, jusqu'au dix huitieme siecle. A Paris, chez Saillant*, 1767. Tome I, page 201.

L'orateur Eumene, sous Constance Chlore ; recevoit pour ses honoraires de la chaire d'éloquence, la somme de 26000 livres que d'autres font monter à plus du double. Que les tems sont changés ! O docte & vertueux Rollin ! tu te croyois riche, même de nos jours, & tu l'étois en effet, avec la vingt-sixieme partie de cette fortune, parce que tu savois borner tes besoins & tes desirs.

main. Selon Tacite (1), la fleur de la jeune nobleſſe Gauloiſe étudioit dans cette école célebre, & Sacrovir en avoit retenu une partie en otage pour s'aſſurer de la fidélité de leurs parens, ce qui ſemble autoriſer la tradition (2), qu'avant l'entrée des Romains dans les Gaules, les druides élevoient la jeuneſſe à Bibracte, & y avoient un college ſur une hauteur, que l'on nomme encore aujourd'hui *Mont-Dru*, (montagnes des druides).

L'an de Rome 738, Cneius Cornelius Lentulus, augure, fut élu conſul avec M. Licinius Craſſus, petit-fils du fameux Craſſus. Ce dernier étoit devenu pauvre par les guerres civiles, ainſi que beaucoup d'autres rejettons de l'ancienne nobleſſe Romaine. Sans biens, ſans talens, ſans appui, il ſe préſenta à l'empereur ſous la ſeule protection de ſon nom, & Auguſte le combla de richeſſes. Lentulus étoit opulent, mais avare. Il avoit accumulé, par la plus ſordide avarice, un tréſor évalué à ſoixante-dix millions de livres, ou environ, de notre monnoie. Malgré cette ſomme énorme il ſe

(1) *Annal. lib. III.*
(2) Hiſt. univ. t. I, pag. 6 & 25.

plaignoit que l'empereur lui avoit fait plus de tort en l'enlevant à ses études, que de bien par ses largesses. Cependant Séneque (1) dit que Lentulus, qui se croyoit du génie pour l'éloquence, avoit l'esprit si lourd, que, quoique très-avare, l'on arrachoit de lui plutôt de l'argent que des paroles. Ses richesses lui furent fatales; elles lui coûterent la vie, sous le regne de Tibere.

Pendant son séjour en Orient, Agrippa daigna protéger les Juifs de l'Asie mineure contre les Grecs qui les persécutoient au sujet de leur religion. Les grands hommes, dans tous les tems, ont seuls senti le prix de la tolérance civile. Ce fut aussi dans ces entrefaites qu'un certain Scribonius, qui se disoit petit-fils de Mithridate, demanda le royaume du Bosphore à l'exclusion d'Asandre, qui l'avoit usurpé sur Pharnace. Asandre, pour appuyer son usurpation, avoit épousé la fille du prince détrôné, & il jouit en paix de ses petits états jusqu'à l'âge de quatre-vingt-dix ans; mais effrayé de l'entreprise de Scribonius, il se donna la mort. Polémon, roi du Pont, se pré-

(3) *Quum esset avarissimus, nummos citiùs emittebat, quàm verba.*

paroit à attaquer Scribonius par ordre d'Agrippa, lorſque les peuples du Boſphore tuerent le nouveau prétendant à leur trône, & tournerent leurs armes contre Polémon même. Mais Agrippa ayant marché à ſon ſecours juſqu'à Sinope, la terreur qu'inſpiroient ſon nom & la puiſſance Romaine les força bientôt à ſe ſoumettre. Polémon épouſa la veuve d'Arſace ; & en conſidération de cette alliance avec l'héritiere de Mithridate & de Pharnace, le général Romain le fit encore roi du Boſphore Cimmérien.

Agrippa envoya le détail de cet exploit, non au ſénat, mais à Auguſte, qui lui fit décerner les honneurs du triomphe. Il refuſa, ſelon ſon uſage, d'ajouter ce nouveau luſtre à ſa gloire. Cet exemple fut dans la ſuite toujours ſuivi par tous les généraux victorieux, qui ſe contenterent des ornemens des triomphateurs, de la tunique brodée de palmes, de la robe de pourpre auſſi brodée, de la couronne & du ſceptre d'or. Les cérémonies triomphales furent réſervées aux empereurs & à leurs enfans.

Tibere étant nommé conſul, pour l'année 759, en conſidération de ſa

naiſſance & de ſes ſervices, avec Varus, que nous ferons bientôt connoître, Auguſte revint à Rome, laiſſant Druſus dans les Gaules pour achever le dénombrement des peuples, & pour arrêter les incurſions des Germains. L'empereur rentra dans la ville pendant la nuit, ſelon ſa coutume, pour s'épargner à lui-même & aux autres le vain ſpectacle d'une cérémonie tant répétée, & l'embarras d'une repréſentation auſſi fatiguante qu'ennuyeuſe. Le lendemain de ſon arrivée, après avoir reçu du peuple les complimens d'uſage, dans ſon palais, il alla ſolemnellement au capitole, où il offrit à Jupiter les lauriers qui couronnoient ſes faiſceaux. De-là il ſe rendit au ſénat, pour rendre compte de ſon adminiſtration dans les provinces d'où il revenoit, comme s'il n'eût été qu'un ſimple général Romain. Mais ne pouvant parler facilement à cauſe d'un rhume, il chargea les queſteurs de lire à haute voix le mémoire qu'il avoit fait à ce ſujet.

Quoique l'ancienne & formidable puiſſance du ſénat, qui avoit fait trembler les plus grands monarques, & diſpoſé de leurs trônes, n'exiſtât plus

dans ce tems-là, & qu'avec elle fût tombé l'esprit d'émulation & de patriotisme, qui avoit porté les principaux citoyens de la république à mériter une place dans cette assemblée respectable, Auguste ne vouloit pas moins conserver son éclat extérieur, pour en imposer encore aux nations. Mais les fils & les petit-fils des sénateurs trouvant qu'ils n'héritoient plus que d'un vain titre, dépouillé de ses hautes prérogatives, regardoient ce rang avec indifférence, & ne se présentoient plus pour candidats, ou s'ils étoient élus sans leur aveu, ils s'en excusoient sous différens prétextes. C'est pourquoi l'empereur ne voulut plus permettre que les descendans des familles illustres se retirassent pour faire place à des inconnus, & à des hommes nouveaux, peu propres à soutenir l'éminente dignité sénatoriale. Il passa donc, pour cet effet, tous les sénateurs en revue, examinant par lui-même l'état de ceux qui prétendoient être infirmes, ou qui prétextoient d'avoir trop peu de fortune pour tenir un état convenable à une condition si relevée. Il excusa, d'entre les premiers, les véritables valétudinaires, & ceux

que l'âge rendoit infirmes ; à l'égard des autres, il exigea, ſous ſerment, certifié même par des témoins irréprochables, une déclaration préciſe, exacte, & totale de leurs revenus : il ſuppléa généreuſement de ſes propres fonds à ce qui leur manquoit des biens preſcrits pour être reçus ſénateurs, lorſque toutefois cette pauvreté n'étoit pas le fruit de la diſſipation & de l'inconduite.

Il s'écrioit quelquefois, d'un ton que l'on eût pris pour celui de la vérité : qu'après les dieux, il avoit la plus profonde vénération pour ces grands hommes, qui, de l'obſcurité & des bornes étroites de la république naiſſante, l'avoient ſucceſſivement rendue la plus éclatante & la plus vaſte de l'univers (1). Pour confirmer ces exclamations, il fit réparer & relever les monumens deſtinés à tranſmettre leur glorieuſe mémoire à la race future, en conſervant ſoigneuſement les anciennes inſcriptions avec les noms de leurs fondateurs, ſans vouloir y ajouter le ſien (2). Il ordonna que les

(1) *Suet. in Aug.* §. 31.

(2) Quel excès de modeſtie ! il ne devoit pas craindre d'être ignoré de la poſtérité. Ses affreuſes proſcrip-

ſtatues des héros de Rome fuſſent conſacrées & arrangées dans la place publique, en publiant par un reſcrit, que ſon deſſein, en raſſemblant ces images précieuſes, étoit de montrer aux citoyens les modeles que lui-même & ſes ſucceſſeurs devoient imiter (1). Pompée même reçut cet hommage public qu'il rendoit à la vertu. Il eſt vrai qu'on ne laiſſa point ſa ſtatue dans la ſalle du ſénat, où Jules Céſar fut tué, mais on la plaça ſous un arc de marbre, vis-à-vis du théatre que Pompée lui-même avoit fait bâtir.

La même modération parut éclater depuis dans toutes ſes actions. Quand il recommandoit ſes enfans au peuple, il ne manquoit pas d'ajouter : « pour-» vu qu'ils méritent votre faveur (2) ». Il blâmoit, avoit raiſon, ceux qui inſpiroient à ſon petit-fils, Caïus Céſar, un goût prématuré pour les honneurs. Ce prince, encore enfant, laiſſoit voir

tions, ſes autels impies, ſes crimes, ſon hypocriſie, ſes largeſſes, tout devoit conſerver ſa mémoire, & ſur-tout les ouvrages immortels des génies que ſon ſiecle vit naître, & qu'il eut le bon eſprit de bien accueillir.

(1) Il devoit donc rétablir la république : c'étoit-là, ſans contredit, le premier acte de juſtice qu'il auroit dû faire.

(2) *Suet. Aug.* §. 24, 56. *Dio.*

beaucoup de hauteur & d'orgueil. Tibere fut réprimandé, pour avoir mis Caïus auprès de lui dans les jeux qu'il donna pour célébrer l'heureux retour d'Auguste. Il se plaignit aussi du peuple, au peuple même, de s'être levé pour saluer Caïus, & de l'avoir flatté par des acclamations bruyante & réitérées. L'empereur, dans le sénat, loin de trouver mauvais qu'on s'opposât fortement à son opinion, demandoit même les avis des sénateurs, en les priant de parler avec franchise & sincérité sur les affaires qui intéressoient l'empire.

On lui avoit rapporté un jour, qu'un chevalier Romain vivoit dans un célibat infâme, & avoit dissipé tout son patrimoine; Auguste, l'ayant fait mander, lui reprocha sa mauvaise conduite. Le chevalier, après lui avoir prouvé, par écrit, qu'il étoit marié, qu'il avoit trois enfans, & qu'il avoit augmenté son bien, ajoute: « Quand vous » voudrez vous informer des mœurs » de quelqu'un, n'employez que des » gens de probité ». Auguste se tut, & avoua son tort par son silence (1).

Ayant fait sentir à Sisenna, en plei-

(1) *Macrob. sat. II*, 4.

ne assemblée, l'irrégularité de la vie de sa femme, celui-ci l'interrompant, lui dit, qu'il étoit bien singulier de lui faire ces reproches, puisque lui-même la lui avoit donnée, & qu'il ne l'avoit épousée que par ses conseils. L'empereur, qui étoit né colere, se leva & sortit brusquement de sa salle, en disant à un de ses amis, qu'il aimoit mieux commettre une impolitesse que de se laisser emporter par la passion. Il devoit cette force sur son esprit & sur ses sens à son maître de morale, Athénodore, de Tharse. Ce philosophe (1), alors avancé en âge, & las de vivre à Rome, voulut se retirer dans sa patrie pour y couler tranquillement le reste de ses jours : « Laissez-moi donc, lui dit Auguste, « encore quelques avis » utiles. César », répondit le Philosophe (2), « lorsque vous sentirez le » moindre mouvement de colere, répé» tez les vingt-quatre lettres de l'alpha» bet (3) avant que parler ou d'agir ».

(1) Voyez le second vol. liv. VIII, page 320.

(2) *Plut. apophtegm. Aug.*

(3) « Un certain Grec disoit à l'empereur Auguste,
Comme une instruction utile, autant que juste,
Que lorsqu'une aventure en colere nous met,
Nous devons, avant tout, dire notre alphabet,

Auguste le remercia, & lui prenant familiérement la main, il ajouta : « restez avec moi ; j'ai encore besoin de » vos leçons ». En effet, elles lui avoient été très-utiles, ainsi que celles de Mécene (1) & d'Aréius : certainement il en avoit profité. Il parvint même au point de céder, dans les contestations d'esprit, à des gens qui en savoient moins que lui.

Si l'on ne connoissoit d'Auguste que la derniere partie de sa vie, on ne pourroit jamais croire qu'il eût répandu des fleuves de sang dans sa jeunesse, & qu'il eût été le plus cruel des hommes. Ce changement total est un des événemens les plus extraordinaires que l'on trouve dans l'histoire de tous les peuples & de tous les tems. On rencontre bien quelquefois, dans un jeune prince, d'heureuses dispositions que des flatteurs détournent, gâtent, corrompent, ou détruisent. Mais il est extrêmement rare de voir des inclinations perverses domptées par la voix

Afin que, dans ce tems, la bile se tempere,
Et qu'on ne fasse rien que l'on ne doive faire :
J'ai suivi sa leçon sur le sujet d'Agnès, &c. . . .

Moliere, Ecole des femmse.

1) Voyez le second vol. liv. VIII, page 320.

de la ſageſſe, ſur-tout dans une haute fortune, jointe à une puiſſance illimitée. Auſſi eſt-il bien difficile de croire que ſon eſpece de converſion ait été bien franche, & qu'il ait aimé ſincérement la vertu, pour elle-même. La diſſimulation d'Auguſte, ſa conduite meſurée & combinée, ſa politique enfin, donne lieu de ſoupçonner qu'il joua la comédie; mais ce fut au moins pour le bonheur de ſes peuples. L'ambition & l'envie de régner, peuvent rendre raiſon de ſes crimes & de ſes vertus. Il falloit des crimes dans ſa poſition pour arriver au but qu'il déſiroit. Ce but atteint, les vertus lui devinrent utiles pour s'y maintenir. Si le principe de ſa bienfaiſance n'étoit pas pur, les Romains n'en reſſentirent pas moins les bons effets, & depuis que ſon autorité fut bien affermie, quelqu'illégitime qu'elle fût, on peut le propoſer pour modele à tous les ſouverains de la terre.

La dignité de grand pontife étant venue à vaquer par la mort de Lépidus, Auguſte ſe l'appropria, pour réunir en lui ſeul la puiſſance ſacerdotale, civile & militaire (1). Le premier

(1) *Suet. in Auguſt.* §. 31.

mier usage qu'il fit de son pouvoir sacerdotal, fut d'ôter au peuple tout ce qui étoit capable d'entretenir la superstition, qui n'est propre qu'à faire naître des inquiétudes dans l'ame, & des troubles dans l'état (1). Il fit d'abord faire une recherche exacte de tous les livres de divination, ou qui contenoient de prétendus oracles. On en brûla plus de deux mille; mais il conserva ceux des Sybilles, qu'il fit transcrire par les prêtres eux-mêmes; &, pour en cacher la connoissance au vulgaire, il les renferma dans des boîtes d'or, que l'on déposa sous la statue d'Apollon, dans le temple du Mont-Palatin, qui étoit un superbe monument de la magnificence d'Auguste.

Lucius Balbus (2) célébra dans cette même année 739, la dédicace d'un théâtre qu'il avoit fait construire de ses propres deniers, & qui porta son nom. Il reçut à cette occasion les remerciemens du peuple. Tibere, alors

---

[1] *Tacit. Ann. lib. VI, XII.*

(2) Il étoit originaire de Cadix en Espagne; il fit bâtir, à ses dépens, une nouvelle ville près de l'ancienne, & un arsenal sur le continent, vis-à vis de l'isle où elle est située. Il ne pouvoit pas faire un meilleur usage des richesses que son oncle & lui avoient acquises par leur attachement à la maison des Césars.

conſul ; lui déféra l'honneur d'ouvrir le premier ſon avis, dans les aſſemblées du ſénat.

A ſon retour d'Orient, Agrippa reçut de nouvelles marques de l'affection & de l'eſtime d'Auguſte, qui le continua dans la puiſſance tribunitienne pour cinq autres années ; mais ſa mort mit bientôt fin à tous ces honneurs. Les Pannoniens venoient de ſe révolter ; il fut envoyé contre eux, & ſa préſence les pacifia. Revenu en Italie, il fut ſaiſi, dans la Campanie, d'une fievre ardente qui l'emporta en peu de jours, à l'âge de 51 ans, au commencement de l'année 740, ſous le conſulat de M. Valérius Meſſalla Barbatus, & de Titus Sulpitius Quirinus. A la premiere nouvelle de ſa maladie, Auguſte partit de Rome pour aller le voir ; mais ayant appris ſa mort dans la route, il revint ſur ſes pas. Pour honorer la mémoire d'un ami qui l'avoit conduit au trône, & qui l'y avoit ſoutenu, il ne tarda point à ordonner les funérailles les plus magnifiques. Agrippa fut enterré dans le tombeau deſtiné pour Auguſte, & ce prince prononça lui-même ſon oraiſon funebre.

Agrippa fut le plus honnête homme de ſon tems. Il avoit employé ſes talens & ſa bravoure à élever ſon ami, & il ne ſe ſervit jamais de ſon autorité & de ſa faveur, que pour le bien des Romains. Il ſe conduiſit toujours de façon que perſonne n'envia le poſte éminent où il étoit parvenu par ſa ſageſſe, & le prince n'eut pas le moindre ſujet de ſe repentir de la confiance qu'il lui avoit donnée. Illuſtre par ſes connoiſſances profondes dans la tactique terreſtre & navale, il vainquit Sextus Pompée, & remporta la victoire d'Actium. Les Gaules, l'Ibérie, l'Orient, & les pays arroſés par le Rhin & le Danube, le virent toujours triomphant. Il ne lui a manqué qu'un habile hiſtorien pour décrire ſes belles actions. Toutes ſes vues, pendant la paix, ne tendoient qu'au bonheur général. Ce grand homme méritoit de tenir le premier rang dans la république : il ſe contenta du ſecond ſous la monarchie d'Auguſte, dont il fut le collegue (1), le gendre, & le ſucceſſeur déſigné.

(1) On ſent bien que tous les collegues d'Auguſte n'eurent qu'une autorité apparente, & les vains ornemens du conſulat; & ſi Agrippa eut quelque pouvoir réel, il ne l'emprunta que du prince.

Il avoit d'abord épousé Pomponia, fille du fameux Pomponius Atticus, de laquelle il eut une fille nommée Vipsania, qui fut mariée à Tibere, & qui devint mere de Drusus, fils unique de cet empereur. Atticus mourut le dernier jour de l'an 720. L'année suivante Agrippa fut obligé de partir de Rome pour aller commander l'armée. Sa femme, que son pere avoit élevée dans les lettres, voulant continuer ses études, choisit un jeune homme instruit, qui avoit été esclave dans la maison paternelle, & que l'on avoit affranchi à cause de ses talens & de sa bonne conduite. On prétend que l'amour se mit en tiers dans leurs conférences studieuses; ce qui, ayant été observé par des domestiques fideles, on interdit l'entrée au jeune lettré. Cette séparation fut un coup de foudre pour la trop tendre Pomponia, qui en mourut peu de tems après dans le printems de son âge, soit de douleur ou de honte. Son amant, qui se nommoit Cécilius, se réfugia en Egypte. Cornélius Gallus, gouverneur de cette province, le prit sous sa protection, & le trouva digne de son amitié. Après la mort de Gallus, cet autre séducteur d'une Héloïse

Romaine, ouvrit une école à Rome, & fut le premier qui donna des leçons publiques sur les écrits de Varius, de Virgile, d'Horace & des autres grands poëtes de ce tems. Agrippa, à son retour, épousa Claudia Marcella, l'une des filles d'Octavie, sœur d'Auguste, & la répudia après la mort de Marcellus, son beau-frere, par des raisons d'état, comme nous l'avons observé, pour prendre Julie, fille de l'empereur, & l'opprobre de son sexe.

Agrippa eut de Julie trois fils, & deux filles : Caïus & Lucius (Césars) Agrippa Posthumus, ainsi nommé, parce qu'il étoit né après la mort de son pere ; Julie qui suivit le mauvais exemple de sa mere, & Agrippine, qui épousa Germanicus.

La mort d'Agrippa éleva Tibere d'un degré plus haut. Auguste ne l'aimoit point ; mais il crut qu'il lui falloit un second pour partager le poids du gouvernement, & sur-tout pour soutenir la guerre contre les barbares. Drusus s'étoit chargé de celle des Germains. Sur la nouvelle de la mort d'Agrippa, les Pannoniens, qui ne redoutoient que lui, s'étoient révoltés de nouveau. Caïus & Lucius, fils d'A-

grippa, & devenus fils d'Auguste par adoption, étoient trop jeunes ; ce qui le détermina à remarier sa fille Julie à Tibere. Celui-ci, qui aimoit Vipsania sa femme, alors enceinte, & qui n'ignoroit pas les désordres de Julie par les avances qu'elle lui avoit faites à lui-même, consentit à tout. Il répudia donc une femme honnête, qu'il chérissoit, pour en prendre une autre qui ne méritoit que son mépris ; mais qui lui frayoit le chemin du trône (1).

Immédiatement après son nouveau mariage, Tibere partit pour la Pannonie qu'il subjugua de même avec le secours des Scordisces, peuples voisins des Pannoniens, & qui étoient leurs ennemis. Il vendit la plus grande partie des jeunes prisonniers de guerre, comme esclaves, pour être transportés au loin. Le sénat se préparoit à lui décerner les honneurs du triomphe ; mais Auguste ne voulut lui accorder que les ornemens du triomphateur.

D'après les médailles de Tibere, & les portraits que nous en ont laissés quelques écrivains, Tibere (2) avoit

(1) *Tac. Ann. lib. X. Suet. Tib.* §. 3, 7, 21.
(2) *Claudius Tiberius Nero.*

une figure agréable. Il possédoit de grands talens, mais moins brillans que solides. Son esprit étoit subtil, pénétrant & circonspect. Ses talens l'eussent même distingué dans Rome, indépendamment de la naissance, qui cependant leur donna plus de lustre, quoique les enfans de l'empereur l'éclipsassent en quelque sorte. On convient qu'il eût été un grand homme sous la république; enfin, un citoyen accompli dans le tems de la vigueur des loix qui l'eussent contenu; car le moindre obstacle pouvoit arrêter ses passions. Ses neveux, sa mere, les flatteries outrées du sénat en firent un tyran. Il portoit dans les veines un mélange du sang des deux plus grandes maisons de Rome, & qui de tout tems avoient été divisées. Ces deux familles se réunirent enfin, & de leur alliance provinrent Tibere & Drusus, aussi dissemblables entr'eux, que le vice est éloigné de la vertu. Quand la crainte des loix ne sert pas de frein, on a beau vouloir cacher les défauts de son cœur, la nature perce en certains momens, & le laisse voir à découvert. Le généreux Drusus proposa à son frere de prendre ensemble, quand

l'empereur mourroit, de justes mesures, pour acquérir la gloire suprême de rétablir la république dans son ancienne splendeur. Mais, comme Drusus étoit l'idole d'Auguste, & de tous les Romains, Tibere envioit la haute réputation qu'il s'étoit acquise par des vertus, dont il sentoit bien intérieurement n'avoir que le masque trompeur. Il jugea donc que la circonstance étoit favorable, pour perdre son rival, & pour mériter la faveur du prince. Il eut l'infamie de violer la foi du secret & du dépôt, en envoyant à l'empereur la lettre que son frere lui avoit écrite sous le sceau; d'autant plus sacré, qu'il étoit de la simple confiance. Auguste, instruit par une longue expérience de tous les genres d'affaires, ne vit autre chose, dans ce projet, que l'ardeur d'un jeune homme plein d'une noble ambition; sans malice, & sur-tout ébloui par les sentimens sublimes qu'inspire le patriotisme. Il aimoit Drusus (1); il connoissoit la candeur de son ame, & ne fut point étonné de ses nobles idées de

(1) On a toujours cru que Drusus étoit fils d'Auguste, par le commerce intime qu'il avoit eu avec Livie du tems de son premier mari.

gloire & de grandeur; en ſorte que la perfidie de Tibere ne ſervit qu'à le faire mieux connoître, & à convaincre Auguſte, que ce procédé bas & odieux annonçoit un homme dénaturé & capable de tous les crimes pour arriver à la ſuprême puiſſance.

L'ancienne Germanie, beaucoup plus étendue que ne l'eſt aujourd'hui l'empire d'Allemagne, étoit ſéparée des Gaules par le Rhin, de la Rhétie & de la Pannonie, par le Danube, de la Sarmatie, à l'Orient, par la Viſtule, & s'étendoit vers le Nord auſſi loin que les peuples connus alors des Romains, même au-delà de contrées nommées de nos jours la Scandinavie. Ces régions immenſes contenoient un grand nombre de nations différentes(1), dont les principales, au moins celles qui firent la guerre aux Romains, étoient les Sicambres, les Uſipiens, les Tenčteres, les Bručtes, les Cattes les Cauciens, les Chéruſques, les Friſons, & les Sueves, ſur la rive droite du Rhin. Sur la rive gauche, habitoient les Nerviens, les Tréviriens, les Tribocciens, les Vangions, les Némétiens, les Ubiens

(1) *Tacit. Germ.* 30, 35, 38, 40; *Plin. lib.* 16, *cap.* 2.

& les Bataves. Tous ces peuples se faisoient un point d'honneur de se dire originaires de la Germanie, en prenant grand soin de se distinguer des Gaulois, chez qui la douceur du climat, ou plutôt les mœurs des Romains mêmes, leurs vainqueurs, avoient émoussé le couragé.

Les guerres entre les Romains & les Germains, semblent avoir commencé l'an 650 de Rome, sous le consulat de Cécilius Métellus, & de Papirius Carbon, lorsque les Cimbres pénétrerent dans les Gaules, & attaquerent les quartiers d'hiver des légions. Tacite observe que, dans le tems qu'il écrivoit, c'est-à-dire, 200 ans après cet événement, la Germanie avoit coûté beaucoup de sang aux Romains; & qu'il s'en falloit encore bien qu'elle fût entiérement domptée. Effectivement elle ne le fut jamais. Au contraire, après 500 ans de défense opiniâtre, les Francs, les Goths, les Vandales, tous peuples de la Germanie, vinrent fondre à leur tour sur les Romains, & renverserent totalement leur puissance, en établissant sur ses ruines la plupart des monarchies qui subsistent encore aujourd'hui en Europe.

A l'exemple des Cimbres, les Germains n'abandonnerent jamais le projet de paſſer le Rhin, & de s'établir dans un climat moins rigoureux que le leur. Dans cette vue, Arioviſte entra le premier dans les Gaules, & après lui, les Uſipiens & les Tenčteres. Jules Céſar réprima leurs excurſions, en les attaquant chez eux-mêmes. Agrippa ſuivit cet exemple dans ſon premier conſulat. Carinnas, comme on l'a obſervé, conquit les Sueves, & triompha de ce peuple à ſon retour à Rome. Vinicius battit également les Germains, après la bataille d'Actium. Agrippa fut encore envoyé dans les Gaules l'an 733, pour s'oppoſer aux courſes des Germains. Ce fut alors qu'il permit aux Ubiens de s'établir ſur la rive gauche du Rhin, & cet établiſſement devint une floriſſante colonie (1) Romaine. Tibere ſuccéda au brave Agrippa, & ne fit rien de mémorable en cette occaſion (2). Mais la guerre devenant ſérieuſe l'an 736, ſous Marcus Lollius, ce dernier envoya au-delà du Rhin, des détachemens qui, ſous prétexte de lever le tribut qu'Agrippa

[1] Cologne.
(2) *Suet. in Tib.* §. 9.

avoit imposé à ce peuple, le vexerent au point qu'il se révolta & tailla les Romains en pieces. Les Sicambres alors, avec leurs alliés, passerent le Rhin, ravagerent les cantons soumis aux Romains, surprirent Lollius, défirent ses troupes, & enleverent l'aigle de la cinquieme légion.

C'étoit cette guerre qui avoit déterminé Auguste à passer dans les Gaules. Sa présence, & les grands préparatifs qu'avoit fait Lollius pour recouvrer sa gloire, rétablirent bientôt la tranquillité. Les ennemis demanderent la paix, & repasserent le Rhin, après avoir donné des otages. L'empereur, comme on l'a remarqué, fit un long séjour dans les Gaules, où il laissa, lors de son retour à Rome, le jeune Drusus, qui avoit donné des preuves éclatantes de ses talens militaires dans la Rhétie (1).

A peine Auguste fut-il parti pour l'Italie, que les Sicambres, toujours indomptés, recommencerent leurs invasions; les Gaulois même, comptant sur le secours des Germains, étoient sur le point de lever l'étendart de la révolte. Mais Drusus, par ses qualités

(1) Horat. lib. IV, od. 4 & 9.

aimables, gagna bientôt leur affection, & sçut retenir, sans la moindre violence, leurs principaux chefs auprès de lui : ensorte que non-seulement les Gaulois resterent paisibles, mais qu'ils l'aiderent même à faire la guerre aux Sicambres & aux Usipiens ; tant la vertu jointe à l'affabilité, dans cet état d'élévation, a de pouvoir sur les hommes. Drusus passa alors le Rhin, se porta dans le pays de ces derniers, les châtia, & de plus soumit les Marcomans.

Il prit ensuite la résolution de pénétrer par mer dans la Germanie, & de porter la guerre tout d'un coup jusqu'aux bords de l'Ems & du Weser, sans fatiguer les troupes par des marches longues & pénibles. Pour faciliter son objet, il fit creuser le canal (1) qui communique du Rhin à l'Issel, s'étendant depuis le village d'Isloort jusqu'à Doesbourg. Ce canal reçut une grande partie des eaux de la branche droite du Rhin, laquelle, par ce moyen, devint bien moins considérable qu'auparavant. Drusus fit ouvrir en même tems une troisième embouchure pour cette riviere, dont Pline fait mention

(1) *Cellarii Geograph. ant. lib. II, c. 3.*

ſous le nom de *Flevum Oſtium* (1). Puis ayant équipé une flotte ſur le Rhin, il ſuivit ſon canal, d'où tombant dans l'Iſſel, il fut le premier Romain qui navigea ſur l'Océan Germanique. Il ſubjugua ou gagna les Friſons, s'empara de l'iſle de Byrchanies (2), près de l'embouchure de l'Ems, vainquit les Bructeres dans un combat naval, viſita ſeulement les Cauciens ſur la droite de l'Ems, & avant que de ſe retirer, fit élever un fort à l'embouchure de ce fleuve, ſur la rive gauche, vis-à-vis de l'endroit où la ville d'Embden eſt à préſent ſituée. Ayant enſuite ramené ſa flotte & ſon armée, & diſtribué de bons quartiers d'hiver à ſes troupes, il ſe rendit à Rome où il fut reçu avec les applaudiſſemens dûs à ſes exploits, & nommé préteur par acclamation.

(1) La Martiniere, dict. géog. art. *Flevo*, *Flevum*; *Flevus*.

Ce pays a bien changé de face depuis ce tems-là. Ce qu'on appelle aujourd hui le Zuyderzée, étoit alors, en grande partie, une terre arroſée par le Rhin uni avec l'Iſſel, & tombant dans le lac Flévus; d'où formant encore un fleuve, ſes eaux alloient ſe perdre dans la mer, en un endroit actuellement nommé Ulié, entre les Iſles Uliéland & Schelling. De-là le paſſage eſt court juſqu'à l'embouchure de l'Ems.

(2) Borckum.

Le printems ſuivant (l'an de Rome 741), il retourna de bonne heure à ſon armée, repaſſa le Rhin, acheva la défaite des mêmes ennemis, & conſtruiſit deux autres forts où il laiſſa bonne garniſon. Le premier étoit au confluent de la Luppie (1) & de l'Alm, & l'autre près du Rhin, dans les pays des Cattes. Il s'avança bientôt vers les Cheruſques, & pouſſa juſqu'au Weſer; mais le défaut de vivres & l'arriere ſaiſon l'empêcherent de paſſer ce fleuve. Le ſénat, pour ces ſuccès, lui décerna les ornemens du triomphe & l'ovation, avec la charge de proconſul, à l'expiration de l'année de ſa préture. Son armée lui donna le titre d'*Imperator*, qu'il refuſa. Sa modeſtie prévint l'ordre d'Auguſte qui ne voulut pas qu'il le prît.

Sa troiſieme campagne en Germanie ne lui acquit pas moins de gloire. Dans ſa quatrieme (743), il paſſa le Weſer, & parvint juſqu'à l'Elbe, où la mort arrêta ſes progrès. Dion croit qu'il mourut de maladie. L'abrégé de

(1) La Lippe, non loin de Paderborn. Outre ces forts, il en éleva plus de cinquante autres le long du Rhin, qui probablement, ont été les commencemens de beaucoup de villes en ce pays.

Tite-Live marque qu'il fut tué par une chûte de cheval; & Suétone (1) dit qu'Auguste, qui craignoit sa grande popularité & son goût républicain, fut soupçonné de l'avoir fait empoisonner. Mais cet auteur rejette lui-même ce soupçon; & Tacite, qui n'épargne personne, le justifie à cet égard, en ajoutant que cet empereur ne fut jamais cruel envers aucun de sa famille (2).

Dans l'instant même que l'empereur apprit l'état de Drusus, il donna ordre à Tibere d'aller le rejoindre sur le champ. Ce prince ne faisoit que d'arriver à la cour, après avoir dompté les Pannoniens, les Dalmatiens & les Daces; il mit tant de diligence pour se rendre auprès de son frere, qu'on assure qu'il fit environ soixante de nos lieues par vingt-quatre heures, accompagné d'un seul esclave. Drusus vivoit encore; il rappella toute sa vigueur, & rangea ses troupes en bataille pour lui faire une réception honorable. Il retomba bientôt dans son premier état, & mourut peu de jours après, à l'âge

(1) Claud. §. 1. Tib. §. 50.

(2) *In nullius unquam suorum necem duravit.* Annal. lib. I.

de 30 ans, généralement pleuré & regretté de son armée & de tous les Romains.

Son corps fut conduit à Rome, par les ordres d'Auguste. Il fut d'abord porté sur les épaules des centurions jusqu'aux quartiers de ses légions, près du Rhin; Tibere précédoit à pied cette pompe lugubre. De-là, marchant vers l'Italie, les sénateurs & les magistrats de toutes les villes situées sur la route de ce triste convoi, le recevoient à l'entrée de leurs territoires, & le conduisoient successivement jusqu'à leurs limites, où d'autres personnes de marque les relevoient, & continuoient de lui rendre les honneurs funebres (1). Auguste lui-même, malgré la rigueur de l'hiver, vint au-devant du corps, jusqu'à Pavie, & ne le quitta plus qu'il ne lui eût fait rendre à Rome les derniers devoirs. Rien ne fut épargné pour honorer la mémoire de ce héros. Tibere prononça son éloge dans le forum; Auguste en fit un second dans le Cirque Flaminien. Le corps fut porté au champ de Mars par des chevaliers Romains de la plus haute distinction, & par des fils de sé-

(1) *Tacit. Annal. lib. III.*

nateurs. On le posa sur le bûcher, où il fut bientôt consumé. Ses cendres furent recueillies avec soin, & déposées dans le tombeau Julien. Auguste fit son épitaphe en vers, & rédigea les mémoires de sa vie, qui malheureusement ne sont pas venus jusqu'à nous.

Le sénat combla sa mémoire de toutes sortes d'honneurs. On lui donna le surnom de Germanicus (1), pour lui & pour ses descendans. On lui érigea plusieurs statues dans les endroits les plus remarquables; un arc triomphal en marbre, sur la voie Appienne, & un autre monument près du Rhin. L'histoire fait encore mention d'un autel qu'on lui éleva dans le pays où il avoit signalé sa valeur (2).

Drusus avoit épousé la plus jeune des Antonies, fille d'Octavie & d'Antoine. C'étoit le plus beau couple de la cour d'Auguste; mais leur sagesse surpassoit encore leurs graces & leur beauté. Drusus étoit noble, généreux, magnifique, humain, sans défiance, & d'une valeur à toute épreuve. Son illustre compagne étoit d'une affabilité qui lui gagnoit tous les cœurs. Pru-

(1) A cause de ses exploits en *Germanie*.
(2) *Tacit. Annal lib. II.*

dente dans ses actions & dans ses discours, amie tendre, bienfaisante, épouse fidelle, incorruptible, elle fit le bonheur de tout ce qui l'environnoit. Jamais elle ne voulut seulement entendre la proposition d'un nouvel engagement, toute belle & toute jeune qu'elle fût encore. Elle se renferma dans l'appartement de Livie sa bellemere, mais sans aucune ostentation affectée, & sans rechercher le moindre éloge de sa constance. Jamais encore elle ne put ouir prononcer le nom de son cher Drusus, sans laisser couler quelques pleurs, qu'en vain elle s'efforçoit de retenir, même après trente ans de veuvage. Ce couple illustre sut, au milieu d'une cour livrée à la débauche, faire briller la vertu, sans s'attirer l'ombre du reproche de sévérité. Voilà le caractere de la vraie vertu, qui n'est point revêche, & sait se faire respecter même du vice. De cette union rare, & trop tôt détruite, naquirent trois enfans, Germanicus, Claude, qui devint empereur, & Liville, qui fut mariée à Drusus son cousin, fils de Tibere.

L'an de Rome 744, sous le consulat de C. Asinius Gallius, & de C. Mar-

cius Censorinus, Tibere fut envoyé de nouveau contre les Germains. L. Domitius, qui commandoit l'armée avant son arrivée, passa l'Elbe, & remporta quelques avantages dans cette expédition. Auguste lui accorda les ornemens du triomphe, pour le prix de sa valeur; mais il le blâma d'avoir fait de nouvelles conquêtes (1). Il préféroit de bien gouverner ses états à la gloire de les étendre davantage.

L'histoire ne nous dit pas si Tibere livra bataille à cette occasion, ou si l'ennemi, intimidé de ses pertes, se soumit aux conditions qu'il voulut lui imposer. Mais il est certain qu'il subjugua une partie des Sueves & des Sicambres, & qu'il en transporta quarante mille sur la rive gauche du Rhin (2). Cependant telle étoit la férocité de ces peuples, qu'un grand nombre de Germains, & presque tous leurs chefs, se donnerent la mort, plutôt que de vivre dans cette sorte de servitude. Les Marcomans effrayés du sort de leurs compatriotes, se réfugierent en Boheme, sous la conduite de Maroboduus. Tout alors devint tranquille de-

(1) *Tacit. Annal. lib. IV & lib. II.*
(2) *Suet. in August. §. 21. Liv. IX, Dio.*

puis le Rhin jusqu'à l'Elbe, & reconnut la domination des Romains.

Tibere, qui avoit achevé ce grand ouvrage, reçut avec l'agrément d'Auguste, le titre d'*Imperator*, les honneurs du triomphe, & le consulat pour la seconde fois. Ces succès acquirent à Auguste la gloire d'agrandir l'enceinte de la ville de Rome, privilege qui ne s'accordoit qu'à ceux qui avoient reculé les bornes de l'empire ; & comme il n'y avoit plus de guerres, ni le moindre trouble dans aucune des parties de ses vastes états, il eut le bonheur de fermer, pour la troisieme fois, le temple de Janus.

LIVRE QUINZIEME
ET DERNIER.

ETAT de l'empire Romain, au tems dont on parle (744). Particularités de la vie d'Auguste. Nouveaux honneurs qu'on lui décerne. Titre glorieux de Pere de la patrie, *qui lui est accordé. Mort d'Octavie, sa sœur, & de Mécene son favori. Retraite de Tibere à Rhodes. Prise de la robe virile par*

Caius César. Mort d'Hérode. Prise de la robe virile par Lucius Cesar. Débauches de Julie. Conjuration d'Antonius Julus son amant, découverte & punie. Exil de Julie. Troubles de l'Orient. Voyage de Caius, chargé de les appaiser. Ses succès. Sa mort à Zymimirum, & celle de son frere à Marseille. Vie de Tibere à Rhodes. Son retour à Rome, avant la mort de Caius. Adoption de Tibere par Auguste. Bannissement perpétuel de Posthumus Agrippa. Conjuration de Cinna. Clémence d'Auguste. Guerres de la Germanie. Réduction des Germains par Tibere. Révolte des Pannoniens & des Dalmatiens. Paix avec Maroboduus. Alarmes de Rome. Victoires de Tibere & de Germanicus. Désastres de Varus. Exil de Julie, de Silanus & d'Ovide. Ravages de la Germanie. Triomphe de Tibere à Rome. Son partage de l'autorité suprême. Infirmités & vieillesse d'Auguste. Sa mort. Son portrait. Réflexions sur sa vie.

L'ITALIE, le siege de la domination Romaine, étoit gardée par trois flottes. L'une étoit en station à la hauteur de Ravenne, dans le golphe Adria-

tique ; la seconde au cap Misene près de Naples, & l'autre dans la mer de Ligurie (1). Huit légions complettes, composées de six mille hommes chacune, étoient cantonnées sur le Rhin. Trois légions contenoient les Iberes (Espagnols), & quatre autres asservissoient l'Afrique & l'Egypte. La Judée, la Syrie, & toute l'étendue du pays, depuis le Nil, jusqu'à l'Euphrate, plioient sous quatre légions, qui suffisoient pour protéger les rois d'Albanie & du Pont, contre les Parthes & Tartares, qui eussent entrepris de les insulter. La Thrace se conservoit par ses propres forces, sous les descendans de Sadacel, de Rescuporis, & de Cotis. Quatre légions bordoient le Danube ; quatre autres, & quelquefois cinq, tenoient en respect les Boïens (Bavarois), les Daces, les Serviens, les Bulgares, & toute l'étendue du pays, connus de nos jours sous les noms de haute & basse Autriche. Douze mille hommes établis dans la Dalmatie, étoient toujours prêts à porter du secours aux légions de la Germanie supérieure, ou à repasser en

(1) Dans les parages de Gênes à Marseille ; leur rendez-vous étoit à Fréjus.

Italie, en cas de besoin. Trois cohortes de citoyens, faisant 1200 hommes, & les gardes prétoriennes, formant un corps de 4500 hommes (1), ne quittoient jamais Rome, pour le maintien de la sûreté & de la tranquillité publiques. Les troupes auxiliaires, par leur nombre, doubloient au moins ces forces, ensorte que l'état militaire, sous Auguste, en tems de paix, montoit à trois cents dix mille combattans, non compris la marine.

Pendant le dernier période de la vie d'Auguste, les mœurs des Romains changerent absolument. Autrefois le corps des citoyens étoit une milice réelle; mais le nom de soldat, au tems dont nous parlons, étoit sans nulle considération, pour ne pas dire honteux. Les théâtres & les lieux de débauche partageoient leur loisir & celui du gros de la nation. Les troupes n'étoient plus ordinairement commandées que par des gens de néant, & trop souvent sans talens. Le tems des héros étoit passé. Rome ne produisoit plus de Métellus, de Scipions, de Caton, &c. Elle n'offroit que des gens polis,

(1) Ils étoient tous nés en Italie.

frivoles,

frivoles, rufés, ignorans, n'ayant du goût & des connoiffances, que dans les parures élégantes, dans les brillans équipages, dans la délicateffe des mets; enfin, on ne trouvoit plus que de vils & fades adulateurs de la famille de Céfar.

L'apparence du parti républicain fubfiftoit cependant toujours (1); &, quoiqu'il fût fans ceffe en butte aux mauvaifes plaifanteries des courtifans, Augufte fembloit en faire beaucoup de cas, & plaçoit même fouvent fes membres de préférence à ceux de fa faction. Cette conduite, toute politique, appaifoit infenfiblement les fermentations du patriotifme, qu'un procédé contraire n'eût fait qu'irriter & porter fans doute à des extrémités fâcheufes, qui euffent pu renouveller la guerre civile, & détruire tout l'édifice de fon élévation. Ce fut par ces motifs qu'il employa Pifon, Meffala, Domitius, & plufieurs autres. Il fonda auffi fon plus ferme appui fur la clémence: « Qui ne fait point pardonner », difoit-il, « ne fait point régner ».

En général, les Romains paroiffoient

[1] *Tacit. hift. lib. I.*

satisfaits du nouveau gouvernement; Auguste donna toute son attention à leur plaire, & à les rendre heureux. On observoit les anciennes formes; on réformoit les abus; on rétablissoit l'ordre. On accorda aux sénateurs deux mois de vacances par année (Septembre & Octobre), à l'exception de cent d'entre eux qui devoient tirer au sort pour rester ces deux mois à Rome. On permit aux préteurs de proposer des sujets de discussion au sénat, pendant la résidence même des consuls. De plus, Auguste statua, pour éviter la corruption, que chaque candidat déposeroit une certaine somme, qu'il perdroit absolument, s'il étoit convaincu d'avoir seulement acheté une voix.

Il y avoit à Rome une loi qui défendoit de donner la question aux esclaves dans les procès criminels contre leurs maîtres: Auguste jugea que cette loi favorisoit les conspirations. Il en fit une nouvelle, par laquelle les esclaves des gens accusés de haute trahison, pouvoient être vendus à la république ou à l'empereur. Par ce moyen, ils pouvoient être interrogés & mis à la torture. C'étoit un abus énorme: car

les vies des citoyens acccufés dépendoient alors du plus ou moins de fermeté de leurs malheureux efclaves. On cria beaucoup contre cette nouvelle loi qui faifoit éluder l'ancienne ; mais Augufte la jugea néceffaire à fa fûreté. Au refte, tout fe paffa tranquillement (1), parce que l'empereur, loin de paroître fe fervir de fon autorité abfolue, foumettoit toujours au fénat, pour la forme, tout ce qu'il vouloit propofer. Cette modération fimulée fut très-agréable aux Romains. C'eft ainfi qu'il fut prendre ce fage & jufte milieu, fi difficile à pouvoir allier avec la puiffance fouveraine.

Cette bonne politique étoit devenue l'ame de toutes fes démarches (2). Il étoit prince, en ce qui concernoit le bien public, & fimple particulier en ce qui le regardoit perfonnellement. On leva par fon ordre une taxe fur tous les biens fonds, & il donna une déclaration de fes domaines & revenus, comme tous les citoyens. Le fénat & le peuple s'étant cottifé volontairement pour lui ériger des ftatues, il reçut l'argent & le confacra aux em-

(1) *Plut. in compar. Thefei, & Romuli.*
(2) *Dio. lib. LV. Suet. Aug.* §. 36, 53, 57, 71.

belliſſemens de la ville. Le premier jour de l'année, il recevoit des préſens de tous ceux qui lui en faiſoient, & les diſtribuoit de même ; en ſorte que le peuple ſembloit ce jour-là être ſa famille.

Dion Caſſius & Suétone (1) rapportent une ſingularité remarquable. Ils diſent qu'à l'occaſion d'un rêve, Auguſte ſe déguiſoit en mendiant un jour de chaque année, & recevoit la plus petite monnoie qu'on vouloit bien lui donner. Quelques grands hommes ont eu de ces foibleſſes ſuperſtitieuſes ; c'eſt un tribut que d'une façon ou d'autre, ils paient à l'humanité (2).

Il n'épargna aucune dépenſe pour pourvoir à la ſûreté & à la commodité publiques. Il créa Meſſala ſur-intendant des aqueducs (3). Rien n'étoit comparable à la beauté des égoûts de Rome. Ils recevoient des torrens ſouterreins, qui donnoient à la capitale cette propreté qui influe tant ſur la ſalubrité de l'air. La magnificence de

(1) *Ubi ſuprà.*

(2) Newton n'a-t-il pas commenté l'Apocalypſe ? Il ſemble, dit un écrivain à ce ſujet, que la nature ait voulu venger les hommes de la ſupériorité qu'il avoit ſur eux.

(3) *Frontin. de Aquæduct.*

ses nombreuses fontaines qui prodiguoient l'eau dans tous les quartiers, tant pour les bains, que pour tous les besoins de la vie, n'étoit pas moins remarquable ; & tout le monde convient que ces ouvrages des Romains ont toujours été mis au rang des merveilles du monde connu (1).

Outre la modération qu'Auguste affectoit dans toutes les circonstances où elle étoit nécessaire à sa gloire & à son intérêt, il porta quelquefois l'honnêteté au plus haut point. Il apprit un jour que le sénateur Gallus Tétrinius vouloit se laisser mourir, en se privant de nourriture, parce qu'il avoit perdu subitement la vue; il se transporta chez lui, quoiqu'il le connût très-peu, le consola, & l'engagea à vivre.

Titus Arius, homme très-opulent, ayant découvert que son fils avoit formé le dessein parricide de l'assassiner, pour jouir plus promptement de ses richesses immenses, voulut instruire

[1] *Quid loquor atrio pendentes fornice Rivos,*
Quâ vix imbriferas tolleret Iris aquas ?
Hos potiùs dicas crevisse in sidera montes;
Tale gigantæum græcia laudat opus.
Rutilii Numantiani Itiner.

lui-même le procès du criminel, selon le droit que la loi donnoit aux parens de juger leurs enfans en pareil cas. Il fit donc ériger un tribunal chez lui, & pria l'empereur de vouloir bien se trouver au jugement. Auguste s'y rendit, & prit place comme simple conseiller. Le fait fut prouvé, & il ne s'agissoit plus que de prononcer la sentence. Auguste alors exigea qu'avant tout, chacun donnât son opinion par écrit, afin d'éviter que la sienne n'influât sur celles des Juges. Comme il y avoit lieu de croire qu'Arius, après la condamnation de son fils, institueroit Auguste son héritier universel, ce dernier protesta solemnellement, avant l'ouverture des billets, qu'il n'accepteroit jamais aucun legs, ni aucun don de la part d'Arius. L'avis de l'empereur fut, que le coupable n'ayant pas exécuté son crime, & que s'étant même trouvé saisi d'effroi & de remords au moment de le commettre, ce qui donnoit lieu d'espérer que les sentimens de la nature n'étoient pas entiérement étouffés chez lui, il ne falloit pas suivre la loi (1) à la rigueur de la lettre, & il

(1) Selon cette loi, le parricide devoit être enfermé dans un sac avec un chien & un serpent, & jetté dans la mer.

proposa le banniſſement perpétuel. Arius, touché de l'indulgence d'Auguſte, rélégua ſon fils à Marſeille, où il continua de lui envoyer la même penſion qu'il lui donnoit à Rome (1).

C'étoit un uſage chez les Romains, lorſqu'ils étoient obligés de s'abſenter, de faire leurs teſtamens, & de les confier à leurs amis, ou de les dépoſer dans quelque temple. Lucius Lentulus mourut en Afrique : il avoit nommé l'empereur cohéritier avec ſa fille; mais, par un codicille poſtérieur, & ſigné de deux témoins, il prioit Auguſte de donner quelques legs à des perſonnes qu'il y nommoit. Auguſte aſſembla pluſieurs habiles Juriſconſultes, parmi leſquels ſe trouva Trébatius, auquel il demanda ſi l'uſage des codicilles annexés aux teſtamens étoient conformes à la diſpoſition des loix. Trébatius répondit que les codicilles étoient néceſſaires, parce que les grands, ſouvent obligés de faire de longs voyages, pouvoient quelquefois n'être pas en état de teſter ſelon les formes preſcrites, mais bien d'écrire un codicille. L'empereur remplit alors

(1) *Senec. de Clement. lib. I*, §. 15.

les desirs de Lentulus, & sa fille délivra les legs que la loi ne lui ordonna pas de payer. Antistius Labéo ayant fait aussi des codicilles, quelque tems après, personne ne douta plus de leur validité (1); on réforma aussi les abus introduits dans les fidéicommis, en nommant un Juge civil pour prendre connoissance des biens confiés pour un tems à un tiers.

La constante modération d'Auguste, & son application assidue à faire le bien public, le rendirent enfin cher à tous les honnêtes gens : ce ne fut bientôt plus la flatterie, mais la seule reconnoissance qui engageoit tous les ordres de l'état, toutes les villes protégées par l'empire, & les rois alliés, à exalter la gloire de l'auteur de leur félicité commune. Les chevaliers Romains célébroient tous les ans l'anniversaire de sa naissance par une fête qui duroit deux jours. Des députés de toutes les classes de citoyens, alloient aussi un certain jour de l'année jetter des offrandes dans le lac Curtius, en conséquence d'un vœu que Rome avoit fait pour la conservation de l'empe-

---

[1] *Instit. Justin. lib. II. tit. 25. de codicillis; & tit. 23 de fideicomm. hæredit.*

reur. Son palais ayant été incendié, les mêmes députés s'empresserent de lui porter des sommes considérables (1), pour réparer cette perte. Il les remercia de leur bonne volonté ; mais, pour leur montrer seulement le cas qu'il faisoit de leurs offres, il ne prit qu'une petite piece de chaque tas d'argent qu'on lui avoit apporté. On avoit encore institué les Augustales pour honorer son retour à Rome, après sa longue absence dans les Gaules.

De toutes les fêtes qu'on lui donna, rien ne lui fut plus agréable que la maniere dont on le décora du nom glorieux de *pere de la patrie*, dont il sentoit bien avoir été le bourreau. Le peuple lui envoya une députation solemnelle à Antium, pour le prier d'accepter ce titre honorable, qu'il refusa avec beaucoup de modestie. Mais, à son arrivée à Rome, le peuple se réunit & le lui donna par acclamation, comme il entroit au théâtre. Messala lui dit le lendemain, au nom de tous les sénateurs assemblés : « César Auguste, le sénat & le peuple

[1] Il y eut même des soldats & des gens de la populace, qui, dans cette occasion, vinrent lui offrir des secours.

» Romain, desirant votre prospérité &
» celle de votre famille, qui nécessai-
» rement doit influer sur le bonheur
» durable de toutes les parties de l'em-
» pire, vous salue PERE DE LA PA-
» TRIE, d'une voie unanime ». Auguste en fut ému jusqu'aux larmes, & répondit : « Que puis-je actuellement
» demander aux dieux immortels, si ce
» n'est la continuation des sentimens
» que vous venez de me témoigner
» (1)? » La sensibilité étouffa sa voix, & par son silence, il n'en fut que plus éloquent. Ce jour fut assurément le plus beau de sa vie. Le triomphe le plus fastueux n'a rien de comparable à cette expression pathétique de l'amour de tout un peuple. Plusieurs villes compterent le premier jour de leur année, de celui où il l'avoient vu la premiere fois dans leurs murs ; & la plupart des rois alliés fonderent en son honneur des villes qu'ils nommerent *Cæsarea*. La Césarée de la Palestine, bâtie par Hérode, en étoit une des plus fameuses.

Non content d'avoir prodigué tant d'applaudissemens à Auguste, le peuple Romain prorogea pour la quatrie-

(1) *Suet. in August.* §. 58.

me fois en sa faveur la puissance impériale pour dix ans (1). Mais au sein des honneurs, on n'est pas à l'abri des chagrins domestiques : Auguste perdit sa sœur, la vertueuse Octavie, dont nous avons déjà tracé le portrait. Cette princesse infortunée pleuroit son fils Marcellus depuis douze ans. Sa pompe funebre fut digne de la sœur du maître de la moitié du monde, qui prononça même son éloge dans le temple de Jules César. Son corps fut porté par ses gendres, Domitius & Julius Antonius (2), au champ de Mars, où se fit la cérémonie funéraire, l'an de Rome 744.

Mécene mourut cette même année. Quoique le crédit de ce ministre fût un peu diminué, son maître ne faisoit pas moins de cas de son mérite; il parut regretter le confident & le coopérateur de ses grands desseins. Ce protecteur mémorable des lettres & des arts fut malheureux dans l'intérieur de sa maison. Terentia sa femme, qu'il aimoit aveuglément, étoit d'un caractere insup-

[1] *Dio. lib. LV.*

[2] Fils d'Antoine & de Fulvie, auquel Marcella fut mariée. L. Domitius épousa Antonie, dont la sœur fut unie à Drusus.

portable ; bizarre, capricieuſe, acariâtre, elle le tourmentoit ſans ceſſe. Mille fois il la renvoya, pour la reprendre auſſi-tôt ; ce qui fit dire à Séneque qu'il fut marié mille fois, & n'eut jamais qu'une ſeule femme (1). Ces querelles ſucceſſives nuiſirent beaucoup à la ſanté d'un homme qui n'étoit pas d'ailleurs d'un tempérament robuſte. Perſonne n'ignore qu'on lui doit les immortels chefs-d'œuvre de Virgile & d'Horace (2), qu'il accueillit & introduiſit à la cour d'Auguſte. Criſpus Saluſtius, neveu de l'hiſtorien, lui succéda dans le miniſtere.

Le plaiſir que goûtoit l'empereur en voyant grandir ſes deux petits-fils, Caius & Lucius (Céſar), ne fut pas toujours pur. Ces jeunes princes, accoutumés aux profonds reſpects des vils courtiſans, qui ne ceſſoient de vanter la grandeur de leur naiſſance, & n'ayant d'ailleurs aucune idée préciſe des anciennes formes du gouver-

---

[1] *Qui uxorem millies duxit, quum unam habuerit.* Epître 114.

[2] C'eſt ce qui a fait dire proverbialement, d'après Martial *Sint Mecenates, non deerunt, Flacce, Marones.* « Que les Mécenes reparoiſſent, mon cher Flaccus, & nous ne manquerons pas de Virgiles ».

nement, ni de l'égalité républicaine, n'avoient ni retenue, ni modération. La molleſſe, le caprice, l'oſtentation, l'orgueil, prirent poſſeſſion de leurs cœurs, & ils regarderent comme dûs, & même comme au-deſſous d'eux, tous les honneurs qu'Auguſte leur avoit accordés.

Il y avoit déjà deux ans que l'empereur avoit donné, au nom de Caïus, une gratification aux légions de la Germanie. Le jeune prince, qui entroit alors dans ſa treizieme année, y faiſoit ſa premiere campagne ſous Tibere. Cette libéralité le rendit très-agréable aux troupes. Il fut nommé l'année ſuivante pour préſider aux jeux publics à Rome, pendant l'abſence de Tibere. L'impatience des deux jeunes Céſars, pour parvenir aux plus hautes dignités, fut telle, que Lucius, âgé de onze ans, alla au théâtre à l'inſu d'Auguſte, pour demander, par ſa préſence, les ſuffrages de la nobleſſe & de la multitude. Il y fut reçu avec les plus bruyans applaudiſſemens. On le pria même de demander le conſulat pour ſon frere qui n'avoit que quatorze ans. L'empereur feignit d'être courroucé de cette aventure, en s'écriant : « le ciel me

» préſerve de voir une ſeconde fois ce
» que j'ai vu en moi-même, un con-
» ſul à Rome, à peine âge de vingt ans!
Paroles pleines d'artifice, par leſquelles, en condamnant la témérité de Lucius, il ne laiſſoit pas moins entrevoir qu'il pouvoit, comme lui, devenir conſul au même âge. Le peuple cependant perſiſta dans ſa demande; Auguſte refuſa abſolument de donner le conſulat à Caïus, & le créa pontife, avec le droit d'aſſiſter aux délibérations du ſénat, & de prendre rang avec les ſénateurs aux fêtes & aux ſpectacles. Mais, pour montrer à Caïus un rival capable de le contenir, il conféra la puiſſance tribunicienne à Tibere pour cinq ans, en lui ordonnant d'aller pacifier les troubles ſurvenus en Arménie.

Ce trait de politique trop raffiné mécontenta les deux partis. Caïus fut piqué de voir Tibere devenu ſon compétiteur, & ce dernier s'apperçut aiſément qu'on ſe ſervoit de lui comme d'un fantôme propre à effrayer un enfant juſqu'à l'âge deſiré. Toutes les eſpérances de Tibere s'évanouirent alors. Il jugea que ſa commiſſion pour l'Arménie n'étoit qu'un exil honora-

ble, auquel il préféroit un banniſſement volontaire. La conduite déréglée de Julie ſa femme l'affermit dans cette réſolution. Il n'oſa ni l'accuſer, ni la répudier. Julie, fiere d'être fille d'Auguſte, & mere de ſes ſucceſſeurs déſignés, traitoit Tibere avec mépris, quoique, comme on l'a obſervé, elle lui eût fait des avances du tems d'Agrippa, ſon premier mari. Il demanda donc avec toute l'obſtination, attachée à la famille de Claudius, l'agrément de ſe retirer, & refuſa même pendant trois jours de prendre aucune nourriture juſqu'à ce que l'empereur eût conſenti à ſon départ. Il partit enſuite pour Oſtie, accompagné de quelques perſonnes, auxquelles il ne dit pas un mot dans toute la route, & s'embarqua ſur le champ. Lorſqu'il fut arrivé ſur les côtes de la Campanie, il apprit la nouvelle de l'indiſpoſition d'Auguſte, ce qui le détermina à ralentir ſa courſe; mais ayant été mieux informé, il ſe hâta de ſe rendre à Rhodes, où il eut tout le tems de ſe repentir de ſa précipitation & de ſe laſſer d'une retraite de ſept années (1).

[1] *Suet. Tib. §. 10 & 11.*

L'an de Rome 747 (1), Auguste se fit élire consul pour la douzieme fois, afin de pouvoir conduire lui-même son petit-fils au capitole avec plus d'éclat, lui donner la robe virile, & le présenter au peuple dans les formes. Cette cérémonie, comme on l'imagine bien, fut des plus pompeuses, & fut accompagnée de fêtes, de spectacles, & suivie de grandes largesses à la multitude, seuls moyen de captiver sa faveur.

Lorsque Caïus fut revêtu de la robe virile, le sénat & le peuple le nommerent consul, pour exercer cette dignité aussi-tôt qu'il auroit atteint l'âge de vingt ans (2). Les chevaliers Romains lui présenterent, à leur tour, une lance d'argent, & lui donnerent le titre nouveau de *prince de la jeunesse*. Auguste faisoit semblant de se fâcher de tous ces honneurs prématurés, tandis que sous main il avoit mis en œuvre tout ce qu'il falloit pour les lui obtenir (3).

---

(1) Cette année nous offre l'époque la plus intéressante de tous les tems, par la naissance du Christ, le Rédempteur des nations.

(2) Il en falloit 43 selon les loix Romaines.

(3) *Tacit. Annal. I*, 3.

Comme Hérode a joué un aſſez grand rôle dans le cours de ces Mémoires, nous croyons devoir parler ici de ſa mort qui arriva l'an de Rome 748. Auguſte diſoit de ce roi cruel, qu'il eût mieux aimé être ſon cochon que ſon fils. En effet, il avoit fait mourir trois fils & la belle Mariamne, ſon épouſe infortunée. Par ſon teſtament, qui ne devoit être valide qu'après la ratification de l'empereur, il avoit diviſé ſes états entre les trois autres fils qui lui reſtoient (1). Il laiſſa la Judée, l'Idumée & la Samarie à Archélaüs; la Trachonite & quelques petits cantons à Philippe; la Galilée & la Perée à Hérode Antipas (2). Auguſte confirma le teſtament, à l'exception du titre de roi qu'il ne voulut pas donner à Archélaüs, parce que ſans doute il étoit né avant que ſon pere fût lui-même décoré de ce titre par les Romains; il lui permit ſeulement de prendre la qualité d'Etnarque, c'eſt-à-dire, chef de la nation.

Lucius Cornélius Lentulus, & M. Valérius Meſſala, fils du fameux ora-

---

[1] *Joſeph. Antiq. lib.* 15, 16 & 17; *& de bello Jud. lib. I.*

[2] Philippe & Antipas étoient fils de Mariamne.

teur Meſſala, qui, ſelon Tacite, avoit hérité de l'éloquence de ſon pere, furent élus conſuls l'an de Rome 749.

L. Céſar étant parvenu à l'âge auquel ſon frere Caïus avoit pris la robe virile, Auguſte fut nommé Conſul pour la treizieme & la derniere fois, en 750. L'empereur avoit tout diſpoſé de façon, qu'on rendît au cadet les mêmes honneurs que ſon ainé avoit reçus. Il fut auſſi reconnu *prince de la jeuneſſe*, & choiſi pour exercer le conſulat à vingt ans. Les jeux & les réjouiſſances ne furent pas moins magnifiques que dans la premiere occaſion, & les gratifications furent également prodiguées.

Au ſein de tant de gloire, Auguſte eut le déplaiſir extrême de découvrir les infâmes débauches de Julie ſa fille, dont le libertinage effréné étoit déjà connu depuis long-tems de tout l'empire. Cette connoiſſance le couvrit de confuſion, & le navra de douleur. Quel fruit de l'éducation qu'il s'étoit efforcé de lui donner ! A peine, dans ſa premiere jeuneſſe, lui avoit-il laiſſé une heure de loiſir par jour. La plupart des habits qu'il portoit, étoit même l'ouvrage des mains de ſa fille, de ſa

femme & de sa sœur. Il avoit eu surtout grand soin que Julie n'eût aucune liaison avec personne. Inutiles précautions ! Le cœur pervers de Julie franchit tout obstacle. Après la mort de Marcellus, son premier mari, elle se livra à son caractere, & perdant bientôt toute honte, elle devint l'opprobre de son sexe.

Elle parut un jour dans une fête, vêtue d'une robe d'étoffe des Indes si transparente, qu'Auguste en fut choqué. Elle s'en apperçut, & le lendemain s'étant habillée décemment, elle lui dit : « Je m'étois parée hier pour » mon mari, aujourd'hui je me suis » arrangée pour plaire à mon pere ». Ce fut elle, à ce qu'on prétend, qui la premiere à Rome mit des mouches que des marchands de l'Indostan lui avoient apportées. Une autre fois, se trouvant avec Livie à un spectacle de gladiateurs, & toutes deux accompagnées d'un nombreux cortege, on remarqua la différence de leur suite. Livie étoit entourée de gens raisonnables, sensés, d'un mérite connu. Une foule d'étourdis, de fats, & de débauchés environnoient Julie. Auguste, qui étoit présent, lui envoya ses ta-

blettes dans lesquelles il la pria d'observer, avec la multitude, le contraste de sa cour avec celle de Livie & des dames Romaines. Elle les lui renvoya sur le champ, après y avoir écrit, « que » les jeunes gens qui la suivoient, » vieilliroient avec elle, & qu'alors » toutes choses seroient égales ».

Agrippa, qui étoit âgé quand il épousa Julie, ne tarda pes à s'appercevoir de ses déréglemens secrets. Il aima mieux souffrir en silence que de publier son infamie par un coup d'éclat, qui ne l'eût peut-être pas corrigée. Mais après son mariage avec Tibere, qu'elle avoit aimé, & qu'elle méprisoit, elle ne garda plus de mesures, & son libertinage devint outré.

Julie fut premiérement séduite par Sempronius Gracchus, homme de haute naissance, d'une très-belle figure, docte, éloquent, persuasif, mais qui n'employoit ces heureuses qualités que pour faire le mal. D'abord respectueux, modeste, tendre, le perfide finit par la dominer, & lui dicta par la suite ces lettres atroces qu'elle écrivit à l'empereur contre son mari Tibere. On ignore si Gracchus la quitta, ou s'il fut renvoyé. Antonius Ju-

lus, fils d'Antoine & de Fulvie, lui succéda dans ses amours. On se rappelle qu'Auguste avoit non-seulement sauvé la vie à Julus à la prise d'Alexandrie, mais lui avoit encore accordé la confiscation des biens de son pere, & donné de plus en mariage Marcella sa niece, fille d'Octavie. Pour prix de tant de bienfaits, le nouvel amant de Julie conçut, avec cette fille ingrate & dénaturée, l'horrible dessein de former une faction pour déposer Auguste déjà vieux, & pour gouverner eux-mêmes l'empire. La noblesse de Julus, sa jeunesse, ses agrémens, ses biens, son courage, & sur-tout son ambition pouvoient tourner cette intrigue d'amour en un danger éminent pour l'empereur & l'état. On étoit sur le point de voir renouveller les horreurs du dernier triumvirat, & les nombreux partisans de Pompée reprendre les armes contre les Césaréens. Mais le complot fut éventé, & Julus mis à mort secrétement. Phæbé, la confidente de ses plaisirs avec Julie, & de la conjuration, se pendit promptement, pour éviter un plus cruel supplice. Quintius Crispinus, Appius Claudius, & Sci-

pion furent relégués aux Isles Cyclades. Julie (1) fut envoyée à Pandatéria, rocher désert sur la côte de Campanie. Tibere poussa la duplicité jusqu'à solliciter sa grace avec instance; & ce qui démontre bien sa fausseté, c'est qu'étant devenu, par un sort fatal aux Romains, le maître de l'empire, il négligea même de lui faire toucher la petite pension qu'Auguste lui avoit faite par un reste de bonté paternelle, puisqu'elle méritoit la mort, & la laissa périr de misere. Quelle destinée pour la fille du souverain de la moitié du monde, & qui à peine eût daigné regarder les reines de l'Orient au-dessus de ses femmes de compagnie! Voilà le fruit du vice : dans quelque élévation que l'on soit, tôt ou tard il est puni; si ce n'est plus par l'exil ou par l'indignation publique, puisqu'il semble être aujourd'hui récompensé, il l'est du moins fort souvent par des douleurs honteuses, & toujours par des remords tardifs plus douloureux encore.

(1) La mere de Julie, Scribonia, eut la bonté d'accompagner sa fille jusques dans son exil. Caïus, fils ainé de Julie, passoit alors en revue les légions sur le Danube. Lucius, son second fils, étoit à Rome. Sa fille Julie avoit quinze ans, & Posthumus Agrippa entroit dans sa dixieme année.

Auguſte inſtruit de toutes les circonſtances du déshonneur de ſa fille, fit venir le jeune Gracchus. A ſa vue, l'empereur oublia toutes les maximes de modération ; ſaiſi de fureur, ou plutôt de rage, il ſe jetta ſur Gracchus & le frappa ; celui-ci lui cria de s'ârrêter, en diſant que lui-même manquoit aux loix qu'il vouloit faire obſerver, & que les coups n'étoient pas la punition qu'elles impoſoient à ſon crime. On parvint à le ſouſtraire à la colere d'Auguſte ; mais rien ne put le retenir ni l'empêcher de courir au ſénat, où il fit le détail odieux des exceſſives débauches de ſa fille. Cette fauſſe démarche, dont il ſe repentit, fit croire que ſa tête étoit dérangée ; elle marqua du moins une grande foibleſſe de ſa part. Cette ſcene bourgeoiſe & ridicule diminua de beaucoup l'eſtime qu'on avoit conçue de ſa prudence. Il y fut lui-même long-tems ſenſible, en diſant quelquefois que Mécene & Agrippa ne lui euſſent pas laiſſé faire cette faute.

Cette année fut terrible pour Auguſte. L'infamie de ſa fille l'accabla de triſteſſe. Les gardes qui veillent autour des trônes ne peuvent repouſſer les

approches des chagrins qui viennent ſouvent y ſiéger avec les maîtres du monde. Les troubles de l'Arabie, de la Parthie, de l'Arménie, qui avoient mis l'Orient en combuſtion, & qui menaçoient l'empire d'une grande guerre, acheverent de le déſoler. Agrippa n'exiſtoit plus pour le ſoutenir dans ces triſtes conjonctures, par la fermeté de ſon ame, & par la ſageſſe de ſes conſeils. Pour mieux entendre cette derniere affaire de l'Orient, nous croyons devoir reprendre les choſes d'un peu plus haut.

Le grand Lucullus avoit vaincu Tigrane, roi d'Arménie, qui s'étoit préſenté devant l'armée Romaine, à la tête de cent cinquante mille hommes d'infanterie, & de cinquante-cinq mille chevaux. Ce dernier encore battu par Cnéius Pompée dans un combat nocturne, ſon fils Artuaſdes, qui avoit trahi Antoine dans ſon invaſion chez les Parthes, fut pris, attaché avec des chaînes d'or, mené en triomphe dans Alexandrie, & mis à mort par l'ordre d'Antoine. Artaxias, frere d'Artuaſdes, voulant monter ſur le trône par la force des armes, fut auſſi défait & contraint de fuir dans la Parthie, où il

leva une nouvelle armée avec laquelle il arracha son sceptre des mains des Romains. Soutenu par les Parthes, il régna quelques années, mais avec tant de barbarie, qu'il fut égorgé par ses propres sujets, qui ensuite prierent Auguste (1) de leur donner pour roi, Tigrane son frere cadet. Tibere eut ordre de placer Tigrane sur le trône d'Arménie; ce qu'il exécuta avec le secours d'Archélaüs, roi de Capadoce. Tigrane ne porta pas long-tems la couronne, non plus que son fils & sa fille qui s'étoient épousés, selon l'usage de leur pays; ensorte que Tibere fut encore une fois commandé pour régler le sort de l'Arménie. Mais Tibere, comme on l'a observé, jaloux de Caïus & Lucius César, & ne pouvant plus tenir aux insultes & à la dissolution des mœurs de sa femme, quitta Rome, & se retira à Rhodes. Dans ces entrefaites, Artuades fils de Tigrane, fut élevé, par ordre d'Auguste, sur le trône d'Arménie, & chassé peu de tems après par la faction opposée, qui mit un corps de troupes Romaines en déroute. Caïus César fut alors honoré

(1) Pendant son séjour à Samos.

de la commission de mettre sur le trône de ce pays un prince ami de Rome. Le tyran Phraates, qui, malgré les soumissions qu'il avoit faites aux Romains, & que nous avons rapportées (1), se prévalant de l'âge d'Auguste & de son dégoût pour la guerre, venoit d'envoyer une armée dans l'Arménie, sous prétexte de secourir Tigrane, laquelle s'empara de toutes les places fortes de ce royaume.

Les préparatifs des Romains répondoient à la force de leurs ennemis, & à la dignité de Caïus, héritier présomptif de l'empire. Auguste lui dit au moment que ce jeune prince partoit pour l'armée : « Mon fils, je vous souhaite la valeur de Scipion, l'affection des peuples, comme l'a eue Pompée, & sur-tout ma fortune ». Le soin du jeune prince, qui n'avoit alors que dix-neuf ans, & tout le détail de cette expédition, furent confiés à Marcus Lollius, dont la valeur & les talens militaires étoient généralement reconnus. Il avoit exercé le consulat avec le plus grand désintéressement, & beaucoup d'intégrité. Mais

(1) Voyez livre précédent, page 335.

il devint le général le plus rapace de tous ceux qui jusqu'alors avoient mis les rois de l'Orient à contribution. Sa petite-fille se montra par la suite dans un festin de noce, couverte de bijoux estimés à la valeur de six millions cinq cents mille livres. On peut juger, par ce trait, des énormes déprédations de son grand-pere.

Caïus César donna de grandes espérances; quoiqu'il eût la mâle physionomie d'Agrippa son pere, son regard étoit plus doux. Il étoit d'ailleurs bien fait, aimable, insinuant, mais ambitieux. La conquête de l'Arabie heureuse occupoit toutes ses pensées. Le docte & jeune Juba, roi de Mauritanie, & Denis de Charax, géographe & poëte, lui envoyerent des mémoires contenant la description de ce pays, & la nature de ses productions.

Caïus prit la route de la Palestine, vit Jérusalem, & se rendit en Syrie, où Archélaüs, roi de Capadoce, & tous les princes alliés vinrent le joindre, & lui apporter des présens immenses. Ce fut alors qu'ayant l'âge desiré de vingt ans, il exerça son premier consulat, l'an de Rome 752. Il eut pour collegue Lucius Emilius

Paulus son beau-frere, qui avoit épousé la jeune Julie, & qui étoit fils de Lucius Emilius Paulus, le censeur, frere de Lépidus, l'extr umvir.

De la Syrie, Caïus avança contre les Parthes, & passa l'Euphrate. Sur la nouvelle de son approche, Phraates écrivit à Auguste, qu'il avoit été forcé d'envoyer des troupes en Arménie, dans la crainte que la guerre civile ne s'étendît jusques dans ses états, & qu'il avoit aidé Tigrane, prince du sang royal, à monter sur le trône, parce que les Arméniens avoient chassé Artuasdes, que les Romains leur avoient donné pour roi. Auguste lui répondit que les Parthes étoient les agresseurs, puisqu'ils avoient secouru les rebelles de l'Arménie, & attaqué les garnisons Romaines; qu'ainsi ils ne devoient s'attendre, ni à la paix, ni au renouvellement d'amitié, qu'il n'eût avant tout évacué les villes & les forteresses de l'Arménie, & qu'il n'en eût retiré son armée. La lettre étoit adressée simplement & sans aucun titre, à Phraates, qui répliqua en se qualifiant roi des rois.

Au commencement de l'année 753, Publius Vicinius & Publius Alphénus

(1) étant consuls, Artuasdes tomba malade & mourut. Caïus demanda de nouvelles instructions ; mais en attendant, il battoit les Parthes en toutes rencontres, sans cependant pouvoir les forcer à venir à une action générale. Ils demandoient la paix, & Auguste envoya ordre de la leur accorder, aux conditions ci-dessus proposées, en y ajoutant que la nomination d'un roi de l'Arménie seroit à la disposition des Romains, & que les limites des deux empires resteroient les mêmes qu'auparavant. Ces propositions amenerent la fameuse entrevue de Caïus & de Phraates sur l'Euphrate. Ce dernier instruisit Caïus des criantes concussions de Lollius, qui fut renvoyé sur le champ, & qui s'empoisonna de dépit de voir ses vexations découvertes.

Tigrane abandonné des Parthes, & ne pouvant seul résister à la puissance des Romains, eut recours aux humbles supplications. Il implora les bon-

---

[1] Alphénus étoit de Crémone. Il eut la gloire de s'élever du métier de cordonnier, qu'il exerça dans sa grande jeunesse, & qu'il quitta pour s'appliquer à l'étude des loix ; il eut, dis-je, la gloire de s'élever par sa science & son mérite à la dignité de consul. Horace en parle dans la sat. III du premier livre de ses discours, vers 139. *Pompon. de orig. Juris.*

tés de Caïus, pour qu'il lui laissât la couronne d'Arménie, puisque Artuasdes, son compétiteur, n'existoit plus. On ne voulut point l'écouter, & l'on pénétra dans le pays. Ces premieres entreprises eurent tout le succès possible; mais Caïus s'étant engagé de bonne foi dans une conférence avec ses perfides ennemis, il y reçut une blessure qui fut la cause de sa mort. Il remplit cependant sa commission; & au lieu de Tigrane dont l'histoire ne parle plus, il fit couronner Ariobarzane, Médien de nation (1).

Caïus ramena son armée sur les frontieres des états soumis aux Romains. Mais sa blessure ayant affecté son esprit aussi-bien que son corps, il prit la résolution de rester dans ces pays éloignés, & de ne plus retourner à Rome. Auguste eut même bien de la peine à lui faire changer de résolution. Il se mit enfin en route, & mourut à Limyrum en Lycie à la fin de l'année 755. Son frere Lucius étoit mort à Marseille (2), il y avoit déjà près de

[1] *Vell. Patercul. lib. II; Tacit. ann. lib. II.*

[2] Cette ville célebre étoit originairement une Colonie Grecque des Phocéens. Elle devint une autre Athene, pour la pureté du langage, quoiqu'environnée de nations barbares. Elle conserva long-tems sa célébrité & son excellent gouvernement.

dix-huit mois, en allant commander en Ibérie.

La perte de ces jeunes princes replongea successivement Auguste dans ses chagrins. Il les avoit élevés avec un soin extrême, sans mollesse & sans ostentation. Lorsqu'ils mangeoient avec lui, ils ne se couchoient pas comme les autres Romains, mais se tenoient assis au bout de la table; &, quand l'empereur voyageoit, il les faisoit monter à cheval devant sa voiture, pour ne pas les perdre de vue. Il les obligea même, pour réprimer cet orgueil naissant que l'élévation suprême de leur famille devoit leur donner, d'aller aux leçons publiques du grammairien Valérius Flaccus (1), avec les mêmes assujettissemens que les autres écoliers.

Tibere, alors l'unique ressource d'Auguste, & que nous avons laissé à Rhodes, étoit revenu à Rome quelque tems avant la mort de Caïus. La maniere dont il vécut dans cette isle répondit parfaitement au prétexte dont il s'étoit servi pour avoir la permis-

(1) Auguste lui donna la valeur de vingt mille livres d'honoraires par an *.

* *Suet. de Illust. Gramm.*

ſion de s'y retirer. Il prit une petite maiſon dans la ville, & une autre à la campagne. Il ne voulut y être que comme un ſimple particulier, ſans ſuite, & ne s'y comporta en effet que comme l'égal des citoyens.

Comme il alloit ſouvent aux écoles publiques, il prit un jour part à une diſpute entre deux ſophiſtes, & dit ſon ſentiment. Celui des diſputans qui étoit d'avis contraire le pouſſa vivement de queſtions, & lui dit, ſans reſpect pour ſa qualité, que ſon jugement étoit partial. Tibere ne répliqua point; il ſortit un moment, & revint ſur le champ avec les licteurs. Il ſe mit alors ſur un tribunal, cita le pétulant ſophiſte, & l'envoya en priſon pour réfléchir ſur ce qui s'étoit paſſé, & pour lui apprendre à ſoutenir ſon opinion plus honnêtement (1). Ce fut la ſeule fois qu'il ſe ſervit à Rhodes de ſon autorité de Tribun.

Les cinq années de ſon tribunat s'étant écoulées, il écrivit à Auguſte qu'il ne s'étoit retiré que pour ne pas donner de l'ombrage aux jeunes princes, Caïus & Lucius Céſar, & que, comme ils avoient alors atteint l'âge

(1) *Suet. lib. X, XV.*

viril, & qu'ils étoient capables de tenir le rang qui leur étoit dû, il demandoit instamment de revenir à Rome, pour revoir sa famille, après une si longue absence. Auguste le refusa; il lui conseilla même d'oublier les siens, puisqu'il avoit été si empressé de les abandonner. Cependant, à la sollicitation de Livie sa mere, il obtint d'Auguste le titre de son lieutenant à Rhodes, pour couvrir la honte de son exil. Il vécut dès ce moment plus retiré que jamais. Cependant lorsque Caïus fut envoyé en Orient, Tibere crut devoir aller faire sa cour au jeune César à Chio, où il s'apperçut que Lollius l'avoit desservi (1). Auguste lui reprocha, même par lettre, d'avoir tenté d'exciter des séditions dans l'armée de Caïus. Tibere demanda qu'on mît une personne de confiance auprès de lui pour veiller à sa conduite, & rendre compte de tous ses pas. Il craignoit tant de causer le moindre ombrage, qu'il s'abstint de monter à cheval, & porter des armes. Il quitta même la robe Romaine, & prit l'habit Grec.

Il passa encore près de deux ans

(1) *Dio. lib. LV.*

dans cette triste situation, exposé à la haine & au mépris de tout le monde (1), & sur-tout d'Archélaüs, roi de Cappadoce. On avoit écrit de Rome à ce dernier, que Caïus étoit le favori d'Auguste, & qu'il se donnât bien de garde de paroître avec Tibere: mais, par la suite, il eut tout le tems de se repentir de sa conduite imprudente envers lui. Archélaüs tenoit sa couronne d'Antoine, auquel il resta attaché jusqu'à la bataille d'Actium. Auguste l'avoit confirmé dans la possession de ses états. Tibere, après son avénement à l'empire, se ressouvint des mauvais traitemens qu'il avoit essuyés d'Archélaüs, & résolut de le perdre sans délai, dans la crainte de manquer sa vengeance. Pour cet effet il pria Livie sa mere d'engager Archélaüs, sous quelque prétexte plausible, de venir à Rome. Le prince Cappadocien commit une très-grande faute, en se livrant lui-même à la fureur de son ennemi, qui l'accusa devant le sénat, & l'obligea de se donner la mort

(1) Un citoyen de Nismes, où l'on avoit brisé la statue de Tibere, s'offrit, dans la joie d'un festin, d'aller à Rhodes, & de rapporter la tête de l'exilé; c'est ainsi qu'on le nommoit.

après un regne de cinquante années. Son royaume devint ensuite une province Romaine (1).

Tibere devint plus pressant auprès d'Auguste pour obtenir la permission de retourner à Rome, & sa mere secondoit ses vives instances de tout son pouvoir. L'empereur, avant que de lui accorder, voulut consulter Caïus, qui, n'étant plus obsédé par Lollius, consentit à son retour. Il eut donc bientôt ses lettres de rappel, à condition toutefois qu'il ne se mêleroit en aucune façon du gouvernement. Malgré toutes ces contrariétés, il avoit plus que jamais, sur-tout depuis la mort des deux petits-fils d'Auguste, l'espérance de parvenir à l'empire ; il fondoit d'ailleurs encore son espoir sur les prédictions de l'astrologue Thrasyllus avec qui il avoit eu de fréquentes conversations pendant son séjour de Rhodes, & qui réussit à lui plaire en lui annonçant qu'il régneroit un jour sur les Romains.

Pour s'assurer de la science prétendue que cet homme se vantoit d'avoir dans l'astrologie, Tibere, dès la pre-

(1) *Tacit. Annal. lib. II ; Dio. lib. VI.*

miere année de son exil, ordonna à l'un de ses principaux affranchis qui étoit vigoureux, de mener un soir Thrasyllus au haut de sa maison de campagne, située sur un rocher escarpé, & de le précipiter au signal convenu, si l'on pouvoit le convaincre de fraude ou d'ignorance. Tibere lui demanda, si, ayant tiré son horoscope, il ne pouvoit pas également tirer le sien propre; & si, en comparant le tems de sa naissance avec l'état du ciel, il lui étoit possible de connoître ce qu'il avoit à espérer ou à craindre. L'astrologue se doutant du fait, tant par la situation des lieux où l'on venoit de le conduire, que par la destinée de quelques-uns de ses confreres, ou peut-être informé du projet du tribun par quelques esclaves indiscrets ou infideles, répondit qu'il alloit examiner les étoiles. Après quelques feintes opérations d'astrologie, Thrasyllus se mit à trembler; il lorgna une seconde fois la planete de Saturne, & trembla beaucoup plus fort, en disant qu'il étoit menacé d'un danger soudain & très-grand. Tibere, convaincu de son habileté, l'embrassa & lui dit de se rassurer. Dès ce moment il en fit son ami,

& fut assez crédule pour s'appliquer (1) à l'étude de toutes les parties de cette science absurde.

Lorsqu'il fut revenu à Rome, en Juillet 753, Tibere donna à son fils Drusus la robe virile (2), avec sa maison qui avoit appartenu à Pompée, & se retira dans celle de Mécene aux Esquilies, où il vécut en particulier près de deux ans, jusqu'à la mort de Caïus arrivée le 24 Février 755.

Le 27 Juin de cette même année, Auguste adopta Tibere pour le malheur des Romains; il déclara que, par cet acte, il n'avoit en vue que le bien de la république, ayant, disoit-il, reconnu dans Tibere de grands talens pour la conduite d'une armée, de la fermeté pour le maintien de la discipline, beaucoup de pénétration, & une profonde connoissance des hommes.

Il nous paroît déraisonnable de croire (3), avec quelques écrivains, qu'Auguste le choisit pour son successeur, dans le dessein de se faire regret-

(1) *Tacit. Annal. lib. 6.*

(2) *Tillemont. Aug. c. 12; Vell. lib. II, 104; Suet. in Tib. lib. XXI.*

(3) *Tacit. Annal. I; Suet. ubi suprà.*

ter davantage. Son gouvernement, our être eſtimé & chéri, n'avoit nul eſoin de comparaiſon avec celui d'un méchant prince. On a vu clairement qu'il ne ſongea point à Tibere juſqu'à ce que la mort lui eût ravi Marcellus, Agrippa, & les jeunes Céſars, ſes petits-fils, & ſes fils par adoption ; en ſorte que l'on ne peut pas exactement dire qu'après ces pertes, il ait fait un choix dans ſa famille. Ce n'eſt pas qu'il ne connût les mauvaiſes qualités de Tibere, & qu'il n'en fût très-ſouvent choqué : ſon ton déſagréable, ſon air ſauvage, tout lui déplaiſoit en lui, au point que, lorſqu'Auguſte plaiſantoit avec ſes amis, il changeoit de converſation auſſi-tôt que Tibere paroiſſoit. L'empereur dit même très-ouvertement, en parlant de ſon ſucceſſeur, qu'il plaignoit les Romains d'être un jour obligés d'entendre dicter des loix par une *mâchoire ſi lourde* (1). Tibere en effet prononçoit avec difficulté. Auguſte fit plus : il ne cacha point au ſénat ſon incertitude ſur la conduite future de Tibere, en déclarant qu'il ne l'avoit adopté que faute

(1) *Miſerum populum Romanum, qui ſub tam lentis maxillis erit.* Suet.

d'un meilleur sujet ; car Posthumus Agrippa, qu'il adopta également, étoit cent fois pire. Il avoit cependant Germanicus, petit-fils de sa sœur Octavie, prince aimable, & l'amour de la nation ; mais Livie fut la cause de cette injuste préférence. Auguste obligea néanmoins Tibere d'adopter son neveu Germanicus (1), quoique son fils Drusus Néron eût déjà reçu la robe virile.

Rien alors ne pouvoit plus donner d'ombrage à Tibere que l'adoption de Posthumus Agrippa. Mais cet Agrippa indigne de sa naissance, n'étoit pas propre à lui donner des inquiétudes. Homme dur & farouche, il n'avoit d'autre mérite qu'une prodigieuse force de corps, sans esprit & sans ame. Il se piquoit d'avoir de grands talens pour la pêche, & prit même le nom de Neptune. Indiscret, insolent, il ne cessoit d'insulter Livie, & disoit hautement qu'Auguste lui avoit fait tort dans la succession de son pere. L'empereur, honteux d'avoir un petit-fils si peu digne de lui, aigri d'ailleurs par sa conduite téméraire, & par les justes plaintes de Livie, l'exila à Sorren-

(1) *Suet. August.* §. 55 ; & *Tib.* §. 15.

to sur la côte de Campanie. Mais cette punition, loin de le corriger, le rendit au contraire plus furieux que jamais; pour quoi il fut banni sans retour, par décret du sénat, dans l'isle Planasia (1), où il fut étroitement gardé, jusqu'à ce que Tibere étant parvenu au trône, le fit égorger par un centurion (2).

Du moment de son adoption jusqu'à la mort d'Auguste, Tibere eut l'art de se comporter avec autant de modestie que de décence. Il feignit une telle soumission, qu'il ne fit plus rien sans l'aveu d'Auguste, pas même la moindre démarche. Il s'appliqua sérieusement aux affaires, & devint en effet, pendant tout ce tems, le soutien de l'état. A combien de contrainte & de crimes l'envie de régner ne porte-t-elle pas!

Auguste reçut dans cette même année (755), une cinquieme prorogation de sa puissance tribunicienne. Il réforma le sénat avec beaucoup de prudence, & fit le dénombrement des habitans de l'Italie. Mais son bonheur fut troublé par les brutales sottises

(1) Aujourd'hui *Pianosa* sur la côte de Toscane.

(2) *Tacit. Annal. lib. I; Suet. Tib.* §. 22; *Id. Aug.* §. 65, 6; *Dio. lib. LVII.*

d'Agrippa Posthumus, & plus encore par les déréglemens de Julia sa petite-fille, qui avoit hérité de sa mere son goût pour la vie licentieuse.

Pour comble de chagrins, l'empereur découvrit une nouvelle conspiration contre ses jours. Cinna, petit-fils de Pompée, en étoit le chef. Un des conspirateurs révéla le complot; il indiqua le lieu, le tems & les mesures qu'on avoit prises pour l'assassiner, tandis qu'il offriroit un sacrifice : enfin il prouva le crime dont il étoit complice, dans l'espoir d'obtenir son pardon. Auguste fit avertir tous ses amis de venir chez lui le lendemain, bien résolu de punir le perfide Cinna, & tous les conjurés. Cependant la nuit suivante il fut agité au point de ne pouvoir fermer l'œil, comme il est facile de le penser; une foule de réflexions différentes s'offrirent à son esprit, & le jetterent dans les plus cruelles incertitudes sur le parti qu'il devoit prendre. Le même homme qui, en soupant autrefois avec Antoine, avoit dicté l'horrible édit de proscription, ne pouvoit plus songer, sans frémir, à la condamnation d'un citoyen coupable. Quel changement heureux! L'habitude

des vertus, si ce ne furent elles-mêmes, l'avoit insensiblement tourné vers le bien. « Eh quoi »! s'écrioit-il dans cette violente agitation, « laisse-» rai-je donc vivre tranquillement mon » assassin, & passerai-je le reste de ma » vie dans la douleur? Echappé à tant » de périls dans de longues & cruelles » guerres, je serois assassiné par un » traître, aux pieds des autels, & son » crime seroit impuni!.... Si ta mort », se disoit-il ensuite à lui-même en s'interrompant, « si ta mort est l'objet des » desirs des Romains, peux-tu méri-» ter de vivre? Quand pourras-tu met-» tre fin aux punitions? Quand cesse-» ras-tu de répandre le sang de tes » concitoyens? Ta vie ne doit plus » être comptée pour quelque chose, » s'il faut que tant d'autres périssent, » pour la conserver ».

Livie, qui l'écoutoit en ce moment, hasarda quelques conseils. « Si vous » ne dédaignez pas les avis d'une fem-» me », lui dit-elle, « imitez les mé-» decins. Lorsque les remedes ordi-» naires n'ont pas de succès, ils se » servent des contraires. Vous n'avez, » jusqu'à présent, rien gagné par la » sévérité. Une conjuration punie en

» a fait naître une autre. Eh bien!
» pardonnez à Cinna. Tout est décou-
» vert; il ne peut plus vous nuire.
» Indépendamment du brillant éclat
» que votre clémence jettera sur vous,
» elle ne peut certes que produire un
» bon effet sur tous les esprits ». Auguste saisit avec transport cette idée, qui étoit conforme à la disposition de son ame; il contremanda ses amis, & fit venir Cinna seul (1). Il l'introduisit bientôt dans son cabinet, sans témoins, & lui dit de s'asseoir, mais sur-tout de ne pas l'interrompre.... « Quand j'aurai fini mon discours », ajouta-t-il, « vous serez le maître de
» parler.... Je vous ai trouvé dans le
» camp de mon ennemi; vos engage-
» mens contre moi, Cinna, n'étoient
» pas alors l'effet d'un choix qui pût
» changer, ils tenoient à votre naiss-
» sance. Dans ces conjonctures je vous
» ai sauvé la vie, & je vous ai rendu
» votre patrimoine. Vous êtes aujour-
» d'hui non-seulement riche, mais en-
» core dans une situation enviée. Je
» vous ai fait prêtre, selon vos desirs,
» vous préférant à ceux dont les pe-
» res avoient combattu pour mes in-

[1] *Senec. de Clem. lib. IX.*

» térêts ; je vous ai comblé de faveur
» enfin ; & vous voulez m'aſſaſſiner...»
» Qui ?... moi ?... », s'écria Cinna,
» j'aurois eu ce lâche deſſein !... Vous
» m'interropez », lui répliqua Auguſte ; « écoutez-moi.... Oui, vous »,
continua-t-il ; « oui, Cinna, je le ré-
» pete, vous voulez m'aſſaſſiner »... Il
lui déſigna alors l'endroit, le jour, le
moment où le crime devoit ſe conſommer, & les précautions qu'on avoit cru
néceſſaires de prendre pour la réuſſite
de ce noir projet. Enſuite il lui nommoit tous ſes complices. Cinna, confondu d'abord, ne ſut que répondre ;
ſa conſcience ſans doute & ſes remords
lui fermerent la bouche.... « Quel mo-
» tif », reprit Auguſte, « vous portoit à
» cet abominable excès ? Voulez-vous
» ma place ? Les Romains ſont bien à
» plaindre, ſi je ſuis le ſeul qui vous em-
» pêche de régner ſur eux. Vous vou-
» lez régner, vous, qui ne ſavez pas
» ſeulement gouverner votre propre
» maiſon ! Vous, qui trouvez tout
» difficile, excepté de former un odieux
» complot contre votre prince, contre
» votre bienfaiteur ! Mais croyez-vous
» de bonne foi, ſi j'étois l'unique obſ-
» tacle à votre élévation, qu'un Fa-

» bius Maximus, un Cossus, un Ser-
» vilius, & tant d'autres illustres Ro-
» mains, croyez-vous, dis-je, qu'ils
» voulussent se soumettre à votre gou-
» vernement? ... » Auguste le tint long-tems ainsi sur les épines, pour prolonger la glorieuse vengeance qu'il vouloit tirer de lui, & finit par lui dire: « Je vous donne la vie une se-
» conde fois, Cinna; si je vous épar-
» gnai autrefois comme mon ennemi,
» je vous pardonne aujourd'hui, quoi-
» que vous ayiez ajouté à ce titre, ce-
» lui de traître & de parricide. Ou-
» blions tout, & soyons sincérement
» amis; je continuerai à vous combler
» de biens; songez seulement à le mé-
» riter » (1).

A ce noble langage, Auguste joi-

(1) On n'a pas cru devoir s'étendre davantage sur cet événement qui n'est ignoré de personne, & qui est si bien développé dans la sublime Tragédie de Cinna, l'un des chefs d'œuvre du grand Corneille. Voyez cette piece, depuis la seconde scene du quatrieme acte, jusqu'à la fin du cinquieme, où se trouve plus au long le beau discours dont on vient de voir l'esquisse.

M. Mills dit que Louis XIV, qui, par hasard, assista à l'une de ces représentations, la veille du jour destiné à l'exécution du chevalier de Rohan, fut si touché de la clémence d'Auguste, qu'il avoua depuis, que, si l'on avoit pris ce moment pour lui demander la grace du chevalier, il n'eût pas eu la force de la refuser.

gnit des faits. Il fit Cinna consul l'année suivante, en faisant entendre obligeamment que la modestie de Cinna l'avoit empêché de demander plutôt cette haute charge. Le nouveau consul ne laissa échapper aucune occasion de faire éclater sa reconnoissance, son zele, & son attachement pour le prince bienfaisant, auquel il devoit deux fois la vie. Cinna, en mourant, fit Auguste son héritier, pour confirmer la sincérité de sa gratitude, & de son repentir. Cet acte de clémence d'Auguste l'eût seul immortalisé ; il lui gagna l'affection de l'univers, & étouffa jusqu'au germe des conspirations contre sa personne.

Les Germains, qui s'étoient révoltés pendant les années 752, 753 & 754, furent aisément subjugués par M. Vicinius, qui obtint les honneurs du triomphe. Velléius Paterculus vante beaucoup les exploits de Vicinius (1), auquel il dédia son ouvrage. La guerre se ralluma en 755, & devint plus sérieuse. Tibere fut alors envoyé en Germanie immédiatement après son adoption. La saison étoit avancée lorsqu'il partit de Rome ; néanmoins,

(1) *Immensum exarserat bellum*, *lib. II.*

secondé par Sentius Saturninus, déjà d'un certain âge, & militaire instruit (1), il s'avança rapidement dans le pays ennemi, & parcourut toutes les contrées du Bas-Rhin, passa le Weser, & dompta les Chérusques. Ces opérations prolongerent la campagne jusqu'à la fin de Décembre (2). Tibere ayant établi ses quartiers près de la source de la Luppia (la Lippe), revint à Rome pour veiller à ce que rien ne se passât contre ses intérêts; car, jugeant des sentimens d'autrui par les siens, il se défioit de toute la cour, & sur-tout d'Auguste.

L'an 756, il se rendit d'assez bonne heure à l'armée, & pénétrant au sein de la Germanie, il subjugua les Cauces & les Lombards, qui habitoient alors les pays situés de l'un & de l'autre côté de l'Elbe, & nommés aujourd'hui la Marche de Brandebourg. Sa flotte jetta l'ancre à l'embouchure du fleuve qui lui fournit abondamment toutes sortes de subsistances. La terreur qu'il répandit dans ces régions, fut telle, que les Germains demande-

(1) Il étoit pere de Caïus Sentius Saturninus, un des consuls de cette année.

(2) *Suet. Tib.* §. 16.

rent la paix qu'on leur accorda. Velléius Paterculus servit dans cette guerre, dont il a un peu embelli la narration. Il avoue cependant qu'il ne s'y donna qu'une seule bataille, où les barbares, qui avoient voulu surprendre les Romains, furent repoussés avec grande perte. Tibere eut la gloire de réduire pour la seconde fois les contrées depuis le Rhin jusqu'à l'Elbe. Auguste prit à cette occasion, pour la quinzieme fois, le titre d'*Imperator*, & Tibere pour la quatrieme. On décerna également à Sentius Saturninus les ornemens des triomphateurs (1).

Les Marcomans, qui, comme on l'a dit, s'étoient retirés en Boheme sous leur chef Maroboduus, avoient étendu leurs possessions, & augmenté leurs forces, au point de faire craindre aux Romains pour les frontieres de l'Italie. Ce prince courageux, à la tête de soixante-dix mille hommes bien disciplinés, & de quatre mille chevaux, s'efforçoit de soustraire son peuple au joug de Rome. Tibere, qu'on lui opposa, forma le projet de l'attaquer, à la fois, par deux côtés différens. Sentius

(1) *Bucher. Belg. Rom. lib. II.*

tius Saturninus devoit traverser le pays des Cattes avec une nombreuse armée, s'ouvrir un passage par la forêt Hercynienne (1), & entrer en Boheme par le couchant, tandis que Tibere, avec une armée assemblée à Carnutum, place importante sur le Danube, entre les villes nommées aujourd'hui Vienne & Presbourg, feroit son attaque du côté du Sud. Si ce plan eût pu être exécuté, Maroboduus étoit perdu.

Les deux généraux Romains n'étoient qu'à cinq journées de marche de la Boheme, lorsque les Pannoniens, les Dalmatiens, & tous les peuples de ces pays se révolterent tout d'un coup, & forcerent les Romains de revenir sur leurs pas. Le danger étoit pressant; on craignoit pour l'Italie. Tibere se hâta de conclure un traité avec Maroboduus, & marcha sur le champ contre les rebelles (2).

La révolte commença dans la Dalmatie, dont les habitans payoient à regret le tribut qu'on leur avoit imposé, & sur-tout étoient irrités de la maniere tyrannique dont on le levoit. Ils saisirent l'occasion de cette guerre con-

(1) La Forêt noire en fait aujourd'hui partie.
(2) *Tacit. Annal. lib. II.*

tre Maroboduus, pour tâcher de secouer le joug. Tibere avoit été obligé, pour renforcer son armée, de retirer ses troupes de la Dalmatie & de la Pannonie. Valérius Messalinus, gouverneur de ces deux provinces, avoit joint la grande armée de Tibere, avec un gros corps; il avoit même fait des recrues parmi la jeunesse Dalmatienne, ce qui ouvrit les yeux de ces peuples, & leur fit connoître leurs propres forces. Un de leurs compatriotes, nommé Bato, homme hardi & entreprenant, se mit à leur tête; & s'étant joint aux Pannoniens, commandés par un chef aussi appellé Bato, ils tomberent sur tout ce qu'ils rencontrerent de Romains, & en firent un grand carnage. Au moyen de cette jonction, l'armée des rebelles se trouva en très-peu de tems monter à deux cents mille hommes & à huit mille chevaux. Ils diviserent cette armée nombreuse en trois grands corps de troupes. Le premier devoit pénétrer en Italie par Nauportum (1), & Trieste (2). Le second étoit destiné pour envahir la Macédoi-

(1) Aujourd'hui Ober-Laybach dans la Carniole intérieure.
(2) En Istrie.

ne, & le troisieme formoit la réserve pour défendre leur patrie. Dans le premier feu de la rébellion, tout ce qui étoit Romain fut massacré ou fait esclave (1). Les garnisons des frontieres furent taillées en pieces. Les villes qui purent résister à ce torrent, telles que Sirmie (2) & Amphise (3), souffrirent un siege; la premiere par les Pannoniens, & la seconde par les Dalmatiens.

Rome étoit dans les plus vives alarmes. Auguste se trouva très-embarrassé. On lui entendit même dire que, si l'on n'arrêtoit les progrès de l'ennemi, il ne lui falloit pas plus de dix journées pour se présenter sous les murs de la capitale. On rappella soudain les vétérans à leurs enseignes; on leva des troupes avec la plus grande diligence. Les citoyens opulens, & même les dames Romaines, eurent ordre d'envoyer leurs plus robustes esclaves, pour être affranchis & enrôlés. Les sénateurs & les chevaliers offrirent des secours, plusieurs même voulurent servir: mais quelque promp-

(1) Cet événement arriva l'an de Rome 757.
(2) Sirmich en Esclavonie.
(3) Salone en Livadie.

titude qu'on eût pu mettre pour former un corps capable d'en imposer aux rebelles, il étoit possible que ceux-ci parussent à la vue de Rome, avant qu'il fût seulement rassemblé.

Cecinna Sévérus, qui commandoit dans la Mœsie, fut le premier qui en vint aux mains avec les Pannoniens, & il les força de lever le siege de Sirmie. Messalinus, détaché par Tibere, marcha contre Bato le Dalmatien, qui avoit abandonné le siege d'Amphise, à cause d'une blessure qu'il avoit reçue devant cette place. Les deux armées se rencontrerent ; les Dalmatiens remporterent d'abord un léger avantage ; mais ayant donné dans une embuscade, ils furent mis en déroute. Messalinus, à qui cette action fit beaucoup d'honneur, obtint les honneurs du triomphe.

Tibere enfin arriva suivi de quinze légions, avec autant de troupes auxiliaires conduites par les deux freres Rhymétalces & Rascuporis, rois de Thrace. Quoique soutenu d'une armée si formidable, Tibere préféra de chercher à couper les vivres à l'ennemi, & à le harceler, plutôt que d'exposer ses légions à la premiere impé-

tuosité de sa furie. L'événement prouva qu'il avoit eu raison de temporiser, malgré les murmures que sa lenteur utile, & sa prudente inaction causerent dans l'armée, & même malgré les soupçons d'Auguste, qui crut que Tibere vouloit prolonger la guerre, pour jouir de plus d'autorité. Aussi l'empereur lui envoyoit-il Germanicus avec les troupes qu'on avoit levées dans Rome & dans l'Italie. Il comptoit, avec justice, sur l'activité de ce jeune prince, & sur la droiture de son cœur franc & généreux (1).

L'an 758, Cecinna Sévérus, qui avoit été forcé de retourner en Mœsie, pour défendre cette province contre les Daces & les Sarmates, revenoit combattre les Pannoniens, avec Plautius Sylvanus, qui lui avoit amené un renfort considérable. Les forces de ces deux généraux consistoient en cinq légions, & un grand nombre d'auxiliaires, parmi lesquels se trouvoit la cavalerie de Rhymétalces. Les Romains, qui ne croyoient pas l'ennemi si près d'eux, marchoient sans précaution, quand tout-à-coup ils se

(1) *Suet. Tib. XVI.*

virent entourés & attaqués de tous côtés. Le désordre & la confusion se mirent bientôt parmi les auxiliaires; mais les légions, s'étant formées promptement, firent face à l'ennemi, &, l'attaquant brusquement à leur tour, elles l'enfoncerent & remporterent une victoire complette. Ce succès néanmoins leur coûta bien du sang, & plusieurs officiers de marque perdirent la vie dans cette occasion. Germanicus, chemin faisant, gagna aussi de son côté une bataille. Tibere consumoit les Pannoniens, en interceptant leurs vivres: ces peuples, enfin resserrés & abandonnés de leurs alliés, mirent bas les armes, & se soumirent à la discrétion du vainqueur.

Tibere, séparant ensuite ses forces, en forma trois divisions. Il donna le commandement de la premiere à Lépidus, la seconde à Sylvanus, & se mit, avec Germanicus, à la tête de la derniere. Ces trois armées parcoururent (en 760) toute la Dalmatie, laissant par-tout d'horribles traces de pillage, d'incendie & de dévastation. Andétrium (1), & Arduba fermerent leurs portes, & résolurent de faire

(1) Près de Salone.

une vigoureuſe réſiſtance. Tibere inveſtit Andétrium, qu'il emporta bientôt d'aſſaut, malgré la défenſe la plus opiniâtre.

Germanicus, détaché par Tibere pour s'emparer d'Arduba, mit le ſiege devant cette place, qui étoit remplie de déſerteurs. Ceux-ci, qui n'avoient que la mort à attendre de la part des Romains, ſe déterminerent à vendre chérement leur vie, & de mourir ſur la breche. Les habitans, au contraire, dans l'eſpoir d'obtenir grace, voulurent ſe rendre; ce qui cauſa dans la ville une telle fermentation, qu'ils s'entrebattirent avec fureur. Ce qu'il y eut de ſingulier, dans cette querelle, c'eſt que les femmes d'Arduba prirent le parti des déſerteurs contre leurs maris, dont quelques-uns, pendant le combat, ouvrirent les portes aux Romains. Ces femmes alors, perdant tout ſentiment d'humanité, ſaiſirent leurs enfans & ſe précipiterent dans le fleuve qui baignoit leurs murs, pour ne pas tomber dans l'eſclavage qu'elles redoutoient plus que la mort.

Bato, le Pannonien, avoit eu l'adreſſe de s'échapper d'Andétrium, & ſe tenoit caché. Bato, le Dalmatien,

qui avoit encore auprès de lui un gros corps de troupes, offrit de se rendre, si l'on vouloit lui faire bonne composition. On lui accorda la liberté, ses biens & la vie ; il parut avec une contenance assurée devant Tibere, qui lui demanda les motifs de cette rébellion. « Romains », dit-il, « vous en » êtes la cause. Vous nous aviez en» voyé des loups, au lieu de bergers, » pour garder nos troupeaux ».

Dans le cours de cette guerre, Tibere se comporta avec une prudence peu commune, avec une activité infatigable, & avec une douceur qui n'étoit pas dans son caractere. Velléius (1), témoin oculaire de sa conduite dans ces campagnes, nous assure qu'il prenoit grand soin des blessés & des malades, leur donnant même sa voiture pour transporter les plus maltraités dans les lieux propres à leur guérison. Observation qui montre que, malgré le luxe des Romains, la mollesse n'avoit pas tout à fait gagné les troupes, puisque dans une armée de cent quatre-vingt mille hommes, où il y avoit tant de personnages distingués, Tibere seul avoit une litiere

(1) *Lib. II*, 114.

dont même il se servoit peu. Cet auteur ajoute qu'il entroit dans les plus petits détails pour assurer les subsistances, & sur-tout pour que les hôpitaux fussent soigneusement pourvus de vivres, de remedes, de médecins, de chirurgiens instruits & choisis. Il étoit presque continuellement à cheval, vivoit avec frugalité, & veilloit à la discipline. Il fermoit cependant les yeux sur les petites fautes; mais ne pardonnoit pas celles qui eussent pu tirer à conséquence pour l'exemple, dont la contagion rapide est toujours à craindre dans de semblables circonstances. Quel dommage qu'un prince qui pratiquoit alors tant de vertus, se soit livré par la suite à tous les crimes! Il semble qu'il ait voulu se dédommager de la contrainte cruelle où il avoit été de retenir ses affreux penchans.

Les succès de Tibere dans des conjonctures si critiques, devinrent de la plus grande importance (1). Outre qu'ils donnoient aux Romains l'Illirie, pays vaste, situé entre Noricum, l'Italie, le Danube, la mer Adriatique, la Thrace & la Macédoine, ils rassu-

(1) *Suet. Tib.* §. 16 & 17.

roient les habitans de Rome, qui étoient découragés par la défaite de Varus, dont nous parlerons bientôt; ce qui avoit occupé les Germains, & les avoit empêché de joindre leurs forces à celles des Pannoniens & des Dalmatiens. On accorda les honneurs du triomphe à Tibere. Le sénat s'étoit proposé même de lui donner le surnom de *Pannonien* & d'*Invincible*: mais l'empereur dit que le titre qu'il lui réservoit après sa mort, devoit lui suffire. En effet celui d'*Auguste*, annexé au pouvoir souverain, étoit au-dessus de tout autre nom.

Tibere différa la cérémonie de son triomphe, à cause du deuil général occasionné par le malheur de Varus. Il fit cependant son entrée, mais dans ses habits ordinaires, avec peu de suite, portant néanmoins une couronne de lauriers. Il monta sur le tribunal élevé au champ de Mars, & s'assit à côté de l'empereur entre les deux consuls. Après avoir salué le peuple, qui s'y étoit rendu en foule, il fut conduit par la multitude au capitole, & aux autres temples, pour remercier les dieux.

Germanicus, qui l'avoit très-bien

fecondé dans cette guerre, obtint les ornemens triomphaux & ceux de la préture (quoiqu'il ne fût encore que queſteur), avec le droit de parler dans le ſénat, après les conſulaires, & une diſpenſe d'âge pour le conſulat. On donna auſſi à Druſus, fils de Tibere, le droit de s'aſſeoir dans le ſénat, quoiqu'il ne fût pas encore ſénateur, & la préſéance ſur tous les anciens préteurs, auſſi-tôt qu'il ſeroit pourvu de la queſture.

Publius Quintilius Varus, dont le déſaſtre faiſoit alors gémir Rome, étoit d'une famille noble. Il avoit exercé le conſulat avec Tibere en 739. Il eut le gouvernement de la Syrie après Sentius Saturninus, auquel il ſuccéda également dans celui de la Germanie (1). Il étoit d'un caractere paiſible; mais ſa crédulité & la ſoif de l'or cauſerent ſa ruine & flétrirent ſa mémoire. La Syrie avoit éprouvé ſon avarice, & les Germains s'en plaignirent vivement.

En irritant par ſes vexations ce peuple hardi, féroce, intraitable, il ne ſe mettoit pas aſſez en garde contre leurs

(1) *Vell. lib. II, 17. Suet. Aug. 23. Dio. lib. LVI.*

ressentimens. Dans son aveugle confiance, il prétendoit adoucir & civiliser les Germains par des moyens qui devoient les rendre plus farouches. Il faisoit ses tournées avec beaucoup de pompe & d'ostentation, comme si l'orgueil des faisceaux pouvoit en imposer à des hommes qui ne connoissoient d'autres loix que celles de la force (1). La négligence de Varus leur inspira le dessein de le surprendre, & de se révolter ; il leur falloit un chef qu'ils trouverent bientôt dans la personne d'Arminius, issu d'une des premieres familles parmi les Chérusques.

Arminius avoit toutes les qualités requises pour conduire un projet de cette nature, & pour le mettre en exécution. Brave, actif, robuste, infatigable, rusé, fertile en ressources, il savoit dissimuler & combattre. Il avoit servi avec tant de distinction dans les troupes Romaines, qu'il mérita d'être fait citoyen Romain & chevalier. Cette qualité, sa naissance, son rang, lui donnerent un libre accès auprès de Varus, qui, enchanté des mœurs douces, & de la complaisance d'Arminius, l'admit bientôt dans sa fami-

(1) Florus, lib. IV, 12.

liarité. Ce traître ne cessoit d'exalter le bonheur de la Germanie, qui ne tarderoit pas à se civiliser, disoit-il, sous les loix d'un si grand homme; il n'étoit point d'éloge outré, point de fausses louanges qu'il n'employât pour le séduire. Il y réussit d'autant plus aisément, que, pour confirmer ses discours flatteurs, il apostoit souvent des Germains de distinction, qui étoient dans le secret, & qui, paroissant avoir entr'eux des procès d'importance, venoient s'en rapporter à Varus pour la décision de leurs droits respectifs. Varus, trompé, se crut l'idole du peuple, & se regarda comme un magistrat au milieu de ses concitoyens, plutôt que comme un général dans un pays ennemi où l'on ne sauroit jamais assez prendre de précautions pour éviter toute surprise.

Le plan de détruire Varus & ses légions, étant formé, Arminius lui conseilla d'envoyer des détachemens en différens endroits éloignés, où des Germains, d'intelligence avec lui, les demandoient sous divers prétextes, & ces détachemens insensiblement affoiblirent son armée. Le moment fatal arrivé, la révolte commença dans les

cantons hors de portée d'être secourus promptement, & les Romains qui s'y trouverent furent impitoyablement massacrés. Varus marcha contre les rebelles avec trois légions : Arminius resta un peu en arriere, lui faisant accroire qu'il alloit le suivre avec un renfort considérable. En effet, les troupes destinées à remplir ses vues, conduites par des chefs qui étoient de la conjuration, ne tarderent pas à se réunir en un seul corps, à la tête duquel il se mit. Il joignit bientôt Varus dans une gorge (1) entourée de bois & de hauteurs, dans le canton des Dulgibiniens (2), où il étoit décidé qu'on attaqueroit les Romains. Arminius & ses principaux officiers eurent le front d'aller saluer Varus, qui les retint à souper. Ségestes, illustre Germain, aimé d'Auguste, eut quelque vent de l'aventure (3). Il en fit part sur le champ au Général Romain, en l'assurant qu'il n'y avoit pas un moment à perdre, & l'engagea à faire arrêter,

(1) Entre les villes nommées aujourd'hui Dietmelle, ou plutôt Dethmold, & Horn, dans le comté de la Lippe.

(2) Peuple qui possédoit le pays depuis Paderborn jusqu'au Veser.

(3) *Tacit. Annal. lib. I.*

en sortant de table, Arminius, ses lieutenans, & lui-même, Ségestes, pour prévenir le coup, s'il devoit se porter, ou, du moins, pour examiner à fond cette affaire grave, & discerner les innocens des coupables. L'aveugle, l'imprudent, le trop confiant Varus ne tint compte d'un avis aussi important que salutaire, & dit amicalement à Ségestes de ne rien craindre, & de se tranquilliser.

Cette même nuit Arminius exécuta son noir projet. Les Romains furent tout à coup attaqués par ceux qu'ils croyoient leurs amis. Les légions de Varus formoient la fleur de l'armée Romaine; surprises au sein de l'obscurité, dans un pays inconnu, entourées de montagnes, de forêts, de fondrieres, & par un orage épouvantable, elles furent taillées en pieces, malgré leur courageuse résistance. Une partie, forcée d'abandonner le camp, se retira sur une hauteur où elle commençoit à se retrancher. Arminius poursuivit ce corps avec fureur, & l'attaqua de nouveau, sans lui donner le tems de se reconnoître. Varus fut blessé; &, voyant tout perdu, il se

tua de sa propre main (1).

La mort de leur général découragea les Romains déjà réduits à un petit nombre, & fatigués d'un long combat. Les uns suivirent l'exemple de Varus ; d'autres se défendirent en désespérés, préférant de mourir par la main de l'ennemi. Le reste suivit l'exemple d'un officier de marque, nommé Céionius, qui, ne trouvant plus de ressources, crut devoir mettre bas les armes, & se rendre à discrétion, espérant de trouver quelqu'humanité dans les rebelles. Numonius Vala, lieutenant de Varus, essaya de se sauver avec la cavalerie ; mais il fut joint par Arminius, qui l'égorgea avec toute sa troupe.

Varus avoit laissé deux légions dans un camp situé où se trouve aujourd'hui la ville de *Flocow*. Ces troupes eussent certainement essuyé un pareil désastre, si Asprœnas, neveu de Varus & son lieutenant, ne les eût fait passer le Rhin, au premier bruit du malheur de son oncle. Il les conduisit aux quartiers des Romains, dans la

(1) Son pere & son grand pere avoient subi le même sort, l'un aux champs de Philippes, & l'autre en Espagne.

baſſe Allemagne, & contint par ce moyen toute la rive gauche du Rhin qui vouloit s'ébranler. Cette retraite prudente lui eût fait beaucoup d'honneur, s'il n'en avoit obſcurci l'éclat par une avarice, en quelque façon, ſacrilege. Velléius dit qu'on lui reprocha de s'être enrichi des dépouilles des trois légions maſſacrées, en s'appropriant tous les effets qu'elles avoient laiſſés dans leur ancien camp, lorſqu'elles en étoient parties avec précipitation pour marcher aux rebelles.

Arminius abuſa de ſa victoire. Il fit élever un tribunal ſur lequel il ſe plaça. Il ordonna de lui amener les priſonniers Romains & les condamna tous impitoyablement à la mort. On immola les tribuns & les centurions ſur des autels dreſſés dans les bois, & l'on crucifia les légionnaires. Cœcilius Caldus, jeune Romain d'une naiſſance illuſtre, indigné de l'inſolente cruauté d'Arminius, étendit ſa chaîne, en ſe courbant, & s'en donnant un coup furieux ſur la tête, il s'aſſomma lui-même ſur la place.

Les enſeignes des légions, avec deux de leurs aigles, tomberent au pouvoir des ennemis. Ces objets de la vénéra-

tion des Romains furent ignominieusement traités par Arminius. La troisieme aigle fut sauvée par le courage & la présence d'esprit de celui qui la portoit. Voyant l'impossibilité de toute retraite honorable, il arracha l'aigle attachée au haut de sa pique, la cacha sous sa ceinture, & se précipita dans une fondriere, d'où il eut le bonheur d'échapper.

Pour marque de leur victoire, les Germains laisserent le champ de bataille couvert de corps morts & d'armes brisés, en accrochant aux arbres des environs un grand nombre de têtes, ainsi que les instrumens des supplices qu'ils avoient fait subir à leurs prisonniers.

La consternation que la nouvelle de cette défaite jetta dans Rome fut inexprimable. Auguste en fut pénétré de douleur, & porta même la chose trop loin. Oubliant la majesté de son rang & le devoir d'un prince, qui, loin de désespérer jamais du salut de la patrie, est au contraire dans l'obligation de consoler son peuple dans ces tems de calamité, par une contenance capable de lui faire sentir qu'aucun malheur n'est sans ressource, non-seulement il

prit le deuil, en laissant croître sa barbe & ses cheveux, mais il eut encore la foiblesse de s'écrier plusieurs fois hautement: « Ah! Varus, rendez-» moi mes légions »! Ce triste événement ne sortit jamais de sa mémoire, & le jour anniversaire de l'infortune de Varus, fut pour lui un jour de douleur, aussi long-tems qu'il vécut.

La terreur des Romains égala d'abord leur tristesse. Ils croyoient les ennemis prêts à passer le Rhin, à dévaster les Gaules, à pénétrer l'Italie, enfin à mettre le siege devant Rome. Auguste même, affoibli par l'âge, augmenta la garnison de Rome, & révoqua la compagnie des gardes Germaines; mais la crainte se dissipa insensiblement. On apprit que les Gaulois étoient tranquilles; que la rive gauche étoit en sûreté, & que l'ennemi n'avoit fait d'autre entreprise depuis cette expédition meurtriere, que celle du siege d'un fort, sur l'Aliso (1), bâti par Drusus. Les Romains qui défendoient ce fort, sortirent l'épée à la main après la plus vive résistance, & s'ouvrirent courageusement un passage jusqu'aux légions d'Asprœnas. L'hi-

(1) L'Alm qui tombe dans la Lippe.

ver commençoit à se faire sentir, & c'est ce qui de part & d'autre empêcha les troupes de tenir plus long-tems la campagne.

Les Romains eurent alors le loisir de songer aux moyens de réparer leur perte & leur honte. Il falloit renforcer les troupes sur le Rhin. Quoique le peuple ne craignît plus d'invasion, on eut beaucoup de peine à faire les levées, tant la valeur féroce des Germains avoit fait d'impression sur les esprits. On craignoit d'aller attaquer cette nation formidable dans son propre pays. On fut même obligé d'user de rigueur pour achever les enrôlemens. On fit mourir les plus obstinés ; on en diffama quelques autres, en confisquant leurs biens. Tibere fut encore choisi pour aller commander en Germanie ; & l'empereur fit un vœu solemnel de célébrer les grands jeux aux premiers avantages que les légions remporteroient.

Vers la fin de cette année (760), Auguste fut en proie à de nouveaux chagrins domestiques. Sa petite-fille Julie, qui étoit douée de la plus grande beauté, se rendit méprisable, en suivant les traces de sa mere. Elle avoit

épousé Lucius Emilius Paulus, fils du frere de l'extriumvir Lépidus. Elle eut une fille nommée Emilia Lépida, mariée fort jeune, & ensuite répudiée par Claudius, qui devint par la suite empereur. Décimus Silanus fut l'amant préféré de cette Julie, & sans doute Ovide entra pour quelque chose dans ces intrigues; car ils furent tous trois exilés en même tems. Julie fut réléguée à Trimétus (1), où elle mourut vingt ans après.

On prétend que Silanus & Ovide ne furent pas exilés par un acte du sénat. On leur défendit seulement de paroître à la cour; en sorte que Silanus, au bout de quelque tems, revint de son propre mouvement à Rome, où il avoit de grands amis dans le sénat. Ovide, s'il eût eu moins de timidité & de plus puissans ou de vrais amis, eût pu tenter la même chose. Son crime, qui étoit connu de tous les Romains, est encore un mystere pour nous (2). Il s'étoit retiré, s'il ne fut

(1) Petite Isle sur la côte de la Pouille.

(2) *Causa meæ CUNCTIS nimium quoque nota ruinæ,*
Judicio non est restificanda meo.
Trist. lib. 44, Eleg. 10, v. 99.

plutôt envoyé par une forte de lettre de cachet, à Tomes dans la Scythie, sur les bords du Peut-Euxin, où il mourut la quatrieme année du regne de Tibere, après avoir employé vainement toutes les ressources de son esprit, dans ses *lamentations*, pour rentrer en grace auprès d'Auguste & de Tibere, sans avoir rien obtenu de l'un ni de l'autre.

Au printems suivant (761) (1) Tibere partit de Rome pour se rendre à l'armée du Rhin, où, loin d'agir avec l'imprudente confiance de Varus, il usa d'une vigilance & d'une précaution extrêmes. Il fit plus; il consultoit ses principaux officiers, même dans les moindres opérations; ce qu'il n'avoit pas encore fait jusqu'alors. Prêt à passer le Rhin, il fixa la nature des équipages, & le nombre d'esclaves ou

---

Aut timor, aut error nobis, prius obfuit error.
Ibid. Eleg. 4, v. 39.

Inscia quod crimen viderunt lumina, plector;
Peccatumque oculos est habuisse meum.
Non equidem totam possum defendere culpam;
Sed partem nostri criminis error habet.
Ibid. lib. III, Eleg. 5, v. 49.

(1) *Suet. Tib.* §. 18, 19 & 21.

d'affranchis que chacun pouvoit avoir avec ſoi, ſelon ſon grade ; & il donna le premier l'exemple de la ſimplicité qu'il preſcrivit. Il ſe tint ſur le bord du fleuve, tandis que ſes troupes le traverſoient, pour voir ſi ſon ordonnance étoit ponctuellement exécutée; il ne dîna ni ne ſoupa plus que ſur la terre, & paſſa très-ſouvent la nuit au Bivouac. Il prit alors l'uſage de ne donner ſes ordres que par écrit, en avertiſſant que, ſi quelqu'un ne les entendoit pas bien clairement, on pouvoit s'adreſſer à lui directement, à toute heure, tant de nuit que de jour; en un mot, il fit obſerver la diſcipline la plus exacte, & renouvella quelques anciennes punitions militaires. Il caſſa même à la tête de l'armée un commandant d'une légion, pour avoir ſeulement fait tuer du gibier de l'autre côté du Rhin, par quelques-uns de ſes ſoldats, avec un de ſes affranchis.

Tibere n'avoit eu d'autre miſſion que de garder ce fleuve; mais jugeant bien que, pour empêcher les Germains d'envahir les Gaules, il falloit porter la guerre chez eux, il y entra en force, en marchant avec beaucoup de précaution, & laiſſa par-tout des

traces de la vengeance des Romains. Ayant rétabli la réputation de leurs armes, ses légions revinrent sur le Rhin, où elles se cantonnerent (1).

A l'ouverture de la campagne de 762, il alla de nouveau ravager ce même pays avec Germanicus, sans que ces peuples osassent seulement se montrer. Il se rendit ensuite à la fin de l'automne dans les Gaules, où il célébra des jeux pour l'anniversaire de la naissance d'Auguste. Tibere, par son retour dans les Gaules, remplit les intentions d'Auguste, qui vouloit que le Rhin fût la barriere naturelle entre l'empire Romain, & les nations barbares qui étoit au-delà de ce fleuve.

Auguste, à cette occasion, lui écrivit cette lettre (2): « Mon cher Tibe-
» re, vous avez agi avec toute la pru-
» dence & la fermeté possibles. Vous
» avez vaincu tous les obstacles & ré-
» tabli la discipline. Tous ceux qui ont
» servi sous vos ordres vous rendent
» justice, & vous appliquent ce vers
» d'Ennius sur Fabius, ce Romain il-
» lustre, &c.

« Par ses soins, un seul homme a rétabli l'état (3) ».

(1) *Vell. lib. II; Dio.* (2) *Suet. ibid.*

(3) *Unus homo nobis vigilando restituit rem.*

L'empereur,

L'empereur, comme on l'a dit plusieurs fois, n'aimoit pas Tibere. Il paroît néanmoins que les services importans qu'il rendit, firent changer Auguste de sentimens à son égard; on croit même qu'il lui donna toute son amitié, se flattant, sans doute, que Tibere, parvenu au trône, se conduiroit avec autant de modération qu'il avoit jusques-là montré de prudence. Il lui dit encore dans une autre lettre: « Soit que je m'occupe des af-
» faires de l'empire, soit que je m'af-
» flige des événemens fâcheux, je re-
» grette toujours mon cher Tibere. Je
» me rappelle alors ce qu'Homere (1)
» fait dire à Dioméde au sujet d'Ulysse,
» qui étoit la prudence même:

» Avec un tel second je pourrois tout braver.

» Que je périsse, si je ne tremble pas
» lorsque j'entends raconter les fati-
» gues que vous essuyez. Je vous prie
» d'avoir soin de vous-même, afin
» que vous ne tombiez pas malade, &
» que votre mere n'en meure pas de
» douleur, mais sur-tout afin que les
» Romains ne perdent pas leur empire.
» Peu importe que ma santé s'affoibliſ-

(1) *Illiad.* 10.

» ſe, pourvu que la vôtre conſerve ſa » vigueur. Je prie les dieux de vous » protéger, s'ils n'ont pas pris en aver- » ſion le peuple Romain (1) ».

Des effets ſuivirent ces proteſtations d'amitié. Il déclara Tibere ſon collegue, & le fit donner un décret du ſénat, confirmé par le peuple, par lequel Tibere devoit jouir de la même autorité qu'Auguſte dans les armées & dans les provinces du département de l'empereur (2). Avec cette augmentation de dignités & de pouvoir, Tibere revint à Rome pour recevoir les honneurs du triomphe qui lui avoient été décernés pour la conquête de l'Illyrie, & la réduction des Pannoniens, mais qui avoient été différés par le déſaſtre de Varus.

On ne ſauroit peindre la magnificence de ce triomphe, qui fut célébré au commencement de l'année 763, ſous le conſulat de Germanicus Céſar, & de Fontéius Capito. Les principaux chefs des nations ſubjuguées parurent attachés au char du vainqueur, en traînant leurs chaînes. Les lieutenans de Tibere qui avoient obtenu en même

(1) *Suet. ibid. Vell. ibid.*
(2) *Tacit. Annal. lib. I.*

tems les ornemens de triomphateurs, le ſuivirent couverts de ces marques honorables de leurs ſervices. Auguſte préſida à cette brillante cérémonie, aſſis dans la tribune aux harangues. Lorſque la marche triomphale parvint au forum, Tibere deſcendit de ſon char, fléchit le genou devant ſon pere adoptif, & lui rendit hommage de la gloire qu'il venoit d'acquérir. Il traita enſuite le peuple. On ſervit mille tables, & l'on diſtribua à chacun la valeur d'environ 40 ou 48 livres de notre monnoie.

Les Germains demeurerent tranquilles depuis ce tems juſqu'à la mort d'Auguſte (1). Les Romains cependant continuerent à tenir ſur le Rhin huit légions diviſées en deux armées qui défendoient les deux provinces de la Gaule Belgique.

La conſtitution d'Auguſte avoit toujours été fort délicate. Il ne s'étoit même conſervé ſi long-tems qu'en obſervant une grande ſobriété. Quoiqu'il prît quelquefois part aux amuſemens, il ne fut jamais oiſif. Il ne ceſſa de ſe rendre aſſidument au ſénat juſqu'à l'â-

(1) *Tacit. ibid.* & 4.

ge de soixante - dix ans. A soixante-quatorze, il ne voulut plus voir beaucoup de monde à son lever, & supprima ses dîners publics.

Avant que de parler de la mort d'Auguste, nous croyons devoir rapporter quelques actes de la derniere partie de son regne, & que nous n'avons pu lier avec les autres événemens.

Il avoit eu d'abord quinze conseillers choisis d'entre les sénateurs, & qu'il changeoit tous les six mois. Il en choisit ensuite vingt, qu'il conservoit un an; enfin il fit passer un décret du sénat, par lequel tout ce que feroit l'empereur assisté de Tibere, de Germanicus, de Drusus, de deux consuls & du conseil des vingt, auroit la même force que la voix unanime du sénat. Depuis ce tems (764), il gouverna l'empire, sans presque sortir de sa chambre ou de son lit.

Dès l'an 758, il avoit en quelque façon enlevé les privileges du peuple sous prétexte d'éviter des querelles dans les élections des magistrats, & s'étoit arrogé, ainsi que le dictateur César, le pouvoir de nommer aux grandes charges.

Quelques efforts qu'il eût faits pour abolir le célibat, il ne put en venir à bout. Un jour, dans un repas public, les chevaliers Romains se plaignoient avec assez d'amertume de la sévérité des loix contre les célibataires : Auguste, qui s'y trouvoit, envoya chercher les enfans de Germanicus, qu'il mit sur les genoux de leur pere & sur les siens, en les carressant avec beaucoup de tendresse. « Je vous exhorte, leur dit-il ensuite, en s'adressant aux chevaliers, « à jouir de ce plaisir in» dicible, de se voir revivre dans sa » postérité, & à suivre ce louable » exemple (1) ».

Peu de tems après, ayant passé en revue tous les chevaliers Romains, il sépara les gens mariés d'avec les célibataires, en faisant l'éloge de ceux qui élevoient des enfans pour la gloire de l'état. Se tournant ensuite vers les autres dont le nombre étoit bien plus grand, il leur dit avec chaleur : « Puis» que vous voulez vivre comme des » Vestales, assujettissez-vous donc à la » peine prononcée par leur loi, si » vous violez la chasteté (2) ».

(1) *Suet. August.* §. 34.
(2) Ce discours devoit avoir peu d'effet dans la

Il avoit renouvellé (en 762) les décrets contre les diſeurs de bonne aventure, & les faiſeurs d'horoſcope qui excitoient la cupidité des hommes crédules, & répandoient le trouble & la confuſion dans les familles & dans l'état. Il ſévit auſſi contre les auteurs de libelles diffamatoires, qui ſont les fléaux de la ſociété. Il avoit banni, avec flétriſſure, Caïus Sévérus, qui abuſoit de ſon eſprit, de ſon éloquence & de ſes talens. Il le confina dans l'iſle de Crete, & Tibere le fit tranſporter à Sériphos, où il périt de miſere.

Il fit auſſi un ſage réglement pour les provinces dont les gouverneurs, après les avoir opprimées & pillées, extorquoient encore, par la crainte, des actes de remerciement & d'approbation, avec un certificat de bonne conduite, qui pouvoient leur ſervir de moyens de défenſes, en cas qu'ils fuſſent par la ſuite accuſés de concuſſions. Auguſte, pour remédier à cet abus, défendit aux Provinces & aux villes de paſſer aucun acte en faveur des magiſtrats Romains, que ſoixante jours

bouche d'un homme qui avoit été l'incontinence & la diſſolution mêmes.

après leur rappel & leur retour à Rome.

Il avoit défendu aux chevaliers Romains de combattre dans le cirque avec les gladiateurs ; mais ils s'y étoient si fort acharnés, qu'ils méprisoient l'ignominie que les loix y attachoient. Auguste leva donc cette défense, dans l'espoir que quelques exemples sanglans produiroient plus d'effets que la crainte de l'infamie. Il se trompa. Lâcher la main aux abus, ce n'est pas le moyen de les détruire. La foule des spectateurs qu'attiroient les noms illustres des combattans ; l'autorité des magistrats qui donnoient ces jeux ; la tolérance du prince, tout enfin perpétua le mal, & l'augmenta au point que sous ses successeurs, non seulement les chevaliers, mais les sénateurs, & même quelques dames Romaines de distinction, n'eurent pas honte de s'exposer à l'avilissement & aux dangers de ces combats inhumains.

L'an 764, Lucius Munatius Plancus & C. Silius étant consuls, Auguste se fit encore, pour la forme, proroger la puissance impériale pour dix ans. Tibere fut aussi continué dans la puissance tribunicienne, & traité d'ailleurs

à tous égards, comme la perſonne deſtinée à ſuccéder à l'empire, puiſqu'Auguſte, l'année précédente, avoit recommandé Germanicus au ſénat, & recommandé le ſénat à Tibere, comme au chef futur de la nation. Il lui fit même prendre le pas ſur les conſuls dans le ſénat, dans le conſeil & partout. Il partagea avec lui les fonctions des cenſeurs, & ils acheverent enſemble le dénombrement du peuple Romain, qui montoit à quatre millions cent trente mille citoyens (1).

L'âge & les infirmités d'Auguſte inquiétoient les citoyens depuis quelque tems. Les uns ſe flattoient de l'eſpoir chimérique de voir l'ancienne république rétablie. Pluſieurs craignoient la guerre civile, d'autres la deſiroient (2). La multitude s'occupoit à raiſonner ſur le caractere, la complexion, l'humeur & les talens des maîtres qu'ils auroient pu avoir. La férocité ſauvage d'Agrippa Poſthumus, petit fils d'Auguſte, ne s'étoit pas adoucie par l'exil. Son âge d'ailleurs & ſon inexpérience le rendoient peu propre au gouvernement. Tibere avoit plus de cinquante

(1) *Lapis Ancyr.*
(2) *Tacit. Annal. lib. I.*

ans; il avoit donné des preuves de ſon habileté à la guerre : mais on redoutoit ſon caractere & l'orgueilleuſe obſtination de la race Claudienne. On avoit déjà remarqué en lui pluſieurs indices de cruauté, malgré tous les ſoins qu'il prenoit de cacher ſes funeſtes penchans.

Pendant que le public ſe nourriſſoit de ces idées, les infirmités d'Auguſte augmentoient à vue d'œil. On ſoupçonna même Livie d'accélérer la fin de ſes jours, comme s'il falloit du poiſon pour faire mourir un homme, d'une conſtitution foible, à l'âge de ſoixante-ſeize ans. Dion Caſſius dit que le bruit courut que Livie, ſachant combien Auguſte aimoit les figues, lui en donna d'empoiſonnées, dans la crainte qu'il ne vînt à changer de ſentiment, & qu'il ne préférât Agrippa Poſthumus à Tibere. En effet, pluſieurs auteurs graves (1) diſent qu'Auguſte, vers la fin de ſa vie ſe plaignit à Fabius Maximus de ce qu'il avoit été forcé de nommer, pour ſon ſucceſſeur, le fils de ſa femme, tandis qu'il exiſtoit encore le fils de ſon propre ſang. Tacite

(1) *Tacit. ibid. Plin. 7, 45. Plut. de Garrul.*

& Dion ajoutent que l'empereur, ſuivi du ſeul Fabius, fit voile ſecrétement pour l'iſle Phanaria, où ſon petit-fils vivoit exilé; que leur entrevue fut très-tendre ; qu'ils répandirent réciproquement beaucoup de larmes, ce qui donna l'eſpoir aux amis de ce jeune prince, qu'il ſuccèderoit à ſon grand-pere. Mais comment croire qu'Auguſte ait pu aller de Rome dans une iſle près de la Corſe à l'inſu de Livie ? Car les mêmes écrivains prétendent qu'elle n'en fut informée que par l'indiſcrétion de Fabius, qui révéla ce ſecret à Marcia ſa femme, par qui Livie le ſut bientôt.

Les auteurs de cette hiſtoire ajoutent que Livie querella Auguſte de ſon peu de confiance en elle. « Si vous » voulez rappeller votre petit-fils », lui dit-elle, « pourquoi, par cette » conduite cachée, me rendre moi & » toute ma famille odieuſe à votre ſuc» ceſſeur » ? Auguſte fut, dit-on, déconcerté de voir ſon ſecret éventé par l'indiſcrétion de Fabius; & le lendemain dès qu'il parut, il lui dit, *adieu Fabius*, en lui tournant le dos. L'indiſcret confident comprit le ſens de ces

paroles funebres (1), &, de retour chez lui, après avoir redit à sa femme ce qui venoit de se passer, il se tua de désespoir d'avoir manqué si essentiellement à son maître.

Quoique Livie eût pris un ascendant absolu sur Auguste pendant les dernieres années de sa vie, il est certain qu'elle ne l'avoit jamais formellement contredit en rien depuis plus de quarante ans qu'ils vivoient ensemble. Elle flattoit au contraire ses caprices, & elle portoit même la condescendance jusqu'à le servir dans ses plaisirs.

Selon Velléius (2), Tibere fut envoyé en Illyrie, pour y faire des réglemens, ou plutôt pour y être reconnu comme le successeur désigné (3). Auguste le conduisit jusqu'à Bénevent, où cet empereur tomba malade. Il voulut néanmoins passer dans l'isle de Caprée, pour y goûter quelque repos. Il y resta quatre jours, pendant lesquels il s'amusa beaucoup, malgré son indisposition. Comme il traversoit le golfe de Pozzuolo, il vit passer un

(1) Les anciens Romains, après avoir renfermé leurs morts dans le tombeau, leur disoient *adieu*.

(2) *Lib. II.*

(3) *Tacit. Annal. lib. I.*

navire d'Alexandrie, qui, ayant reconnu de loin le vaiſſeau de l'empereur à ſon pavillon, mit ſur le champ ſes pavois de réjouiſſance, orna ſes mâts de guirlandes d'étoffes brillantes & fit habiller tout ſon équipage en blanc. Les matelots Egyptiens pouſſerent des cris de joie en brûlant de l'encens : ils comblerent Auguſte de louanges, en diſant que c'étoit par ſa bonté, par ſa ſageſſe qu'ils vivoient, qu'ils navigeoient en ſûreté, & qu'ils devoient à ſa bienfaiſance leur liberté & leurs fortunes. Ces acclamations non préparées, & qui partoient de l'abondance du cœur, toucherent ſenſiblement Auguſte ; & pour récompenſer ces marchands, il donna à ſa ſuite de quoi acheter toute la cargaiſon du bâtiment Alexandrin.

De Caprée, il alla débarquer à Naples, où ſon indiſpoſition augmenta. Il voulut cependant aſſiſter aux jeux quinquenniaux, inſtitués en ſon honneur dans cette ville célebre. Il revint enſuite à Bénevent. Il partit de-là pour s'en retourner à Rome ; mais la violence de ſon mal le força de s'arrêter à Nole, & de garder le lit. Livie dépêcha auſſi-tôt un courier à Tibere,

qui rebroussa bien vîte chemin ; & si l'on en croit Velléius & Suétone, il arriva assez tôt pour avoir encore une longue conversation avec l'empereur. Tacite au contraire dit qu'on ignore s'il l'avoit trouvé mort ou vivant, parce-que rien ne transpiroit que ce que Livie vouloit bien que l'on sût.

Auguste attendit la mort avec beaucoup de constance & de fermeté. Sentant approcher son dernier moment, il demanda si sa situation n'avoit pas déjà occasionné quelque désordre. Sur ce qu'on l'assura que tout étoit paisible, il demanda un miroir, & ordonna qu'on lui arrangeât les cheveux. Il se fit mettre deux petites boules dans la bouche pour lui repousser un peu les joues, afin qu'elles ne parussent pas si enfoncées. Il fit alors entrer ses amis ; & les voyant rassemblés autour de son fauteuil, il leur demanda d'un ton & d'un air fort serein, s'ils croyoient qu'il eût assez bien joué son rôle dans la farce de la vie (1) ; & ne leur donnant pas le tems de répondre, il ajou-

(1) Amicos admissos percunctatus, *& quid iis videretur mimum vitæ commode transegisse*, adjecit & & clausulam.

ta tout de ſuite un vers Grec (1), par lequel les pieces de théatre à Rome finiſſoient preſque toutes, & dont voici le ſens : « Que chacun m'applaudiſſe » en battant des mains ».

Après cet adieu comique, il ordonna qu'on le laiſſât ſeul avec ſa femme dans les bras de laquelle il expira, lui diſant : « Adieu, Livie ; ſouvenez-vous » de notre union (2) ».

C'eſt ainſi qu'Octavien Céſar Auguſte mourut à Nole, le 19 Août l'an de Rome 769, dans la même chambre où ſon pere Octave étoit mort. Il avoit ſoixante-ſeize ans moins trente-cinq jours, étant né le 22 Septembre 689 de Rome. Il régna près de quarante-quatre ans, ſi l'on compte ſon regne depuis la bataille d'Actium, & quarante ans ſept mois & treize jours ſeulement, ſi l'on date de l'acte du ſénat, qui le reconnut chef ſuprême des Romains.

Pour bien faire le portrait d'Auguſte, il faudroit peindre deux hommes différens. En effet, ſi l'on ſe rappelle ſon orgueil, ſa lâcheté, ſa méfiance,

---

(1) *Δοτε κρότον, καὶ πάντες ὑμεῖς μετὰ χαρᾶς κτυπήσατε.* Suet. Aug. §. 99.

(2) *Livia noſtri conjugii memor vive ac vale.* Suet. ibid.

ſa diſſimulation, ſes prodigalités, ſa noirceur, ſa vengeance, ſes meurtres, ſa barbarie, en un mot, tous ſes crimes abominables (1); & qu'on les oppoſe à ſa douceur, à ſa bravoure, à ſa franchiſe, à ſa modération, à ſon économie, à ſa générosité, à ſa clémence, enfin à toutes les autres vertus qu'il a montrées depuis ſon avénement à l'empire, on trouve un être très-diſſemblable à lui-même, méconnoiſſable, & ſe prêtant à toutes les circonſtances des tems & des lieux. Au

---

(1) Depuis Octavien, dans la premiere partie de ſa vie, on ne connoît guerre de prince plus méchant que lui, & que quelques-uns de ſes ſucceſſeurs, juſqu'à Witiza, qui, ainſi que Néron, finit comme Octavien débuta, après avoir montré les vertus par leſquelles Auguſte termina ſa carriere.

Witiza qui fut roi des Viſigoths, en Eſpagne [au huitieme ſiecle], « lâcha enfin la bride à toutes ſes » paſſions, & s'abandonna tout entier à la diſſolu- » tion la plus débordée; elle produiſit en lui ſon effet » ordinaire, qui eſt d'augmenter le deſir de comman- » der, à proportion qu'elle affoiblit l'eſprit. L'in- » continence le rendit bientôt injuſte. Après avoir » renoncé à la reine, il attenta ſur les femmes des » autres: crime qui, bien que commun parmi les » princes, eſt la voie la plus courte pour mettre » le comble à leurs iniquités, & celle par laquelle » ils perdent le plus promptement l'eſtime du public, » pour en devenir l'exécration ».

Voyez l'hiſtoire univerſ. *in*-4°. traduit de l'Anglois, tome XXVIII, page 77; & *Alphonſ. Mag. Chron. Luc. tud. Roler. tolet. lib. III.*

ſurplus, en peſant ſes qualités bonnes & mauvaiſes, dans la balance inaltérable de la poſtérité, on conviendra que, dans ſon rang, Auguſte étoit un homme médiocre, & qu'il n'avoit pas cette élévation d'eſprit & de ſentimens qui conſtitue le héros.

Ses talens, quels qu'ils fuſſent, brillerent moins dans la guerre que dans la paix. Il faut pourtant lui rendre cette juſtice, que dans ſon gouvernement civil, il eut de belles parties, & que rien n'eſt plus fin, mieux combiné ni mieux ſuivi que ſon plan pour obtenir une ſanction légale à ſon uſurpation. La politique adroite de laiſſer au ſénat & au peuple une portion extérieure de la puiſſance abſolue, reſſerroit efficacement leurs chaînes, en établiſſant ſon deſpotiſme arbitraire, ſans qu'ils s'en apperçuſſent, pour ainſi dire. Le dictateur lui avoit bien montré le chemin du ſouverain pouvoir; mais il ne dut qu'à lui-même l'art de s'y conſerver. Il prit l'unique moyen qui pouvoit lui réuſſir. En effet, le mêlange de la république avec la monarchie convenoit ſeul à des hommes incapables alors de ſouffrir une entiere ſervitude, ni une pleine li-

berté (1). Il vécut aſſez pour faire prendre à ſon plan de profondes racines qui s'étendirent de façon qu'elles le ſoutinrent autant que dura la nation Romaine. Car, quoique ſes ſucceſſeurs aient été des tyrans & des monſtres, qui abuſerent de leur autorité, ils n'oſerent cependant pas renverſer la conſtitution fondamentale de l'état, dont il reſta des traces même après que le ſiege de l'empire eut été transféré à Conſtantinople.

On a vu avec quel zele Auguſte travailla à rétablir la ſplendeur & la majeſté du ſénat. L'ordre équeſtre étant celui d'où l'on tiroit les ſénateurs, & qui tenoit le ſecond rang, il chercha à lui rendre ſon ancien luſtre (2). Il

[1] *Imperaturus es hominibus qui nec totam ſervitutem pati poſſunt, nec totam libertatem.*
Tacit. hiſt. lib. I.

[2] Pour cet effet il renouvella la Cavalcade ſolemnelle, dans laquelle les chevaliers monterent ſur des chevaux entretenus aux dépens de la république, vêtus en robes de pourpre, couronnés d'oliviers, avec les marques d'honneur que chacun avoit acquiſes dans les combats, marchoient en cérémonie, en un corps de quatre à cinq mille hommes, depuis le temple de Mars, par la porte Collina, juſqu'à celle de Caſtor, dans le forum. Ce ſpectacle, qui amuſoit le peuple, offroit d'autres vues à Auguſte. Il établit qu'il ſeroit nommé par le ſénat dix examinateurs auxquels les chevaliers ſeroient obligés de rendre compte

eut également soin de protéger l'agriculture, & le peu de commerce qu'il y avoit chez les Romains. Son attention se porta à ce que le sang des citoyens demeurât pur & sans mêlange avec des étrangers ou des esclaves. Il rendit la manumission plus difficile, parce que les affranchis des citoyens le devenoient à leur tour (1). Il ne négligea rien pour détruire ce qui pouvoit donner la moindre atteinte à la dignité Romaine, & descendit même jusqu'au détail des vêtemens du peuple. Il ne pouvoit souffrir qu'on méprisât l'habillement de la nation, & il ordonna aux édiles de ne point permettre que l'on parût sans la robe dans le forum, ou dans le cirque (2).

---

de leur conduite. Les plus coupables furent notés d'infamie ; d'autres payerent une amende. Le gros de l'ordre en fut quitte pour une sévere réprimande, & les moins fautifs reçurent un billet contenant leurs défauts, qu'on les obligea de lire eux-mêmes en présence de l'empereur.

Tacit. annal. lib. II.

Suet. August. §. 42 & 45.

[1] Il refusa même ce titre pour un Grec que Tibere aimoit, & qui lui étoit attaché. Il fit le même refus à Livie pour un Gaulois, en disant qu'il aimoit mieux l'exempter de tribut que d'avilir le nom de citoyen en le rendant trop commun.

Suet. August. § 40.

[2] Observant un jour une foule de citoyens en

La ville de Rome & l'Italie prirent une nouvelle face sous ce prince. Les Romains s'étoient plus attachés à rendre par leurs conquêtes leur patrie puissante qu'à la décorer par des édifices somptueux. Auguste, par le grand nombre de monumens superbes de tout genre, qu'il fit élever, & que ses amis érigerent pour lui faire la cour, fit de l'Italie une des plus brillantes contrées du monde. Sa magnificence s'étendit jusques sur les provinces les plus éloignées, qu'il visita toutes, à l'exception de la Sardaigne & de l'Afrique. L'administration de la justice, sous son heureux gouvernement, fut prompte & nullement onéreuse aux citoyens; & il la rendit très-souvent lui-même jusqu'à la mort.

Dans sa vie privée, il fut sobre, simple & sans faste. Son palais ne paroissoit pas être celui du maître de la moitié de l'univers. Il ne vouloit de somptuosité en ce genre, que dans les édifices publics (1). Ses maisons de

---

habits de fantaisie, il répéta avec indignation ce vers de Virgile :

« *Romanos rerum Dominos gentemque togatam* ».
Æneid. lib. I, v. 236.

[1] Il fit démolir une superbe maison de campagne

plaisance étoient agréables, & non fastueuses. Il se contentoit d'appartemens commodes, propres, modestes, & n'y vouloit d'autres richesses que quelques statues, des tableaux des livres, des curiosités naturelles, ou des monumens antiques (1).

C'est à tort qu'on lui a reproché son attachement au jeu. Il ne jouoit que de loin à loin, & fort noblement. Il ne risquoit d'ailleurs que de petites sommes, & son seul but étoit de s'amuser; ce qui se voit clairement par quelques fragmens de ses lettres que Suétone nous a transmis (2).

---

que sa petite-fille avoit fait bâtir à grands frais. Suétone dit avoir vu une des maisons d'Auguste, dont les ornemens ne consistoient que dans quelques armures de héros anciens, & des ossemens de monstres marins.

[1] A peine ses meubles avoient-ils l'élégance de ceux d'un citoyen aisé. Son appartement d'été étoit le même que celui d'hiver. Son cabinet étoit au second, où il montoit, quand il vouloit travailler; &, ce qui est assez remarquable, lorsqu'il se trouvoit un peu indisposé, il se faisoit transporter chez Mécene.

Bien des financiers de nos jours ne se contenteroient pas d'une pareille maison. Il leur faut de vastes hôtels, ou plutôt des palais, & nous voyons les bords de la Seine gémir & s'affaisser sous leurs superbes châteaux qu'ils osent élever à la face des gardiens des loix. Quelques-unes de leurs écuries même sont plus décorées que la plupart de nos temples.

[2] Auguste écrivit un jour à Tibere: « Nous avons » passé les fêtes de Minerve très-agréablement; nous » avons joué tous les soirs, & un peu gros jeu. Votre

Auguste étoit constant en amitié. Il permettoit à ses amis de lui parler librement, & recevoit leurs avis avec plaisir ; ce qui rectifia & prévint même plusieurs erreurs dans sa conduite (1). Il étoit lent à contracter une liaison ; mais une fois établie, il ne la rompoit pas légérement. Ses bons procédés lui attacherent de vrais amis : bonheur dont peu de princes peuvent se vanter. Il aimoit sincérement ses enfans &

» frere se défespéroit, mais à la fin il n'a guere perdu.
» Le malheur lui en vouloit d'abord, & la fortune
» lui devint plus favorable. Pour moi j'ai perdu
» 20000 sesterces, parce que j'ai été fort libéral ; car
» si j'avois exigé ce que j'ai gagné aux uns & aux au-
» tres, j'en eusse emporté cinquante mille, & cettes
» je ne m'en repens point ». Cette anecdote seule prouve qu'Auguste cherchoit au jeu même l'occasion de faire briller sa générosité, & qu'il jouoit peu de choses, puisque 50000 sesterces lui paroissoient un gros gain pendant cinq jours que duroient les fêtes de Minerve, & cette somme ne monte pas tout-à fait à quatre cents louis. Nous en avons vu perdre plusieurs fois cinq cents dans une soirée, ou sur une seule carte, par des personnes qui n'ont pas cette somme de revenus annuels ; & l'on tolere cet abus énorme, monstrueux, qui se passe même sous les yeux des souverains !

(1) Auguste prioit souvent ses amis à dîner, ainsi que les autres citoyens de distinction qu'il invitoit alternativement. Il faisoit régner à table une liberté & une gaieté décentes. Il étoit toujours bien servi, mais sans profusion & sans recherche. Il étoit fort attaché à ses serviteurs fideles, ce qui évitoit bien des cabales dans sa maison, parce que l'on savoit qu'il n'y avoit pas moyen de nuire à un homme de probité,

toute sa famille. Il fut pénétré de la mort des uns, & de l'infamie des autres. Agrippine seule se montra digne de lui (1). Humain envers ses esclaves (2), il savoit récompenser leur zele, & punir leurs fautes (3).

Les lettres fleurirent plus que jamais sous cet empereur, qui se fit un devoir d'encourager les bons auteurs, & même de les enrichir. Versé lui-même dans la littérature Grecque, & quoiqu'il ne parlât pas bien facilement cette langue, il s'étoit appliqué à l'étude de l'éloquence (4) dès sa plus grande jeu-

---

[1] Elle avoit épousé Germanicus. La tendresse d'Auguste pour sa sœur Octavie ne se démentit point; mais il eut peut être trop de complaisance, ou plutôt de foiblesse pour Livie, sa femme.

[2] Un de ses gens étant un jour à ses côtés à la chasse du sanglier, se glissa derriere lui, pour se garantir de la dent meurtriere de l'animal furieux, & laissa l'empereur exposé au péril. Ce prince rit beaucoup de la frayeur de son esclave, & ne lui fit aucun reproche de sa poltronnerie.

[3] Un autre esclave qu'il chérissoit, ayant été accusé & convaincu d'adultere avec une dame de la cour, il le fit condamner à mort sans rémission. Il fit aussi jetter dans le Tibre, avec une pierre au cou, le précepteur & le valet de chambre de Caïus, pour quelques vexations qu'ils commirent au nom de ce jeune prince.

[4] Il faisoit avec soin les discours qu'il prononçoit au sénat, à l'armée, au peuple; & l'on assure que le son de sa voix étoit fort agréable. *Augusto prompta ac profluens, quæ deceret principem, eloquentia fuit.* Tacit. annal. lib. III.

nesse. Son ſtyle uni, aiſé, naturel, fuyoit toute penſée puérile & recherchée. Il ne parloit & n'écrivoit, à l'exemple des grands maîtres, que pour ſe faire entendre, ſacrifiant l'élégance de la tournure à la clarté de l'expreſſion, & répétant plutôt un mot, que de laiſſer un ſens douteux. Tout ce qui ſortoit de la nature bleſſoit la délicateſſe de ſon goût. Il blâmoit également, & ceux qui, courant après les ornemens du ſtyle, tomboient dans des jeux de mots, dans l'afféterie, dans l'entortillement, ou dans le galimatias, & ceux qui, donnant dans l'extrême, écrivoient avec la rudeſſe raboteuſe de la groſſiere antiquité. Il ſourioit ſouvent du langage efféminé de Mécene, & de l'art pénible qui ſe laiſſoit voir dans les phraſes de Tibere. Il mépriſoit l'enflure aſiatique d'Antoine, & il exhortoit Agrippine, après avoir loué ſon eſprit, d'éviter toute eſpece d'affectation.

La protection qu'il accorda aux ſavans lui fut très-utile. Ce ſont eux qui, d'un tyran féroce, firent un prince bienfaiſant, & d'un ſoldat ſanguinaire un magiſtrat équitable. Ils calmerent ſon ſein tumultueux, agité de paſſions

violentes, & déchiré par de longs remords. Enfin ils le rendirent heureux en proportion des vertus qu'ils lui persuaderent d'acquérir. Ses conversations avec les plus habiles gens de Rome le mirent en état d'être bon juge des écrits, tant en vers qu'en prose, & il ne dédaigna point de devenir lui-même auteur (1). Avec ses connoissances & ses talens, il eut la foiblesse inconcevable de donner dans toutes les superstitions du vulgaire, & de croire aux jours heureux ou malheureux, aux rêves, &c. Il avoit une peur effroyable du tonnerre, au point d'aller se cacher dans des souterreins, quand la foudre grondoit (2).

---

[1] Aucun de ses nombreux ouvrages n'est parvenu jusqu'à nous. Voyez l'introduction au premier vol. page 5, 21 & 22.

Il avoit fait, de plus, une tragédie d'Ajax, qu'il supprima, n'en étant pas sans doute assez content. Ses amis un jour lui en demanderent la lecture : « Mon » Ajax », leur dit-il, « est tombé sur une éponge », faisant allusion à la mort de ce héros, qui s'étoit jetté sur son épée.

[2] On veut l'excuser à cet égard par un accident qui lui arriva dans un grand orage pendant lequel le tonnerre tomba si près de sa litiere, qu'il tua un de ses esclaves favoris. En mémoire de cet événement, Auguste fit construire un temple sur le mont Capitolin, & le dédia à *Jupiter foudroyant*. Il alloit régulièrement y rendre hommage à ce dieu de sa création, & ce temple fut bientôt le plus fréquenté de Rome. Suétone dit

Auguste

Auguste fut un des plus beaux hommes d'entre les Romains de son siecle. Mais il négligeoit fort sa parure, & regrettoit même le tems qu'il étoit forcé d'employer à sa toilette; encore lisoit-il pendant que ses esclaves accommodoient ses cheveux. Quoiqu'il eût la physionomie douce, ses yeux étoient si perçans, qu'on ne pouvoit long-tems les fixer : il eut même à cet égard la petitesse, que l'on attribue aussi au fougueux Alexandre, & à d'autres princes non moins vains, de paroître satisfait quand on baissoit la vue en rencontrant la sienne. Sa taille, un peu au-dessous de la médiocre, étoit si bien proportionnée qu'elle ne sembloit vraiment petite, qu'à côté d'une taille fort haute.

Il est facile de se former actuellement une idée juste de cet empereur ; mais

qu'Auguste, à cette occasion, rêva que Jupiter Capitolin, courroucé de son mauvais voisinage, se plaignit amérement que ce dieu nouveau lui enlevoit les trois quarts des offrandes; à quoi l'empereur répondit, pour calmer sa colere, que le Jupiter foudroyant n'étoit que son portier. Auguste, à son réveil, se souvenant du songe, pour le vérifier en quelque sorte, ordonna que l'on attachât des especes de sonnettes dans le temple de la divinité de fraîche date, comme pour avertir effectivement le portier de l'arrivée des imbécilles adorateurs de l'objet des vœux pusillanimes d'Auguste.

il faut oublier Octavien, pour ne plus voir qu'Auguste ; ce qui forme deux hommes diamétralement opposés. C'est pourquoi l'on a dit que le premier n'auroit jamais dû naître, & le second ne mourir jamais.

Fin du troisieme & dernier Tome.

TABLE DES SOMMAIRES DU TOME TROISIEME.

LIVRE DOUZIEME.

Révoltes de la Dalmatie. Siege de Métulo par Octavien. Catastrophe de cette place. Expédition contre la Pannonie & l'Illyrie. Réduction de Siskia & de Promona. Second projet d'Antoine contre les Parthes ; ravage de l'Arménie. Alliance avec la Médie, par l'entremise de Polémo, Roi du Pont. Divisions intestines des Parthes. Voyage d'Octavie à Athenes. Retour d'Antoine à Alexandrie ; ses débauches. Troubles de la famille d'Hérode. Mort tragique d'Aristobule. Départ du Triumvir pour Laodicée. Citation du Roi des Juifs au Tribunal d'Antoine. Sa justification. Retour d'Hérode. Nouvelles dissentions dans sa famille. Mort funeste de Joseph son oncle. Arrivée de Cléopâtre en Judée ; dangers qu'elle y court sans le

LIVRE TREIZIEME.

pour Alexandrie, où il la rejoint bientôt. Projet inoui de cette Princesse. Misantropie d'Antoine. Son désespoir. Sa magnificence malgré son infortune. Fêtes données à Alexandrie, à l'occasion de la prise de la robe virile de Césarion & d'Antyllus. Essais de différens poisons préparés par Cléopâtre pour se donner la mort au besoin. Voyage d'Octavien à Athenes. Sa course en Italie pour appaiser les mécontens. Son départ pour l'Asie & l'Egypte. Suite de l'histoire d'Hérode. Ambassadeurs envoyés à Octavien par Antoine & Cléopâtre. Manœuvres de cette Princesse pour tromper & séduire le vainqueur. Prise de possession de Paretonium par Gallus. Expédition infructueuse d'Antoine pour reprendre cette place. Perte d'une partie de ses vaisseaux. Reddition de Peluse à Octavien. Investissement d'Alexandrie. Défection de la flotte de Cléopâtre. Sort d'Antoine. Prise de Cléopâtre; son entrevue avec Octavien. Sa mort & ses suites. Nouveau gouvernement de l'Egypte. Départ d'Octavien pour l'Asie. Honneurs extraordinaires qui lui sont décernés à Rome. Erection de temples à sa gloire. Evénemens de son sixieme &

LIVRE QUATORZIEME.

Fin de la Table du troisieme & dernier Volume.

On trouvera l'Approbation & le Privilege à la fin du premier Volume.

